U d'of OTTAWA
39003010553914

7-
2
7A
9

SERMONS A DES RELIGIEUSES

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
UOTTAWA
LIBRARY ANNEX
LIBRAIRIE DU C.R.
J. P. GARNEAU,
6 rue de la Fabrique, Quebec

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
UOTTAWA
LIBRARY ANNEX

Annul

LES OUVRAGES DE Mgr LANDRIOT

SUIVANT SON TESTAMENT

SE VENDENT AU PROFIT DES PAUVRES

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ

SERMONS

92

A DES RELIGIEUSES

PAR

MGR LANDRIOT

Archevêque de Reims

Z-
7A
9

UNIVERSITAS OTTAWENSIS
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL
76, rue des Saints-Pères

BRUXELLES
J. ALBANEL, Dr DE LA SUCCURSALE
12, rue des Paroissiens

GENÈVE
HENRI TREMBLEY, rue Coratrie, 4

1881

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BX
2445
.L326
1881

PRÉFACE

Les communautés religieuses ont eu une part importante dans l'apostolat de Mgr Landriot, part cachée, mais choisie, tout particulièrement chère au cœur du saint prélat. C'est là peut-être qu'éclata davantage le don singulier qu'il avait reçu de diriger et d'élever les âmes. Qui dira le nombre de celles qu'il a éclairées et affermies, qu'il a agrandies et renouvelées? Qui dira ce qui s'échappait de cette âme « éprise de Dieu, » comme on l'a dit, quand elle rencontrait un de ces auditoires d'élite, où la sainteté a encore perfectionné l'intelligence?

Tous les dons de nature et de grâce dont Dieu s'était plu à le combler apparaissaient alors. Ame contemplative, initiée à tous les secrets de l'intimité divine; vaste intelligence habitant naturellement les sommets, et sachant néanmoins descendre à toutes les saintes exigences de la charité; esprit lucide, doué

éminemment du discernement des âmes; caractère formé de droiture, d'énergie et de bonté : il était de ceux dont il dit lui-même quelque part dans ce volume : « ... ils possèdent les sublimes contrastes de la vérité infinie. Quand on les regarde de certains côtés, leur tête se perd dans les hauteurs inaccessibles de la science et de la foi; mais ils ont des pentes insensibles qui touchent et conduisent doucement aux vallées de ce monde. » Ces « sublimes contrastes » avaient fait de Mgr Landriot un maître éminent dans les voies spirituelles : il devait nécessairement exercer sur « la portion choisie du jardin de l'Église » une action spéciale et féconde.

Les habitantes du cloître garderont longtemps le souvenir de cette influence bénie. L'une d'elles écrivait naguère, en parlant des entretiens de ce père vénéré : « C'était pour nos âmes une forte et délicieuse nourriture qui les vivifiait, mais dont le goût ne saurait se rendre par nulle expression. » — Beaucoup de ces entretiens ne subsistent que dans la mémoire de celles qui eurent le privilège de les entendre. C'étaient les réponses du père aux questions de ses filles; l'effusion spontanée d'une âme pleine de Dieu; quelquefois, ce n'était qu'un mot échappé de ses lèvres avec l'accent simple et sobre qui lui

était familier, mais qui en tombant sur les âmes y renouvelait la vie.

Il nous reste les sermons prononcés dans les circonstances plus ou moins solennelles de la vie de communauté : professions, rénovations des vœux, fêtes patronales, etc. Les légataires des papiers de Mgr Landriot, cédant aux désirs d'un grand nombre de communautés, les donnent aujourd'hui au public (1). *Ce sont des entretiens, des discours, quelquefois une simple exhortation écrite au courant de la plume. Tous n'ont pas une égale importance; mais tous sont empreints de cette sagesse à la fois divine et humaine qui ne sépare jamais la foi la plus vive de la plus haute raison; qui découvre dans les plus humbles et plus extérieures pratiques de la vie religieuse une idée grande et divine; enfin, qui sait dire la vérité avec autant de charité que d'évangélique franchise : c'est toujours la doctrine substantielle, solide et aimable du disciple de saint Thomas et de saint François de Sales.*

Ces sermons prêchés à des communautés de différents ordres, dans les diocèses d'Autun, de La Ro-

(1) Quelques-uns de ces sermons ont déjà paru dans les *Œuvres* de Mgr Landriot.

chelle et de Reims, ont été classés moins par ordre chronologique que par ordre de matière. Le volume est divisé en deux séries. — Esprit de la vie religieuse, beauté, noblesse, largeur de cette vie. — Son utilité — ses conditions — ses sacrifices — son bonheur : telles sont les principales idées développées dans la première partie, qui comprend les sermons pour prises d'habit, professions, clôtures de retraite, rénovations des vœux.

La seconde série se compose des discours pour bénédictions de chapelle, fêtes patronales, et sujets divers. On sent que l'auditoire s'est un peu élargi : le prédicateur ne s'adresse plus seulement aux religieuses, mais aux personnes du monde qui sont venues prendre part à la fête. Ces sermons ne sont ni les moins beaux, ni les moins élevés. Signalons, en particulier, les deux sermons sur sainte Thérèse : Comment elle entendait la dévotion *et* Simplicité, facilité, douceur de l'oraison, d'après l'enseignement de sainte Thérèse, *dans lesquels l'auteur, tout en restreignant sa pensée, comme il le dit lui-même, à « un tout petit coin de ce vaste jardin de l'Esprit-Saint, » touche, en passant, à tous les remarquables et attrayants côtés de cette séraphique figure.* L'Oraison d'après saint Fran-

çois de Sales *est un autre petit chef-d'œuvre, où l'on retrouve toute la grâce, la naïveté, la tendresse d'âme et la sûreté de doctrine du nouveau Docteur de l'Église. Les deux sermons sur saint Jean de la Croix, qui terminent le volume, sont un rapide et lumineux commentaire des œuvres et de la doctrine du grand mystique.*

Ce volume sera, nous n'en doutons pas, accueilli avec bonheur non seulement par les communautés, mais par les personnes pieuses du monde, habituées dès longtemps à goûter les ouvrages de l'illustre prélat. Il y aura certainement un vif intérêt à trouver les traits de la vraie religieuse, dessinés du même crayon qui traça jadis avec tant de talent ceux de la femme forte et de la femme pieuse.

Peut-être cette publication n'est-elle pas sans opportunité dans le moment présent. Ces sermons qui, dans la pensée de l'auteur, ne devaient pas franchir l'enceinte des maisons religieuses, nous semblent être, par voie d'exposition, une excellente réponse aux préjugés et aux attaques ineptes qui ont cours dans un certain monde.

Puisse ce volume continuer dans le cloître et dans le monde l'apostolat du saint et regretté prélat! Puisse-t-il l'étendre encore, et réaliser de plus en

plus la devise qui lui était chère, et dont toute sa vie ne fut que l'éloquent commentaire : Parare viam Domini!

En la fête de saint Jean-Baptiste, le 24 juin 1881.

UN AMI DE Mgr LANDRIOT.

PREMIÈRE PARTIE

PRISE D'HABIT, PROFESSION, CLOTURE DE RETRAITE RENOUVELLEMENT DE VŒUX

PREMIER SERMON

POUR UNE PRISE D'HABIT

PREMIER SERMON

POUR UNE PRISE D'HABIT

ESPRIT DE LA VIE RELIGIEUSE

Nazaræus, id est, consecratus Deo.

Un religieux, c'est-à-dire une personne consacrée à Dieu. (Judic., XVI, 17.)

Les anciens considéraient comme la science la plus importante de l'homme, la pratique de cette courte maxime : Connais-toi toi-même. Et, en effet, cette science si nécessaire et qui paraît si simple et si naturelle, est extrêmement rare. Les hommes ne se connaissent pas : ils ne savent apprécier ni leur

misère, ni leur vraie grandeur, ni leurs vices, ni leurs vertus. Ils ignorent leur destinée et le but de leur existence, et pleins de confiance dans leur triste aveuglement, ils s'en vont dans le chemin de la vie comme des voyageurs qui, marchant sans but déterminé, promèneraient leurs pas errants dans toutes les directions.

Il semble, mes chères Sœurs, que vous deviez échapper à cette funeste ignorance, où vivent la plupart des hommes; et que nécessairement vous soyez initiées à cette science si précieuse et si rare de la connaissance de soi-même. Il est impossible que vous ne sachiez pas ce que vous êtes venues faire dans une maison religieuse, et les obligations que vous avez contractées : il est impossible que, dans le secret de vos oraisons, vous ne soyez pas arrivées à apprécier la dignité de votre position aux yeux de la foi, et en même temps à gémir sur les misères et les faiblesses de votre âme. La vie de recueillement que vous menez, votre séparation du monde, la lumière de la grâce, les exercices religieux, les pieuses retraites que

vous vous ménagez de temps en temps, tout doit concourir à vous donner cette science si importante, si peu connue, et cependant si essentielle, la science de soi et de son existence.

J'aime à croire, mes chères Sœurs, que vous êtes suffisamment éclairées sur ce point, et que vous n'êtes point étrangères à vous-mêmes et à vos devoirs. Cependant, comme on ne saurait trop répéter les vérités essentielles, mon intention aujourd'hui est de vous présenter quelques considérations qui serviront peut-être à augmenter encore la lumière que vous possédez sur vous-mêmes, à éclairer quelques points obscurs, et à mieux accuser certains traits qui pourraient rester dans l'ombre. — Je pose cette simple question : Qu'est-ce qu'une religieuse? en quoi consiste essentiellement l'esprit religieux? Tâchons de la résoudre à la lumière de la foi.

1° Et d'abord, la vie religieuse consiste-t-elle à porter l'habit religieux? — Une personne se

retire dans une communauté : après quelques mois, on change ses vêtements ; on lui en donne d'autres qui sont plus modestes, plus en rapport avec sa nouvelle position. On la renouvelle entièrement dans sa forme extérieure : est-ce là ce qui constitue la vie religieuse ? évidemment non. — C'était la religion des Pharisiens, ce n'est point celle de Jésus-Christ. L'habit religieux n'est qu'une forme extérieure, un symbole qui doit annoncer les dispositions du cœur ; mais en lui-même et séparé du sentiment intérieur, il n'est rien, et ne mériterait pas même de fixer un seul instant notre attention. C'est le portail du temple ; or, que m'importe le portail du temple, s'il n'y a rien dans le sanctuaire ? — Mes chères Sœurs, en nous arrêtant d'abord à cette simple considération, combien de religieuses, si on les interrogeait sur leur vocation, devraient peut-être répondre : je suis religieuse, parce que je porte l'habit religieux. Question accablante, déplorable réponse, pauvre raison et triste motif. Je suis religieuse, parce que j'en porte l'habit, et

voilà tout? A ce compte, on pourrait facilement faire en un jour des milliers de nouvelles religieuses : on n'aurait qu'à parcourir le monde et à recueillir toutes les personnes embarrassées de leur position : elles changeraient de costume, et la religieuse serait parfaite!

2° La vie religieuse consiste-t-elle à demeurer dans une communauté religieuse? On se retire du monde par dégoût, par ennui, par amour de la solitude; on vient s'établir dans un noviciat, de là on est envoyé dans une maison, pour y suivre la règle et accomplir certains devoirs extérieurs de charité. Est-ce là la vie religieuse? Non, on peut faire tout cela et n'être point religieuse; on peut se retirer du monde, mener une vie très solitaire, observer, dans un certain sens, la règle de la maison, remplir avec exactitude les devoirs qui nous sont confiés par les supérieurs; on peut faire tout cela et n'être point une bonne religieuse.

3° La vie religieuse consiste-t-elle dans les pratiques de piété, dans les pénitences, les mortifications, les jeûnes, les disciplines? — Une

personne qui vient de renoncer au monde, se lance avec ardeur dans la carrière des exercices de piété; elle fait ses oraisons avec assiduité et ferveur, elle éprouve des consolations extraordinaires, elle a des goûts sensibles qui la ravissent, des pensées sublimes sur la foi et la beauté de sa vocation; elle communie souvent, et ses jours de communions sont pour elle des jours de fête et de bonheur : elle passe de longues heures à l'église, elle se livre peut-être à des pénitences extraordinaires, elle macère son corps et le traite durement. — Est-ce là la vraie religieuse? — Mes chères Sœurs, dussé-je vous étonner, ce n'est point en cela que consiste essentiellement l'esprit religieux. Je suis loin de condamner le zèle pour les exercices de piété, la ferveur des communions, et même les consolations sensibles, pourvu toutefois qu'on ne s'y attache pas trop : je suis loin de désapprouver les mortifications, quand elles sont modérées et retenues en de justes bornes : mais je dis encore que tout cela n'est point la clef de voûte de l'édifice religieux. Ce sont, si

vous le voulez, les colonnes du temple; mais ce n'est pas le point central, et où tout doit aboutir.

Qu'est-ce donc que la vie religieuse? Qu'est-ce donc que l'esprit religieux, et quels en sont les éléments essentiels et constituants? Écoutez d'abord un saint religieux, qui fut en même temps un des plus grands docteurs de l'Église. « L'état religieux, dit saint Thomas, est un état dans lequel l'homme se consacre lui-même tout entier, et tout ce qu'il possède, au service de Dieu (1). » — Voyez, mes chères Sœurs, comment d'un seul bond nous avons franchi des espaces incommensurables : il ne s'agit plus ici ni d'habit religieux, ni de séjour dans une communauté, ni même de pratiques de piété : tout cela n'est que le manteau de la vie religieuse, c'est le vêtement extérieur; la vie n'est pas là. Ce qui forme, ce qui constitue essentiellement l'esprit religieux, c'est le sacrifice de soi et de ce qu'on possède; c'est l'immolation de soi,

(1) 2ª 2ª, Q. 186, art. 1.

mais immolation complète, sans réserve, et qui atteint jusqu'aux fibres les plus intimes de l'âme, jusqu'aux pensées les plus secrètes, jusqu'aux affections les plus chères. Rien n'est excepté, la victime doit être immolée tout entière. Les chrétiens du monde sont bien consacrés à Dieu par leur baptême; mais, à part les commandements de Dieu qui imposent des limites aux déterminations de leur volonté, ils conservent la libre jouissance de leurs actes, de leurs pensées et de leurs sentiments : ils font et ils peuvent faire la part de leur liberté, et ils se la réservent. Mais le religieux a renoncé à tout pour s'immoler au service de Dieu : il n'a plus de droits sur rien; c'est une victime qui doit être brûlée tout entière, de manière à ce que chaque fibre se consume en une fumée d'agréable odeur. Il doit acquérir la consistance de la cire molle, pour suivre les mouvements de la grâce et les règlements de la communauté qu'il a choisie.

Il est une comparaison qui peut-être vous fera mieux comprendre ma pensée; elle est

empruntée à une des choses les plus vulgaires et les plus usuelles de la vie, mais je cherche surtout à vous donner l'intelligence complète de la vérité. L'eau est le liquide le plus utile, le plus nécessaire, celui qui rend les services les plus multipliés. L'eau existe sous trois formes différentes. Elle se gèle, elle devient solide, et dans cet état elle sert à traverser les mers du Nord; à protéger, sous forme de neige, les biens de la terre durant la saison rigoureuse; on parvient même à la conserver pendant l'été, pour nous rafraîchir dans les chaleurs brûlantes. A l'état liquide, l'eau sert à nous abreuver; elle nous arrive quelquefois de très loin par des canaux qu'on a ouverts devant elle, elle suit tous les détours, toutes les sinuosités; elle monte, elle descend, elle coule en plaine; elle traverse nos prairies pour les féconder, elle forme des rivières et des fleuves qui rapprochent les distances, et servent de communication aux pays les plus éloignés. Et cependant, cette eau demeure toujours la même; elle ne change point de nature, il est vrai, mais

elle est douée d'une excessive mobilité qui la rend propre aux différents usages qu'on veut lui donner : cette mobilité n'est jamais capricieuse entre les mains de celui qui sait la diriger, c'est simplement une force qui se proportionne aux diverses exigences de la vie. Mais voici la plus grande des merveilles : cette eau, naguère solide ou liquide, est réduite en vapeur, et devient l'élément le plus fort, le plus puissant et le plus actif. Elle franchit les mers avec la rapidité de l'oiseau, entraînant avec elle des vaisseaux et des flottes entières, chargés de marchandises et de soldats. Sur la terre, elle donne à nos voitures la célérité des animaux les plus habiles à la course. Quelle est, je le demande encore, la cause de ces prodiges de force et de locomotion? C'est la facilité de l'eau à recevoir toutes les formes, toutes les impressions, toutes les directions. — Or, voilà l'image du religieux entre les mains de la Providence : il est le serviteur de Dieu, comme l'eau est le serviteur de l'homme. Les formes que Dieu veut lui communiquer, il les accepte; les di-

rections que la grâce imprime à son cœur, il les suit; il se fixe dans les lieux désignés par la Providence, et il se met en route au premier signal. Comme une eau mystérieuse, qui n'a point de formes par elle-même, il accepte celles du vase où on le place, des canaux où on le fait passer, et sort de là comme une eau jaillissante, toujours le même, toujours mobile à toutes les impressions d'en haut. Le Seigneur lui ordonnerait de remuer le monde, comme l'homme l'a ordonné à la vapeur, le religieux obéirait, et son âme, aussi forte que mobile, aussi énergique que faible en apparence, rapprocherait les distances et servirait de véhicule aux messages de Dieu. — Vous comprenez immédiatement et à la fois la nature et la grandeur de votre état : la nature, vous ne vous appartenez plus, mais à Dieu; la grandeur, vous êtes grandes en proportion de la majesté du prince que vous servez. Vous êtes les anges de Dieu. Les anges, dit saint Bonaventure, quelles que soient leurs occupations, demeurent toujours plongés dans l'essence divine. Je dirai

aussi : un religieux est un homme, ou plutôt un ange qui, quoi qu'il fasse, suit la volonté de Dieu. Jésus-Christ, sous ce rapport, est le plus beau modèle de la vie religieuse. En entrant dans le monde, quelle a été sa première parole? Voici que je viens, ô mon Père, pour faire votre volonté : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* — Tel devrait être le cri de tous les jours, le cri éternel d'une religieuse : elle devrait dire à tous les instants, et répéter le jour et la nuit, dans ses paroles et dans ses œuvres : ô mon Dieu, je n'ai qu'une seule pensée, qu'un seul désir, c'est de faire votre volonté. C'est là le commencement, le milieu, la fin de ma vie, et le but de mon existence. Je suis votre servante, votre victime, votre holocauste, et rien plus ne m'appartient. *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.*

Écoutez encore, sur ce sujet, un des plus illustres pontifes de l'Église romaine, qui avait pénétré si avant dans les secrets de la vie monastique : « Il y a, dit saint Grégoire le Grand, une différence entre le sacrifice et l'holocauste.

Les chrétiens du monde font des sacrifices à Dieu, sacrifices pour obéir à la loi du Seigneur, pour combattre leurs passions, observer les rapports de charité avec le prochain; sacrifices de fortune pour soulager leurs frères souffrants. Mais comme ils se réservent la jouissance de certaines choses, la jouissance d'une partie de leurs biens, d'une partie de leur liberté, c'est un sacrifice pur et simple, mais ce n'est pas un holocauste. Ce sacrifice est certainement très agréable au Seigneur, mais il n'est pas complet, il n'est ni entier, ni absolu, et, par conséquent, ce n'est pas un holocauste (1). »

Pour comprendre cette pensée de saint Grégoire, je dois dire que les anciens distinguaient deux espèces de sacrifices : dans les premiers, on brûlait la victime, mais en réservant certaines parties qui devaient être employées à divers usages; dans les seconds, on brûlait la victime tout entière, et on appelait cette immo-

(1) *In Ezechiel*, hom. 20, l. II, t. 1, pages 1318-1319, éd. 1675.

lation un holocauste, de deux mots grecs qui signifient consumer, brûler entièrement. Or, dans la pensée de saint Grégoire, le religieux ne fait pas seulement un sacrifice, mais un holocauste, c'est-à-dire une oblation complète et entière de lui-même, de sa volonté, de ses biens, et généralement de tout ce qu'il possède. Mais comme le bien le plus précieux de l'homme, c'est lui-même, ce sont ses pensées et ses affections, le sacrifice complet atteint spécialement ces biens intérieurs. L'immolation doit commencer et finir là; le cœur est l'autel mystique où se consume la victime. La volonté est la brebis la plus chère du troupeau, c'est l'Isaac, le fils bien-aimé; il doit tomber d'abord sous le couteau, et la vapeur de cette victime est nécessaire pour consommer l'oblation.

Mais, me direz-vous, comment découvrir la volonté de Dieu? Le Seigneur n'enverra pas des anges pour nous instruire à chaque heure de la journée. — Mes chères Sœurs, deux mots seulement en réponse à cette question, car je sortirais du dessein général que je me suis proposé

dans cette instruction, si je voulais entrer dans les détails. L'âme religieuse a deux moyens bien simples et bien faciles pour connaître la volonté de Dieu : sa règle et la voix de ses supérieurs; il est impossible de se tromper en suivant cette direction. La règle approuvée par les autorités ecclésiastiques donne l'impulsion générale; et les ordres des supérieurs, qui commandent selon l'esprit de la règle, communiquent, à tous les instants, la direction plus spéciale, suppléent au silence de la règle, en sont comme le commentaire vivant et les interprètes constitués en permanence. Reprenons encore notre comparaison de l'eau, car elle est très simple et très facile à saisir. L'eau sort de la source : elle coule, si on lui donne immédiatement une issue; sinon, elle se développe en une masse plus ou moins étendue. Elle coule en suivant la direction des petits canaux qu'on ouvre devant elle; arrivée au bas de la montagne, elle s'arrête, si on lui oppose une digue, ou bien elle se verse à travers la campagne. Sa règle est la volonté de

celui qui la dirige. De même, une religieuse se lève le matin : elle a des désirs, des pensées, des affections : où les épanchera-t-elle? Elle a une activité à dépenser, car l'âme humaine est nécessairement active : où dirigera-t-elle cette activité qu'il est impossible de comprimer? La route est toute tracée par sa règle et la volonté de ses supérieurs : elle s'élance alors pleine de force et de générosité; elle coule comme une eau paisible, accélère ses mouvements, s'il est nécessaire, s'arrête, si on lui fait un signe; puis, continue de marcher en suivant les contours tracés à son activité. Rien ne l'arrête, ni ne l'embarrasse : sa voie est ouverte devant elle, et à toutes les répugnances de la nature, à tous les froissements de l'amour-propre, elle répond par cette parole de l'Évangile : O mon Dieu, je vis, je respire, uniquement pour faire votre volonté. — Heureuse âme, si vous savez connaître votre bonheur! allez en paix dans les sentiers de la Providence; le monde ne soupçonnera jamais le fleuve de paix et le torrent de délices dont vous êtes inondée; et vous-même

vous n'en connaîtrez peut-être pas toute l'étendue, car le bonheur ne s'apprécie souvent que par le contraste des peines.

Mais, me direz-vous encore, cette vie que vous nous prêchez, cette vie d'immolation et d'holocauste perpétuel n'est-elle pas une mort, un anéantissement de l'homme tout entier? — Je vous réponds, en me servant encore de ma comparaison : Y a-t-il destruction de l'eau, parce qu'on en règle le cours, et qu'on ordonne ses divers usages? L'eau n'est-elle pas plus forte, au contraire, lorsque, circulant dans l'intérieur des canaux, elle remonte des pentes rapides et jaillit en nappes brillantes? Lorsque, renfermée dans des cylindres, elle se laisse diriger, resserrer, dilater, et qu'elle acquiert la force d'une armée de géants? Or, voilà ce que fait la discipline religieuse sur la volonté : elle la dirige, mais ne la tue pas; elle ordonne nos facultés, sans jamais les anéantir, et centuple leur puissance par le fait même de leur régularité. « Jamais l'homme n'a tant de puissance, dit saint François de Sales, que lorsqu'il meurt

à soi-même [1]. » Cette proposition peut sembler une étrange contradiction, mais quiconque la méditera au pied de la Croix, quiconque surtout la pratiquera amoureusement, en sentira la vivante réalité, et en acquerra une douce et suave intelligence. — Oh! non, les facultés et la volonté de l'homme ne meurent pas en se donnant à Dieu, à moins qu'on ne dise que les fleuves perdent leurs eaux en allant à l'Océan, à moins qu'on ne dise que l'oiseau quitte les sentiers de la lumière en s'élevant vers l'astre du jour. Dieu est le centre de la vie, comment pourrions-nous nous détruire en nous rapprochant de lui? Dans la vie religieuse, nous quittons, en un sens, la sphère terrestre, pour nous perdre dans les sphères de l'immensité divine : nous quittons le fini pour l'infini, le rien pour le tout, et l'air qui entretient la vie des âmes n'a jamais manqué dans le Ciel.

Comprenez donc, mes chères Sœurs, ce que vous êtes, afin d'atteindre le but de votre vo-

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, l. XII, c. x.

cation, et je dirai même, afin d'être heureuses, car Dieu veut que vous soyez heureuses, autant qu'on peut l'être ici-bas. D'où viennent souvent les ennuis et les peines de votre vie? Uniquement de ce que vous ne comprenez pas, et ne pratiquez pas assez parfaitement la vie d'une vraie religieuse. D'où vient ce malaise, cette lassitude générale? Uniquement de ce qu'on n'a pas fait son sacrifice entier, on a réservé quelque chose de la victime, l'holocauste n'est pas parfait. On a sacrifié sa volonté, mais on tiendrait, en certaines circonstances, à faire sa volonté : on a donné son existence à Dieu, mais on voudrait bien quelquefois en retenir l'usage. De là, des tiraillements, des souffrances dans l'âme. Le cœur est divisé; Dieu le réclame tout entier, parce qu'il est sa propriété; mais ce pauvre cœur a de la peine à se résigner. Il est retenu par mille attaches secrètes, mille riens qu'on n'ose pas s'avouer à soi-même, et cette réserve du cœur fait son supplice; il se retourne sur un lit de douleur, et ses désirs, que n'a point consumés l'holocauste, sont comme autant de

pointes acérées qui ne lui laissent aucun repos. Courage donc, âme religieuse : mettez la cognée à la racine de l'arbre; coupez, tranchez, brûlez, et qu'il ne reste rien de vous-même, sinon le désir toujours plus vif et plus ardent de faire la volonté de Dieu. Entendez la voix de Jésus-Christ qui vous appelle et qui vous crie : Ma fille, renoncez à vous-même et suivez-moi, et vous trouverez le repos de votre âme; brisez vos liens, et vous serez libre; donnez-moi votre cœur, et vous serez heureuse.

Telle est, mes chères Sœurs, la définition de la vie religieuse, et je dirai aussi le secret du bonheur dans la vie religieuse. Entrez généreusement dans la route que je viens de vous tracer, et déjà j'entends la voix du prophète qui m'annonce les progrès de votre vie spirituelle et les bénédictions du Seigneur sur vous : « Je serai à l'égard d'Israël, comme une rosée, dit le Seigneur; il germera comme le lis, et sa racine poussera avec force : ses branches s'étendront, sa gloire sera semblable à l'olivier; il répandra l'odeur de l'encens. On viendra se

reposer sous son ombre, et ceux que cet ombrage aura vivifiés, renaîtront comme le blé et germeront comme la vigne (1). » Que signifient ces paroles, sinon que vos jours s'écouleront dans la paix et dans le bonheur, et que votre vie sera pleine de mérite et de gloire devant Dieu et devant les hommes.

(1) Osée, XIV, v. 6-8.

DEUXIÈME SERMON

POUR UNE PRISE D'HABIT

DEUXIÈME SERMON

POUR UNE PRISE D'HABIT

Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum, eum qui renovatur..., secundum imaginem ejus qui creavit illum.

Dépouillez le vieil homme avec ses actes, revêtez-vous du nouveau, de celui qui se renouvelle à l'image du Créateur. (Colos., III, 9-10.)

L'ÉGLISE catholique est admirable de sens et de haute philosophie, dans ses rites qui paraissent les plus simples et les plus extérieurs; elle est admirable par l'esprit qui anime ses cérémonies, et la signification profonde qui se cache sous les symboles de

son culte. L'Église attache de l'importance aux moindres détails, parce que tout ce qui touche au chrétien est grand, et doit devenir l'emblème de grandes choses. Qu'y a-t-il en apparence de plus simple, de plus ordinaire, je dirai de plus commun que la cérémonie de la prise d'habit dans les communautés religieuses? Pour l'œil vulgaire, pour celui qui n'a pas le sens chrétien, c'est une question de pure forme, c'est un changement de costume, c'est la fantaisie de la mode transportée dans le monde religieux. Mais pour l'âme grande, qui sait comprendre les grandes choses sous les petites, pour le chrétien surtout, il y a dans ce changement de costume tout un enseignement religieux, il y a la doctrine la plus sublime de la perfection évangélique, c'est un signe de ce qui a dû commencer dans l'âme, c'est une prophétie pour le perfectionnement de l'avenir; c'est, sous une forme élémentaire, le commentaire éloquent de l'enseignement le plus élevé de l'Apôtre : Dépouillez-vous du vieil homme, revêtez-vous du nouveau,

de celui qui se renouvelle à l'image du Créateur. — Quand un maître veut apprendre à lire à un jeune enfant, et le rendre capable un jour de comprendre les ouvrages les plus sublimes, il commence par fixer son regard sur un tableau où les lettres de l'alphabet sont imprimées en caractères parfaitement lisibles, et, de progrès en progrès, l'enfant arrive à l'intelligence des choses les plus élevées. Ainsi fait l'Église; et, quand on sait la comprendre, la cérémonie de la prise d'habit est un alphabet qu'on épèle successivement, et qui nous conduit, à travers des symboles matériels, à la conception d'une doctrine céleste.

En quoi consiste la perfection chrétienne, et surtout la perfection religieuse? — L'homme sorti des mains de Dieu avait l'intelligence et le cœur ornés des dons les plus admirables et les plus variés : c'était un chef-d'œuvre dans l'ordre de la nature, et la grâce avait encore perfectionné cette noble image du Créateur.

Le péché a détruit une partie de ces précieuses qualités, et surtout il a donné à l'intelligence et au cœur de l'homme une tendance qui l'éloigne de Dieu. L'âme humaine est devenue comme un limon où se cache encore l'étincelle divine, mais mélangée et perdue au milieu des éléments corrupteurs. Ce limon, cette dégradation de la nature, cette tendance mauvaise des plus précieuses facultés, c'est ce que l'Écriture appelle le vieil homme, *vetus homo,* l'homme terrestre, *homo terrestris;* c'est l'image de Dieu mutilée, c'est le tableau du premier des artistes qu'on aurait traîné dans la fange. Le chrétien et surtout le religieux sont obligés de dépouiller ce vieil homme, c'est-à-dire d'enlever cette boue qui recouvre l'image de Dieu, de lui rendre sa splendeur première, de purifier cet or mélangé de scories, de rendre à l'âme la facilité de son vol vers le ciel : en un mot, le chrétien et surtout le religieux sont obligés de travailler tous les jours à détruire le mal en eux, à restaurer l'élément du bien. Voilà, dans son expression la plus simple, la

plus vraie, la plus raisonnable, toute la doctrine de la perfection évangélique : crucifier le vieil homme, c'est-à-dire effacer tous les jours le côté égoïste, orgueilleux, sensuel, de l'humanité corrompue; et donner tous les jours une extension plus grande à la face du dévouement, de la sainteté, de la domination de l'âme sur la matière. Tous les jours faire un pas en avant dans les régions du divin!

Mais ce serait une grave erreur de penser que l'œuvre du perfectionnement religieux est une œuvre de destruction pour les éléments de bonté, de vérité et de beauté que renferme la nature humaine : la grâce ne détruit rien, dit saint Thomas, mais elle perfectionne tout. L'or doit être purifié, rendu à sa splendeur native, séparé de toutes les matières étrangères qui le dénaturaient. Ainsi l'âme doit subir un coup de feu qui la dégage de tout ce que le péché a mis en elle d'éléments corrupteurs; elle doit être rendue, avec un perfectionnement nouveau, à sa nature primitive, à cette belle et admirable nature qui s'était si gracieusement

épanouie en sortant des mains du Créateur. Remarquez, je vous prie, mes chères Filles, les paroles de saint Paul que j'ai prises pour texte : Dépouillez le vieil homme, revêtez-vous du nouveau, de celui qui se renouvelle à l'image du Créateur. Et dans un autre endroit, l'Apôtre dit encore : Revêtez l'homme nouveau, celui qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité, *Induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis* (1). L'Apôtre veut qu'on dépouille le vieil homme, c'est-à-dire ce qu'il y a de mauvais, de déréglé dans la nature humaine, telle que nous la recevons de notre premier père; mais il ne borne pas l'œuvre de la perfection à la nudité du dépouillement, il ajoute aussitôt : Revêtez l'homme nouveau, et cet homme nouveau n'est autre chose que l'homme primitif, sorti des mains de Dieu, comme la créature bien-aimée du Seigneur, pleine de grâce et de vérité; c'est

(1) Ephes., IV, 24.

l'homme primitif, orné de tous les dons du cœur et de l'esprit, et, de plus, perfectionné, élevé à un nouveau degré de gloire par la grâce et les mérites de Jésus-Christ. Je ne fais qu'indiquer ces grandes idées de la perfection chrétienne, idées trop souvent méconnues, et dont l'ignorance ou l'oubli entraînent quelquefois les plus graves erreurs dans la direction des âmes. Il est des hommes qui se bornent à dépouiller la nature humaine, et la laissent ensuite, sous prétexte de perfection, geler sur la pierre de la route : saint Paul n'entendait pas ainsi le Christianisme, il voulait, et tout homme raisonnable sera de son avis, il voulait le dépouillement de la nature, dans sa partie corrompue; mais, comme un habile pourvoyeur, il tenait en réserve les chauds et larges habits confectionnés dans le Ciel, c'est-à-dire la lumière, la chaleur, la vie, les ailes pour l'intelligence et le cœur. — O vous donc que le Seigneur appelle à la perfection, réjouissez-vous, et que cette joie profonde descende jusque dans les régions de la nature. Si il y a en vous quelque

noble pensée, quelque sainte affection; si votre âme a de la chaleur, et votre cœur de la vie, Dieu ne vous demandera la destruction d'aucune de ces précieuses qualités : il vous demandera, il est vrai, le sacrifice du mauvais, du désordonné; mais le beau, le vrai, le bien, il le respectera en vous : que dis-je? sa grâce, si vous ne la contrariez pas, y portera une vie nouvelle et plus abondante : *ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant.*

La cérémonie de la prise d'habit, dans une maison religieuse, n'est autre chose que la parole de saint Paul, traduite dans le langage des faits, et présentée sous une forme sensible et vivante. Considérée en elle-même, et en l'isolant de sa signification mystérieuse, cette cérémonie n'est rien, c'est une lettre morte, car ce n'est pas le changement d'habit qui fait la religieuse : mais comprise avec l'esprit de foi, c'est un symbole vivant, c'est un signe de ce qui a dû commencer dans l'âme, et une prophétie qui engage l'avenir.

L'habit religieux, dit le *Pontifical romain,*

signifie l'humilité du cœur et le mépris du monde. — Que signifient les vêtements que l'on porte dans le siècle? ils sont admirables de formes et de couleurs brillantes : mais souvent ils cachent l'orgueil, la recherche de soi, la vanité, avec ses nuances si variées, la séduction et les calculs du sensualisme. Ce qui avait été donné à l'homme, comme un signe de respect pour lui-même, et comme l'ornement convenable de son corps, est devenu un piège et un manteau trompeur qui cache de profondes misères. Aussi la religion, quand elle veut consacrer une âme à Dieu par des liens plus intimes, commence-t-elle par dire à ses initiés : Dépouillez le vieil homme; et comme preuve de ce dépouillement intérieur, comme enseignement pour votre avenir, donnez-moi un gage extérieur; quittez les habits du monde, laissez ce luxe qui peut-être existait au moins dans votre cœur, revêtez les vêtements de l'humilité et de l'abnégation, foulez aux pieds le faste et les secrètes attaches à tout ce qui brille et attire les regards du monde. Mais n'oubliez

pas que ce sacrifice extérieur n'est rien par lui-même, qu'il deviendrait même un signe d'hypocrisie, si votre âme ne dépouillait en même temps les vieux habits de l'humanité dégradée, pour se revêtir des suaves et austères vertus de la vie religieuse. Ces nouveaux vêtements doivent être un signe et un drapeau, portez-les avec honneur, et rappelez-vous que dans la milice de Jésus-Christ, comme au camp des guerriers, le drapeau n'est rien sans l'honneur, sans la vertu, sans la fidélité inébranlable des braves qui le portent.

Votre habit religieux, mes chères Filles, sera pour vous, si vous le portez convenablement, une protection de salut, *salutis protectio,* comme dit le *Pontifical romain :* une protection contre vous-mêmes, contre votre propre infirmité. L'homme est si faible qu'il a besoin de choses extérieures pour soutenir ses résolutions : c'est un enfant, à qui un souvenir sensible est nécessaire pour le rappeler continuellement au devoir. Combien de religieuses sont revenues à de meilleurs sentiments, en jetant un simple

regard sur leur costume : c'est peu de chose qu'un morceau d'étoffe commune! et cependant ce vil fragment de drap peut devenir, en beaucoup de circonstances, la voix de Jean-Baptiste, qui crie : Cela ne vous est point permis, *non licet*. Ce vêtement sera donc une protection contre vous-mêmes, contre votre apathie, contre vos faiblesses : il sera aussi une protection contre le monde. C'est une haie vive entre le monde et nous : elle brise à chaque instant ces intelligences secrètes et dangereuses qui pourraient insensiblement s'établir entre les personnes du siècle et l'âme religieuse. C'est un mur d'airain, contre lequel viennent se briser et les tentations du dehors, pour nous entraîner, et les réponses à demi-favorables de la partie inférieure de la nature. La muraille se dresse toujours, il faudrait la renverser pour passer ouvertement dans le camp du monde; mais tant qu'elle existe, c'est une protection de salut.

C'est encore, dit le *Pontifical*, un signe qui sert à montrer la religion, *cognitio religionis!*

Quel honneur, mais aussi quelle responsabilité! Vous êtes, mes chères Filles, au milieu des peuples, la religion elle-même, la religion vivante et ambulante : votre seule présence, votre simple vue fait souvenir du Ciel, et quand vous apparaissez quelque part, il s'établit comme une atmosphère de respect et de dignité chrétienne. Et vous opérez tous ces prodiges par la vertu de votre habit, mais de votre habit convenablement et saintement porté. C'est lui qui, dans une église et sur une place publique, dans une pieuse réunion, et dans un wagon de chemin de fer, vous pose devant le peuple, comme les indicateurs du Ciel, comme ces pierres levées qui se dressent le long des chemins et marquent la route à suivre.

L'habit religieux est le commencement de la sainteté, *initium sanctitatis*. En effet, il indique le dépouillement intérieur, et le revêtement de toutes les choses célestes : mais se dépouiller de l'homme, et se revêtir tous les jours de Dieu, voilà toute l'œuvre de la sainteté. Cette œuvre ne s'accomplit pas en un jour, le travail

est de toute la vie : chaque matin, il y a à démolir, et chaque soir à édifier; le lendemain, il faut recommencer l'œuvre de la veille. Regardez-vous donc, mes chères Filles, par la prise de l'habit religieux, comme simplement initiées à la sainteté, c'est-à-dire que, d'une manière plus résolue, vous avez fait un premier pas vers la montagne de la perfection religieuse. Vous aurez à avancer tous les jours, à gravir des sentiers parfois pénibles; mais si l'œil de votre âme est ouvert, vous découvrirez toujours à côté de vous le bras de Dieu pour vous soutenir et vous relever dans vos chutes.

Enfin, je le dirai, avec un vénérable abbé de Cluny, l'habit religieux convient au deuil de l'âme (1). Il est un deuil pour l'âme chrétienne, qui n'est point de la tristesse, et qui est encore moins la joie du monde. C'est une sainte, douce et parfumée mélancolie du cœur; elle nous entretient toujours de la pensée de notre

(1) *Pierre le Vénér.*, l. IV, ép. 17, cité par Catalon, expl. du *Pontifical.*

exil, elle fait rêver à la patrie, elle nous fait heureux en ce monde, mais de cette joie de l'âme qui ne sent rien d'une manière purement humaine, et dont les racines, plongées en Dieu, y puisent une sève de dilatation, qu'elles répandent ensuite même sur la vie naturelle. On a remarqué que certaines âmes, après une douloureuse séparation, après un de ces coups qui brisent le cœur en deux, aiment à porter des habits de deuil pendant toute leur vie : cette tristesse de vêtement devient leur joie et une pensée de bonheur. L'Église catholique a voulu aussi que les âmes spécialement consacrées à Dieu eussent des habits de deuil; elle n'a fait qu'interpréter un des instincts les plus mystérieux et les plus intimes de la nature humaine. Elle a voulu que le religieux portât les vêtements de l'exilé, et que ce deuil extérieur lui rappelât que, toujours joyeux et serein, comme un enfant du Ciel, il devait porter, dans son allégresse, cette douce gravité qui préserve de la dissipation et de la légèreté mondaine.

O mon Dieu, bénissez ces chères Filles que vous avez confiées à notre sollicitude paternelle, et que nous allons revêtir de l'habit de salut. Mais, dans ce moment solennel, nous voulons que votre bénédiction s'étende sur toute cette pieuse congrégation, dont le souvenir restera impérissable dans notre cœur, parce qu'il est des liens que la mort elle-même ne brise pas.

Nous vous dirons donc, ô mon Dieu, en employant les prières de votre Église pour la consécration des vierges : « Versez sur ces chères Filles, et avec surabondance, l'Esprit de la grâce, aux formes si variées, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, l'Esprit de crainte de Dieu : que les faibles soient fortifiées, que les voies soient sagement dirigées, les pensées pleines de sainteté, et les actions parfaites; que la sagesse éclaire les âmes, que la chasteté les fortifie, que la science les conduise... Qu'elles soient toujours pleines de candeur et blanches comme la neige, *niveas et*

candidas animas, que les corps soient lumineux et resplendissants de cette clarté divine qui est le sceau de l'immortalité, *corpora lucida atque splendentia*, et qu'un jour, nous soyons tous réunis dans cette Église des vivants, où la douleur et la séparation n'existent plus (1), parce que Dieu est devenu le centre unique des âmes, et le bonheur de leur éternité!

(1) Ce sermon a été prêché à Autun, quelques semaines après la nomination de Mgr Landriot à l'évêché de La Rochelle, en 1856.

TROISIÈME SERMON

POUR UNE PROFESSION

TROISIÈME SERMON

POUR UNE PROFESSION

Viam veritatis elegi... adhæsi testimoniis tuis... Viam mandatorum tuorum cucurri cum dilatasti cor meum.

J'ai choisi la voie de la vérité... je me suis attaché à votre loi sainte, et j'ai couru dans la voie de vos commandements aussitôt que vous avez eu dilaté mon cœur. (Ps. 118, 30, 31, 32.)

C'EST une grave et solennelle circonstance que celle où l'âme se décide à choisir un genre de vie. C'est l'acte le plus important de l'existence : de cet acte dépendent la paix, le bonheur du temps et quelquefois celui de l'éternité.

Vous êtes arrivées, mes chères Filles, à ce moment si capital et si décisif. Vous avez longuement et sérieusement réfléchi, et vous avez pensé devant Dieu que ce qu'il y avait de mieux à faire pour vous était de vous consacrer au Seigneur, de lui donner entièrement ce que vous aviez de meilleur dans l'intelligence et dans le cœur. Vous avez pris la résolution de renoncer non seulement au monde et à ses habitudes corrompues, mais à la vie chrétienne et vertueuse que plusieurs pratiquent dans le monde. Vous avez pris les instruments et la matière du sacrifice, vous êtes montées au sommet de la montagne, et vous ne dites pas comme Isaac : Mon père, où est donc la victime pour cet holocauste, *ubi est victima holocausti*? (1) car vous savez que la victime, c'est vous-même, c'est votre être tout entier.

Mes chères Filles, vous savez parfaitement ce que vous allez faire; vous connaissez très bien et la force et l'étendue et la douceur de votre

(1) Gen., XXII, 7.

sacrifice : cependant, permettez-moi de vous redire encore ce que vous savez déjà, et d'offrir à vos méditations les trois pensées du Psalmiste, que j'ai prises pour texte de cette allocution.

I

Viam veritatis elegi. — Et d'abord, vous avez choisi la voie de la vérité. La vérité, c'est ce qui est réellement, c'est le rayon de soleil limpide et simple qui s'éclaire lui-même et éclaire les autres objets; la vérité, c'est le contraire du faux, de l'artificiel, du mensonge, de l'hypocrisie. Le monde aime et pratique le mensonge, comme dit l'Apôtre, *amat et facit mendatium* (1). Dans la voie du monde, on a la tentation de s'arrêter à chaque pas, et de se demander où est le vrai? Tout est artificiel, plein de ruse et de mensonges; les paroles sont remplies de dégui-

(1) Apoc., XXII, 7.

sements et quelquefois de pièges trompeurs; les relations n'offrent guère de sécurité pour les âmes sincères; et si ce n'étaient les brillantes draperies que les ingénieuses précautions du monde savent maintenir partout, on serait effrayé du spectacle qu'on aurait sous les yeux.

Dans la vie religieuse, tout doit être vérité, *viam veritatis elegi*. Il ne saurait en être autrement; la vie religieuse, c'est l'union à Dieu; mais Dieu, c'est la souveraine vérité : et, par conséquent, la vie religieuse doit être la vie d'une âme plongée continuellement dans le bain de la limpide et éternelle vérité. — Vérité dans les relations avec Dieu : combien de fois, dans le monde, même les personnes pieuses ne sont pas vraies avec Dieu; elles ont avec lui des relations presque artificielles : tout se passe quelquefois en formes, en pratiques extérieures, en cérémonies. On se déguise soi-même, on donne à Dieu des surfaces, mais on ne permet pas à la lumière divine de pénétrer dans les profondeurs de l'être, on la redoute, on se cache, et l'on ne montre que les dehors de l'âme. Ce

n'est pas toujours calculé, mais l'instinct de déguisement n'est-il pas dans la nature humaine? — Dans la vie religieuse, ce doit être la voie de vérité, *viam veritatis elegi*, de vérité avec Dieu; il faut laisser la lumière divine pénétrer partout, il faut permettre à la grâce d'étendre son action souveraine jusque dans les régions les plus profondes, les plus cachées à l'œil de la créature : c'est la condition absolue de l'intimité divine. Mais aussi que l'on est heureux, et que l'on marche vite dans le chemin de la perfection, quand on a pris la résolution de ne jamais abandonner cette voie de la vérité, et de dire à Dieu avec le sentiment profond d'un désir ardent : O Vérité infinie, soyez ma lumière et ma vie; purifiez-moi tous les jours davantage, qu'il n'y ait point d'intermédiaire entre vous et moi, que tout ce qui ne serait pas assez droit soit rectifié, que tout ce qui ne serait pas assez pur soit consumé, et qu'il ne reste avec vous que mon âme tout entière, mais une âme qui, devenant tous les jours plus lumineuse, n'ait pas d'autre aliment

que les flammes de votre éternelle vérité.

La vie religieuse doit être aussi une voie de vérité avec soi-même et avec les autres. Un auteur païen disait : Quel est celui qui ose se dire la vérité? (1) Dans le monde, on n'ose pas se dire la vérité à soi-même : la plupart du temps, on ne la connaît même pas, et on ne la connaît pas, parce qu'on ne veut pas la connaître, et si, par hasard, une lumière importune voulait entrer dans les appartements de l'âme pour les éclairer, on la rejette ou on l'éteint bien vite. Chacun connaît et dit parfaitement la vérité sur son voisin, on la dit la plupart du temps avec aigreur et exagération : mais sur soi-même, on ne veut ni la connaître, ni l'entendre. Dans la vie religieuse, on doit aimer avant tout la vérité sur soi-même; on la demande, on la cherche, et l'on est heureux quand on l'a trouvée. Et chose merveilleuse! la vérité nous délivre, *veritas liberabit vos,* elle nous délivre de nos misères, de nos faiblesses;

(1) Sénèque.

elle soulève les fardeaux de notre âme, elle la rend légère, elle lui rend la facilité et la promptitude de ses allures : c'est l'oiseau libre qui voltige dans les airs, *veritas liberavit vos.* — La vérité doit aussi présider à toutes les relations : dans la vie religieuse, chaque Sœur doit aimer sa compagne dans la vérité du Christ; cette affection doit être aussi profonde que réelle, et comme elle a sa racine dans le cœur de Jésus-Christ, elle est indestructible : ni les misères de la nature, ni les secrètes antipathies qui se rencontrent partout, ni les défauts ne peuvent la diminuer. De là résulte une grande sécurité de rapports et une merveilleuse simplicité de relations; point de politesse artificielle, ni de ces prévenances calculées, qui sont d'autant moins vraies, qu'elles sont plus affectées. Tout est simple dans le cœur, et dans les expressions du cœur, parce que tout est vrai, car la simplicité est une preuve et une conséquence de la vérité.

II

La vie religieuse a un second caractère. — L'âme qui l'a embrassée doit adhérer à la loi de Dieu, elle doit adhérer à Dieu lui-même, avec toute la force et l'intimité de l'amour, *adhæsi testimoniis tuis*, et le Prophète dit ailleurs : Il m'est bon d'adhérer à Dieu. — Toute créature a besoin d'adhérer à quelqu'un ou à quelque chose. Dieu seul se suffit, et se soutient lui-même dans l'éternelle stabilité de son être infini. Mais pour nous, êtres d'un jour, atomes flottants dans le tourbillon du temps, nous avons besoin de point d'appui, nous avons besoin de nous attacher, parce que nous ne trouvons pas et que nous ne pouvons pas trouver en nous-mêmes le centre de notre repos et le principe de notre équilibre. Dans la vie du monde, on adhère à tout, excepté à ce qui peut nous rendre heureux et parfaits : le cœur s'attache à toutes les séductions, à toutes les

vanités, à toutes les folies; mais il paie chèrement ses illusions, et souvent chacun de ses points d'attache lui reste comme l'ouverture d'une plaie saignante. — Le grand bonheur, la gloire de la religieuse est d'adhérer à Dieu et aux choses divines, d'y adhérer d'une manière principale. Le chrétien du monde est sans doute attaché à Dieu et à ses devoirs, mais que de distractions, que de sujets de préoccupations étrangères! Son cœur est divisé, comme dit l'Apôtre, il est partagé de mille manières, et quand il veut se recueillir en Dieu, il lui est bien plus difficile de retrouver tous ces fragments épars. Mais la religieuse, comme l'oiseau dont les ailes sont libres, se détache plus facilement, ou plutôt vit plus facilement détachée des choses inférieures : elle plane dans les régions du Ciel, elle adhère, avec toute la puissance de son être, à Celui qu'elle a choisi pour le maître de sa vie, le régulateur suprême de son existence, et l'époux de son cœur. C'est dans cette union qu'elle trouve les deux éléments les plus nécessaires à l'âme : la force et

l'amour. La force d'abord; la force est une énergie intérieure qui nous fait résister à tous les ennemis, à toutes les attaques du dehors et du dedans. Toute créature en a besoin, car la vie est un combat, *militia est vita hominis super terram.* La vie est un combat même pour la religieuse, et la lutte ne cessera que dans l'éternité. Il lui faut de la force pour supporter les petits ennuis de la vie quotidienne, et le fardeau du prochain, et les contrariétés d'humeur, et les tentations, et les défaillances de la nature. Dans ces occasions de tous les instants, la nature faible, inconstante, pleine de variations et de retours inopinés, la nature succomberait facilement. Mais la religieuse a un principe de force, une source de constance et d'énergie, c'est le cœur de Dieu. Lorsqu'elle sent que sa petite provision est épuisée, elle retourne à la source : dans l'oraison, dans la sainte communion, dans les différents exercices de piété qui se partagent la journée, elle se retrempe dans une nouvelle vigueur. Quelquefois un seul regard sur la Croix lui suffit : il semble qu'une

étincelle divine jaillit du Calvaire et renouvelle une énergie qui s'en allait. Si la marée des petits ennuis, des contradictions journalières, monte jusqu'à elle, et menace de la submerger, la religieuse se rappelle qu'elle possède une tour élevée; elle fait une ascension, et là, elle brave le flot qui gronde. Cette tour élevée, c'est le Seigneur, *turris fortitudinis,* comme dit le Psalmiste (1), car Dieu se fait toute chose pour le service de ses amis.

Mais l'âme a surtout besoin d'amour. L'amour, dans le sens élevé du mot, c'est la fin, c'est le dernier mot des êtres, car l'amour vient de Dieu, et l'amour vrai, c'est Dieu. — La religieuse, en renonçant aux joies légitimes de la famille naturelle, n'a point renoncé à ce qui fait le fond de l'être humain. Son cœur, en se purifiant, a élargi sa capacité, et le Seigneur lui-même y a creusé des profondeurs inconnues à l'amour humain; il les a creusées, parce qu'il savait qu'il devait les remplir. — Ah! mes

(1) Ps. LX, 4.

chères Filles, c'est bien là le dernier terme de la vie religieuse! L'amour vrai, profond, intime; l'union avec le meilleur et le plus beau des êtres! La religieuse doit être comme cette lampe mystérieuse, suspendue à la voûte du temple, devant l'autel où réside le Dieu de la charité infinie. Elle devrait brûler, car l'amour consume; il ne détruit pas, il donne à l'être une nouvelle vie; il le dilate, il lui communique une capacité indéfinie; on dirait qu'il veut le perdre dans un autre être, dans un océan de flammes. — C'est là le symbole le plus vrai de la vie religieuse : brûler continuellement comme une lampe mystique, brûler sans bruit, et sans que les hommes s'en aperçoivent, brûler toujours, et le jour et la nuit, et quelles que soient les occupations extérieures. Oh! mes chères Filles, laissez-moi toutes, en ce moment, soulever vos cœurs de terre, les suspendre à la voûte du Ciel, les allumer avec un feu nouveau, et leur donner pour toute règle cette simple parole : Brûlez en l'honneur de Dieu. — Quelle vie glorieuse et parfaite! Qu'importe après cela

les positions, qu'on soit à la cuisine ou à la classe, qu'on soit supérieure ou la dernière de toutes! Qu'importe! pourvu qu'on soit une lampe, pourvu qu'on se consume, non point de peines et de douleurs, mais d'amour et de flammes divines. Oh! quelle gloire dans une pareille vie, mais aussi quel bonheur! L'amour, c'est la vie du cœur, c'est le repos de l'être tout entier. Quand le cœur est plein, quand on aime le meilleur des êtres, le plus parfait des amis, que peut-il manquer? Sans doute, cet amour est environné d'ombres et d'obscurités sur la terre; il ne peut pas tout ce qu'il voudrait, mais cependant, même dans cette transitoire impuissance, même dans ces ombres, quelle force, quelle clarté, quelle plénitude de joie, quelle vie dans toutes les facultés. On se demande parfois : Que faisaient donc ces saintes qui se sont retirées dans le désert, et qui ont ainsi passé de longues années dans la solitude? Ce qu'elles faisaient! Elles passaient leur vie à aimer! elles brûlaient comme des lampes divines. Et dans la vie ainsi comprise,

elles ont rencontré plus de gloire, de calme, de bonheur, qu'on n'en trouvera jamais dans la vie mondaine.

III

Enfin, mes chères Filles, le prophète ajoute : J'ai couru dans la voie de vos commandements, aussitôt que vous avez eu dilaté mon cœur. — Combien de fois ne vous ai-je pas parlé de la dilatation du cœur ! C'est la condition de la vie dans l'ordre physique et moral. Dans le corps, quand les organes sont comprimés, resserrés, la vie souffre, elle s'altère, et même elle se retire, si la compression continue. Montez, au contraire, sur une montagne ; ouvrez au large votre poitrine : comme l'air se précipite, comme la vie circule avec abondance ! Vos organes sont dilatés. Il en est de même dans l'ordre moral : il faut que les organes de l'âme soient largement dilatés, alors la grâce circule en toute liberté, et avec la grâce, la vie

divine. « La dilatation du cœur, dit saint Augustin, c'est la joie que l'on éprouve dans le service de Dieu... Oh! qu'il doit être large ce cœur où Dieu se promène, *quam enim latum est cor ubi deambulat Deus* (1). » Ne me parlez point, dans la vie religieuse, de ces êtres resserrés, toujours repliés sur eux-mêmes, ayant peur de tout, même de leur ombre, et qui semblent étouffer en marchant. Leur figure est abattue, leur regard est éteint, leur physionomie semble vouloir rentrer en elle-même, en se couvrant d'un crêpe funèbre. J'aime les âmes larges, dilatées, confiantes, et dont la confiance se reflète sur les traits du visage; je les aime, parce qu'elles sont les instruments plus dociles de la grâce. Je les aime, comme j'aime les larges canaux dans les prairies, afin que les eaux vives se répandent partout, et promènent partout une riche fécondité. Je les aime, parce qu'elles ne marchent plus, elles courent dans la voie des commandements de Dieu. Jus-

(1) *In Psal.*, CXVIII, Sermon X, p. 1857, t. IV.

qu'alors elles marchaient peut-être, et encore avec peine, en faisant mille faux pas; mais aujourd'hui que le cœur est dilaté, aujourd'hui que le cœur est élargi, et vaste comme les cieux, ce n'est plus le mouvement d'une voiture embarrassée, c'est la locomotive qui dévore l'espace, et qui fait des pas de géant dans le chemin de la vertu; ou plutôt, cette âme a le vol plus rapide que l'aigle quand il fond sur sa proie, *velociores aquilis cœli* (1).

Je ne saurais trop vous le recommander, mes chères Filles, dilatez vos cœurs dans la voie du bien; dilatez vos âmes dans l'amour, c'est là la vraie loi du cœur humain. Pourquoi Dieu l'a-t-il fait si grand et si élastique, sinon pour qu'il s'ouvre au large? Pourquoi Dieu lui aurait-il donné un si grand besoin, un si impérieux désir de vie, s'il fallait l'étouffer, ce pauvre cœur? Dilatez-le donc, et tous les jours davantage : ne craignez rien, vous n'atteindrez jamais l'immensité de la gloire et de la bonté

(1) Thren., IV, 19.

divines. Plus vous aimerez avec un cœur aussi vaste que les cieux, plus vous recevrez, car telle est la règle de l'effusion des bienfaits célestes. Ce n'est pas Dieu, en un sens, qui nous mesure ses bienfaits, c'est notre âme elle-même, qui reçoit en raison de son étendue et de sa capacité. Or, l'étendue des êtres intelligents ne se mesure pas comme celle des corps, elle se mesure par l'intelligence, par le désir et par l'amour.

Je viens de vous dire en deux mots, mes chères Filles, ce que doit être votre vie : il me semble que je ne pouvais pas mieux vous en inspirer, ou plutôt en augmenter l'amour. Venez donc, en toute confiance, âmes privilégiées; venez offrir votre sacrifice sur l'autel de la vérité, de l'amour et de la confiance. Votre Père est heureux de vous présenter lui-même au Seigneur : il est comme Abraham au sommet de la montagne, mais il n'a point les paternelles appréhensions du saint patriarche. Voilà la flamme et le bois du sacrifice, *ecce ignis et ligna*. Ne dites point comme Isaac, où est donc

la victime pour l'holocauste, car votre cœur trop heureux bondirait aussitôt, en s'écriant : Me voici, *cui respondit : ecce adsum* (1).

(1) Gen., XLVI, 2.

QUATRIÈME SERMON

POUR UNE PRISE DE VOILE

QUATRIÈME SERMON

POUR UNE PRISE DE VOILE (1)

Vox gaudii et vox lætitiæ, vox sponsi et vox sponsæ; vox dicentium : Confitemini Domino exercituum quoniam bonus Dominus, quoniam in æternum misericordia ejus, et portantium vota in domum Domini. (Jérém., XXXIII, 11.)

J'ai entendu une parole de joie et d'allégresse, la voix de l'époux et de l'épouse; les chants de ceux qui disaient : Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. J'ai entendu aussi la voix de ceux qui portaient leurs vœux dans la maison du Seigneur.

MES CHÈRES FILLES,

IL semble que Jérémie, jetant un regard prophétique sur les merveilles futures de la nouvelle alliance, ait

(1) Chez les Carmélites, la prise de voile noir est, en

voulu décrire à l'avance l'intérieur des maisons religieuses et en tracer un vrai et consolant programme. Il prête l'oreille aux bruits de l'avenir, et, comme étonné des sons qui lui arrivent, il s'écrie : Quels sont ces chœurs de triomphe et d'allégresse? On dirait qu'on célèbre les noces des âmes pures; noces divines où le cœur a des tressaillements inconnus sur la terre. J'entends le refrain de ces chœurs célestes qui se redisent l'un à l'autre : Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. J'entends les pas de ces vierges nubiles qui vont porter leurs cœurs, comme signe et gage de leur alliance, sur l'autel du Seigneur, *portantium vota in domum Domini.*

Tel est, en effet, tel devait être le programme des maisons religieuses : la paix et la

quelque sorte, la cérémonie extérieure de la profession, laquelle, d'après l'usage de l'ordre, doit se faire dans l'intérieur du monastère.

joie dans le cœur, la sérénité sur le front, des chants d'allégresse, des refrains d'espérance, des hymnes à la miséricorde de Dieu. Quand on interroge une religieuse sur son état, sa vocation, son avenir, elle devrait, pour toute réponse, chanter avec le Prophète : Louons le Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. Si l'on ne trouvait pas sa réponse complète, elle devrait continuer, et répéter avec le Prophète, et répéter toujours : Vous voulez savoir ce qu'est la vie religieuse : eh bien! chantez des hymnes au Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. — Quand le cœur chante l'amour divin, c'est mieux qu'une définition, c'est un avant-goût de l'harmonie céleste.

Mais dans toutes les noces il y a des dons, et surtout le plus précieux de tous, le don de soi, de l'être tout entier; don sublime et complet après lequel l'homme n'a plus rien à offrir. La Religieuse, qui est l'épouse de Notre-Seigneur, a dû se donner à Dieu avec tout ce qu'elle possède; elle a dû apporter sa dot et la

payer avec l'or le plus pur de l'amour qui s'immole et se dévoue à l'objet aimé. Trois glaives ont consommé cette immolation nuptiale : en religion, on les a nommés les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Le glaive de la pauvreté sépare le cœur de l'attachement aux biens périssables de ce monde; le glaive de la chasteté coupe les conduits qui dirigeraient l'affection vers les vallées de la terre, afin de la faire jaillir avec plus de force et de suavité vers ces régions supérieures où elle se purifie et coule plus abondante; le glaive de l'obéissance sépare l'âme de la mauvaise partie d'elle-même, l'arrache à toutes les petites passions de l'amour-propre, de la recherche de soi, du culte personnel. Alors, le cœur de l'épouse divine, libre et dégagé, peut se donner tout entier et sans réserve. Aussi le Prophète ajoute : J'ai entendu les pas de ceux qui portaient leurs vœux dans la maison du Seigneur, *vox portantium vota in domum Domini.*

Le moment est venu pour vous, mes chères Filles, de faire ou de renouveler ce don si

précieux, et parfois si difficile à la nature, et sans lequel on ne prend la vie religieuse que par la surface. On peut donner ses biens extérieurs, enchaîner sa liberté, vivre dans la solitude, et cependant n'être point une vraie religieuse, une vraie fille de sainte Thérèse. Il faut, pour l'enfantement à cette vie céleste, il faut l'oblation et le sacrifice de ce qu'il y a de plus intime, de plus profond, de plus secret dans les fibres les plus délicates de l'être tout entier, dans les mouvements les plus invisibles de l'intelligence et du cœur. — L'heure a sonné pour vous, mes chères Filles; vous devez accomplir avec toute la générosité de la foi et de l'amour cette immolation, ce sacrifice de vous-mêmes. N'hésitez pas un instant, donnez-vous tout entières, payez largement votre dot. N'ayez aucune inquiétude pour votre avenir : votre don, comme ceux du Seigneur, sera sans repentance. Si vous êtes fidèles à la grâce de vos noces spirituelles, vous goûterez de plus en plus le bonheur d'être à Dieu. Votre union avec le Seigneur ne sera pas comme les

unions de ce monde, qui, trop souvent, sont sujettes à des retours, à des regrets; elle ne sera pas semblable à ces unions si fréquentes, où le regard se promène avec douleur et amertume sur le passé, et contemple l'avenir avec de cruelles inquiétudes. Avec Dieu, quand l'âme est fidèle, il y a toujours sécurité pour le cœur, toujours bonheur vrai et intime, toujours les vertes espérances d'une vie pleine d'amour et de confiance. Les épreuves, et il en faut pour purifier l'âme, les épreuves sont la fournaise qui rend l'or plus beau; ce sont les nuages passagers qui font mieux apprécier la sérénité du ciel, *post tempestatem, tranquillum facis* (1).

Cependant, mes chères Filles, votre vie me semble un esclavage : car enfin, le propre de l'esclave, c'est d'appartenir tout entier à son maître, de ne rien posséder, de ne pouvoir disposer de rien, d'être comme un arbre dont les racines, le tronc, les branches, les feuilles

(1) Tobie, III, 22.

et les fruits sont au jardinier. C'est vrai, vous êtes des esclaves; mais, comme dit sainte Thérèse, votre glorieuse mère : « Vous êtes des esclaves d'amour (1), » et ce seul mot me fait comprendre votre vie. Tout amour est un esclavage, en un sens, car il nous fait dépendre de l'objet aimé, et plus il est fort, plus les liens de la servitude se resserrent; plus il augmente, plus il s'attache; plus il se fond dans l'Être infini, plus il se perd lui-même. Mais il y a cette différence entre l'esclavage de l'amour déréglé des créatures et celui de l'amour de Dieu, que le premier a des liens de fer, à peine doublés de velours, et que, tout en donnant à l'âme quelques satisfactions passagères, il est une source d'angoisses, d'inquiétudes, d'agitation et souvent de remords. L'amour de Dieu, au contraire, absorbe l'âme pour l'ennoblir, la diviniser, lui donner une liberté plus grande, et la rendre vaste et large comme les cieux. Jamais le cœur n'est plus libre, n'a une

(1) *Fond.*, c. v, p. 31.

plus grande énergie, ne jouit mieux de lui-même que lorsqu'il est perdu dans cet océan des flammes divines. Attachez un aigle sur la terre, il se consume dans l'inaction, il fait à peine quelques pas en rampant sur le sol, et ces habitudes de ramper sont contraires à sa nature. Rendez-lui la liberté de ses ailes, aussitôt il prend son essor, il monte, il se perd dans les nues, et en se perdant il aperçoit toujours des horizons nouveaux, une lumière plus belle; il sent son œil se dilater, sa poitrine s'élargir. Image de la vraie religieuse! On semble la rendre esclave, et dans la réalité on lui donne des ailes pour planer dans les sphères infinies. On dirait que tout va lui être retranché, et cependant elle trouve le bonheur, la liberté, les grandes et nobles allures de l'âme. Alors, comme dit sainte Thérèse dans un langage presque audacieux, alors « c'est Dieu qui est notre esclave, et c'est nous qui sommes libres ! »

Saint Grégoire le Grand raconte qu'un solitaire s'était attaché avec une chaîne de fer à un rocher, de manière à ne conserver que l'étendue de la chaîne pour la liberté de ses mouvements. Saint Benoît lui envoya dire : « Si vous êtes un vrai serviteur de Dieu, brisez cette chaîne de fer, et ne soyez attaché que par la chaîne du Christ, c'est-à-dire la chaîne d'amour (1). » Saint Siméon Stylite s'était attaché à sa colonne. Un saint évêque fit rompre ces chaînes en disant : « Quand on aime Dieu, on n'a pas besoin d'autre lien que le cœur (2). » Il est certain qu'une religieuse qui n'aimerait pas le souverain amour, serait semblable à ces solitaires attachés avec des chaînes de fer. Ses vœux, sa règle, la solitude, le renoncement, tout deviendrait pour elle comme le boulet du prisonnier; son isolement, sa séparation du monde seraient le rocher de

(1) *Dial. S. Greg. Magn.*, l. III, c. XVI, t. III, p. 260 *et seq.*, éd. Migne.

(2) Bolland., v. *Janvier*, c. III, t. I, p. 276.

la montagne, et la malheureuse resterait suspendue entre le ciel et la terre, ne pouvant pas toucher le ciel, où l'on ne monte que sur les ailes de l'amour, et n'ayant aucun appui sur cette terre, à laquelle elle a renoncé en se consacrant à Dieu. Ah! si j'en connaissais une seule, de ces âmes religieuses ainsi crucifiées dans le vide, j'aurais pitié d'elle, j'irais la trouver et je lui dirais : Épouse du Christ, brisez donc ces chaînes qui vous retiennent dans un monde intermédiaire. Ne portez plus d'autres chaînes que celles de l'amour, et vous apprendrez, par une douce expérience, que l'amour est libre et monte toujours.

Vous avez compris cette pensée de votre sainte vocation, mes chères Filles. Le monde vous croit attachées sur une montagne, au haut d'un rocher, avec des chaînes de fer, et il vous plaint sincèrement. Laissez dire et penser le monde : vous savez par votre propre expérience que la vraie religieuse n'a point de chaînes de fer, et que si elle en avait par un reste de mondanité et d'attache à ses idées,

elle les briserait bientôt pour ne conserver que l'anneau de ses noces spirituelles, c'est-à-dire les liens du cœur, les liens de celle qui s'est donnée pour ne plus se reprendre. Ah! ne regrettez jamais ce don de vous-mêmes; complétez-le, augmentez-le tous les jours. Si ces toiles légères qui voltigent dans l'atmosphère de ce monde, venaient à se reposer sur votre cœur, à s'y attacher, brisez-les de suite, car, en laissant votre cœur se prendre dans ces filets, vous seriez comme le poisson embarrassé dans les mailles, vous perdriez votre liberté, l'agilité de vos mouvements; ce serait pour vous le commencement d'un véritable esclavage.

Et vous, mes chères Filles, que j'appellerai les reines de cette fête de famille, soyez de plus en plus heureuses de votre vocation : remerciez le Seigneur de vous avoir conviées, même dès ici-bas, aux noces mystérieuses de l'Agneau. A l'une je dirai : Vous vous êtes arrachée à l'affection si vive d'une famille tendrement aimée, parce que, dès vos jeunes années, vous avez entendu retentir aux oreilles

de l'âme ces paroles du Seigneur : « Écoutez, ma Fille, et voyez; prêtez l'oreille, renoncez à votre pays et à la maison de votre père. Alors le Roi sera épris de la beauté de votre âme, il sera votre époux et vous lui donnerez votre amour (1). » Le profond esprit de foi de vos bien-aimés parents leur a rendu moins pénible un sacrifice que la nature doit nécessairement ressentir, et qui devient, par là-même, plus agréable à Dieu. Vos prières et votre bonheur seront comme un baume qui adoucira, en la parfumant, cette plaie faite au cœur de votre excellente mère et de votre père, que soutient une foi intelligente et résignée. — A la seconde j'ajouterai : Vous avez quitté un frère dont vous charmiez la solitude, parce que, vous aussi, vous avez entendu ces paroles mystérieuses de l'Esprit, ces paroles qui voltigent dans l'atmosphère des âmes, comme ces graines ailées que le vent fait flotter dans les airs : paroles choisies, réservées aux âmes que

(1) Traduit sur l'hébreu, Ps. XLIV, 11.

Dieu prédestine à des grâces spéciales, et que l'Esprit, qui souffle où il veut, laisse tomber sur les terres préparées à l'avance. Vous avez laissé ce frère bien-aimé dans l'isolement de son presbytère, bien convaincue que la Sagesse éternelle lui tiendrait compagnie, comme dit l'Écriture (1), et le dédommagerait d'un sacrifice, que d'ailleurs il a fait avec toute l'énergie de sa foi sacerdotale, et le bonheur de donner à Dieu ce qu'il avait de plus cher.

Vous aussi, chères enfants du Carmel de Reims, prenez toutes une part active à cette fête; toutes, sans exception, renouvelez en ce moment les vœux que vous avez prononcés autrefois. Allez toutes vers Celui que vous aimez, prenez à la main votre anneau nuptial, Dieu le mettra de nouveau à votre doigt, comme signe de son alliance avec vous; vous donnerez encore ce que vous ne possédez plus depuis longtemps; mais c'est le propre de l'amour de pouvoir offrir toujours ce qu'il a

(1) Sap., VIII. 16.

donné mille fois, et de sentir à chaque heure le besoin de sortir de lui-même pour s'écouler en Dieu. Soyez toute votre vie « des esclaves d'amour, » comme dit sainte Thérèse; alors, votre existence tout entière sera la réalisation de ces autres paroles de la même sainte : « Nous sommes toutes heureuses et pleines d'allégresse, dit-elle, et nous connaissons clairement que Dieu nous donne dès ici-bas cent pour un que nous avons laissé... Mes sœurs comprennent qu'elles sont plus heureuses que si elles vivaient dans le monde... O mon Dieu, vous rendez faciles les choses même impossibles : vous nous trompez en nous faisant croire qu'il y a de la peine à vous servir; pour moi, je n'en vois pas, et je ne comprends pas comment on appelle étroit le chemin qui conduit à vous. C'est un chemin large et royal où l'on marche sans crainte... S'il survient quelques faux pas, Seigneur, vous nous tendez la main : une chute, plusieurs chutes même ne sauraient nous faire perdre votre amour. Aussi, je ne comprends pas pourquoi l'on craint de s'é-

lancer dans ce chemin de la perfection (1). »

Allez donc, mes chères Filles, et que le résumé de cette belle matinée soit les paroles du Prophète : « J'entends des paroles de joie et d'allégresse, j'entends la voix de l'époux et de l'épouse, les chants de ceux qui disent : Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. J'entends la voix de celles qui portent leurs vœux à l'autel du Seigneur, *et portantium vota in domum Domini* (2). »

(1) *Vie par elle-même,* c. XXXV, nos 8, 10, p. 258, 259; éd. espagnole.

(2) Jérém., XXXIII, 11.

CINQUIÈME SERMON

POUR UNE PROFESSION

CINQUIÈME SERMON

POUR UNE PROFESSION

LE PHÉNIX

SYMBOLE DE LA VIE RELIGIEUSE

Renovabitur ut aquilæ juventus tua.

Votre jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle. (Ps. CII.)

MES CHÈRES FILLES,

LA fable nous a conservé une délicieuse histoire, dont la réalité est plus que problématique, mais dont l'idéal est ravissant : c'est l'histoire du Phénix. « Cet oiseau est unique dans l'univers, disent les

anciens; on lui donne la taille de l'aigle, un plumage éclatant comme l'or autour du cou; du reste pourpré, une queue d'azur entremêlée de plumes roses, des crêtes sous la gorge et une huppe qui pare sa tête... En Arabie, il est consacré au soleil... Devenu vieux, il se construit un nid avec des branches odoriférantes, il le remplit de parfums, il meurt dessus, et, de ses cendres, il renaît un nouvel oiseau (1). » Cet oiseau, disent d'autres auteurs, ne vit que des larmes de l'encens et du suc des parfums... Après avoir rempli sa longue carrière, il monte sur un bûcher, et il finit sa vie au milieu des flammes odorantes, *scandit odoratos Phœnix felicior ignes* (2).

Il vous semblera peut-être étrange que je commence une cérémonie religieuse par une histoire empruntée à la fable; je répondrai, avec saint Clément de Rome, que l'histoire du Phénix est un signe merveilleux, *signum*

(1) Pline, x. 2.

(2) Ov., *Met.* 15, *Stac. Sylv.*, II. 4.

mirabile (1). Ce grand Pape y voyait le symbole de la résurrection; il nous sera bien permis d'y voir le symbole de la vie religieuse.

La vie religieuse n'est autre chose qu'une renaissance, *renovabitur ut aquilæ juventus tua*. Comment faut-il entendre ces paroles? C'est ce que je me propose de vous développer brièvement.

I

L'âme humaine, sortie des mains de Dieu, était pure et belle : son intelligence était ornée de force et de lumière, son cœur d'amour et de suavité, et l'imagination, comme une abeille mystérieuse, était chargée de recueillir, pour le cœur et l'intelligence, toutes les richesses de la nature. Tous ces dons merveilleux étaient soumis à l'action supérieure de Dieu, et il en résultait, dans les puissances de

(1) *Ep.* I *ad Cor.*, c. XXV.

l'âme, une admirable harmonie, qui est le cachet des œuvres divines. Dieu, l'âme, le corps, les objets extérieurs : Dieu commandant en père! L'âme soumise à Dieu, gouvernant le corps, et reine de la création! Alors tout était beau, parce que l'ordre était partout.

Le péché est un désordre, c'est-à-dire que c'est un dérangement de parties régulièrement ordonnées. Il s'est glissé dans l'œuvre de Dieu, et le contre-coup s'en est fait sentir dans les régions les plus intimes et les plus profondes de l'âme. Le désordre s'est introduit dans l'intelligence, dans le cœur, dans la volonté, dans la mémoire, dans l'imagination. L'âme humaine est devenue une ruine, comme ces débris des vieux monuments qui accusent une royale grandeur, mais une grandeur semblable à ces colonnes brisées, dont il est nécessaire de retrouver, çà et là, les tronçons. L'or de l'âme a perdu sa couleur, *obscuratum est aurum* (1). Des parties étrangères se sont mé-

(1) Thren., IV.

langées au métal primitif; elles se sont agglutinées, elles se sont soudées, c'est-à-dire qu'elles ont pénétré dans l'intérieur, et semblent ne plus faire qu'un seul corps.

Quelle est la mission du Christianisme? sinon de rendre à l'âme sa beauté première, sa pureté originelle, et de la suspendre de nouveau à la voûte du ciel, comme ces encensoirs d'or remplis de parfums, dont il est parlé au livre de l'Apocalypse. Mais, dans le monde, combien peu de chrétiens entendent ces maximes! La plupart se contentent d'un Christianisme de superficie; ils en mettent une couche sur leur âme : c'est du chrysocale, mais cela fait de l'effet, et cela suffit. — Le but principal des communautés religieuses est de prendre le Christianisme au sérieux; c'est d'atteindre l'intelligence, le cœur, la volonté, et de renouveler toutes les parties intérieures de l'âme, *renovamini spiritu mentis vestræ* (1).

Là commence cette œuvre mystérieuse, ce

(1) Ephes., IV, 23.

travail souterrain, qui s'ébauche pendant les mois du noviciat et qui ne se termine qu'au ciel. Il faut dépouiller le vieil homme : *Exspoliantes veterem hominem* (1) ; *deponere veterem hominem* (2) : Déposer le vieil homme! Et encore, si le vieil homme n'était qu'un vêtement, semblable à ceux qu'on quitte le soir, pour en reprendre un autre le lendemain! Malheureusement, ce vieil homme n'est pas un vêtement extérieur, il ne forme pas seulement la peau de l'âme : il s'est glissé dans le sang, il s'est infiltré partout, et ses moindres atômes sont allés se souder à ce qu'il y a de plus intime dans notre vie. Il vit en nous, comme un autre nous-même : il s'appelle l'orgueil, l'amour-propre, l'attache à ses idées personnelles, la sensualité, la concupiscence, l'amour des biens de ce monde. Vous me demandez son nom? je le trouve dans l'Évangile : il s'appelle légion (3).

(1) Colos., III, 10.

(2) Ephes., IV, 22.

(3) Marc., V.

Comment détruire ce vieil homme, tout en respectant ce que sa nature primitive a de bon? Comment isoler ce qui est devenu tellement partie de nous-mêmes que nous ne distinguons presque plus l'un de l'autre? — Il n'y a guère qu'un seul moyen : c'est une combustion, c'est une fusion, c'est l'histoire du Phénix. Cet unique oiseau se fait un nid de parfums, il monte sur le bûcher odoriférant, il se consume et il renaît de ses cendres. Ainsi fait l'âme qui veut devenir une bonne religieuse ; pendant son noviciat et toujours (car le noviciat, dit saint François de Sales, doit durer toute la vie), elle se construit un nid de matières odorantes, qu'elle recueille chaque matin aux pieds de la Croix : comme le Phénix, elle ne vit que des larmes de l'encens et du suc des parfums; toutes ces substances mélangées s'échauffent au soleil de la grâce et forment comme un bûcher où elle s'étend, où elle se consume, où elle brûle à petit feu. Et tant qu'il demeure dans l'âme un seul coin que la flamme n'a pas atteint et purifié, l'opération

n'est point complète; c'est le Phénix dans sa vie première, ce n'est point le Phénix ressuscité plus beau et plus vigoureux.

La combustion spirituelle, mes chères Filles, la fusion intérieure sont donc le vrai moyen de dépouiller le vieil homme et de nous isoler de tout ce qui n'est pas assez divin. C'est, d'ailleurs, une loi des matières où il entre de l'alliage; elles ne se séparent que lorsqu'un coup de feu intervient et que le corps entre en fusion. Alors, chaque substance s'isole, parce qu'elle est liquéfiée, et l'or nous apparaît entièrement dégagé.

Laissez-vous, mes chères Filles, laissez-vous ainsi brûler au feu de la grâce, laissez la flamme aller partout, dans l'esprit et dans le cœur; il y aura, dans le principe surtout, souffrance, angoisse, cris, agitation : mais ayez le courage du sacrifice, laissez la flamme aller partout, ne vous bornez pas aux étages supérieurs, laissez-la descendre dans les caves les plus profondes : partout, il y a de l'alliage dans l'âme humaine; partout, il faut la com-

bustion, partout la liquéfaction. Il faut que l'esprit se détache de lui-même, de ses curiosités, de ses intempérances de savoir, de ses lumières trop personnelles et trop exclusives : il faut que le cœur subisse la plus douloureuse, mais aussi la plus vivifiante des opérations, qu'il se détache de tout ce qui ne serait pas assez divin, qu'il s'en détache, au moins, pour le purifier : il faut qu'il amène sur le bûcher toutes ses sensualités, tous ses liens trop mondains, toutes ses recherches trop humaines, tous ces calculs de passé, de présent et d'avenir, toutes ces mailles artistement travaillées, où il se perd si souvent, où il demeure prisonnier! Oui, il faut que tout cela brûle, et ce qu'il y a de plus effrayant pour la nature, personne ne viendra éteindre le feu. Mais il y a quelque chose de plus cher encore, de plus difficile à brûler : c'est l'enfant gâté du cœur! On consentirait à tout jeter par la fenêtre, à tout jeter au feu; mais cet enfant, si délicatement choyé, on demanderait grâce au moins pour lui! Cet enfant, c'est le moi, c'est le

tendre moi, c'est le fond de l'être, c'est l'attache déréglée à soi, à ses idées, à ses goûts, à sa volonté. Malheureusement pour la nature, c'est ce moi qui doit être l'objet principal de la combustion divine; c'est la première et la dernière matière du feu; il faut commencer et finir par là. Tant que le moi n'est pas brûlé dans le sens que nous indiquerons plus bas, Dieu continue et renouvelle son incendie.

Mes chères Filles, quand l'âme ne se livre pas elle-même, et volontairement, à la flamme, rien n'est plus douloureux à la nature que ces coups de feu divins. Dieu charge ses anges d'allumer les coins qui voudraient s'éteindre, il commande au vent, et quand l'incendie est fini d'un côté, il recommence ailleurs; c'est un purgatoire continuel que ces âmes toujours en feu. Mais quand on imite le Phénix, quand on se place soi-même sur le bûcher et qu'on y demeure tranquille, le Seigneur commande aux flammes de devenir odorantes; il établit, au milieu de la fournaise, un courant d'air frais,

in medio fornacis ventum roris flantem [1], et l'âme brûle avec bonheur, parce qu'elle finit par brûler d'amoúr. — Mes chères Filles, la religieuse doit être un Phénix chaque matin; car, tous les jours, il y a au moins de petites pailles à brûler dans l'âme : tous les jours, à son oraison ou après la communion, quand le cœur de Jésus-Christ devient lui-même le bûcher, elle doit se soumettre à la flamme et se laisser consumer. Cette combustion finit par être si douce, si suavement amoureuse, qu'elle devient facile et nécessaire comme la respiration; car la respiration, selon les données de la science, n'est elle-même qu'une combustion qui s'opère continuellement dans notre poitrine, et devient ainsi la source de la vie toujours renouvelée.

[1] Daniel., III.

II

Cette dernière pensée nous ouvre un nouvel horizon. — La mort spirituelle de la religieuse est, comme la mort du Phénix, un principe de vie nouvelle et plus active.

Dieu, mes chères Filles, c'est le beau, le bien, le vrai; c'est la lumière, la chaleur, la vie dans l'infini; c'est tout ce que vous pouvez rêver et au delà; c'est l'idéal que le cœur embrasse à ses jours de dégoût des choses de ce monde, ou bien à ces heures délicieuses où le ciel semble descendre en nous. Que doit opérer la combustion spirituelle? Elle doit simplement détruire ce qui est un obstacle à l'union divine : elle doit, par conséquent, donner plus d'activité à l'intelligence, plus d'énergie à la volonté, plus de vie au cœur; c'est l'or purifié, il n'est que plus propre à tous les usages de la vie. Aussi l'âme, devenue pleine de Dieu, est plus complétement à toutes les choses bonnes et vraies de la terre; elle n'est

point absorbée par Dieu en ce sens qu'elle ne puisse songer aux détails de la vie, ni aimer les légitimes objets de ses affections : il n'y a que la créature dont l'amour déréglé absorbe ainsi et semble pétrifier pour le reste. L'amour de l'être infini absorbe et rend moins exclusif; il semble vouloir tout prendre pour lui, et cependant, il rend à l'âme dont il a pris possession, il lui rend, pour elle et pour ses frères, beaucoup plus qu'elle ne recevait auparavant. Il ôte à l'intelligence ce qu'elle avait de désordonné, mais il lui rend plus de largeur et de fixité; il enlève au cœur ses puériles amours, mais dans quel océan de flammes pures, vivifiantes, ne le plonge-t-il pas? Il ravit à la volonté cette sorte de liberté capricieuse qui fait son tourment, mais il lui rend dans les sphères élevées la liberté de l'aigle, qui peut voler où il veut vers les régions de la lumière, pourvu qu'il ne descende point. Vous dirais-je que quelquefois cet amour de l'âme purifiée a une influence sur le corps et lui rend comme un souvenir de sa première immor-

talité? Écoutez sainte Thérèse [1] : « O Vie de de toutes les vies, vous ne tuez aucun de ceux qui se confient en vous, et qui veulent vous avoir pour ami. Que dis-je? en donnant la vie à l'âme, il vous plaît de donner au corps une nouvelle vigueur. »

La vie religieuse n'est donc pas un tombeau; ou bien c'est le tombeau du Phénix qui renaît plus beau, plus jeune, plus vigoureux : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* Entendons cette doctrine : elle est capitale; elle est nécessaire pour ne point établir d'antagonisme dans les œuvres de Dieu, antagonisme que plusieurs, dont le zèle n'est point selon la science, semblent vouloir en pratique.

« Quand Dieu a créé l'homme, dit saint Cyrille d'Alexandrie, il lui a donné une très parfaite beauté de nature, *perfectissimam naturæ pulchritudinem;* il l'avait rendu participant de son esprit, et la volonté de Dieu le Père est de nous ramener par le Christ à cette an-

[1] *Sa Vie*, c. VIII.

tique beauté, *ad antiquam pulchritudinem naturam hominum reduci* (1). » — Ce n'est pas assez : le même Père dit, ailleurs, que par le Christ nous sommes appelés à des choses incomparablement meilleures, *ad incomparabiliter meliora de integro formamur* (2). Dans l'œuvre de la régénération spirituelle, dit saint Grégoire de Nysse, nous ne perdons rien des nobles attributs de la nature humaine; le mal seul est détruit, et même il se fait dans l'âme une transition à des choses meilleures, *malis notis et signis ex animâ nostrâ deletis, fit transitus ad id quod est melius* (3).

Voilà la vraie perfection : destruction du mal, culture, développement du bien naturel, et perfectionnement par la grâce de tout ce qu'il y a de bon en nous. Mais la vie religieuse qu'est-elle, sinon la perfection du Christianisme? Elle devrait donc être ici-bas, autant

(1) *In Matth.*, c. XXIV, t. V, p. 446, éd. Migne.

(2) *In Joel*, n° 35, t. IV, p. 379.

(3) *Orat. Catech.*, c. XL.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

que le permet l'infirmité humaine, une sorte d'achèvement de l'homme primitif. Elle doit cultiver les âmes comme des plantes du paradis terrestre : les redressant, leur rendant la fraîcheur et la vivacité des teintes qu'un air malsain leur aurait fait perdre, mais ne modifiant rien à la forme primitive, à l'élégance, à la force, à la délicate stature, sinon pour changer tout en mieux, parce que dans ce nouveau jardin tout est arrosé par des vents qui viennent du ciel et qui portent sur leurs ailes une féconde humidité, *fit transitus ad id quod est melius.* — Ne nous lassons point d'entendre les Pères de l'Église : « Le palmier, dit saint Cyrille, est un arbre toujours vert qui a de nombreuses racines et une haute stature. C'est un excellent cordial, il est odoriférant et son fruit a de la suavité. Telle est l'image de l'âme juste (1). » C'est l'arbre du Liban, dit-il ailleurs; elle a de profondes racines en terre, mais dans la hauteur elle dilate au loin ses rameaux, elle

(1) *In Ps.* XCII. v. 13. t. II. p. 1227.

est toujours verdoyante et couverte de fruits : elle est engraissée par les irrigations célestes. C'est l'Esprit-Saint qui la cultive, et la rosée vient d'en-haut, *ros enim desuper cadit* (1).

Saint Grégoire de Nysse vient parachever le tableau, en disant que la vie de l'âme juste devient *umbrosa et roscida* (2). Ces deux mots ne peuvent bien se traduire que par une description empruntée aux objets de la nature, dont ces expressions nous offrent l'image. Voyez, dans les chaleurs de l'été, ce berceau ombragé : les branches se recourbent gracieusement, et forment une allée pleine de fraîcheur où l'on respire à l'aise. C'est l'image de la vie du juste, au milieu des sécheresses et des difficultés de la route; il a dans son âme des allées ombragées, où il prend le frais, où il le fait prendre à ceux qui le visitent. Oh! qu'il fait bon rencontrer dans la vie de ces cœurs ombragés, de ces âmes formées en ber-

(1) *In Oseam,* c. CLXI-CLXIV, t. IV, p. 322.

(2) *In Cant.,* hom. 2.

ceau, où l'on peut respirer quelque temps; elles sont rares, mais aussi quelles délicieuses soirées elles procurent! — Saint Grégoire dit encore que la voie du juste est couverte de rosée, *roscida*. — Cette parole me rappelle quelques-unes de mes plus anciennes courses dans les montagnes : sur des plateaux élevés et marécageux, je rencontrais une petite fleur, qu'on appelle du nom de la rosée et de la lumière (1). Charmante petite miniature du règne végétal! Je lui dois presque un souvenir de cœur, en échange des douces émotions qu'elle m'a plus d'une fois procurées. Elle a de jolies feuilles rondes, garnies de poils, et, à l'extrémité de chacun de ces poils, une goutte de rosée qui brille au soleil : c'est sa provision probablement, et aussi la provision des petits êtres auxquels elle peut offrir l'hospitalité. — C'est encore un symbole de l'âme juste; il ne suffit pas d'être ombragé en ce monde, il faut encore avoir de la rosée pour se nourrir et se

(1) *Ros*, rosée; *Sol*, *solis*, le soleil.

donner un peu de fraîcheur : *umbrosa et roscida.* Je vous souhaite aussi de rencontrer quelquefois, dans la vie, de ces âmes pleines de rosée céleste; de ces âmes dont presque chaque pensée, chaque sentiment contient, à l'extrémité, une goutte de rosée. Ces âmes sont comme les rossolis de la montagne; on ne les trouve guère dans les vallées de ce monde : il faut gravir ces sommets chrétiens, où la grâce entretient toujours de l'humidité et une rosée qu'on chercherait en vain sur la terre.

Je viens, mes chères Filles, d'expliquer ce que doit être votre vie : la vie du Phénix ressuscité. Vous trouverez, peut-être, que nous sommes bien loin du triste tableau que nous tracions d'abord, et de la combustion, et de ces flammes qui pénètrent le cœur, et de ces angoisses qui liquéfient l'âme. C'est vrai, dans un sens, mais il est bon de remarquer que la combustion n'existe que pour arriver à ce second état. Quiconque n'entend pas cette doctrine n'aura jamais qu'un œil dans les choses

de Dieu (1). Oui, l'âme commence à être brûlée pour être purifiée, mais si elle s'arrêtait à la combustion, elle resterait cendre inutile; tandis que des cendres, ainsi consumées, il doit sortir un Phénix plus radieux et plus vivant que le premier. Dans cette vie nouvelle, tout est divinisé, tout est surnaturel, dit saint Grégoire, l'action, le mouvement, la volonté, le discours, le regard, *spiritualia omnia sunt, actio, motus, voluntas, sermo, incessus..., atque oculorum motus* (2). Et Bossuet va jusqu'à dire que « toutes les fonctions même de la nature commencent à devenir des opérations de la grâce (3). » L'homme du monde sourira peut-être à de pareilles maximes : il est cependant incontestable que, par suite des hautes opérations de la grâce, quelque chose de céleste, de surhumain, se glisse dans le regard, dans le marcher, dans le sommeil de l'âme juste; il ne

(1) *Ii mihi nihil à luscis differre videntur.* (Greg. N., *Orat.* 43, c. XII.)

(2) Greg. Naz., *Orat.* II, c. VI.

(3) Prof. de Mme de La Vallière.

saurait en être autrement. « Ces âmes, dit saint Grégoire, sont fiancées au Verbe; elles deviennent semblables à Dieu, elles reçoivent le Verbe, elles le retiennent, elles en jouissent, elles le montrent aux autres... elles saisissent Dieu, *arripiamus Divinitatem;* elles se baignent dans la première et très pure lumière, *arripiamus primum et purissimum lumen!* (1) »

Mes chères Filles, vous qui êtes l'objet spécial de cette fête de famille, je vais vous placer sur le bûcher; j'y vais mettre le feu, vous brûlerez comme le Phénix, au milieu des flammes odorantes; mais vous n'oublierez pas que chaque jour de votre vie, chaque matin, l'opération devra recommencer; parce que, chaque matin, vous aurez quelque chose à brûler, chaque matin vous aurez à renaître comme le Phénix. Cet oiseau sera le signe merveilleux de votre vie, *signum mirabile,* comme dit saint Clément. — Soyez donc l'unique oiseau de l'Arabie, ne vivez plus que des larmes de l'encens

(1) Greg. Naz., *Orat.* 39, c. x; *Orat.* 40, c. xxxvii.

et du suc des parfums, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus pur et de plus élevé dans les communications de la grâce et de l'amour. Et il arrivera une heure, où Dieu lui-même vous construira un nid avec des matières plus odoriférantes encore : il y mettra le feu; ce feu nouveau deviendra la vie de votre âme, et vous irez dans une nouvelle terre et sous de nouveaux cieux, où l'on ne vit plus de larmes, fussent-elles les larmes de l'encens : on y vit de la rosée qui tombe du cœur même de Dieu, de la lumière de sa vie, du pain de son amour, *Cibabit illum pane vitæ et intellectus* (1).

(1) Eccli., xv.

SIXIÈME SERMON

POUR UNE PROFESSION

SIXIÈME SERMON

POUR UNE PROFESSION

LA COLOMBE

SYMBOLE DE LA VIE RELIGIEUSE

I

Estote quasi columba nidificans.

Soyez comme la colombe qui fait son nid. (Jérém., XLVIII, 28.)

Mes chères Filles,

L'Écriture sainte nous renvoie très souvent, dans ses instructions morales, à la contemplation des belles scènes de la nature, et des qualités si nombreuses et si variées que le Seigneur, avec une main libé-

rale, a dispersées sur tous les êtres de la création. Rien n'est beau, aux yeux de l'observateur attentif, comme cette concordance universelle de toute chose, qui fait que l'homme peut lire, étudier la vérité partout, et que chaque créature peut lui devenir un sermon, *sermonem Dei*, comme disait saint Antoine.

Dans le langage des saintes Lettres et de la liturgie de l'Église, l'âme juste et surtout la religieuse qui s'est retirée du monde sont représentées sous le symbole d'un gracieux et pacifique oiseau, aux mœurs douces et solitaires, et qui semble résumer en lui les principales qualités de l'âme consacrée à Dieu : c'est la colombe. Venez, ma colombe, dit l'Esprit de Dieu, venez, celle que mon cœur aime, et dont la beauté a touché mon regard et mon cœur, *surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni* (1). — C'est ce symbole, si simple et si doux de la colombe, que je vous propose de méditer en ce grand

(1) Cant., II, 10.

jour, où plusieurs de vos novices vont se lier au Seigneur par les plus doux liens de l'amour : il me semble que toutes, de plus en plus, vous devez être comme les colombes du ciel, et qu'à toutes je puis appliquer ces paroles du prophète Isaïe : « Quelles sont ces âmes que j'aperçois, elles volent comme les nuages du ciel, et cependant elles paraissent tranquilles comme des colombes qui regardent par les petites fenêtres de leurs cellules, *qui sunt isti, qui ut nubes volant, et quasi columbæ ad fenestras suas* (1). »

Nous prendrons quelques paroles des saints Docteurs, nous bornant à en faire le commentaire et l'application aux détails de votre vie.

La colombe, dit saint Thomas, demeure le long des eaux, *secus fluenta habitat* (2). — N'est-ce point l'image de la religieuse? Elle a

(1) Isaïe, LX, 8.

(2) 3 p., q. 39, art. 6, ad 4um

renoncé à vivre le long des marais de ce monde, et sa vie se passe sur les bords d'un fleuve d'eau pure et fraîche, c'est là qu'elle se baigne, c'est là qu'elle s'abreuve, c'est là qu'elle prend ses joyeux ébats : c'est là, dit saint Thomas, que la colombe se plonge et disparaît aussitôt qu'elle aperçoit le vautour, *ut inde viso accipitre, mergat se et evadat.* Ce cours d'eau fraîche, mes chères Filles, c'est votre vie tout entière, c'est votre chère solitude, ce sont vos habitudes de cœur, c'est la sainte oraison, l'union continuelle à Dieu, et ce cours, si doux et si calme de toute chose, qui semble passer tranquillement sous l'œil du Seigneur, comme le ruisseau qui se rend à petites journées vers l'Océan, *secus fluenta habitat.* Dans ce cours d'eau fraîche et limpide, vous trouvez tout ce qu'il faut pour les besoins de votre âme : dans les chaleurs de l'été, lorsque l'atmosphère de l'âme commence à devenir brûlante, vous vous plongez dans ces eaux salutaires, vous vous abritez sous les ombrages qui couvrent les bords, et vous y cherchez des

courants encore plus frais pour vous abreuver ; si quelque danger menaçait votre âme, si quelqu'oiseau cruel faisait entendre sa voix, vous disparaîtriez sous le fond des eaux, et, au moment où l'on pourrait vous croire submergées, vous apparaîtriez plus loin, avec un cri joyeux et une nouvelle assurance, *ut inde viso accipitre, mergat se et evadat.*

La colombe, continue le même Docteur, choisit ce qu'il y a de meilleur parmi les grains, *meliora grana eligit.* Ainsi la religieuse fait son choix, même parmi les bonnes choses : il y a des grains meilleurs les uns que les autres, il en est qui conviennent mieux à certains tempéraments d'âme, à certaines tendances, à certains caractères : la religieuse, qui a le don d'intelligence, sait faire ce choix avec un judicieux discernement; elle a le flair des meilleurs aliments spirituels, elle a le coup d'œil expérimenté du cultivateur qui sait distinguer à première vue la nature et la qualité des grains qu'on lui présente. Elle sait aussi choisir ce qui va mieux aux dispositions de son estomac

spirituel; elle sent ce qui lui convient, elle n'est point systématique, ni exclusive : aujourd'hui peut-être une espèce d'aliment, et demain une autre, selon les exigences des temps et des besoins intérieurs. C'est la sagesse qui préside à ce choix varié, c'est l'attrait céleste, c'est ce je ne sais quel tact divin qui, dit l'Apôtre, nous enseigne toutes choses, *motio ejus docet nos de omnibus.* — Oh! qu'il est facile de distinguer une religieuse qui s'est ainsi nourrie pendant des années de choses fortes, solides, substantielles, et celle au contraire dont l'estomac faible et maladif n'a pu supporter que des aliments sans vertu nutritive. La première est comme engraissée de la sagesse divine, selon l'expression de saint Augustin; elle a une constitution forte et vigoureuse, rien ne l'arrête dans le chemin de la vertu. Et comme elle est mère aussi, comme Dieu rend sa virginité féconde, elle nourrit les âmes qui lui sont confiées d'un lait plein de douceur et d'énergie, une seule parole d'elle produit plus d'effet que tout un discours d'une âme vul-

gaire. Son sein est toujours plein de lait, dit saint Bernard, elle le distribue à la nombreuse famille d'enfants que le Seigneur lui a donnée, et sur le visage de ses enfants d'adoption brillent la santé de la vertu et la plénitude de la force chrétienne.

Ces pensées nous amènent naturellement à une autre parole de saint Thomas : la colombe nourrit des enfants qui lui sont étrangers, *alienos pullos nutrit.* C'est une des merveilles du Christianisme, mes chères Filles, d'avoir créé tout un ordre de parenté spirituelle, dont les liens, disent les saints, sont souvent plus intimes et plus doux que ceux de la chair et du sang. Ainsi l'Église, en vous constituant vierges, veut que cette virginité soit féconde : en arrachant votre cœur aux choses inférieures de ce monde, aux joies de la famille qui sont du reste si légitimes pour ceux qui ont cette vocation, l'Église, en élevant votre cœur plus haut que les unions de la nature qu'elle respecte d'ailleurs et qu'elle honore, l'Église entend que, si vous êtes fidèles à votre sainte vocation,

vous aurez le centuple même en ce monde : Si quelqu'un renonce pour moi à son père, à sa mère, à ses sœurs, à ses enfants, il trouvera ici-bas des pères, des mères, des sœurs, et toute une famille d'affections nouvelles et supérieures aux autres. — Épouse de Jésus-Christ, élargissez donc votre cœur, pour contenir la nombreuse famille que Dieu va vous donner : voyez ces légions de petits enfants qui vous arrivent de toutes parts, réjouissez-vous, vous qui étiez stérile, dit le Prophète, car vous allez avoir une famille plus nombreuse que si vous étiez restée dans le monde, *lauda sterilis quæ non paris : decanta laudem, et hinni quæ non pariebas : quoniam multi filii desertæ, magis quam ejus quæ habet virum* (1). Ne craignez point, continue le Seigneur, car vous serez sans confusion, et vous ne vous souviendrez plus de ce que les hommes appelaient l'opprobre de votre virginité, *noli timere, quia non confunderis... et opprobrii viduitatis tuæ non recordaberis*

(1) Isaïe, LIV, 1.

amplius (1). — Mais, mes chères Filles, pour comprendre cette doctrine, il faut avoir le cœur tout en haut, et dominant les misères et les faiblesses de l'humanité. Ce n'est point la nature qui créera en vous ce sentiment maternel, qui vous donnera des entrailles de mère : non, c'est la grâce de Notre-Seigneur qui seule peut rendre les vierges fécondes, et leur donner un cœur pétri d'une tendresse inconnue. C'est sur le sommet du Calvaire que s'est constituée, en la personne de Marie, cette maternité universelle du genre humain : et c'est là, sur le sommet de la montagne sainte, à l'école de la divine Vierge, que la nature se dépouille d'elle-même, et devient mère en restant vierge... Maternité sublime qui doit enfanter constamment les âmes à Dieu, leur donner une nouvelle naissance, une nouvelle forme, et qui ne doit point connaître les injustices, les partialités, les infirmités, les faiblesses que l'on trouve trop souvent dans la famille natu-

(1) Isaïe, LIV, 4.

relle! Maternité supérieure à ce monde, maternité où le divin est le principe du mouvement et la cause et la règle de la diffusion de la tendresse. — O mes chères Filles, dilatez vos entrailles, et revêtez ces sentiments si nobles et si beaux; soyez de vraies mères selon Dieu, étendez vos ailes comme l'oiseau plein d'amour, et quand tous ces petits poussins viendront, attirez-les doucement sous vos ailes bénies, réchauffez-les, et, s'il le faut, donnez-leur de votre sang, du sang de votre âme, pour les nourrir. Mais n'oubliez pas que votre maternité vient tout entière de Dieu, et que, dans toutes ses paroles et dans tous ses actes, elle doit porter ce cachet d'élévation, de désintéressement et de chaste tendresse, qui accompagne toujours le divin : alors vous pourrez chanter le cantique de la prophétesse, et dire : mon cœur tressaille en Dieu, parce que celle qui était stérile en a enfanté un grand nombre, *sterilis peperit plurimos* (1) ; car une abondante

(1) I Reg., II.

fécondité est encore un caractère distinctif de la colombe, dit ailleurs saint Thomas, *ad significandam fecunditatem spiritualem, quia columba animal fecundissimum est* (1).

La colombe, dit saint Thomas, ne déchire pas avec son bec, *non lacerat rostro.* — Le vrai zèle est une chose bien rare : la plupart du temps, c'est le besoin d'agir, quelquefois le besoin de se fâcher; ce sont les nerfs, ce sont les humeurs qui s'agitent, c'est la tête qui est en ébullition. Le vrai zèle est calme, il se possède, il agit sous l'influence du ciel, il s'insinue pacifiquement; s'il y a des abcès dans les âmes, il a le courage de les percer, mais avec la tranquille action d'un cœur qui aime; surtout il ne fait point de déchirures aux alentours, *non lacerat rostro :* il s'ingénie au contraire à mettre du baume sur les plaies, à les couvrir de bandelettes, à les faire cicatriser. — Ayez le vrai zèle, mes chères Filles, et n'ayez point de langue pour déchirer : possé-

(1) I Dist., XVI, q. 1, a. 3, p. 185, t. IX.

dez-vous dans la paix du Seigneur, remplissez-vous tous les jours de l'Esprit de Dieu, et la langue, qui est le glaive des âmes, glaive quelquefois plus terrible que celui du guerrier, la langue sera chez vous toujours pleine de charité et de douceur. Vous ne mettrez le trouble ni la division nulle part, vous aurez au contraire sur vos lèvres du lait et du miel, *mel et lac sub lingua tua,* et quand vous parlerez, tout le monde sera heureux de recueillir cette suavité et ce parfum que distilleront vos lèvres, *favus distillans labia tua* (1). Si jamais vous êtes obligées de parler avec fermeté, vous ferez simplement comme la colombe, qui frappe pour percer, mais qui frappe avec amour, parce qu'elle veut guérir; la colombe qui frappe si gentîment, qu'on est presque tenté de la remercier de ses coups.

La colombe, continue l'Ange de l'école, n'a pas de fiel, *felle caret.* Qu'il est rare, mes chères Filles, de trouver des âmes sans fiel! Je

(1) Cant., IV, 11.

ne parle pas ici de ces mouvements de vivacité qui ne sont souvent que le défaut d'autres qualités, et qui ont cet avantage de vider le cœur de toute amertume. — Qu'il est rare de rencontrer des âmes sans fiel, sans ces résidus noirs et bilieux qui se cachent dans le fond du cœur, et qui attendent, avec une sorte d'impatience, le moment de l'explosion. — Malheureusement, il peut arriver que les colombes spirituelles ne soient pas sans fiel : saint Augustin en avait fait la remarque de son temps, et il avait observé que l'habitude de se surveiller sur d'autres points laissait aux âmes pieuses une certaine illusion sur celui-ci : est-ce la solitude? est-ce le défaut d'équilibre habituel? est-ce une piété mal entendue qui concentre au lieu de dilater? — Quoi qu'il en soit, mes chères Filles, prenez l'habitude, que vous avez du reste, mais fortifiez-la encore, l'habitude de vivre sans fiel, et dès que vous apercevrez une petite molécule de cette poussière noire qui voltige dans les airs, et voudrait s'attacher à vous, repoussez-la aussitôt; si par

hasard, presque à votre insu, elle s'était déjà reposée à la surface du cœur, chassez-la sans retard, ne gardez rien, absolument rien sur votre âme; et si, dans ces petites luttes intérieures et extérieures qui deviennent souvent comme des luttes de géants pour les âmes faibles, vous vous aperceviez que votre cœur ait succombé, je vous en conjure, prenez-le aussitôt, et jetez-le dans le cœur de notre divin Maître; laissez tout se fondre, que le fiel s'en aille, et qu'il ne reste que la douceur et la charité. Je vous donne ce conseil, parce que un quart d'heure de repos sur le cœur de Jésus-Christ fera plus pour décharger votre âme malade, qu'une année de vos propres efforts.

La colombe fait son nid dans le trou de la pierre, *in cavernis petræ nidificat,* dit encore saint Thomas. — Notre âme a besoin d'avoir un nid pour s'y reposer et plus tard y mourir, *in nidulo meo moriar.* Mais le nid de la religieuse doit être dans les lieux élevés, dans le trou de la pierre, c'est-à-dire dans le cœur de

Jésus-Christ, *columba mea in foraminibus petræ* (1). Là elle se retire souvent, ou plutôt elle ne quitte pas ce lieu béni : alors même qu'elle descend dans la plaine pour se livrer aux œuvres de charité, elle a laissé dans son nid la meilleure partie d'elle-même. Là elle n'entend pas le bruit de la terre, elle est étrangère aux choses de ce monde, elle n'en veut savoir que ce qui est utile à son ministère : ceci n'est point seulement un conseil de haute perfection, c'est un conseil de prudence et de sagesse : par là, la religieuse s'épargne bien des ennuis et des regrets, elle évite ces mélanges de son âme aux choses mondaines, ces mélanges qui ne s'opèrent jamais sans le détriment de la vie spirituelle, et sans les inconvénients d'une position fausse et sujette à de continuels chagrins... Elle ne se mélange même pas à certains petits bruits qui peuvent circuler partout, à certains chuchottements qui, du monde, peuvent passer dans la solitude pour

(1) Cant., II, 14.

essayer de la troubler. Non, elle évite même ce qui pourrait rester du monde dans le couvent, elle s'élève et plane au-dessus, ou plutôt elle est naturellement au-dessus, puisqu'elle a fait son nid dans le haut de la pierre, dans le cœur de Jésus-Christ, *columba mea in foraminibus petræ.* — O bienheureuse colombe! demeurez dans votre nid d'amour! demeurez en paix, vivez d'amour et de prières, et de chants et d'union, et de joie et de confiance, *quasi columbæ meditantes* (1). N'en sortez que pour faire le bien, et encore quand vous entendrez se faire un peu de bruit, quand vous pressentirez un orage, de quelque part qu'il vienne, remontez aussitôt dans votre nid, et par ce retour si simple, et par ce léger tire d'aile, vous échapperez à tout ce qui pourrait troubler votre délicieux repos et vos célestes méditations, *meditabor ut columba* (2).

Le même Docteur ajoute que la colombe

(1) Isaïe, LIX, 11.

(2) Isaïe, LVIII, 14.

chante avec un tendre gémissement, *gemitum pro cantu habet.* — Saint Augustin rend la même idée d'une manière peut-être encore plus gracieuse : les colombes murmurent par des gémissements d'amour, *gemitibus amoris murmurant* (1). — J'aime à voir la vierge du Seigneur toujours joyeuse : c'est le caractère propre des saints religieux. Nous lisons, dans la *Vie des Pères,* que saint Antoine avait toujours la figure gracieusement épanouie, et qu'il était très affable, montrant ainsi, disent les auteurs de sa vie, que sa pensée était toujours dans le ciel, *semper hilarem faciem gerens, liquido ostendebat se de cœlestibus cogitare... in vultu amabilis* (2). J'aime donc à voir la sérénité sur le front de la religieuse, la limpidité dans son regard, le sourire sur ses lèvres : c'est une preuve que l'âme va bien, qu'elle entretient des rapports habituels et familiers avec Celui

(1) Serm., LXIV, n° 4, t. V, p. 525.

(2) *De vitis Patr.*, . I, c. 40, t. I, p. 156; *Patr. Migne,* t. LXXIII.

qui est le Dieu de la paix et de la joie. Mais j'aime aussi à voir cette joie entremêlée de retours naturels à une douce mélancolie qui n'est point de la tristesse, mais simplement le nuage de l'exil, la pensée du désert, l'aspiration vers une vie meilleure, le désir de la patrie. Quand le cœur de la religieuse est ainsi disposé, qu'il a des chants de joie entremêlés avec les gémissements de la colombe, et les gémissements de l'amour alternant avec les cris d'allégresse, il possède quelque chose d'humainement céleste qui n'effraie pas les âmes, qui les attire, mais pour les élever plus haut, qui leur enseigne les charmes de la vertu sans leur faire perdre l'austérité du devoir, qui les rend saintement joyeuses, en les éloignant de la dissipation et des pensées terrestres. — Cette disposition à un suave et tendre gémissement est d'autant plus naturelle à l'âme juste que, sur la terre, il y a toujours et partout des sujets de tristesse et d'ennui, il y a toujours quelque nuage à l'horizon de la vie, et la colombe, dit saint Augustin, est toujours

prête à s'envoler pour fuir loin des ennuis, *columba a molestis quærit avolationem*, mais elle ne perd pour cela ni la bonté, ni la tendresse de son amour pour les hommes, *sed non amittit dilectionem* (1).

La colombe, ajoute saint Thomas, est simple, sans astuce et sans ruse, *est animal simplex, astutia et dolo carens*. Rien n'est plus indigne d'un homme que la ruse et la duplicité : rien n'est plus contraire au caractère du Christ, et par conséquent plus indigne d'une religieuse. Soyez donc sans ruse et vivez de simplicité, ce sera la plus grande de toutes les habiletés : dans vos rapports avec le monde, précisément parce que le monde est astucieux, soyez encore plus simples et plus droites, sans exclure la prudence, et vous serez d'autant plus fortes et plus solidement établies. Rien n'est fort et invulnérable comme l'âme simple qui marche toujours dans le sentier de la vérité : elle finit par dissiper tous les nuages, par

(1) *In Ps.* LIV, n° 8, p. 719, t. IV.

percer tous les masques, par déconcerter toutes les ruses; rien n'échappe à la puissance de sa vertu, *astutia et dolo carens.* — La vertu elle-même n'inspire pas de confiance quand elle est oblique; et une des choses qui a le plus déconsidéré la piété dans le monde, ce sont les voies tortueuses et les procédés peu délicats et presque déloyaux, qui se rencontrent quelquefois là où jamais on ne devrait en découvrir de vestiges. Défiez-vous de ce genre de piété : rien ne nuit plus à l'Église, dit saint Chrysostome.

Les colombes, dit saint Augustin, sont heureuses de vivre en société, elles volent toujours ensemble, elles prennent ensemble leur nourriture, elles ne veulent pas être seules, elles se réjouissent de leur vie commune, elles conservent la charité, *attende columbas societate gaudere : ubique simul volant, simul pascuntur, nolunt esse solæ, communione gaudent, charitatem servant* (1). — Quelle douce image de la vie de communauté! tel est l'esprit de l'Église, et,

(1) Serm., LXIV, n° 4, t. V, p. 525.

quand on y manque, on est en dehors de la voie. Le charme de la vie de communauté, c'est l'union des cœurs, c'est la fusion des volontés entre les religieuses et dans le cœur des Supérieures, puis, en remontant plus haut, dans le cœur de Dieu. — Soyez donc ici comme des colombes, mes chères Filles, et ce m'est une consolation d'autant plus grande de vous adresser ce conseil, que ma recommandation n'est que la simple expression de ce que je sais et de ce que j'admire en votre congrégation. Mais comme le bien peut toujours s'augmenter, imitez de plus en plus les colombes, volez toujours ensemble, jamais de discordance, pas même dans le bruit de vos ailes, *ubique simul volant,* soyez heureuses d'être sous le même toit, de recevoir ensemble la même nourriture du corps et de l'esprit, *simul pascuntur, communione gaudent*, ne vous isolez jamais des autres, ni par des voies singulières, ni surtout par le cœur, et observez toujours les règles de la plus intime charité, *nolunt esse solæ... charitatem servant.*

Je désirerais, mes chères Filles, faire en ce moment comme les habiles liquoristes, qui prennent plusieurs substances aux propriétés différentes, qui les mélangent ensemble, et en composent un breuvage délicieux. De même je voudrais unir toutes les qualités de la colombe, les fondre ensemble, les mettre dans votre cœur, et vous offrir ensuite au Seigneur deux à deux, comme autrefois dans le temple on offrait les paires de jeunes colombeaux, *duos pullos columbarum.* Puis, au sortir de cette retraite, je voudrais vous lancer dans le mouvement des affaires extérieures, comme autrefois la colombe sortant de l'arche, mais à condition que toutes les fois que Dieu vous rappellerait dans son cœur, vous reviendriez avec un rameau d'olivier toujours vert : ce serait le signe de votre fidélité, et de la persévérance de vos bonnes résolutions, *emisit columbam ex arca, at illa venit ad eum, portans ramum olivæ virentibus foliis in ore suo* (1).

(1) Gen., VIII.

SEPTIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE

SEPTIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE

LA COLOMBE (1)

SYMBOLE DE LA VIE RELIGIEUSE

II

Pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam!

Prenez des ailes comme la colombe pour voler et vous reposer. (Psal., LIV, 7.)

MES CHÈRES FILLES,

LA dernière fois que j'ai présidé votre retraite, je vous disais, à la conclusion de ces fêtes de famille, que la religieuse devait être comme la colombe. — Ce

(1) Deuxième Sermon sur la Colombe.

timide et gracieux oiseau se plaît sur le bord des eaux, il choisit pour nourriture ce qu'il y a de meilleur dans les grains qui lui sont offerts, il nourrit des enfants qui lui sont étrangers, il ne déchire point avec son bec, mais plutôt il caresse; il n'a point de fiel, il fait son nid dans la pierre, il chante avec un tendre gémissement, il est simple et sans ruse, il aime à vivre en société. J'ai suivi chacune de ces paroles et je les ai appliquées à la vie religieuse. — Aujourd'hui, à la fin de ces pieux exercices, je voudrais encore revenir sur ce symbole de la colombe, et d'autant mieux que j'ai l'intention de commenter quelques belles paroles de saint Augustin à ce sujet. — Nous fêterons ainsi ce grand Docteur[1], car la meilleure manière de parler des saints est de les faire parler eux-mêmes; entendre et méditer la parole d'un saint, c'est entrer dans son âme, c'est s'assimiler quelque chose de lui-même, et si la parole que l'on médite

(1) 28 août.

provient des régions les plus intimes du cœur, si c'est une pensée qui paraît arrachée à ce qu'il y a de plus profond et de plus doux dans l'âme, il semble que c'est la moëlle du cœur que l'on dévore, que c'est un festin composé de ce qu'il y avait de meilleur dans l'âme.

Je vais traduire successivement les paroles du grand évêque d'Hippone, en les accompagnant de quelques commentaires en rapport avec votre position.

Les colombes se réjouissent dans leur vie de société fraternelle, *attende columbas in societate gaudere* (1). Que doit être la vie dans une communauté religieuse où règne l'esprit de Dieu? Ce doit être une vie de famille, avec le bonheur et la jouissance de la vie de famille dans son idéal, autant, du moins, que l'idéal peut se trouver sur la terre. Le type de la

(1) Sermon LXIV, t. V, p. 525.

vraie famille est dans l'auguste Trinité : là, circulent, dans des courants purs et limpides, la vie, la fécondité, le bonheur. La famille naturelle est une copie de ce divin exemplaire; mais hélas! depuis la chute, que de misères, que de mécomptes, que de profondes tristesses, et combien la copie s'est éloignée de l'original primitif! Or, le Seigneur et l'Église ont voulu que les âmes appelées à une vie supérieure retrouvassent, dans une société bénie par la religion, ce qu'il y a de plus pur, de plus vrai, de plus exquis dans le bonheur de la famille; que la vraie vie du cœur y eût ses nobles, larges et profondes expansions, en sorte qu'il fût vrai d'appliquer aux colombes spirituelles ce que saint Augustin a dit des colombes naturelles : voyez comme elles se réjouissent dans leur vie de société fraternelle. La vie religieuse ne doit donc pas être une vie triste et sombre, rien de lugubre ni de forcé, point de mines sauvages et préoccupées, point de ces regards abattus où la vie semble s'éteindre; que les fronts soient toujours épanouis, le

regard limpide et vivant, que l'expression générale de la physionomie trahisse le contentement de l'intérieur, la douce et intime satisfaction d'un être heureux, et que l'on puisse dire au monde : voyez ces âmes cloîtrées, ne vous appitoyez point sur leur sort, elles sont sans doute plus heureuses que vous, que vous avec votre vie de plaisirs extérieurs, avec votre liberté plus ou moins illusoire, et un bonheur factice qui pénètre tout au plus l'écorce de votre vie.

Les colombes, continue saint Augustin, volent partout ensemble, *ubique simul volant.* Dans une maison religieuse, chaque Sœur est à ses occupations et remplit ses emplois divers, mais le vol est toujours le même, parce que l'esprit qui anime la communauté est toujours le même et que toutes, occupées d'une manière différente, travaillent cependant au bien général. Voyez cette Sœur qui dans sa classe semble se promener en voltigeant d'une enfant à l'autre, donnant à chacune ce qu'il lui faut, et laissant tomber sur chaque petite âme la nour-

riture qui lui convient : cette Sœur est une colombe pacifique qui vole au milieu de son troupeau et qui plane au-dessus afin de pourvoir à tous ses besoins; mais son vol ressemble tout à fait au vol de cette autre colombe employée à des occupations inférieures, c'est le même battement d'ailes, c'est le même souffle, l'amour du bien, qui les porte; la direction du vol, seule, est peut-être un peu différente, et encore toutes les directions particulières finissent par se confondre dans une seule qui est l'amour des âmes et le bien de la communauté. Mais combien j'aime à voir ces divines colombes, lorsque tout paraît semblable même dans la forme extérieure du vol; lorsque par un battement d'ailes simultané, elles viennent se promener ensemble et prendre leurs ébats dans une joyeuse récréation; lorsque surtout je les entends toutes, le matin, sortir de leurs cellules et venir s'abattre aux pieds des autels, pour de là reprendre leur vol vers les hauteurs, porter ensemble à Dieu l'expression de leur tendre amour, se reposer

toutes sur le cœur de leur Époux céleste; puis redescendre sur la terre après avoir fait la provision de la journée, et verser sur les âmes ce qu'elles ont recueilli dans le ciel; alors on dirait un essaim de colombes qui arrive porteur de bonnes nouvelles et tenant un rameau d'olivier, symbole de la paix et des vertes espérances.

Les colombes, dit saint Augustin, se nourrissent toujours ensemble, *ubique simul pascuntur*. Dans les monastères, le réfectoire est commun et toutes les Sœurs mangent ensemble. Ne croyez pas que ce soit là une pensée vulgaire, indifférente; elle est profondément philosophique, elle cache un admirable symbolisme. Manger ensemble, c'est faire acte de société, c'est vivre ensemble, et cet acte qui semble uniquement matériel porte avec lui un profond enseignement, une signification plus élevée, il récèle en son sein d'admirables mystères qu'il découvre aux âmes méditatives. C'est un acte de société eucharistique dans l'ordre naturel et, comme l'a dit Bossuet : « On entretient l'amitié par cette douce communication : on partage

ses biens, ses plaisirs, sa vie même avec ses amis; il semble qu'on leur déclare qu'on ne peut vivre sans eux et que la vie n'est pas une vie sans cette société (1). » — Donc, mes chères Filles, ne regardez point avec un œil indifférent cette salle commune qu'on appelle le réfectoire; elle cache de grands mystères, elle contient en germe l'idéal de la vie religieuse, et de même que là vous prenez toutes la même nourriture, la même vie matérielle, vous devez aussi, dans un ordre supérieur, avoir tout en commun, et le même esprit, et la même vie, et le même amour. — Les colombes ont la même nourriture, *ubique simul pascuntur*. Combien cette parole doit être plus vraie du pain spirituel! Plusieurs fois par jour, à la voix qui les appelle, elles s'en vont, comme les poussins dont parle le prophète, recueillir la graine que leur distribue une main généreuse et libérale : cette main si prodigue des dons célestes sera tantôt un livre pieux et éclairé, tantôt le prêtre

(1) *Médit.*, la Cène, 1re partie, 52e jour, p. 417-418.

qui annonce la parole de Dieu, ici les avis de la Supérieure ou bien encore une atmosphère de doctrine qui environne toute la maison, une pluie fine et féconde qui tombe fréquemment sans qu'on sache d'où elle vient, une rosée bienfaisante qui chaque matin et chaque soir repose sur les âmes et qu'une délicate et invisible précaution de la Providence leur prépare comme une douce surprise, *cœli dabunt rorem suum.* Combien encore, combien surtout j'aime à voir les colombes des communautés religieuses venir souvent le matin recueillir la manne céleste et recevoir la vraie nourriture du ciel. Elles ne disent pas comme les Israélites : qu'est-ce que cette substance qui ressemble à la neige? (1) Elles savent que c'est la nourriture des Anges, le Verbe de Dieu caché sous des apparences symboliques, le Verbe époux de leurs âmes; elles le reçoivent, elles le mangent, ou plutôt, chaque matin, elles sont transubstantiées à lui. Et si vous remarquez tant de

(1) Exode, XVI.

blancheur en ces colombes, tant de pureté dans leurs regards, tant de douceur en leur langage et une forme toute céleste en leurs allures, ne vous en étonnez point : chaque être se transforme selon la nourriture qu'il prend, surtout quand la nourriture vient du ciel; car alors elle métamorphose, par une opération divine, tous les êtres qui la reçoivent, *ubique simul pascuntur.*

Les colombes ne veulent pas être seules, *nolunt esse solæ :* vous ne devez jamais être seules, parce qu'alors même que vous êtes séparées pour vaquer à vos différents emplois, le même esprit doit vous assembler et vous confondre dans la vie de famille. Quand la main agit dans notre corps, quand elle travaille et qu'elle se remue, alors même que le reste des membres est en repos, on peut dire qu'elle n'est pas seule, parce qu'elle ne fait qu'un avec le corps et que la même âme commande à celui-ci le mouvement et à cet autre membre la tranquillité. De même, la religieuse ne doit jamais être seule, son âme doit vivre de la vie

générale de la communauté, et quand l'union est dans les cœurs, qu'importe la séparation transitoire et de quelques instants; quelques murs et quelques mètres de distance ne peuvent pas empêcher les âmes de battre à l'unisson. Mais surtout que jamais les cœurs ne se créent une solitude d'aigreur, un isolement dont une humeur chagrine ou un amour-propre froissé serait le principe : rien ne serait plus opposé à la vie de communauté, et celle qui se sequestrerait ainsi elle-même ressemblerait à un membre qui se séparerait volontairement du corps : il ne devrait accuser que lui-même de ses souffrances et de sa langueur. Ah! ne soyez jamais seules, mes chères Filles, car il est écrit : malheur à celui qui est seul; ne soyez jamais seules, évitez toute singularité et n'ayez jamais l'imprudence de vous soustraire à ce doux et salutaire courant de vie commune qui baigne l'intérieur des âmes dans une maison religieuse, et qui est la cause principale des couleurs fraîches et verdoyantes que l'on découvre partout, *nolunt esse solæ.*

Saint Augustin avait dit d'abord que les colombes se réjouissent dans leur vie de société fraternelle ; mais il va encore plus loin et il ajoute une pensée qu'il est difficile de bien traduire : les colombes se réjouissent dans une sorte de communion perpétuelle, *communione gaudent;* la vie chrétienne, la vie religieuse surtout devrait être non seulement une société, mais une fusion de tous les esprits et de tous les cœurs. Ce devrait être l'avant-goût du ciel où cette fusion sera totale, permanente, éternelle : sur la terre elle devrait s'en rapprocher autant que possible; les esprits, les cœurs, les projets, les craintes, les espérances, tout devrait être un, tout devrait être consommé dans l'unité. Mais pour en arriver là il faut un point central, il faut une atmosphère commune. L'esprit de l'homme est mobile, changeant, il a ses antipathies : que dirons-nous du cœur de la femme? Une des merveilles de la religion et une des preuves les plus admirables de son action puissante, est d'en réunir et d'en conserver un si grand nombre sous le même

toit pendant des années, non seulement sans guerre ouverte, mais avec le calme et la paix de la charité... Ce point central, mes chères Filles, qui vous servira de point de ralliement, c'est le cœur de Dieu : là vous aimerez à vous fondre, à vous transformer tous les jours, à vous dépouiller de toutes les scories féminines, de toutes les antipathies, de toutes les variations nerveuses; la vie, prise à sa source, circulera dans vos esprits et dans vos cœurs; cette vie sera celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même; c'est ce divin Sauveur qui vous travaillera, qui vous aidera à réaliser ce beau programme sorti de sa bouche auguste : « Mon Père, que mes enfants soient un entre eux comme je suis en vous et comme vous êtes en moi, et que tous soient consommés dans l'unité, *ut sint consummati in unum.* » O bienheureuse unité de vie, que vous êtes rare sur la terre! ô sainte communion des esprits et des cœurs, où vous trouver en ce monde! Ah! puissiez-vous toujours régner dans cette sainte maison! et que nous puissions, sans manquer

à la vérité, y graver sur le frontispice ces simples paroles : ici règne la joie dans la communion des esprits et des cœurs, *communione gaudent.*

Les colombes, et je suis toujours l'ordre progressif de saint Augustin, conservent la charité, *charitatem servant.* Ces paroles semblent inutiles après celles que nous venons d'expliquer : là où règne la fusion, à plus forte raison règne la charité. Cependant, voyons si les paroles du saint Docteur n'accusent pas un progrès : il ne dit pas seulement, ayez la charité, mais conservez la charité. Posséder et conserver ne sont pas la même chose; ce qui dure nous fatigue, surtout en fait de charité et de paix. Les religieuses doivent être plus parfaites que les chrétiens du monde, mais elles ne sont pas encore des anges; elles ont leurs faiblesses, leurs infirmités, et qui plus est, c'est Dieu lui-même, dit saint Grégoire, qui laisse en ses saints des faiblesses et des infirmités pour les maintenir dans l'humilité et exercer la patience des autres. On ne peut pas

cheminer longtemps ensemble sans se coudoyer, que sais-je? sans se marcher un peu sur le pied, quelquefois très involontairement, mais le plus ou moins de volonté dans le pied qui nous heurte n'empêche pas la souffrance. Puis arrivent les variétés d'humeur, les différences de caractère, toutes les colombes ne se ressemblent pas, elles ont chacune leurs inclinations, leur chant, la forme et le mouvement de leurs ailes : les unes volent plus lentement, les autres plus vite, celle-ci aura le chant plus langoureux, cette autre l'aura plus gai : que sais-je? sainte Thérèse elle-même avoue qu'elle s'y perdait à reconnaître les humeurs des différentes religieuses. Eh bien! il faut que chacune supporte tout cela, sauf à être supportée à son tour par sa voisine; et j'ai toujours remarqué dans ma petite expérience, que les colombes qui se plaignent le plus ne sont pas celles qui font le moins souffrir les autres. Conservez donc la charité entre vous; mais les choses humaines, pour être conservées, ont besoin de parfum; ce parfum, vous le trouverez encore dans le

cœur de Jésus, dans la divine Eucharistie: c'est le baume de toutes les vertus, mais surtout de la divine charité, *charitatem servant.*

Saint Augustin, en terminant, fait une petite concession à la nature, il ajoute : si par hasard les colombes, du fond de leurs cellules, ont de petites querelles, ces querelles sont toutes pacifiques, *ipsa inter se pacata est rixa.* Il pourrait donc surgir quelques petits dissentiments, saint Augustin en fait l'aveu, et l'on voit que sous ce rapport il connaissait bien les colombes humaines. Oui, il pourrait se faire qu'il s'élevât quelques nuages : où ne sont-ils pas sur la terre? La sérénité perpétuelle est réservée au ciel de l'éternité. Quelques divergences pourraient donc naître parmi vous; mais d'abord, saint Augustin en fait la remarque, ce doit être du fond de la cellule, *de cellulis suis,* pas en public, mais en secret, aussi tacitement que possible, et encore tout se termine si bien que le dissentiment lui-même semble une nouvelle forme de la paix, *quodammodo pacata contentio est.* Savez-vous la raison?

c'est que la colombe a toujours l'amour dans le cœur, alors même qu'elle a un nuage dans l'esprit, *columba amat et quando rixatur.*

O illustre évêque d'Hippone, un des glorieux patrons de cette communauté, soyez de plus en plus son père et son protecteur. Elle est heureuse et fière de suivre votre règle, de s'inspirer de vos pensées et de vos sentiments, veuillez la considérer toujours comme une petite famille qui vous est tendrement dévouée. — Vous aussi, ô grand évêque, vous aviez à Hippone une pieuse communauté de Filles où vous alliez de temps en temps vous délasser des travaux et des sollicitudes de l'épiscopat (1). — Veuillez adopter encore cette pieuse maison, répandez votre esprit sur celui qui vous représente malgré son infirmité, et obtenez de Dieu que chacune des paroles que je viens de commenter, ait ici une continuelle et vivante application : que les colombes divines s'y réjouissent dans une société fraternelle, que le

(1) *Vie de saint Augustin*, par Poujoulat.

vol et la nourriture soient les mêmes, que la vie n'y soit jamais solitaire, mais toujours commune et fondue dans un même esprit, que la charité y soit si bien observée que les petites dissidences de caractères et de manières de voir finissent toujours par une paix plus profonde et plus intime, *et ipsa inter se pacata est rixa.*

HUITIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE

HUITIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE

Habitaculum ejus sursùm.

Elle habite les lieux élevés. (Deutér., XXXIII, 27.)

MES CHÈRES FILLES,

PARMI les habitants de ce vaste univers, quelques-uns demeurent sur les montagnes : leur constitution est saine et robuste, leur santé vigoureuse; l'eau qui les abreuve est fraîche, pure et limpide, la nourriture est sobre et substantielle, les pâturages pour les troupeaux sont verdoyants, et les forêts sont formées de vieux troncs sécu-

laires. D'autres populations habitent les lieux bas et humides, où l'air est lourd et pesant, où des exhalaisons méphitiques se répandent dans l'atmosphère : les habitants ont le tempérament maladif, un teint fiévreux, le sang est appauvri, la physionomie reflète une expression de faiblesse et d'incurable langueur.

Ces deux populations, si différentes par leurs habitudes et leur énergie, représentent deux races opposées dans l'ordre spirituel : les hommes du monde, ceux qui appartiennent au monde par leur esprit et par leur conduite, habitent les basses vallées; ils vivent dans les lieux inférieurs, près des eaux corrompues du siècle, et quelquefois plongés dans les marais pestilentiels. Aussi leurs âmes sont-elles tourmentées par une fièvre continuelle, la fièvre la plus dangereuse de toutes, celle que saint Ambroise appelait la fièvre de toutes les iniquités de ce monde. Les enfants du ciel, au contraire, demeurent sur les lieux élevés, près des montagnes de l'éternité : leur constitution intérieure a quelque chose de frais e

de vigoureux, on voit que l'air qu'ils respirent est sain, que leur nourriture a les principes de la force, et que leur breuvage est celui de l'immortalité. Parmi ces bienheureux enfants des montagnes spirituelles, il existe un ordre hiérarchique : les uns sont plus élevés et d'autres résident sur les différents étages de la hauteur, et chacun est ainsi placé, moins d'après la vocation extérieure que d'après le degré de son amour et de sa ferveur. Cependant, il me semble que toujours l'âme consacrée à Dieu devrait chercher à occuper le premier rang, et que la meilleure définition de la religieuse devrait être celle-ci : c'est une âme qui habite les lieux élevés, *habitaculum ejus sursùm.*

Qu'est-ce donc qu'une religieuse qui a le cœur en haut, *sursum corda ?* C'est celle dont l'âme a été, le jour de sa profession religieuse, suspendue à la voûte du ciel par une chaîne d'or, chaîne mobile qui monte et qui descend comme

celle de la lampe du sanctuaire, avec cette différence que la lampe du sanctuaire se baisse pour recevoir sa provision d'huile, tandis que la lampe mystique se baisse pour donner aux hommes le trop plein de cette huile divine qui découle continuellement du cœur de Dieu : je dis que cette lampe est mobile, mais elle ne se détache jamais ; toujours, dans sa liberté de mouvement, elle reste suspendue, et toute secousse qui tendrait à la faire descendre tout à fait sur la terre la ferait remonter avec plus d'énergie à son centre d'adhérence.

Que fait donc la religieuse ainsi suspendue ? Elle est unie à Dieu, elle vit de la vie de Dieu même, elle commence et perfectionne tous les jours cette existence bienheureuse, qu'elle doit continuer dans l'éternité ; elle meurt à elle-même, c'est-à-dire à ses faiblesses, à ses misères, à ses imperfections, pour vivre d'une vie supérieure à celle de la nature ; elle se déprend d'elle-même, et de tout ce petit cercle d'égoïsme qui menace quelquefois d'envahir le cœur dans la solitude,

elle se désemplit de cette liqueur mondaine, dont la source est toujours dans notre nature corrompue; elle se remplit de Dieu et des richesses divines, elle arrache les uns après les autres les lambeaux des haillons de notre pauvre humanité; elle revêt le Christ, c'est-à-dire la justice, la vérité, la bonté, la sainteté. Sa vie est toute cachée en Dieu, *vita vestra abscondita,* et dans cette retraite intérieure, dans cette solitude ignorée des hommes, elle travaille, comme une abeille industrieuse, à confectionner le miel de l'éternité.

Ne pensez pas que cette vie élevée, que cette vie cachée en Dieu éloigne cette âme de ses devoirs et de ses affections de famille religieuse. Non, non, elle est d'autant plus à tout le monde qu'elle est à Dieu davantage : plus elle se rapproche de Dieu, plus la grâce met dans son cœur ce besoin de faire le bien, qui est le principal attribut de la divinité, plus elle devient sagement communicative, divinement affectueuse, et remplie de ces parfums célestes qui attirent les âmes pour les élever à Dieu.

Car tout est dans cette parole : attirer les âmes pour les enchaîner à Dieu. Le Créateur et le Rédempteur ont eux-mêmes établi cette chaîne hiérarchique des âmes, dont un anneau est attaché à l'autre, et le dernier est lui-même rivé à Dieu par un lien indissoluble. Oui, l'âme élevée en Dieu doit être tellement divinisée, tellement pétrie d'amour divin et de tendresse pour ses frères, qu'en elle se réalise la parole de Fénélon : « Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant, qu'un cœur que l'amour divin possède et anime [1]. » — Et ainsi la vie d'en haut, qui anime la vraie religieuse, ne nuit en aucune façon à sa vie de charité : elle est meilleure, elle est plus affectueuse pour tous les membres de la communauté, précisément parce que son cœur est pur, et il est pur parce qu'il adhère à Dieu et que l'air qu'il respire descend du Ciel.

(1) Correspondance avec le duc de Bourgogne, t. IV, p. 63, éd. Dupanloup.

Quand la religieuse a ainsi organisé sa vie, elle arrive peu à peu et par degrés insensibles à cette énergie de caractère viril, parfaitement équilibré, qui se possède dans la paix et qui opère dans le calme de la confiance; elle devient de moins en moins sujette à tous ces soubresauts de la nature inférieure, à toutes ces bourrasques de l'imagination, à ces secousses moitié morales, moitié nerveuses, qui se présentent si souvent dans la vie des femmes. Elle habite les lieux hauts, *sursum corda,* et quelque chose de la sérénité du ciel se communique à sa vie. Les sommets, les cîmes élevées possèdent la paix, disaient les anciens, *pacem summa tenent :* en effet, il arrive souvent que le nuage est dans les vallées, que l'orage gronde au flanc de la montagne, mais la lumière, le calme et la fraîcheur sont au sommet; et, quand le voyageur a gravi ces sommets, il respire à l'aise. Il est aussi des cîmes dans les régions spirituelles, c'est le cœur de Dieu, et, quand l'âme a pu y gravir et s'y reposer, elle goûte facilement ce qu'elle

aurait en vain et par de longs efforts cherché dans la plaine : son tempérament se fortifie, sa poitrine se dilate, son sang reçoit un principe de vie inconnue. Au lieu de conseiller à l'âme religieuse de lutter contre les nuages de son esprit, d'analyser les petits orages qui peuvent encore naître en son intérieur, j'aimerai toujours mieux lui dire : n'examinez pas, ne luttez pas, montez en haut, *sursum corda*. Cherchez les chemins de la montagne du Seigneur, suivez-les, et, à mesure que vous monterez, la lumière se fera; et, arrivée à la cîme, tout aura disparu : vous chercherez la place de ces nuages qui vous environnaient, de ces fantômes qui vous tourmentaient, et la place elle-même n'existera plus, *et non est inventus locus ejus* (1). O Seigneur, qu'il fait bon laisser tous les jours la terre, et gravir les degrés qui conduisent à ces lieux élevés que vous habitez! Qu'il fait bon se perdre en vous et ne plus rien savoir des choses humaines,

(1) Ps. XXXVI.

sinon ce que vous voulez vous-même, que nous en sachions, ô mon Dieu! Qu'il fait bon construire des tentes sur ces cîmes de l'éternité, *à montibus æternis* (1), et y demeurer à l'abri du bruit de ce monde, des contradictions des langues, des oscillations de son propre esprit, y demeurer inébranlable comme la montagne qui nous porte, *qui confidunt in Domino, sicut mons Sion* (2). C'est là l'avantage inappréciable de cette vie élevée en Dieu : on y trouve toujours la paix, *pacem summa tenent.* Cette paix n'est pas toujours sensible, comme nous le voudrions, mais elle est toujours réelle, toujours sereine, toujours fortifiante; et, la cause de cette paix imperturbable, c'est que l'âme arrivée à ce sommet divin ne veut que Dieu et sa volonté, *pax hominibus bonæ voluntatis.*

Une des choses les plus difficiles à supporter ici-bas, ce ne sont point les grandes secousses,

(1) Ps. LXXV.

(2) Ps. CXXIV.

où l'âme déploie plus facilement une grande énergie, et qui du reste sont assez rares; la vraie croix de l'existence, le poids le plus lourd de la vie, ce sont les petits riens, les mille petits incidents désagréables, les petits coups d'épingle qui transpercent le cœur, c'est la nécessité du support mutuel, ce sont les épines de certains caractères, la duplicité des uns, la jalousie et l'intrigue des autres, la méchanceté de celui-ci, la sottise de celui-là. On a vu des caractères fortement trempés s'user à ces sortes de luttes intestines, épuiser leur énergie dans ces combats domestiques. Sans doute, ces misères ne se rencontrent pas, surtout au même degré, dans les communautés religieuses; mais enfin disons, pour obéir à un conseil de saint Augustin, qui ne voulait pas qu'on louât trop les communautés religieuses (1), disons que dans le cloître la nature humaine n'est pas encore glorifiée, que des misères, des faiblesses, des antipathies d'humeur peuvent

(1) *In Psal.*, XCIX, n° 12.

encore exister; on marche tellement côte à côte qu'il est difficile de ne pas se rencontrer, et même se heurter; et, comme il est bien rare de trouver des caractères qui n'aient pas au moins quelques aspérités, le choc est inévitable. Dans les gares les mieux organisées, on a beau combiner la marche des trains, il arrive toujours des accidents : la vie n'est-elle pas une sorte de gare avec des trains de toutes les vitesses, des voyageurs de toutes les formes? — Heureusement, dans la vie religieuse, ces misères ne sont pas ordinairement aussi graves, mais enfin elles peuvent exister. En dehors de tous ces inconvénients, que je tiens à ne pas dissimuler, il existe une autre difficulté très grande pour certaines âmes, c'est le support d'une vie toujours la même, c'est le roulis de cette monotonie quotidienne; de là, pour quelques-unes, une sorte de spleen particulier à la vie de communauté, ou qui du moins s'y rencontre parfois. — Voulez-vous, mes chères Filles, d'un seul bond éviter toutes ces difficultés, tous ces petits inconvéniens,

toutes ces misères? Voulez-vous, je ne dis pas ne point les voir, cela serait impossible, mais du moins ne pas les sentir par la partie haute de l'âme : vivez en Dieu, que Dieu et les régions élevées de la divinité soient le nid de votre âme, que la vie de Dieu remplisse votre cœur, que le désir de plaire à Dieu, de vous unir de plus en plus intimement à lui soit le but de vos pensées et de vos sentiments, et aussitôt toutes ces misères disparaîtront, ou du moins vous ne vous en apercevrez plus. Vous contemplerez la mer sans vous soucier de toutes les petites épaves des passions humaines qui viendront battre votre chaussure. « L'âme forte, attentive aux choses divines, semble, dit saint Thomas, oublier les choses de ce monde, non point qu'elle les ignore, mais elle ne les tient pas en grande considération : sur les hauteurs qu'elle habite, ce qui lui paraissait autrefois très grand lui semble aujourd'hui avoir perdu toutes ses proportions (1). » — Oui, mes chères Filles, quand le

1) *De Veritat.*, q. 8, art. 16, t. XVI, p. 309.

cœur est en haut, la solitude est douce, elle est plus douce que toute autre région, parce qu'on y jouit mieux du souverain bien; quand le cœur est en haut, les mille incidents de la vie journalière ne nous affectent plus; on les voit passer avec la même indifférence qu'on voit la vague venir, puis être remplacée par une autre vague; on ne s'étonne de rien, on ne s'affecte de rien, excepté de ce qui tient à Dieu et au bien de ses frères. Alors la vue des choses de ce monde n'attriste plus, quelque triste qu'elle soit par elle-même, parce que cette vue est tempérée, adoucie, dominée complétement par la vue des grands et magnifiques spectacles que l'âme se donne à elle-même en la présence de Dieu.

Oh! mes chères Filles, que puis-je donc vous souhaiter comme conclusion de cette retraite, sinon de prendre votre cœur et de le mettre et de le laisser pour toujours en haut, *sursum corda;* que ce soit là le fruit des instructions solides et pleines de sève religieuse qu'un homme apostolique est venu vous adresser.

Ayez le cœur en haut; là seulement se trouve le centre de la vie chrétienne et parfaite; là vous vivrez en Dieu, de Dieu et avec Dieu, et vous n'aurez pas besoin d'autre règle pour votre vie intérieure; et, à celles qui voudraient en avoir une, on pourrait dire avec saint Augustin : « Aimez et faites ce que vous voudrez. » Sur ces hauteurs de l'amour, votre cœur se fondra de plus en plus, il se consumera dans des flammes aussi fraîches que brûlantes, vous vivrez de lumière et de feu, et, par un écoulement tout naturel, ceux qui vous approcheront sentiront cette influence divine, ils recueilleront ces gouttes de lumière et ces jets de flamme qui sortiront de votre cœur, pour faire du bien aux âmes avec lesquelles la grâce vous mettra en relation. — Ayez le cœur en haut, et vous goûterez cette paix profonde qui est le premier et le dernier degré de la perfection, qui est le bien le plus précieux de l'âme : rien ne pourra vous troubler au moins dans la partie supérieure, parce que les nuages seront au-dessous de vous et que

les bruits de la terre ne vous arriveront point, ou du moins ne vous arriveront que d'une manière éloignée, et seulement assez pour vous faire apprécier votre bonheur d'être cachées dans le cœur de Dieu, sur les hauteurs du ciel. — Ayez le cœur en haut, et vous ne remarquerez plus les petits grains de sable de la route, les épines du chemin; et ces épines ne manquent jamais, pas même dans les sentiers de la vie religieuse. Vous ne sentirez rien de toutes ces misères, parce que le cœur, quand il est rempli de grandes et belles choses, n'a pas le temps de s'arrêter aux minuties de l'existence; rien n'entrera dans votre cœur, parce qu'il sera toujours plein de Dieu, et la liqueur de l'amertume et les mille poisons semés par la malveillance n'entrent et ne séjournent dans le cœur que lorsqu'il est vide ou rempli de choses mondaines. Mais, quand le cœur est une fontaine scellée par l'amour divin, il se conserve pur et limpide, *hortus conclusus, fons signatus* (1). Cherchez donc, mes chères Filles,

(1) Cant., IV.

cherchez les choses d'en haut, *quæ sursum sunt quærite;* ne vous contentez pas de les chercher, ayez dans l'âme un palais pour les goûter, pour les savourer, *quæ sursum sunt sapite* (1). Chaque être doit chercher sa vie selon la nature de sa destinée; or, si Dieu a fait des hauteurs dans le monde spirituel, c'est pour la retraite des âmes pures et élevées; s'il y a composé un air de lumière et de feu, c'est pour la respiration de leurs poitrines divinisées. Élevez-vous donc tous les jours davantage, jusqu'à ce que la lumière, vous attirant tous les jours plus haut, vous finissiez par perdre la terre de vue et vous abîmer dans les splendeurs du soleil de justice, semblable à cet aigle que j'ai rencontré dans mon dernier voyage (2). Il venait de quitter le roc d'un pic élevé, il se balançait majestueusement dans les airs, il planait dans une apparente immobilité; puis tout à coup, prenant son vol plus haut,

(1) Colos., III.

(2) Au pic de l'Entécade, aux Pyrénées.

comme si un mot d'ordre lui était venu du ciel, il est parti, et, s'élançant rapide comme la foudre, il a disparu, semblant dire un dernier adieu aux régions de la terre. Ce sont presque les paroles du prophète : *Ecce quasi aquila ascendet, et avolabit* (1). *Qui autem sperant in Domino... assument pennas sicut aquilæ* (2).

(1) Jérém., XLIX, 22.

(2) Isaïe, XL, 31.

NEUVIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE

NEUVIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE

Vous êtes arrivées, mes chères Filles, au moment le plus solennel et le plus doux de votre retraite. Dans quelques instants, Jésus-Christ va descendre dans vos cœurs avec toute l'effusion de ses bénédictions célestes ; il va venir comme l'ami véritable, comme l'époux de vos âmes; il va venir comme un roi qui se placera sur le trône de sa miséricorde et vous dira : ma fille, que voulez-vous que je vous accorde? demandez et vous recevrez. Cette matinée est donc le mo-

ment le plus précieux de votre retraite; c'est le bouquet de la fête et le couronnement de cet édifice que vous avez construit pendant ces jours de recueillement et de silence.

Il me semble, mes chères Filles, que votre cœur doit en ce moment être partagé entre trois sentiments, l'amour, le désir et l'offrande.

L'amour de Dieu, mes chères Filles, c'est ce qu'il y a de plus parfait dans la religion, c'est aussi, quand on le comprend bien, ce qu'il y a de plus doux, de plus simple et de plus facile au cœur de l'homme. L'âme qui aime Dieu est absorbée par ce sentiment : on dirait qu'elle ne pense plus aux autres considérations de la foi, elle aime, ne lui en demandez pas davantage; elle ne sait ni craindre Dieu ni songer à l'enfer, elle ne connaît point le sentiment de la terreur. Ne m'importunez pas, disait saint Bernard, j'aime parce que j'aime et j'aime pour aimer. Grande et sainte parole de cette âme séraphique! Placée à cette hauteur,

l'âme nage dans une atmosphère de calme, de confiance et de joie; c'est quelque chose que les langues humaines ne peuvent traduire, car les langues humaines n'ont point d'expressions pour ces choses divines. Alors on comprend cette parole du disciple bien-aimé, la crainte n'est point avec la charité, mais la charité parfaite chasse la crainte, car la crainte est accompagnée de peine et celui qui craint n'est point parfait dans la charité. — Or, mes chères Filles, quel moment plus favorable pour faire naître ce sentiment que le jour d'une communion fervente à la fin d'une retraite où l'âme a été constamment en présence de Dieu. Ne dites pas, mes chères Filles, que ce sentiment est difficile à posséder : je vous répondrais sans hésiter que vous vous faites illusion à vous-mêmes, que quand on a connu Dieu, rien n'est plus facile que de l'aimer et que l'amour surgit naturellement du cœur comme l'eau qui jaillit à flots pressés du sein de la terre. Vous voici, du reste, près de la fournaise : plongez-y votre cœur tout entier, laissez-le se fondre, se

liquéfier comme le fer qui ruissèle en fleuve de feu, et alors il vous deviendra impossible de ne pas couler en Dieu, semblable au torrent qui malgré lui se précipite vers la mer. Que je voudrais à cette heure, mes chères Filles, qu'un séraphin descendît du ciel et perçât le cœur de chacune de vous comme le cœur de sainte Thérèse, mais de ces blessures qui donnent la force et la vie, qui rafraîchissent et renouvellent le sang. Si vos âmes étaient blessées de cette sainte flèche de l'amour divin, quand même le trait n'aurait fait qu'effleurer votre cœur, je serais pleinement rassuré sur tous les résultats de la retraite, je croirais à des prodiges pour l'avenir, à une multiplication de fruits qui effraierait presque le cœur de vos supérieurs, mais de cet effroi de bonheur que ressent le laboureur quand il ne sait plus où loger son grain. Puis, si vous me demandiez : que feronsnous pour conserver les fruits de la retraite? je vous répondrais sans hésiter avec saint Augustin : vous aimez Dieu, eh bien! faites ce que vous voudrez, car l'amour n'a pas de lois.

Les désirs sont les ailes de l'amour. Il est certain, mes chères Filles, et c'est une des vérités les plus consolantes de la religion, il est certain que ce n'est pas Dieu en quelque sorte qui nous mesure sa grâce, ce sont nos désirs. La grâce est un océan qui fait à chaque instant le tour du monde, et cet océan n'a ni largeur ni profondeur connues : il se verse partout et il remplit les créatures, non pas selon sa propre mesure et les désirs de Dieu, car sa mesure est de n'en pas avoir et les désirs de Dieu pour le bien de sa créature n'ont point de limites; mais ce flot divin remplit les âmes selon leur capacité, selon leurs désirs, et à mesure qu'elles s'élargissent l'effusion devient surabondante.

Je viens me communiquer à vous, disait le Seigneur au prophète Daniel, parce que vous êtes un homme de désirs. Soyez donc aussi des filles de désirs, élargissez vos cœurs, ne craignez pas de les faire trop grands, ils demeureront toujours trop étroits pour les

bienfaits du ciel. Demandez et vous recevrez : vous avez vu pendant cette retraite les besoins de vos âmes et peut-être vous en avez été effrayées; mais bannissez toute crainte, vous avez une mer devant vous, une mer de grâces, de bénédictions, de force, de salut. Ouvrez au large les portes de votre cœur et la terre aride sera inondée, tellement que dans un sens vous vous réjouirez de son aridité, parce que cette aridité sera cause que la terre de votre âme boira avec plus d'abondance la pluie céleste. Saint Bernard disait qu'un des grands malheurs des pécheurs était de ne pas connaître assez la miséricorde de Dieu : je dirai dans un autre sens que le grand malheur des âmes est de ne pas connaître assez la force qui est en nous pour attirer la grâce et l'attirer pour ainsi dire à notre volonté. Nous sommes comme une terre dont les bords seraient arrosés par un fleuve majestueux : creusons des sillons dans notre cœur, et plus ils seront larges et profonds, plus les eaux du fleuve se précipiteront avec abondance : or, les sillons de l'âme ce

sont les désirs. Quand le cœur aime, rappelez-vous, mes chères Filles, qu'il ne saurait trop oser avec Dieu.

Après cette communication de votre âme avec Dieu, après cette effusion si pleine des faveurs du ciel, vous sentirez le besoin, mes chères Filles, de vous donner tout à Dieu, de lui présenter l'oblation entière et complète de vous-mêmes; vous direz comme saint François de Sales : si je connaissais dans mon cœur une seule fibre qui ne fût pas à Dieu, je l'arracherais immédiatement. C'est ce sentiment d'abandon, de remise totale en Dieu qui fait la religieuse; il ne faut point de réserve dans ces noces spirituelles, et la grâce qui vous a faites épouses de Jésus-Christ, vous a enlevé le droit de conserver dans votre cœur la moindre attache qui serait contraire à son amour. Coupez donc et retranchez tout ce qui nuirait à l'union de votre âme avec le Seigneur; dissipez tout ce qui serait un nuage entre le ciel et votre cœur. Donnez-vous à Dieu sans

réserve, donnez l'arbre et les fruits, constituez-vous prisonnières sous les fers de ce doux esclavage et jamais vous ne serez plus libres, plus indépendantes de toutes les misères et les servitudes humaines; jamais vous ne serez plus heureuses, parce que l'unique cause de nos malheurs ce sont les objets créés qui s'interposent entre Dieu et nous. Jamais vous ne serez mieux à tous vos devoirs, devoirs extérieurs, devoirs de relations, devoirs d'affection; car, dit Fénelon, il n'y a pas de cœur plus doux, plus liant, plus affectueux, plus aimant et plus aimable que le cœur pénétré par un vrai sentiment de piété. Ainsi le sacrifice de tout vous rendra maîtresses de tout et, par une singulière contradiction, l'immolation de vous-mêmes vous mettra en possession de tout ce qui enrichit l'esprit et le cœur de l'homme. Elevées en Dieu et ne faisant avec lui qu'un même esprit, votre cœur deviendra plus large, plus fort, plus tendre, et vous voudriez vous insinuer dans le cœur de tous les hommes, les soulever de terre pour les donner à Dieu.

Que Notre-Seigneur vous bénisse, mes chères Filles, mais de cette bénédiction qui peut dans un clin d'œil, selon la pensée de sainte Thérèse, élever une âme à un éminent degré de perfection. Puissiez-vous toutes quitter cette retraite comme des âmes qui sortent d'un bain céleste, plus pures, plus vigoureuses, l'esprit serein et le cœur joyeux. Mais je me tais, car déjà j'entends Notre-Seigneur qui me dit : laissez venir à moi ces filles de mon cœur, je leur parlerai moi-même, et en entrant dans leur âme je commencerai à leur dire comme autrefois : que la paix soit avec vous, c'est moi, ne craignez point, *Pax vobis, ego sum, nolite timere.*

DIXIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE

DIXIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE

MESSE DE MORT

Quotidie morior.

Je meurs tous les jours. (I Cor., xv, 31.)

Vous avez cru peut-être, mes chères Sœurs, que la mort était un moment solennel, terrible pour les uns, joyeux pour les autres, mais qui ne se présentait qu'une seule fois dans une vie d'homme : d'après les notions ordinaires, la mort est un pont qui termine la vie, et que l'on passe d'un seul bond. Telle n'était point

la pensée du grand Apôtre, quand il s'écriait : Je meurs tous les jours, *quotidie morior ;* la mort était pour lui l'acte même de la vie, se dépouillant de l'élément terrestre, et aspirant à un monde meilleur et à une vie parfaite. Il mourait tous les jours, c'est-à-dire que, tous les jours, son cœur se détachait des choses de ce monde, secouait quelques grains de la poussière terrestre, et se préparait à cette dernière ascension, où l'âme, ayant brisé tous ses fils, s'élance dans le sein de Dieu, dans l'océan de la vraie vie, et de la gloire infinie. Je meurs tous les jours ! *Quotidie morior !* Je voudrais, mes chères Filles, que cette parole fût le bouquet spirituel de votre retraite, et le parfum de cette fête de famille : cette parole semble effrayante pour la nature, mais quand on l'a comprise, on la trouve délicieuse et pleine de saintes et ineffables consolations.

Je meurs tous les jours ! Je voudrais que tout-à-l'heure, rencontrant chacune de vous,

et vous demandant ce que vous allez faire maintenant, je voudrais que chacune, avec un cœur haut placé et l'héroïque générosité du soldat, fût en mesure de me répondre : Vous voulez savoir ce que je vais faire ? Eh bien ! je vais mourir tous les jours, *quotidie morior*. Qu'est-ce à dire, mourir tous les jours ? Vous ne l'avez peut-être pas remarqué, mes chères Filles, mais nous mourons tous les jours, l'homme du monde le plus attaché à cette terre meurt tous les jours : car qu'est-ce que la mort ? c'est la séparation d'avec les objets extérieurs ; mais cette séparation, elle s'opére tous les jours malgré nous. Aujourd'hui, c'est une position qu'il faut quitter ; demain, une personne chère, plus tard, une habitude qui était collée à notre être. Ici, c'est une déception qui creuse des abîmes dans le cœur, et il y en a tant de ce genre en ce monde ; là, c'est une fleur glacée dans le parterre où nous allions cueillir un parfum de vie. Que sais-je, mes chères Filles? sondez vos cœurs, jetez un coup

d'œil sur votre vie passée, déjà peut-être vous êtes mortes plusieurs fois, vous avez laissé votre vie par détails et en lambeaux le long des chemins, vous avez semé en route la meilleure partie de votre être. Mais voici le mystère de la perfection chrétienne : l'âme qui veut être parfaite accepte cette mort de tous les jours, elle s'y résigne avec joie, elle laisse la main de Dieu couper successivement tous les fils qui la retiennent en ce monde, elle s'offre elle-même au glaive de la mort divine, elle l'introduit elle-même dans les fibres les plus secrètes du cœur, elle lui laisse retrancher tout ce qui serait terrestre, elle accepte le sacrifice de tout ce que détache la main du temps et des circonstances extérieures : comme le vieux soldat, elle se laisse pratiquer l'amputation ; objets privilégiés du cœur, position enviée, aises de la vie, calculs secrets qu'on n'oserait pas s'avouer à soi-même, elle accepte, si Dieu le veut, la séparation de tout cela, et cette séparation est une vraie mort, *quotidie morior*.

Mes chères Filles, il faut en arriver là si

vous voulez être des religieuses, je vais plus loin, si vous voulez goûter un vrai bonheur dans la vie religieuse. Saint Augustin disait : Le chrétien est celui dont les regards sont toujours fixés vers les montagnes éternelles. Cette parole est vraie, surtout de l'âme religieuse : sa vie, son regard, son étoile polaire, c'est l'éternité ; elle traverse le monde comme le vaisseau qui quitte une vague pour prendre une autre vague et la laisser ensuite, mais sa vue est arrêtée constamment sur les hauteurs qui dominent ce monde. C'est cette mort aux choses extérieures qui constitue et forme en nous tous les jours la vie divine ; sans elle, la religieuse peut être une belle décoration dans les formes extérieures, mais la vie manque au cœur, et l'intérieur est un squelette. Laisser mourir la nature à petit feu, comme disait Fénelon, voilà la vie chrétienne et religieuse.

Mais, direz-vous, comme les hommes de l'Évangile, cette parole est dure, et qui pourra la pratiquer ? Je réponds que la pratique de

cette parole est la route du vrai bonheur, et la seule route du parfait bonheur. D'abord, que nous le voulions ou non, il faudra bien mourir tous les jours : faisons des rêves, construisons-nous un château de fée pour l'avenir, la mort dont je parle saura bien nous trouver, elle saura bien enlever à celle-ci sa fleur, à celle-là son espérance terrestre; aux unes un lit de mollesse où la nature veut se reposer, aux autres un champ prêt à moissonner. Son glaive frappera malgré nous, au moment peut-être où nous nous y attendrons le moins : si nous résistons, la lutte sera peut-être terrible; si les objets extérieurs nous tiennent comme la peau qui recouvre notre chair, il y aura douleurs aiguës et cris perçants : et c'est là en deux mots la cause des tortures de certaines âmes religieuses. Leur âme se colle à tout avec une énergie frénétique : arrive le temps qui, avec sa main de fer et les ordres de Dieu, les chasse en avant, les détache des objets de la route auxquels elles adhèrent, et ces âmes malheureuses ressemblent aux blessés

d'une armée en fuite. Il faut bien marcher, parce que l'ennemi les presse, mais la marche est douloureuse, parce qu'ils sont couverts de blessures cuisantes.

Venez, au contraire, je vais vous montrer une âme qui sait et pratique tous les jours la mort religieuse : les objets extérieurs sont pour elle des vêtements, elle y tient selon l'ordre de Dieu, mais ses vêtements ne sont pas collés à sa chair ; elle les porte, elle en a soin selon la volonté de Dieu et de ses supérieurs ; mais au moindre signe, elle est semblable à l'athlète, elle les ôte avec une facilité merveilleuse, elle accepte le nouveau costume qu'on lui offre, elle se mettra, si on le désire, plus à la légère, et au pas de course elle reprend son chemin. Peu lui importe, elle va à l'éternité ; les objets du chemin, elle les considère comme les accidents des hôtelleries : aujourd'hui, une vaste chambre, un lit commode ; demain, coucher à la belle étoile ; après-demain, dans un réduit obscur ; peu lui importe, elle va à l'éternité, et en allant à

l'éternité, elle meurt tous les jours. Or, s'il est une âme heureuse en ce monde, c'est celle qui sait ainsi mourir : l'âme religieuse qui veut vivre selon les règles de la nature est une malheureuse tirée en sens contraire par plusieurs chevaux ; mais la liberté, l'indépendance d'âme, la respiration à pleine poitrine, elle ne se trouve que vers ces hautes régions où s'élève l'âme juste, en quittant peu à peu la vue de ce monde. Rien ne lui manque, elle se laisse elle-même, elle laisse la terre, mais elle retrouve tout en Dieu, la vie, la richesse, le bonheur ; et à mesure que la vie humaine s'éteint en elle, elle sent des flots de vie surnaturelle qui affluent dans son âme, qui la fortifient en la détachant, qui la font vivre avec plénitude et largeur, en semblant lui donner la mort.

Puis il arrive une heure dans la vie où l'âme ainsi purifiée, détachée de tout, s'écrie avec sainte Thérèse : O mon Dieu, il n'y a de vie véritable que la vie du ciel... Délivrez-moi de ma prison, j'ai soif de vivre, et je me

meurs de ne point mourir (1). C'est le moment que les hommes ont nommé la mort : pour le juste, c'est l'heure de la vraie vie, c'est la fin de ce qu'il a commencé tous les jours : *quotidie morior.*

C'est ainsi qu'ont vécu les âmes de nos chères défuntes, et je leur dois un souvenir de cœur en terminant : elles sont mortes, c'est-à-dire qu'elles ont commencé à vivre ; c'est nous qui sommes restés dans les ombres de la mort. Elles se sont endormies dans la paix du Seigneur, mais c'est parce que leur vie tout entière avait été un apprentissage de la mort ; elles se sont exercées dans les œuvres de zèle, de charité, de renoncement, à se détacher de tout ce qui passe, et ce détachement continuel a été au fond de leur cœur ce glaive dont parle le Prophète (2), qui donne la mort à la nature, et la vie et la liberté à l'homme surnaturel. L'une d'elles surtout, l'une des

(1) Glose de sainte Thérèse.

(2) Thren, 1, 20.

dernières enlevées à notre affection, et votre cœur saura la deviner, avait cet esprit de foi, de détachement, qui place l'âme au-dessus des considérations humaines, et la sépare des combinaisons et des calculs fondés sur toutes les petites passions de l'esprit et du cœur : cet esprit de foi, qui est une vraie mort pour les âmes mondaines, était son caractère dominant : de là un tact, une lucidité de pensées qui déjouait la prudence humaine, qui devançait la sagesse des plus sages, et lui donnait de ces illuminations soudaines, que j'appellerai le génie des cœurs simples. La mort spirituelle, la mort de tous les jours avait créé en elle une vie d'intelligence et de cœur qui a laissé, pour longtemps, son parfum dans cette pieuse maison.

Mais, mes chères Filles, comme le Seigneur trouve des taches dans les astres du ciel, il serait possible que ces âmes justes eussent emporté quelques grains de poussière au lieu d'expiation : réunissons-nous en ce moment, faisons une sainte violence au ciel, prenons

d'assaut, pour me servir de la comparaison énergique d'un Père [1], oui, prenons d'assaut la justice de Dieu : saisissons d'une main sa miséricorde, et de l'autre le sang de Jésus-Christ, et rien ne nous résistera. Disons tous tout-à-l'heure, et surtout pendant l'élévation : Seigneur, nous voulons l'âme de nos Sœurs, nous la réclamons au nom de votre miséricorde, au nom de Celui que nous aimons à nommer notre frère, et qui est mort pour elles. Appuyés sur l'autorité d'un ministère sacré, nous allons prendre le sang du juste, nous descendrons dans les flammes expiatrices, et s'il s'y trouvait une seule de celles que nous appelions du doux nom de Sœurs sur la terre, s'il s'en trouvait plusieurs, nous voulons qu'il y ait sur toutes une large aspersion du sang qui a purifié le monde, que la flamme s'éteigne, et qu'un vol rapide les transporte au sein de votre amour. — Oui, mes chères Filles, commandons ainsi à Dieu, parlons

(1) Tertullien.

sans hésiter, et bientôt nous aurons la douce confiance que votre congrégation comptera des anges de plus dans les cieux : *Angeli eorum semper vident faciem Patris vestri.*

ONZIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE

ONZIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE

In corde meo abscondi eloquia tua.

J'ai caché vos paroles dans mon cœur (Ps. CXVIII, 11).

MES CHÈRES FILLES,

CES expressions si simples de nos Livres saints ne traduisent-elles pas fidèlement ce qu'il y a de plus vrai, de plus intime dans vos âmes, après ces jours de consolante solitude? Quand on a trouvé un objet précieux, la première pensée, le premier soin est de le soustraire à la vue des hommes, de le cacher dans quelque réduit inconnu, et de surveiller les moindres mouvements qui

sembleraient menacer la possession de notre trésor. Nous poussons même les choses jusqu'à l'exagération, et si la raison ne venait limiter nos craintes, nous finirions par découvrir des voleurs dans tous ceux qui nous approchent.

L'âme qui a reçu le don de Dieu, éprouve aussi le besoin de le cacher, de le ravir à l'œil des indiscrets, de le mettre en lieu sûr; et comme le lieu le plus sûr, après Dieu, est le fond même de notre âme, c'est là, dans ce sanctuaire intime, dans cet asile inviolable, que nous aimons à déposer ce que nous avons de plus cher : et quand nous avons fermé la porte de la chambre intérieure et confié la clef au Seigneur, il nous semble que nous n'avons plus rien à craindre.

N'est-ce point là, mes chères Filles, ce que vous avez ressenti pendant cette semaine? Dieu vous a parlé, il vous a parlé souvent, il vous a parlé le jour et la nuit, il vous a parlé en ami, en père, en époux. Il vous a fait entendre de

ces choses qui ne se rendent dans aucune langue : chacune de ses paroles a été comme une vision, comme une vue divine, car la parole de Dieu, dit le Prophète, est une lumière. Or, à mesure qu'elles tombaient dans votre cœur, comme les flocons de manne dans le désert, n'éprouviez-vous pas le besoin de les recueillir pieusement, de les cacher, comme l'abeille, dans les alvéoles de votre ruche intérieure? Quelques-unes surtout étaient si claires, si lumineuses, si intimes, si pleines d'amour, que vous en preniez un soin tout spécial, que vous les disposiez mystérieusement dans les caveaux les plus enfoncés de l'âme, comme si la lumière du jour n'était pas digne de les apercevoir.

Pourquoi l'âme a-t-elle cet instinct de cacher le divin, comme, du reste, tout ce qui est précieux? C'est que l'air de ce monde est rempli de vapeurs humides qui s'unissent au métal de l'âme, et le changent en rouille; c'est que les voleurs sont partout dans le monde spirituel : le démon, la créature, notre propre vanité; il

y a partout des indiscrets, ou des natures semblables aux oiseaux de la fable, qui flétriraient tout ce qu'on aurait l'imprudence de laisser à leur contact. — Puis je ne sais s'il n'existe pas encore, de ces mystères d'âme, une raison plus élevée. Les choses intimes doivent demeurer secrètes, la moindre ouverture laisse échapper le meilleur parfum. Le Seigneur surtout a ses secrets avec les âmes, il a ses confidences, il a ses mystères d'amour : les livrer au public serait ordinairement une sorte de profanation, ou du moins une indiscrétion qui nous enlèverait le plus doux charme de l'amour. Cachons les secrets de Dieu, ne découvrons point les intimités divines, que la parole intérieure féconde nos âmes, mais dans le secret le plus profond du cœur : la semence divine conservera ainsi toute son énergie, les accidents de l'air, l'humidité des nuages ne lui enlèveront point sa vitalité, et ses fruits seront nombreux et pleins de saveur.

O mes chères Filles, répétez donc avec amour cette parole du Prophète : O mon Dieu,

j'ai caché vos paroles dans mon cœur. Vous m'en avez adressé de bien douces, et de particulièrement intimes, quelques-unes surtout sont descendues, comme la pluie de rosée, jusqu'aux fondements de mon âme. Là, je dois toujours les tenir cachées, parce qu'elles doivent toujours baigner les racines de mes pensées et de mes affections. Il en est une surtout, une parole essentielle, une parole qui ne convient qu'à une âme, une parole qui, dite à une autre âme, n'aurait point de sens, parce que chaque âme a en Dieu une parole propre, qui l'exprime entièrement à l'exclusion d'une autre. Cette parole, ô mon Dieu, cette parole unique qui m'a rappelé mon existence en vous, cette parole qui est comme le lien le plus doux et le plus fort de mes noces spirituelles, cette parole, vous me l'avez répétée mille fois pendant cette retraite, et chaque fois qu'elle retentissait aux oreilles de mon cœur, il y avait dans tout mon être un tressaillement d'amour. O Époux bien-aimé de mon âme, c'est cette parole de feu que je veux enchâsser dans mon cœur, comme le

diamant qui rappelle à l'épouse ce qu'il y a de plus fort, de plus lumineux et de plus sacré dans l'amour : *In corde meo abscondi eloquia tua.*

Cependant, mes chères Filles, ce qui est caché doit se révéler en son temps, selon la parole de l'Évangile. Les grâces que Dieu vous a accordées doivent-elles demeurer tellement secrètes, que rien ne paraisse aux yeux des hommes, et que votre âme soit comme murée pour vos compagnes? Ce serait une manière exagérée d'entendre les paroles de l'Écriture. Le meilleur de notre âme, notre vie la plus intime avec Dieu doivent être comme ces secrets de l'affection qu'on ne révèle pas au public : cette vie mystérieuse de l'âme, il faut la réserver pour Dieu, ou pour ces cœurs d'élite chargés de nous conduire dans les voies du Seigneur, ou bien encore pour ces âmes, sœurs de la nôtre, avec qui le ciel nous fait signe de partager notre vie. A part ces prudentes et sages communications, le mouvement intime de l'âme doit être caché : *In corde meo abscondi eloquia tua.* — Mais les racines les plus profondes, les plus

enfoncées en terre, se trahissent par la partie extérieure de l'arbre, par le tronc, les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits. De même, l'âme juste conserve avec soin ses racines cachées sous terre, et à mesure qu'elles pénètrent dans le sol divin, elle leur ordonne de fuir davantage la lumière du grand jour : et cependant, sa vie intérieure se trahit par une végétation féconde et vigoureuse à l'extérieur. Elle ne dit rien, mais ses œuvres parlent : sa vie est cachée, mais Dieu pratique comme un transparent qui permet, à ceux qui en sont dignes, d'entrevoir ce qui est caché dans les profondeurs de l'âme.

Oui, mes chères Filles, vous devez conserver, maintenant surtout que vous avez renouvelé en vous l'esprit religieux, vous devez conserver votre vie cachée en Dieu, mais les rameaux doivent s'étendre au soleil, les eaux qui partent de la source inconnue doivent se répandre à l'extérieur et favoriser le développement d'une riche végétation; c'est-à-dire que chaque parole, chaque action, chaque mouvement doit être

comme une belle plante aux fleurs parfumées, et surtout aux fruits délicieux. Voyez cette religieuse si modeste, si obéissante, si douce, si charitable, si pleine d'humilité et d'amour de Dieu : vous ne découvrez pas les mystères de sa vie intérieure, c'est le secret de Dieu et des anges, mais la Providence vous permet de voir et d'admirer la richesse de son jardin spirituel. Tout est caché en elle, et cependant l'on peut dire que tout est à découvert; elle ne dit rien, et elle dit tout; comme l'épouse, elle tient dans l'ombre les mystères de l'amour divin, mais Dieu les découvre, autant qu'il lui plaît, pour le bien des âmes. Il me semble que ces deux sentiments sont exprimés par le Psalmiste : après avoir dit : Je cacherai dans mon cœur vos paroles — il ajoute : Après avoir entendu vos paroles, un hymne d'amour se précipitera sur mes lèvres, *eructabunt labia mea hymnum, cum docueris me justificationes tuas* (1). L'hymne d'amour, c'est la vie divine qui déborde à l'extérieur, c'est

(1) Ps. CXVIII, v. 171.

le flot qui part du cœur et veut couler partout, comme le fleuve au jour de l'inondation.

O Seigneur Jésus, gravez vous-même sur ces âmes qui me sont si chères, gravez ces paroles en traits de feu. Qu'elles soient vos épouses, ô Verbe, concevant vos paroles, dans l'intimité du cœur! Qu'elles les conservent, comme la divine Vierge Marie, dans le secret de l'âme! Développez tous les jours leur vie intérieure, qu'elle soit féconde et fraîche, comme ces sources limpides cachées dans l'obscurité de la forêt; mais que tout, aux alentours, annonce la présence souterraine de la fontaine divine. Ainsi leur vie sera semblable à celle de l'Épouse des cantiques, elle aura ses intimités continuelles et secrètes sur le cœur de Dieu, elle aura aussi ses promenades à travers les campagnes, pour y répandre les parfums du Bien-aimé, et faire la récolte de son jardin : *flores apparuerunt in terra nostra, tempus putationis advenit... ficus protulit grossos suos* (1).

(1) Cant., II, 12, 13.

DOUZIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE

DOUZIÈME SERMON

POUR UNE CLOTURE DE RETRAITE.

LA RELIGIEUSE

EST UN ANGE QUI DOIT MONTER ET DESCENDRE

Vidit in somnis scalam stantem super terram, et cacumen illius tangens cœlum : angelos quoque Dei ascendentes et descendentes per eam. (Genèse, XXVIII, 12.)

Il vit une échelle dont les degrés inférieurs touchaient la terre, et dont les sommets allaient se perdre dans les hauteurs des cieux : et les anges du ciel montaient et descendaient sur les degrés de cette échelle.

Mes chères Filles,

L'univers est rempli d'anges, dit Origène, *omnia plena sunt angelis.* — D'abord au sommet de la hiérarchie angélique, Celui que le prophète Malachie

appelle l'Ange par excellence du Nouveau Testament, *Angelus Testamenti quem vos vultis* (1). Il est le chef des puissances célestes ; il est d'une manière suréminente l'Ange des temps nouveaux, car le mot ange signifie un envoyé, un intermédiaire, un ambassadeur ; or le Christ est le médiateur souverain, l'envoyé du Père, et l'ambassadeur chargé de pleins pouvoirs pour réconcilier la terre avec le ciel. La créature intelligente était perdue sous les abîmes, et le Père dit à son fils bien-aimé : Vois-tu le chef-d'œuvre de nos mains, cette créature que je t'avais donnée pour épouse, elle gémit dans le plus honteux esclavage. A toi, mon fils, de voler à sa délivrance. — Je pars aussitôt, répondit la Sagesse éternelle ; je prendrai les vêtements de celle que j'aime, je me ferai esclave comme elle, et après l'avoir sauvée je la ramènerai triomphante dans le ciel. — Cette noble mission a été glorieusement remplie ; et c'est ce qui a mérité au Christ le nom d'Ange

(1) Mal., III, 1.

par excellence, l'Ange du Nouveau Testament.

Au-dessous du Christ, se trouvent ces substances invisibles qui par leur nature sont intermédiaires entre l'homme et la divinité, et dont la vocation est de monter et de descendre continuellement pour porter les ordres et les grâces de Dieu, et faire du bien à la pauvre humanité. — Au-dessous des hiérarchies célestes, je trouve l'évêque et le prêtre qui, à l'image du Sauveur et des anges, ont la belle mission d'être les médiateurs du Nouveau Testament, les anges de la paix, de la miséricorde et de la réconciliation. Mais la religieuse aussi a sa place dans ces chœurs divins : elle est aussi un ange, elle doit-être un ange, et, suspendue entre le ciel et la terre, servir de véhicule à la grâce, soit par la prière dans les ordres contemplatifs, soit par les œuvres de charité dans les congrégations consacrées à la vie de prière et d'action. Et ainsi de la terre au ciel, et du ciel à la terre, je vois se dresser et se maintenir une immense échelle, où montent et descendent les anges du Nouveau Tes-

tament, et je puis m'écrier avec bonheur, en répétant la parole d'Origène : oui, tout est plein d'anges sur la terre et dans les cieux, il suffit d'ouvrir les yeux, et partout on les découvre, *omnia plena sunt angelis.*

Les anges, dit Origène, montent et descendent tous les jours afin de pourvoir au salut des âmes, *angeli quotidie aut ascendunt aut descendunt, super salutem hominum* (1). — Vous avez désiré, mes chères filles, que je présidasse cette belle cérémonie, et que ma parole fît entendre encore à vos âmes quelques accents paternels. Je ne pouvais résister à votre désir (2) : c'eût été oublier ce que j'ai été pour cette maison, et ne plus me souvenir des liens que le Seigneur a formés entre nous. Je viens aujourd'hui résumer mon enseignement de dix ans, et vous répéter sous une forme succinte ce que je vous ai toujours recommandé. Le

(1) In Luc, hom., IV., t. 3. p. 1812.

(2) Ce sermon a été prêché dans une communauté de La Rochelle pendant une visite de Mgr Landriot, alors Archevêque de Reims, à son ancien Diocèse.

plus beau programme de la vie religieuse est tout entier dans ces paroles d'Origène : les anges montent et descendent tous les jours, afin de pourvoir au salut des âmes ; méditons-les brièvement.

Vous devez d'abord monter, faire une ascension vers les régions élevées, *angeli ascendunt*. C'est du ciel que vient la force de la religieuse ; c'est dans le cœur de Dieu, qu'elle doit renouveler l'énergie de sa vertu, prendre son autorité, le secret de son influence et de son action sur les âmes. Aussi voyez-la chaque matin, cette religieuse selon le cœur de Dieu : à peine est-elle éveillée que déjà son cœur est parti pour le ciel ; elle y va faire sa provision de la journée, provision de force, de calme, de paix, de sérénité, de miséricorde, de tendresse maternelle, de sacrifice, de dévouement. Elle va demander le pain de la vie intellectuelle et morale, la lumière et la chaleur de la vérité pour la répandre sur les âmes. Elle va se dé-

pouiller elle-même de tout ce qui lui resterait de sa mauvaise nature, de sa pesanteur habituelle, de ses négligences : elle va se transformer, se diviniser, pour travailler ensuite à la transformation des autres ; elle va mettre le feu divin dans son cœur, afin de le mettre plus facilement dans les âmes confiées à ses soins. Il ne faut rien moins que cette fréquente ascension pour nous expliquer la vie des religieuses ; ce n'est point la nature qui leur enseignerait cet esprit de sacrifice et d'abnégation, nécessaire pour supporter une vie de privations ; cet esprit de renoncement qui leur a fait immoler les affections de la terre, et cette condamnation volontaire à une sorte de réclusion perpétuelle. Ce n'est point la nature qui leur apprendrait le secret de la paix, du calme, de la sérénité et d'un vrai bonheur, dans une vie où l'œil de la chair ne découvre que la sécheresse, les amertumes de l'âme, et les épines d'une voie douloureuse pour l'esprit et le cœur. Le secret de leur vie, de leur puissance, de leur calme, et de cette existence heureuse qui

brille dans leur regard et les traits de leur physionomie ; le secret de leur âme est en haut, il est dans cette ascension de tous les jours, *ascendunt*. Elles montent à l'oraison, où elles reçoivent, comme la prairie desséchée, la rosée du matin ; elles montent quand elles vont s'asseoir à la Sainte Table : là elles deviennent une même chose avec le Christ, et leur cœur se remplit comme un immense réservoir où viendront s'abreuver les âmes qui ont soif de Dieu et des choses élevées. Le long du jour, le cœur de la religieuse monte encore au saint office et pendant les exercices de piété qui partagent sa journée, comme des étapes divines où l'on se rafraîchit le corps et l'âme. Que dirai-je encore ? les ascensions vers le ciel, elle les pratique constamment, *ascensiones in corde suo disposuit* (1), elle respire en Dieu, et les pulsations de sa vie matérielle ne sont pas plus fréquentes que les mouvements de ce cœur qui part comme une flèche, et va porter à

(1) Ps. LXXXIII, 6.

Dieu le trop plein de son amour et l'expression de ses nombreux besoins.

Malheur à la religieuse qui ne saurait pas ainsi monter vers le ciel, dont le cœur ne serait pas habituellement en haut! Alors même que sa vie serait entourée d'un certain formulaire extérieur de piété, et d'une sorte de régularité ponctuelle, elle n'a pas l'esprit de sa vocation, elle n'a pas le cœur en haut, *sursum corda*. Elle ne tardera pas à se dessécher intérieurement, elle retombera sur elle-même, son cœur et son intelligence réclameront le pain de la vie immortelle, et personne ne pourra le lui donner; elle finira peut-être par étouffer dans cette existence amphibie qui n'appartiendra ni au monde ni à la grâce. — Elle n'aura point sur les âmes cette influence vivante, active et féconde, qu'exerce naturellement celle dont le cœur est uni à Dieu. La raison en est toute simple : elle est semblable à un fil télégraphique qui ne serait pas en rapport habituel avec le centre de l'électricité : et comme le principe de l'action vivifiante qu'on exerce sur une âme est dans

le cœur de Dieu, il en résulte que le fluide divin se tarit, quand l'âme qui doit servir d'intermédiaire n'est plus en communication avec le ciel. Mais si l'ange de la terre est fidèle à sa mission, s'il se purifie tous les jours pour purifier les autres, il fait du bien sans s'en douter. De ses mains, de ses regards, de ses paroles, de son attitude, de son silence, il découle une vertu céleste qui entretient la vie et transforme continuellement les âmes soumises à son action, *virtus de illo exibat* (1).

Origène dit que les anges montent toujours, *quotidie ascendunt*. — Il ne suffit pas de monter pendant les années de son noviciat, les premières années de sa profession, pour se rassurer ensuite et vivre dans l'inertie spirituelle. Saint François de Sales disait que la vie religieuse devait être un noviciat perpétuel : cette parole rend tout à fait ma pensée. Au noviciat, on s'exerce tous les jours, on se dépouille du vieil homme, on lutte contre les tendances infé-

(1) Saint Luc, VI, 19.

rieures, on se plonge tous les jours dans la fournaise divine ; et toutes ces opérations se terminent par le vol sublime de l'âme, qui, semblable à l'aigle, s'élance vers les hauteurs et plane dans les régions lumineuses. — Si vous ne voulez pas perdre l'esprit religieux, vous devez continuer cette œuvre toute la vie, et fussiez-vous arrivée à une vieillesse octogénaire, être encore comme la jeune novice aux jours et aux mois qui précèdent et qui suivent sa profession. La vie morale, la vie divine sont comme la vie physique ; elles ont besoin de se renouveler constamment : sinon c'est le commencement de la décrépitude et de la mort.

Continuons l'explication de notre texte : les anges ne montent pas seulement, ils descendent, *angeli quotidie aut ascendunt, aut descendunt*. — Monter et descendre, voilà toute la vie angélique, et aussi toute la vie religieuse. — Il ne suffit pas de monter, cela en un sens pourrait suffire à une chartreusine, ou à un enfant de la Trappe; mais, dans votre vocation,

ce serait une trahison de vos devoirs. Vous ne devez point avoir une vertu trop solitaire et trop retirée, une vertu sauvage et concentrée. Vous avez des obligations extérieures à remplir; vous devez les accomplir avec une scrupuleuse exactitude, et, s'il est possible, avec une aménité gracieuse, ou tout au moins pleine de charité. Il me semble qu'à la religieuse surtout on devrait pouvoir appliquer ce que saint François de Sales disait de tous les chrétiens : « Ce sont des hommes qui ont des cœurs angéliques, ou des anges qui ont des corps humains : ils ont des ailes pour voler et s'élever à Dieu par la sainte oraison; mais ils ont des pieds pour cheminer avec les hommes par une sainte et amiable conversation. Leurs visages sont beaux et gais, d'autant qu'ils reçoivent toute chose avec douceur et suavité. (1) » Vous aurez donc à descendre aussi tous les jours, et votre vie sera semblable à cette échelle de Jacob, où les anges montaient et descendaient. Vous mon-

(1) *Vie dévote*, 1re partie, chap. II.

terez pour remplir votre cœur et le désaltérer dans les fontaines d'eau vive, vous en abreuverez votre être tout entier, puis vous reviendrez sur la terre pour distribuer vos richesses aux âmes qui vous seront confiées. Vous direz avec saint Bernard : j'ai reçu des grâces pour les autres, et malheur à moi, si je les retenais renfermées en mon cœur. Vous descendrez pour cheminer avec vos Sœurs et vos enfants par une sainte et amiable conversation. Vous serez au milieu de la communauté ce que sont sur les places publiques les fontaines intarissables ; une eau pure et vive rafraîchira votre cœur, et le trop plein rejaillira en se versant aux alentours. Partout votre présence établira la fraîcheur de la vertu, parce que vous porterez en vous cette source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

Vous saurez donc, mes chères Filles, descendre tous les jours comme les anges, descendre pour faire part des dons de Dieu, pour montrer ce que c'est que l'âme d'une bonne religieuse, montrer cette âme bonne, ma-

ternelle, miséricordieuse, la montrer dans des paroles de charité, dans des conseils affectueux, dans le silence de la vertu modeste, et jusque dans les reproches rendus quelquefois nécessaires par les fautes de la jeunesse. Il vous faudra non seulement descendre, mais condescendre. Le mot condescendance ajoute à l'idée première une nuance délicate de l'amour ; c'est la tendresse d'une mère, qui descend jusqu'aux faiblesses, aux misères, aux imperfections de ses enfants, non point pour les approuver, mais pour les guérir, pour faire supporter plus facilement le remède par une plus large infusion d'amour. Quand on est jeune, et qu'un zèle trop ardent anime la vertu, on ne condescend à rien, on est, comme dit saint Grégoire, plus inflexible que la loi, qui, dans ses applications, doit toujours avoir une souplesse élastique que distend la charité. Mais quand on a plus d'expérience et que la sagesse avec les années a tempéré la fougue de la jeunesse, on est plus éclairé et moins extrême. On ne sacrifie aucun

droit de la vérité, mais on se rappelle que le plus noble devoir de la vérité est d'aimer les hommes et de leur pardonner beaucoup de choses. Et Dieu lui-même, selon une belle pensée de Bossuet, ne fait jamais un plus bel usage de sa miséricorde, que lorsqu'il la verse sur les natures qui non seulement ne la méritent pas, mais qui semblent tout faire pour la repousser.

Vous devez donc descendre pour faire du bien aux âmes et condescendre à leurs faiblesses : mais, en accomplissant ces devoirs de charité, ne cessez jamais d'être les anges de Dieu. Soyez bonnes, mais dignes, maternelles et pures, miséricordieuses et fermes, et que le caractère de la femme ne se découvre que pour montrer à tous, combien il a été embelli et perfectionné par la sainteté de votre vocation. Le jour où la nature se montrerait avec la vulgarité des pensées et des sentiments terrestres; le jour où le divin ne resplendirait plus autour de vous : vous perdriez votre force, vous ne seriez plus les vrais disciples de Celui

qui est descendu sur la terre, qui a daigné condescendre à toutes nos misères, mais sans rien perdre de sa dignité ni de ses attributs divins. Et n'est-ce point là encore une des qualités de l'ange. « Les anges, dit saint Grégoire le Grand, sont envoyés pour nous faire du bien, et cependant ils ne quittent pas la face du Père céleste : ils sont au dehors pour notre service, mais ils se conservent près de Dieu par la contemplation intérieure : car, s'ils perdaient la vue du Créateur, ils ne pourraient plus relever les âmes tombées, ni éclairer les aveugles ; ils ne pourraient plus rien donner de cette fontaine de lumière, qu'ils auraient eux-mêmes perdue, *fontemque lucis quem egredientes ipsi perderent cœcis nullatenùs propinarent.*

Enfin, dit Origène, les anges montent et descendent afin de pourvoir au salut des âmes, *super salutem hominum.* Le perfectionnement et le salut des âmes! l'éducation virile des âmes, la formation du caractère chrétien, voilà votre grande affaire. Plongez ces jeunes intelligences dans la fontaine des sciences humaines, car

c'est aussi une source divine ; mais que l'immersion se fasse avec sagesse et sobriété. Puis ajoutez le nouveau baptême d'une forte éducation religieuse : ce sera la grande sauvegarde de l'avenir. Et dans toutes vos paroles, dans toutes vos démarches, dans toutes vos relations, ayez toujours une seule pensée : le bien des âmes ! *super salutem hominum!* Ne souffrez le mélange d'aucune considération étroite, mesquine, personnelle ! Sachez vous effacer, afin que le règne de Dieu s'établisse librement dans les âmes. Oh ! que l'ange de la terre est fort dans son ministère, quand il sait s'oublier pour faire l'œuvre du ciel, et agir simplement comme l'organe de la Providence.

O mon Dieu, établissez dans cette maison, qui nous demeurera toujours si chère, établissez un monument de mon passage, et que ce monument soit semblable à celui de Jacob. Formez une double et large échelle, dont les degrés inférieurs toucheront la terre, et dont le sommet ira se perdre dans les hauteurs des cieux, *scalam stantem super terram, et cacumen illius*

tangens cœlum. Que sur cette échelle les anges, c'est-à-dire les Sœurs dont la vie et les aspirations sont angéliques, montent et descendent continuellement, qu'elles montent pour chercher la nourriture de la famille, et se remplir elles-mêmes des dons du ciel ; qu'elles redescendent ensuite pour communiquer aux âmes les richesses de votre infinie miséricorde. Alors il me semble, ô mon Dieu, que le reste de la prophétie s'accomplira. Vous direz à ces chères Filles comme à Jacob : Je suis le Dieu de vos pères, votre famille prospérera, elle se dilatera par une merveilleuse fécondité ; je veillerai sur vous, je vous garderai dans toutes vos voies, et mon amour pour vous ne permettra pas qu'aucune de mes promesses demeure inefficace, *et ero custos tuus quocumque perrexeris..., nec dimittam nisi complevero universa quæ dixi* (1)

(1) Genèse, XXVIII, 13-15.

TREIZIÈME SERMON

RÉNOVATION DES VŒUX

TREIZIÈME SERMON

RÉNOVATION DES VŒUX

Mihi adhærere Deo bonum est.

Il m'est bon de m'attacher à Dieu. (Ps. LXXII, v. 28.)

VOILA, mes chères Sœurs, en deux mots, toute la religieuse, tout le bonheur et toute la perfection de sa vie, et ces deux mots creusent un abîme entre elle et le monde. L'homme du monde se dit à lui-même : Il m'est bon de m'attacher à la terre, de m'établir ici-bas avec toutes les ressources d'une vie sensuelle, de songer avant

tout aux intérêts matériels, de vivre au milieu des préoccupations et des secousses d'une existence perdue dans les choses extérieures. La religieuse a un autre langage : Il m'est bon, s'écrie-t-elle, de m'attacher à Dieu, d'oublier la terre pour ne songer qu'au ciel d'une manière principale, de donner toujours aux intérêts de mon âme la préférence sur ceux du corps, et de vivre dans une grande solitude de cœur au milieu même des exercices de la divine charité. L'homme du monde se dit à lui-même : Il m'est bon de jouir de la vie, de donner à la volupté une grande partie de mon existence, de couronner ma tête de roses, et de consacrer mes jeunes années à réaliser les rêves de mon imagination ; il m'est bon de former des projets ambitieux, de me frayer une route aux honneurs et de satisfaire tous les désirs d'un orgueil qui monte toujours ; il m'est bon de ramasser des richesses, de ne rien refuser à mes yeux de ce qu'ils peuvent voir, à mon cœur de ce qu'il peut souhaiter, et de m'établir dans ma mai-

son pour y jouir en paix de toutes les commodités de la vie. La religieuse a un autre langage : Il m'est bon de m'attacher à Dieu, c'est-à-dire de renoncer même aux plaisirs permis, de crucifier ma chair, de porter toujours autour de moi la mortification de Jésus-Christ ; il m'est bon de renoncer aux espérances du siècle, de vivre pauvre et de me retirer dans ma cellule pour y embrasser avec amour la croix de Jésus-Christ.

Tel est, mes chères Sœurs, le résumé de votre vie ; voilà ce que vous avez promis à Dieu le jour de votre sainte profession. Comme Abraham, vous avez entendu la parole du Seigneur, vous avez pris l'Isaac de vos pensées, c'est-à-dire ce que vous aviez de plus cher, vos pensées, vos désirs, vos affections les plus intimes, vous avez fait votre ascension sur la montagne du sacrifice, le feu du ciel est descendu, et la victime a été immolée. Aujourd'hui que vous allez célébrer l'anniversaire de votre sacrifice et renouveler des engagements bien chers à votre cœur, je vais vous

proposer quelques réflexions sur l'étendue et le bonheur de votre sacrifice.

I

Une âme religieuse, dit saint Grégoire le Grand, c'est un holocauste, c'est-à-dire qu'elle doit être entièrement consumée, et que rien ne doit être réservé. Le chrétien qui vit dans le monde a, dans la sphère de ses devoirs, de légitimes objets d'affection ; il est même obligé de tenir à certaines choses de la vie, de soigner avec vigilance certains intérêts, et son âme ne doit pas être détachée de ce monde dans le même sens et d'une manière aussi parfaite que celle du religieux. Mais l'âme spécialement consacrée au Seigneur doit avoir un seul et principal objet de ses affections, Dieu et ses devoirs ; elle ne doit plus descendre sur la terre, à moins qu'elle ne soit dirigée par cette influence supérieure de la grâce, qui doit dominer toutes ses pensées,

toutes ses affections ; tout ce qui serait opposé à cette souveraine possession de son âme par la grâce, doit lui être indifférent, et même elle doit le rejeter comme indigne de sa vocation. Dieu seul ! telle doit être sa devise, et cette parole, qui est l'abrégé de sa vocation, elle doit l'écrire, comme le voulait l'ancienne loi, sur ses mains, sur son front, devant ses yeux et sur son cœur, afin de ne jamais l'oublier ; et quand la nature corrompue fait entendre son gémissement, quand le poids de la chair, qui ne nous abandonne jamais ici-bas, cherche à attirer les pensées vers les régions inférieures, la religieuse, avec un noble et mâle courage, doit se redresser, regarder le ciel et prendre le vol de l'ange, afin de ne pas laisser ses ailes se souiller au contact de la poussière du monde. La religieuse, c'est un ange, comme nous l'avons dit ailleurs, dont la vie intime est au ciel, et qui ne descend sur la terre que pour accomplir une mission divine, aimer ses frères d'un amour pur et divin, et se dévouer à toutes les exigences de

la charité ; la religieuse, c'est une victime complète, c'est un holocauste, et il ne doit pas même rester la cendre du bois qui l'a consumé.

Je dois ici prévenir une objection : s'il en est ainsi, me direz-vous, toute vie morale est donc tuée dans l'âme ; il ne reste donc plus ni pensées, ni sentiments, et la religieuse devient un automate qui se promène dans un sépulcre ? — Non, mes chères Sœurs, la grâce ne tue point la vie, mais elle la divinise, elle la place dans une sphère plus haute, et à mesure que cette vie divine s'élève, à mesure qu'elle s'éloigne de la matière, elle prend plus de force, plus d'intensité, plus de dilatation : c'est la flamme qui devient plus active à mesure qu'elle monte. Placez une âme religieuse sous l'influence d'une piété éclairée, son intelligence deviendra aussitôt plus vive, plus lumineuse, son cœur plus ardent, et toutes ses qualités naturelles se développeront d'une manière merveilleuse ; seulement, et c'est là ce qui constitue sa gloire et sa différence avec les chrétiens moins parfaits, toutes

les facultés de son esprit et de son cœur devront toujours être dirigées d'après cette maxime générale : Dieu seul ! et tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner. Le Seigneur doit disposer d'elle comme de sa propriété, et ce bon Maître en disposera toujours pour sa gloire, pour le bien de cette âme privilégiée, et aussi pour le bonheur de ceux qui l'entourent.

La religieuse doit donc être un holocauste, une victime complète ; c'est une eau divine qui ne doit pas prendre de forme par elle-même, mais qui doit prendre chaque matin la forme du vase où la Providence la déposera. Je crois, mes chères Sœurs, que l'oubli de cette vérité est la cause de la plupart des mécomptes que l'on éprouve dans la vie religieuse, de la tiédeur qui s'en suit et des angoisses intérieures. Une âme se consacre à Dieu, mais elle fait son sacrifice à demi, elle réserve certaines choses, des choses accessoires, si vous le voulez ; son cœur tient encore à mille bagatelles et frivolités ; elle se recherche elle-même, elle regarde de temps

en temps en arrière, elle laisse les ailes de son âme se prendre aux feuilles des arbres, comme l'oiseau qui se laisse prendre à la glu. Alors, elle voltige entre le ciel et la terre ; elle ne descend pas jusqu'à terre, mais elle ne s'élève pas jusqu'au ciel ; et quand elle veut s'élever, mille petits fils imperceptibles la retiennent. De là des tiraillements de cœur, de là une compression intérieure, une âme qui lutte contre elle-même, et, parmi les souffrances morales, je n'en connais pas de plus tristes et de plus pénibles. Ame religieuse, levez-vous donc, et soyez généreuse avec Dieu ; prenez un instrument tranchant, coupez ces fils qui vous retiennent sur la terre, vous n'aurez la paix qu'à ce prix. Vous êtes destinée à voler dans les airs, à voler là où la grâce vous appelle, et pour cela, il faut que vous soyez libre comme l'oiseau, que rien ne vous retienne ni ne vous arrête ; il faut qu'à un appel de la grâce, vous soyez toujours prête à dire à Dieu : Seigneur, me voici, mon cœur est prêt, ordonnez, et je pars comme

l'éclair : *ecce adsumus..... paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* Ne calculez jamais avec Dieu : la vie de calcul n'est plus possible dans votre position, elle n'est pas possible avec les vrais amis, et Dieu est votre ami, le meilleur et le principal de vos amis. Subissez donc la douce nécessité de votre existence. Soyez une victime, victime complète, victime brûlant toujours, mais aussi victime heureuse, parce que vous serez une victime d'amour : c'est ma seconde réflexion.

II

Quand le monde jette les yeux sur un couvent, il gémit sur le sort de ces malheureuses victimes, dévouées au martyre et à la torture morale. Comme dit saint Bernard, il ne voit pas l'onction de la croix qui adoucit tout, et les fontaines d'eau vive qui entretiennent la fraîcheur là où les premiers dehors ne présentent qu'aridité et sécheresse. Il est certain,

mes chères Sœurs, d'après le témoignage de l'Écriture et l'expérience des saints, que l'âme consacrée à Dieu est et doit être la plus heureuse des créatures. Aussi les patriarches de la vie religieuse se faisaient surtout remarquer par la joie et la sérénité qui brillaient sur leur front, et cette joie de l'extérieur n'était qu'un pâle reflet de cette lumière pleine de calme et de bonheur qui brillait perpétuellement sur leur âme : quand on voulait faire reconnaître à quelqu'un saint Antoine, saint François d'Assise, saint Dominique au milieu des anachorètes et des religieux, on lui disait : Allez, le religieux qui portera sur sa physionomie la plus grande expression de bonheur, sera précisément le saint que vous cherchez. C'est donc une très grande illusion de croire qu'on est et qu'on doit être malheureux en religion : Dieu veut que l'homme vertueux ait un vrai bonheur sur la terre, je ne dis pas le bonheur des gens du monde, le bonheur des plaisirs, des richesses, des honneurs, mais le bonheur premier et principal, le bonheur de la paix et

du calme intérieur ; et à mesure que l'âme gravit l'échelle de la perfection, dit saint Bonaventure, elle touche à ces régions sereines où les nuages de cette terre ne montent presque plus. En effet, mes chères Sœurs, qu'est-ce qui constitue essentiellement le bonheur de la vraie religieuse ? c'est cet abandon total et complet de l'âme entre les mains de Dieu. Quand un enfant dort tranquille sur le sein de sa mère, n'a-t-il pas tous les éléments de bonheur ? Et cette âme, dont la Providence est devenue la mère, mais une mère de tous les instants, une mère qui allaite, une mère qui veille sur son bien-aimé comme sur la prunelle de son œil, vous voudriez qu'elle fût inquiète et agitée ? Ah ! plutôt, entendez-la s'écrier avec le Prophète : Je dormirai et je me reposerai dans la paix, parce que c'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez établi dans l'espérance.

Sans doute il peut y avoir, et il se rencontre en effet dans la vie religieuse des moments pénibles à la nature ; il est des époques de

transition morale pour les âmes, époques d'enfantement laborieux ; il est des heures d'angoisse et d'aridité. Mais d'abord, souvent ces heures d'angoisse proviennent de ce que l'âme n'a pas parfaitement opéré ce dépouillement intérieur dont je vous parlais tout-à-l'heure. Si la religieuse regarde en arrière, si elle veut tenir un juste milieu entre le monde et le chemin de la perfection, elle peut s'attendre à des tourments de tous les jours. Dieu la poursuivra, ne lui laissera pas un seul moment de repos ; il la visitera par l'angoisse, et ce chasseur divin ne cessera la lutte que lorsque sa proie sera rendue. Très souvent, je le répète, les troubles de l'âme religieuse, ses sécheresses, n'ont point d'autre motif que cette lutte entre l'esprit de Dieu, qui veut toujours monter, et les instincts de la nature, qui veulent toujours descendre, ou du moins demeurer à la même place.

Sans doute il est des âmes très parfaites éprouvées par la tribulation ; mais alors, comme dit saint Bernard, l'onction de l'Esprit-

Saint adoucit tout, et l'amour, de son côté, rend tout fardeau léger. Quand nous aimons quelqu'un, le service le plus humiliant ne nous coûte rien, et même nous le rendons avec bonheur ; ainsi, lorsque la grâce centuple nos forces, le fardeau le plus lourd peut sembler une paille légère. C'est ainsi qu'on a vu et qu'on voit tous les jours de saintes âmes visitées par la tribulation, les peines et les ennuis de tout genre, et qui conservent une paix et une sérénité qui ne s'altèrent jamais ; elles ressemblent à ces montagnes situées sur les bords de la mer : le pied est battu par les vagues, mais le sommet est au-dessus des nuages et reste couvert de verdoyantes prairies.

O saintes jubilations de l'âme religieuse, que n'êtes-vous connues du monde ! Que ne m'est-il donné, pour vous décrire, d'entrer dans l'intérieur des amis de Dieu, et là, de montrer les préparatifs de ce festin perpétuel dont parle l'Écriture, et de ces noces mystiques dont la consommation est le commencement et l'avant-goût du bonheur éternel ! Si

tous les hommes vous connaissaient, ô ciel toujours pur et serein, si tous les hommes soupçonnaient vos délices, le monde serait bientôt un désert ; mais il est des choses dont le monde n'est pas digne, et parmi ces choses dont le monde se rend tous les jours indigne, je mets au premier rang le vrai bonheur.

Voilà, mes chères Sœurs, un coup d'œil rapide et à vol d'oiseau sur votre vie ; cependant, je ne crains pas d'affirmer que tout est renfermé dans ces quelques paroles ; si vous les avez comprises, vous possédez le secret de votre vocation. Allez donc, enfants du Seigneur, renouveler ces engagements qui vous unissent d'une manière spéciale à Dieu ; allez d'un pas ferme, et ne mettez aucune réserve dans votre sacrifice. Prenez votre intelligence, votre cœur, votre âme tout entière ; prenez vos pensées, vos sentiments, vos affections ; prenez votre passé, votre présent, votre avenir ; formez-en comme un seul faisceau, et venez le déposer au pied des autels, en répétant avec le Prophète : Il m'est bon de m'attacher à Dieu,

mihi adhærere Deo bonum est. Jamais vous ne serez plus heureuses que lorsque vous vous serez ainsi remises entre les mains du Seigneur. Ce qui crée presque tous nos tourments, c'est que nous nous portons nous-mêmes. Bénissez donc, aujourd'hui surtout, bénissez votre sainte vocation qui vous place dans l'heureuse nécessité de renoncer à vous-mêmes, et répétez avec la sainte ferveur de l'amour : Il m'est bon de m'attacher à Dieu, *mihi adhærere Deo bonum est.* O mon Dieu ! que ma part est belle en ce monde ! C'est vous qui êtes mon héritage, mon époux, ma gloire. Ah ! qui désormais pourrait me séparer de vous ? Ce n'est pas la vie, car ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ; ce ne sera pas la mort, car la mort de la religieuse, c'est la vie divine qui descend en elle comme un torrent de volupté, pour absorber et confondre toutes les puissances de son âme dans l'unité de l'amour et de la gloire : *quis me separabit à charitate Christi ?*

QUATORZIÈME SERMON

RÉNOVATION DES VŒUX

QUATORZIÈME SERMON

RÉNOVATION DES VŒUX

Simon Joannis, amas me?

Pierre, m'aimez-vous? (Saint Jean, XXI, v. 17.)

Vous allez bientôt, mes chères Filles, vous présenter à Notre-Seigneur pour renouveler les engagements qui vous unissent à lui, et resserrer des liens chers à votre cœur. Il me semble que dans un moment aussi solennel, le divin Sauveur va se retourner vers vous, et vous demander : Ma Fille, m'aimez-vous ? *Petre, amas me ?* Il ne vous dira pas d'une manière explicite : voulez-vous encore être pauvre, chaste, obéissante ?

Renfermant sa pensée dans une seule parole, il s'adressera à votre cœur et lui fera cette simple question : Ma fille, m'aimez-vous ? L'amour, en effet, est un sentiment supérieur à tous les autres, qui les domine et les renferme tous ; quand on aime, on peut faire tout ce qu'on veut, parce qu'on fait toute chose parfaitement ; la religieuse qui aime Dieu a éminemment l'esprit de sa vocation, elle est fidèle à ses vœux, à l'accomplissement de tous ses devoirs. Cette seule parole : Ma Fille, m'aimez-vous ? est donc la question qui embrasse toutes les autres, question douce au cœur, mais sérieuse dans ses conséquences. Je vous engage, mes chères Filles, à la méditer quelques instants avec moi.

Ma Fille, m'aimez-vous ? Notre-Seigneur ne dit pas : Ma Fille, me craignez-vous ? L'amour est le grand mobile du cœur, il est sa nourriture et sa vie, il est la flamme qui entretient la respiration de l'âme. L'amour est ce que

l'homme a de plus précieux, et tant que nous ne l'avons pas donné, il nous reste à livrer la partie la plus chère de nous-même, celle qui n'a pas de prix et que rien ne peut remplacer. Aussi le divin Sauveur est-il jaloux de cette offrande du cœur chez tous les chrétiens, mais spécialement dans les âmes qui sont ses enfants de choix, et qui marchent dans le chemin de la perfection ; la crainte ne lui est agréable, dans le principe, qu'autant qu'elle prépare l'amour, et à mesure que l'âme avance, il veut que le premier sentiment fasse place au second, que les chaînes de la dépendance deviennent légères tous les jours et se changent en des chaînes d'amour, c'est-à-dire en des chaînes qui, loin de nous accabler, nous rendent heureux et nous facilitent l'accomplissement de tout le reste. Avez-vous compris, mes chères Filles, ce premier désir de Jésus-Christ ? Il fait un appel à ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé, de plus doux dans votre cœur ; il ne veut point d'esclaves dans son service, il veut des âmes heureuses et libres,

il veut des enfants pleins d'amour qui aient le cœur dilaté au foyer de la famille; aussi, il vous demande avec instance : Ma Fille, m'aimez-vous ? Ah ! je n'ai pas besoin de vous le dire, votre cœur vous suggère la réponse. Jetez-vous au pied de votre divin Sauveur, et dites-lui, avec ce langage du cœur qu'il comprendra : Mon Dieu, vous qui êtes mon père et mon époux, oui, je vous aime, et ce sentiment est le seul qui me rende complètement heureuse; oui, je vous aime, et je ne veux plus avoir de crainte, excepté la crainte de ne plus vous aimer. Mon cœur sent que lorsqu'il est porté sur les ailes de l'amour, il vole dans le chemin de la perfection. L'amour est la nourriture des anges, et les plus voisins de Dieu sont ceux qui aiment davantage.

Ma Fille, m'aimez-vous ? Oui Seigneur, je vous aime. Mais, ma Fille, prenez garde, l'amour est un sentiment essentiellement jaloux, et l'amour de Dieu plus que les autres. Il pénètre avec son regard d'aigle dans les retraites les plus mystérieuses du cœur, et

lorsqu'il aperçoit des objets qui ne lui appartiennent pas, il est contristé, il se refroidit, il se retire. Ma Fille, m'aimez-vous ? c'est-à-dire les pensées, les désirs les plus intimes de votre cœur sont-ils à moi ? N'y a-t-il pas de cloison entre votre Dieu et certaines parties de votre âme ? La créature, quel que soit son nom, ne forme-t-elle pas un nuage entre vous et moi ? Au premier signe de ma volonté, seriez-vous disposée à quitter tout ce qui ne serait pas votre Dieu et votre souverain bien ? — Avant de répondre à cette question du Sauveur, mes chères Filles, rentrez au fond de votre âme, faites-en l'inspection, et voyez si, la main sur le cœur, vous pouvez sérieusement répondre : oui, Seigneur, je vous aime. Il est difficile que, dans la vie la plus pure, il ne se glisse pas quelques secrètes attaches contraires à l'esprit de la perfection : le cœur humain a toujours de la glu pour se suspendre aux arbres de la route, et à une heure où l'œil de la vigilance cesse d'être ouvert, quelques fibres secrètes peuvent se coller aux branches qui

pendent à côté de nous. Ames religieuses, démontez soigneusement tous les ressorts de votre vie intérieure, voyez si des atomes invisibles de poussière n'auraient pas pénétré à votre insu, faites-les disparaître au souffle divin ; visitez les unes après les autres les fibres du cœur, examinez surtout les plus secrètes, celles qui ne seraient pas fâchées de rester inaperçues ; coupez tous les fils qui prendraient la direction de la terre, et ensuite relevez-vous avec la sainte confiance d'une épouse bien-aimée, et dites à Dieu : oui, mon Dieu, je vous aime, oui, je suis toute à vous, mes pensées, mes désirs, ma vie tout entière, tout en moi vous appartient. Mais afin que mes sentiments soient encore plus purs, plongez aujourd'hui mon âme tout entière dans un bain de votre amour, et j'en sortirai plus fraîche, plus forte, plus aimante, chantant avec une nouvelle ardeur le cantique de mes noces spirituelles.

Ma Fille, m'aimez-vous, *Petre, amas me?* — A quoi se reconnaît l'amour? Aux œuvres et à

la pratique d'une vie agréable à celui que l'on aime. Filles de Jésus-Christ, votre amour aura une marque distinctive qui ne trompe pas, il vous portera à faire avec bonheur tout ce qui sera agréable à votre divin Epoux ; telle est la nature du cœur humain, et quiconque ne comprendrait pas cette vérité n'aurait jamais aimé. Le propre de l'amour est d'agir, et d'agir avec un souverain plaisir dans la volonté ; aussi, plus vous aimerez Dieu, plus il y aura d'élan, de spontanéité dans votre cœur pour toute chose qui portera le sceau de la volonté divine. Vous n'examinerez pas si la chose est douce ou pénible à la nature. Cela plaît à Dieu ! il n'en faut pas davantage. Cette simple pensée vous ferait traverser les mers. Celui qui aime, dit l'auteur de l'*Imitation*, vole, court, et se réjouit... L'amour ne sent point le fardeau, il ne compte pas le travail... C'est une vive flamme qui s'élance et pénètre partout (1). La volonté de Dieu, telle qu'elle

(1) L. III, c. v.

existe pour vous dans les circonstances ordinaires, n'est point difficile à accomplir, et le Seigneur, comme les vrais amis, se montre très peu exigeant. Votre règle, vos exercices de piété, les heures principales du jour données à une famille précieuse au cœur de Jésus-Christ, voilà le sacrifice que l'amour vous demande. Admettons que, comme tous les sacrifices, il ait ses moments de tribulation, n'avez-vous pas compris, par une douce expérience, cette parole de saint Augustin : Là où l'on aime, il n'y a point de travail, ou s'il y a du travail, il disparaît parce qu'on l'aime. J'ai dit que le propre de l'amour est d'agir avec bonheur : Dieu, dit l'Apôtre, aime celui qui donne avec joie ; aussi, à mesure que vous avancerez dans ce chemin royal de l'amour divin, vous apprendrez à faire toute chose avec joie, empressement, dilatation. Quand une personne chère vous demande un service, quelque pénible qu'il soit, vous vous précipitez avec bonheur ; à chaque action, vous pouvez vous dire : je la fais pour Dieu, c'est un

service que mon divin époux me demande. Si vous aimez, si votre amour est fort et ardent, cette simple pensée donnera des ailes à votre cœur ; vous serez vraiment heureuse au milieu des occupations les moins agréables à la nature, et votre bonheur se devinera à l'expression joyeuse, suave et prompte de votre activité.

Ma Fille, m'aimez-vous ? Pour répondre à cette parole du Sauveur, il faut être en état de dire comme saint Pierre : Seigneur, vous connaissez tout, et vous savez que je vous aime. Mon Dieu, vous voyez mon cœur, vous en pénétrez les sentiments les plus profonds, les désirs les plus secrets, vous connaissez tout ce qui s'y passe, ce flux et ce reflux de pensées qui le traversent ; cependant, j'ai la confiance que vous ne devez rien y voir de contraire à votre amour : *tu omnia nosti, tu scis quia amo te.* Mais, ô mon Dieu, comme le cœur humain est une terre féconde en illusions, faites vous-même l'inspection de mon âme avec la lumière qui découvre tout, pro-

menez le feu de votre amour dans cette épaisse forêt, brûlez tout ce qui ne serait pas un rejeton divin, et qu'ainsi purifiée, je puisse dire vraiment avec saint Pierre : O mon Dieu, vous connaissez tout, et vous savez que je vous aime, *tu omnia nosti, tu scis quia amo te.*

DEUXIÈME PARTIE

SUJETS DIVERS

PREMIER SERMON

Prêché en la fête de Notre-Dame
du Mont-Carmel.

PREMIER SERMON

Prêché en la fête de N.-D. du Mont-Carmel

Gloria Libani data est ei, decor Carmeli.

La gloire du Liban lui a été donnée, et la beauté du Carmel. (Isaïe, XXXV, 2.)

Le prophète Isaïe, élevé par le souffle de l'Esprit-Saint au-dessus de toutes les choses de la terre, découvrait les sublimes beautés d'un autre monde : l'Esprit qui souffle où il veut le transportait jusqu'au trône de l'Éternel, et le faisait assister aux augustes intimités de l'essence divine; puis, inclinant les degrés de la hiérarchie céleste,

lui laissait entrevoir tout ce qui se passe dans cette terre où le soleil n'existe plus, et qui est éclairé par la lumière de Dieu lui-même. Et le Prophète, descendu au milieu des enfants des hommes, essayait de rendre ce qu'il avait vu là-haut : mais ne trouvant point d'expression en harmonie avec ses pensées, il se contentait d'emprunter quelques images aux objets d'ici-bas, espérant que les âmes intérieures sauraient entrevoir, sous le voile des mots, des splendeurs cachées aux regards humains. C'est là ce qui nous explique la parole toujours figurée du plus sublime des prophètes.

Je me conformerai, mes chères Sœurs, aux intentions et au langage de l'Église, en appliquant à la bienheureuse Vierge Marie les paroles de mon texte, et en disant que la beauté du Carmel lui a été donnée, *decor Carmeli*. Le Carmel, montagne délicieuse pour l'âme contemplative, douce solitude où le prophète Élie initiait les âmes aux secrets de la vie intérieure, montagne élevée sur les bords de la mer et dont le sommet représente assez bien la position

de l'âme juste, qui est battue par les vagues de ce monde dans la partie inférieure de son être, mais dont la cime immobile regarde de loin la tempête. Quel sens pourrions-nous donc donner à ces paroles : la beauté du Carmel, *decor Carmeli* ? Quel sens surtout pourrions-nous y donner, lorsque ces paroles s'appliquent à la glorieuse Reine du ciel ? — La beauté, dit le Docteur angélique, consiste dans l'intégrité des parties qui forment un tout, dans la juste proportion de ces parties, et enfin dans une certaine splendeur qui est comme le reflet du beau (1). Or, cette définition s'applique admirablement à la Reine du Carmel. Elle réunissait en elle l'intégrité des perfections qui peuvent s'allier dans une créature, ces perfections étaient unies et coordonnées de manière à former le plus magnifique ensemble, et il en rejaillissait autour d'elle une auréole de lumière céleste, qui lui donnait presque l'attitude et l'extérieur d'une divinité, pour me servir de la comparaison

(1) S., 1. p., q. 39, art. 8, *corpore*.

d'un Père [1]. Essayons, mes chères Sœurs, de faire ressortir cette vérité en développant quelques-uns des caractères de la beauté de Marie. Nous irons d'abord droit à son cœur, qui était le centre de cette beauté divine, et de là nous en étudierons le rejaillissement ou le reflet dans l'ensemble de sa vie extérieure; ce ne sera point une vue complète que je vous offrirai, ce sera un coup d'œil rapide jeté sur un original divin, qui demanderait les études de la vie tout entière : nous nous contenterons d'en tirer quelques enseignements pratiques, qui nous amèneront, je l'espère, à reproduire dans notre vie une faible image de la beauté du Carmel, *decor Carmeli*.

Toute la beauté de l'âme juste, toute l'excellence de sa perfection consiste dans son union à Dieu : l'union à Dieu, la fusion de notre âme avec l'Esprit de Dieu, fusion si complète

(1) Saint Denys l'Aréopagite.

que, tout en conservant la différence de notre personnalité, on peut dire que ce n'est pas nous qui prions, mais l'Esprit de Dieu qui prie en nous par des gémissements ineffables; voilà, mes chères Sœurs, le dernier terme de notre sainteté ici-bas, et le but vers lequel ont marché et marchent tous les saints sans exception : chacun a sa voie, sa route différente pour arriver au but, mais le but est le même pour tous.

Or, parmi les saints, il est une créature qui, plus que toute autre, a réalisé cette union, et l'a réalisée d'une manière aussi complète qu'il soit possible à un être tiré du néant. Fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit, Marie a été pénétrée, si je puis m'exprimer ainsi, de ce qu'il y a de plus intime dans les augustes personnes de la sainte Trinité; la gloire du Père l'a couverte, les chastes intimités de l'Esprit d'amour lui ont été prodiguées, et les membres vivants du Verbe incarné ont palpité dans ses entrailles bénies. Non, il est impossible de supposer une union plus glorieuse

et plus intime. Aussi qu'a été la vie tout entière de Marie? un long soupir d'amour, le bruit d'une harpe que l'Esprit-Saint excitait de ses gémissements ineffables, la fusion, la liquéfaction d'une âme qui n'avait plus de forme par elle-même, mais qui prenait successivement les formes communiquées par la volonté divine. Mieux que l'apôtre saint Paul, Marie pouvait dire : ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Dieu qui vit en moi. Oh! si nous pouvions, mes chères Sœurs, pénétrer dans cet intérieur de Marie, contempler cette beauté du Carmel, nous nous écrierions : qu'elle est belle celle qui s'avance appuyée sur son bien-aimé, elle est remplie de délices et de parfums; environnez-la de fleurs, car elle languit d'amour.

Comprenons, mes chères Sœurs, ce premier caractère de la vie intérieure, l'union à Dieu : c'est là, comme je vous l'ai dit, le but ultérieur, le but premier et dernier de la perfection. L'Apôtre a proclamé cette grande maxime de la vie spirituelle : celui qui s'attache à Dieu, ne forme plus qu'un esprit avec lui, *qui adhæret*

Domino unus spiritus est. Heureux celui à qui ce secret a été révélé : il ne s'apprend ni par le bruit des paroles, ni par l'enseignement des hommes, ni par l'agitation fébrile de l'âme, ni par le désir impétueux de la nature : c'est l'onction de l'Esprit-Saint qui le manifeste aux âmes de bonne volonté, aux âmes simples, aux âmes pures, qui ont leur cellule sur le Carmel, c'est-à-dire sur la montagne de la contemplation. — Oh! mes chères Sœurs, que d'illusions sur les caractères de la vraie piété! On la fait souvent consister en des formes extérieures, en certaines habitudes qu'on se crée, en un petit monde que l'on habite avec complaisance, que l'on caresse avec une sensualité toute mystique, en un ensemble de pratiques dans lesquelles on s'arrête, comme le voyageur s'arrête quand il est arrivé au terme de sa route. Mais ce n'est point là le but dernier! Ce n'est point là le dernier mot de la piété! Les formes et les pratiques sont bonnes et utiles, quand on les entend dans le sens de l'Église; mais l'âme ne doit pas rester

là, elle doit entr'ouvrir cette écorce, et s'élever plus haut, car plus haut est la vie et la perfection. Plus haut on rencontre l'Esprit de Dieu, on s'unit à lui par une de ces unions dont le monde n'aura jamais l'intelligence : et quand l'union est consommée, on se laisse guider par cet Esprit de sanctification, et l'âme alors ne marche plus dans le chemin de la perfection, mais, pour me servir d'une expression de l'Écriture, elle bondit à travers les montagnes, et passe au-dessus des collines, *ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles* (1). Mais laissons l'Esprit-Saint lui-même nous décrire cet heureux état : J'ai aimé la sagesse, dit le Prophète, j'ai formé avec elle l'union à laquelle les hommes ont donné le nom le plus doux et le plus intime, et tous les biens me sont venus avec elle; et en entrant dans ma maison, je me suis reposé en sa compagnie, et j'y ai trouvé les joies les plus pures, et dans ses entretiens la révélation des plus hauts mystères

(1) Cant., II, 8.

de la perfection, *et in certamine loquelæ illius sapientia* (1).

Cette union à Dieu, qui existait si complète dans Marie, produisait en elle un effet nécessaire, c'est-à-dire une grande pureté. Car le contact de l'Esprit de Dieu opère toujours ce précieux résultat : pureté dans l'intention, et pureté dans les affections.

La pureté d'intention est une droiture d'âme qui nous fait chercher Dieu avant tout, dans nos actions, dans nos paroles, dans notre silence même, dans notre vie intérieure et notre vie extérieure. Cette précieuse vertu existait chez Marie à son plus haut degré de perfection. Les anges les plus purs n'auraient pas trouvé dans cette âme une seule pensée, un seul désir qui ne se dirigeât de lui-même vers Dieu : ils n'auraient pas trouvé en son cœur une seule corde dont le son n'eût une modulation céleste. Or, mes chères Sœurs, si rien n'est plus parfait, rien aussi n'est plus rare que

(1) Sap., c. VII, VIII, *passim*.

cette pureté d'intention, même parmi les personnes qui font profession de la plus haute piété. Les pensées en apparence les plus saintes sont souvent traversées par des intentions terrestres; l'amour-propre est d'une subtilité étonnante pour nous faire goûter ses douces illusions. On croit chercher Dieu purement, et c'est sa satisfaction personnelle que l'on aime; on croit agir par des intentions de zèle, et c'est l'impétuosité de son caractère que l'on suit. On aura à sa disposition les plus beaux principes de vie spirituelle, mais on les appliquera suivant les caprices de son humeur, et les besoins de sa position. Oh! que les intentions pures sont rares en piété! Oh! qu'il est difficile de trouver des âmes loyales avec Dieu! et cependant c'est cette loyauté qui est le parfum de l'amitié divine, comme elle est le parfum de notre amitié avec les hommes! — Que faire donc, mes chères Sœurs, pour nous garantir des illusions de l'amour-propre? Il faut vivre dans une continuelle vigilance sur nous-mêmes, scruter toutes nos intentions, les

passer au crible de la croix, et marcher devant nous, avec la sincère bonne volonté d'une âme attachée avant tout au bon plaisir de Dieu. Avec ces dispositions, nous pourrons encore être sujets à quelques illusions, car qui pourrait en être garanti sur la terre : l'homme est si faible, si misérable, et son esprit est si borné! Mais, du moins, la grâce nous éclairera, et Dieu, voyant la préparation de notre cœur, sera intéressé à nous conduire par la main, et à purifier toujours de plus en plus nos intentions par sa présence divine.

L'homme, dit l'auteur de l'*Imitation*, s'élève de terre sur deux ailes, la simplicité ou la pureté des intentions, et la pureté des affections (1). C'est là une seconde face de la pureté, qu'il nous reste à examiner. Le cœur de l'homme, voilà, mes chères Sœurs, une énigme et un abîme insondable : le cœur de l'homme, c'est un séraphin, ou un démon, selon que l'affection monte ou descend.

(1) Livre II, ch. IV.

Le cœur de l'homme, dans sa partie la plus haute, a été fait pour Dieu, et quand la base, la racine de nos affections n'est pas en Dieu, il y a désordre et souffrance dans notre être, il y a dégradation et inquiétude morale. La pureté des affections consiste donc dans cet attachement premier et principal de l'âme à Dieu, attachement qui ne souffre rien de contraire à son amour, et qui arracherait de suite du cœur toute créature qui deviendrait pour nous une pierre de scandale. La pureté des affections ne nous empêche pas d'avoir dans nos frères, chacun dans notre position, des objets de légitimes affections : non, au contraire, jamais l'affection pour les hommes n'est plus forte que lorsqu'elle se forme à la source divine d'où découle ce qu'il y a de plus intime et de plus aimant dans le cœur de l'homme ; jamais l'âme n'est plus riche en trésors d'amitié pure, que lorsqu'elle fait sa demeure habituelle dans ces pures régions, d'où la charité et l'amour tombent sous toutes les formes sur notre pauvre humanité. La vraie piété sanctifie

tous ces liens de la terre, en les rattachant au centre de tout bien : elle les règle en leur ôtant ce qu'ils pourraient avoir de trop conforme à la nature corrompue; mais, en les réglant, elle leur donne la force et l'immortalité de Dieu lui-même. — Oh! combien sont riches les âmes qui sont pures dans leurs affections, et qui, placées dans le cœur de Dieu lui-même, versent de là à pleines mains le trop plein de leur charité et de leur tendresse! Elles sont comme les anges, dont le cœur est large en raison de leur pureté; elles sont, s'il est permis d'employer cette comparaison, comme la Reine des cieux elle-même, dont l'amour divin a tellement dilaté l'âme, qu'elle est devenue la mère de tous les hommes, mais la mère la plus tendre, la plus compatissante et la plus débonnaire. — Veillons, dit Jésus-Christ; et je répéterai cette parole en l'appliquant au sujet qui nous occupe : veillons, car l'esprit est prompt et la chair est faible; veillons, car ici encore les illusions sont fréquentes et terribles. Mais un moyen infaillible de discerner l'esprit

de Dieu et l'esprit de ténèbres, c'est de voir si nous jouissons de la liberté intérieure, si dans notre prière le souvenir des affections de cette terre ne nous trouble pas, et ne nous empêche pas de nous élever vers Dieu; car, s'il en était ainsi, il y aurait au moins de l'exagération et du naturel qu'il faudrait retrancher. Mais s'il y a liberté complète dans l'âme, si, dans la prière et au pied de la croix, les souvenirs de cette terre, bien loin de nous abaisser, nous élèvent vers Dieu, c'est une preuve que Dieu est le maître de notre cœur, et que c'est lui-même qui bénit nos affections.

C'est là, mes chères Sœurs, ce que j'appellerai l'intérieur de la beauté du Carmel, *decor Carmeli*. Mais tout palais a des dehors, et je ne veux point terminer cet entretien, sans jeter un coup d'œil sur l'extérieur de cette maison du Carmel, dont vous connaissez si bien par expérience l'habitation intérieure. Quand on entre, mes chères Sœurs, dans la magnifique basilique de Saint-Pierre, à Rome, on est frappé de la belle proportion qui règne

dans l'ensemble, et l'étonnement augmente à mesure qu'on avance et qu'on étudie le monument : partout l'harmonie la plus complète, les lignes les mieux tracées, et les détails se correspondant avec une admirable réciprocité. Or c'est là, ce me semble, ce qui devrait exister dans la vie extérieure des chrétiens et surtout des âmes parfaites : convenance admirable dans les détails de la vie, proportion parfaitement gardée dans les paroles, les actions, les mouvements. Il faudrait qu'à leur vue on fût frappé de vénération, et qu'on s'écriât comme en entrant dans la basilique de Saint-Pierre : voilà vraiment le temple de Dieu, *non est hic aliud nisi domus Dei.* Ce caractère brillait d'une manière divine dans la Sainte Vierge : toute sa conduite extérieure, dit saint Ambroise, était l'image de la vertu (1). Tout respirait l'harmonie d'une beauté céleste : on voyait que le temple de son âme avait été construit sur les dessins du premier des architectes. — Or, mes chères

(1) *De Virgin.*, l. II., c. II.

Sœurs, pour nous arrêter d'abord à ce premier caractère extérieur, il me semble que généralement il n'y a pas dans la conduite des personnes pieuses, cet ensemble, cette proportion qui indiquerait une influence divine. Il y a souvent une grande inégalité dans l'humeur, dans les paroles, dans les actions, dans les rapports avec le prochain : rien qui rappelle la beauté intérieure d'une âme vraiment chrétienne. Et cependant, dit saint Thomas, la beauté consiste dans la juste proportion des parties, et dans une certaine splendeur, qui est comme le rejaillissement de cette proportion. — Souvent les personnes du monde ont vraiment de la peine à reconnaître les caractères de la piété dans ceux qui la pratiquent. A qui la faute? Elle est en grande partie à ces dévotions bizarres et peu éclairées, qui devraient reproduire à l'extérieur une beauté céleste, et ne savent que nous présenter les copies les plus misérables et les moins ressemblantes.

Le second caractère que je donnerai à l'extérieur du palais du Carmel, c'est une grande

simplicité. Ici encore que d'illusions! que d'erreurs à rectifier! On n'estime généralement que les piétés à figure extraordinaire, à formes abruptes, ou bien très expressives et marchant toujours avec un attirail de gestes et de protestations. Pardonnez-moi la comparaison, mes chères Sœurs, mais il me semble qu'on tombe ici dans la même erreur que le vulgaire quand il veut juger un tableau. Qu'est-ce qui plaît souvent dans une peinture? on aime qu'elle soit très coloriée, que les couleurs soient très vives et très apparentes, que les formes soient fortement accusées; et, quand toutes ces exagérations seront bien réunies ensemble, on appellera cela un chef-d'œuvre : mais si, au contraire, on passait à côté d'un tableau exécuté par le premier peintre du monde, par Raphaël, par exemple, eh bien! en voyant cette simplicité de forme, cette légéreté de coloris, cette absence de matière pour laisser transparente la pensée du peintre, les hommes ignorants de la peinture ne daigneraient pas même l'honorer d'un coup d'œil. Prenons-y garde, mes

Sœurs : nous sommes exposés tous les jours à la même méprise. Nous voulons une piété fortement coloriée, si je puis m'exprimer ainsi : plus il y a d'éclat dans la couleur, et plus nous admirons. Faiblesse et misère des jugements humains! oh! combien d'erreurs en ce genre seront redressées au jour du jugement de Dieu. — Les âmes vraiment intérieures, mes chères Sœurs, ne se laissent point prendre à ce piège grossier : formées à l'école de Marie, elles aiment les choses simples en piété comme en toute autre chose, car la simplicité est le cachet du vrai. Elles évitent tous ces dehors singuliers; tout est simple et ordinaire dans leur vie extérieure, il n'y a d'extraordinaire que la beauté de leur âme, mais cette splendeur de l'âme, comme la pensée des grands peintres, se traduit en des formes si simples, qu'il faut un œil exercé pour en faire le discernement.

Voilà, mes chères Sœurs, quelques fleurs que j'ai recueillies en me promenant dans votre jardin du Carmel : c'est chez vous que j'ai fait ma récolte, et je n'ai guère eu la peine

que de mettre le bouquet un peu en ordre. — Je me rappelle avoir conversé, il y a une quinzaine d'années (1), avec un saint religieux qui venait du mont Carmel. — Grande âme, homme de prières, il me disait : oh! quand est-ce que je pourrai donc retourner dans ma chère solitude du Carmel! *ô beata solitudo!* et ce nom du Carmel produisait sur lui l'effet que produit le nom de la patrie sur un exilé. Vous êtes, mes chères Sœurs, dans un Carmel céleste : demeurez-y en paix et avec amour, respirez-y l'odeur des plus belles plantes, unissez-vous à Dieu, vivez de prières et de pureté; il y a là de quoi occuper noblement la plus longue et la plus belle des vies. — Nous aussi, mes Frères, nous pouvons nous bâtir un Carmel, car le Carmel est l'habitation de Dieu, et partout où se trouve une âme juste, là se trouve un temple bâti en l'honneur du Très-Haut. Vivons aussi de temps en temps dans ce temple de notre âme; arrachons à la vie exté-

(1) En 1835.

rieure le plus d'instants que nous pourrons sans nuire à nos devoirs. Retirons-nous souvent dans ce sanctuaire pour nous y reposer : car il fait bon, au milieu des ennuis de la vie, avoir de temps en temps un lieu pour reposer sa tête; il fait bon, au milieu des chaleurs de ce monde, avoir un berceau ombragé, pour respirer plus fraîchement. Eh bien! nous trouverons tout cela dans notre Carmel intérieur, s'il est bien orné de vertus, et si sa fenêtre est toujours ouverte vers le ciel : nous y trouverons la paix dans la patience, la consolation, la douceur et les saintes joies de l'espérance : *in amicitià illius delectatio bona* (1).

(1) Sap. VIII, 18.

DEUXIÈME SERMON

SAINTE THÉRÈSE

COMMENT ELLE ENTENDAIT LA DÉVOTION

DEUXIÈME SERMON (1)

SAINTE THÉRÈSE

COMMENT ELLE ENTENDAIT LA DÉVOTION

Erat hæc in omnibus formosissima.

Elle était une femme très célèbre entre toutes les autres.
(Judith, VIII, 8.)

SAINT Bernard disait que rien ne le réjouissait et ne l'effrayait, comme de parler de la glorieuse Vierge Marie : il se réjouissait à cause de son profond respect et de son tendre amour pour la Reine des

(1) Prêché en 1855.

cieux, mais il était effrayé de la difficulté de l'entreprise. On pourrait peut-être dire aussi, mes chères Sœurs, que rien ne doit réjouir et effrayer comme de parler de votre glorieuse fondatrice : on doit se réjouir comme un peintre qui aurait à reproduire sur la toile une admirable physionomie, et que la vue des célestes beautés que son œil découvre plonge dans un ravissement d'amour et de bonheur. Mais il y a crainte aussi et pensée de découragement : car les traits de cette physionomie angélique sont tellement surhumains, la lumière qui l'environne est si brillante et si riche de couleurs, que le peintre sent son pinceau lui tomber des mains. Il voudrait s'arrêter et dire : attendons l'éternité pour faire ce tableau; ici-bas, les couleurs sont pauvres, ternes, sans vie et sans lumière.

L'âme de votre sainte Mère, mes chères Sœurs, a été une des plus pures, des plus grandes, des plus larges, des plus fortement trempées du christianisme. En dehors même de son éminente sainteté, elle appartient à ces

natures d'élite, à cette race de beaux caractères, de nobles cœurs qui honorent l'humanité. Il est prodigieux qu'avec un corps débile et une constitution toujours maladive, elle ait pensé, dit, fait, tant et de si grandes choses : c'était une âme virile, et encore de cette trempe d'hommes qu'on rencontre rarement. Séraphique par le cœur, elle a aimé Dieu avec une profondeur, une tendresse d'âme qui étonnent et confondent : elle a parlé le langage de l'amour divin avec cette élévation, cette largeur et en même temps cette simplicité qui font de ses ouvrages quelque chose de magnifiquement original, quelque chose d'aromatique comme certaines plantes des serres chaudes dont l'odeur est délicieuse, mais ne ressemble à rien. Son langage, du reste, quand elle parle de Dieu, a un cachet de familiarité, je dirai presque de sans façon qui ravit : dans la maison du Seigneur, elle est chez elle, elle est chez son Père; que dis-je? c'est une épouse bien-aimée, car Dieu lui avait donné ce nom et la réalité du titre. Aussi elle parle de Dieu et avec Dieu

dans un style si tendre, si passionné, si libre, si saintement audacieux, que si l'on ne connaissait pas le Dieu des chrétiens, on soupçonnerait de la témérité. Cet amour de Dieu avait tout développé et purifié en elle, mais sans l'absorber d'une manière exclusive. Sainte Thérèse a eu aussi le cœur le plus tendre, le plus dévoué, le plus affectueux pour les hommes. Caractère fort et trempé d'acier, elle conçoit de gigantesques entreprises et les exécute : rien ne l'arrête, ni la ruse de ses ennemis, ni les difficultés des choses, ni les obstacles des gens vertueux, ni la faiblesse de son corps. Elle sait tout à l'avance, elle devine tout avec une rare perspicacité, elle résiste à tout, et, après mille épreuves, elle trouve encore à jeter une joyeuse plaisanterie sur les abîmes qu'elle vient de traverser, semblable à l'oiseau qui chante après l'orage. Douée d'une intelligence vigoureuse, elle aime la lumière ; et, toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion, elle recommande la lumière et la science dans la piété. Cette intelligence élevée, elle la porte

dans la connaissance des hommes et des affaires : elle dessine les caractères avec une finesse et un tact qui égalent le talent des plus grands moralistes, elle voit des petitesses dans les plus saints états, et les flagelle par des mots qui restent, tant ils sont bien dits, tant ils sont la véritable expression des choses. Elle a des portraits que ne désavouerait pas Labruyère : rien n'y manque, pas même le sel d'une agréable malice; souvent il lui est arrivé de redresser les travers des hommes les plus recommandables avec un à-propos plein de délicatesse, et en même temps l'énergie d'une âme qui ne sait rien craindre. Ame simple et droite, il était cependant difficile de la tromper : d'un coup d'œil, elle savait discerner la vanité sous l'apparence du zèle. Elle avait une expérience consommée dans les affaires, et il serait très facile de composer, avec ses divers ouvrages, un traité de gouvernement et d'administration. Quelle que fût sa charité pour les hommes, elle n'avait pas grande confiance en eux; elle les traite même en quelques endroits assez

durement. Elle était d'une prudence minutieuse, elle prenait des précautions extraordinaires dans les affaires, ne se fiait jamais aux paroles seules et voulait toutes les sécurités de la plus scrupuleuse prévoyance. Elle disait que le manque de prudence compromet les œuvres de piété, et que la trop grande simplicité est nuisible aux meilleures gens. Malgré sa profonde humilité, cette femme étonnante était faite pour le commandement, et pour la direction des affaires.

Vous dirai-je encore que cet esprit si grave, si sérieux, avait un enjouement, une délicatesse, je dirai même un atticisme d'esprit que l'on ne soupçonnerait pas dans l'austérité du cloître; tant il est vrai que la piété bien entendue est l'amie de toutes les grâces et l'ornement de l'ordre naturel. Dans ses lettres surtout, elle narre, elle plaisante finement; sa touche est tour à tour légère, grave, riche en aperçus ingénieux, en jets pleins de lumière qui ouvrent des horizons sur l'histoire de ce monde. C'est là surtout qu'elle montre une

connaissance profonde des hommes et des choses; un mot lui suffit pour mettre en relief un personnage, un événement, et après ce mot, il n'y a plus rien à dire. Ses lettres, si elles étaient toutes et convenablement traduites, formeraient un recueil digne de figurer, au simple point de vue de l'intérêt et de l'art littéraire, à côté des plus riches collections épistolaires des derniers siècles.

Je m'arrête, mes chères Sœurs, et cependant je n'ai fait que vous laisser apercevoir rapidement quelques traits de cette grande figure de l'Église catholique. Vous comprenez maintenant ce que je vous disais tout à l'heure, que rien ne doit réjouir et effrayer comme de parler de sainte Thérèse. Comment se reconnaître au milieu de ce labyrinthe de vertus héroïques, de qualités éminentes de l'esprit et du cœur? Que dire au milieu de toutes ces merveilles, que la grâce a accumulées dans une seule âme? Quelle face vous exposer dans ce magnifique diamant? car il en a mille, et une seule réclamerait un discours. On pourrait considérer

sainte Thérèse comme un modèle d'amour de Dieu, de ferveur dans l'oraison, de force et de magnanimité dans les souffrances, de piété éclairée, de prudence et de perspicacité dans les affaires; et, en même temps, d'esprit souple, délié et entendant à merveille la délicate et fine plaisanterie. Un volume ne suffirait pas à ce vaste sujet, et je dois à peine lui donner quelques pages. Je suis donc obligé de m'arrêter avec vous à un tout petit coin dans cet immense jardin de l'Esprit-Saint; je me propose d'examiner cette question : Quel a été le genre de dévotion prêché et pratiqué par sainte Thérèse? — Tous les chrétiens trouveront à s'édifier à ce sujet; les religieuses et les personnes du monde.

Disons d'abord que sainte Thérèse voulait, avant tout, des âmes généreuses dévouées à Dieu, détachées de tout ce qui serait un obstacle pour aller à lui, et possédant ce qu'elle appelle si bien la haute souveraineté de l'âme.

Elle ne savait point pactiser avec les demi-mesures de ces cœurs à moitié pétris de terre, qui, tout en évitant les fautes graves dans l'habitude de leur vie, tiennent à une multitude d'attaches sensuelles, de recherches d'elles-mêmes, à tous ces mille petits riens qui composent la vie mondaine et retiennent l'âme, comme le fil léger attaché aux ailes de l'oiseau arrête la sublimité de son vol. Sainte Thérèse voulait des cœurs qui fussent semblables à ce que l'Évangile appelle les aigles du ciel, nobles, intrépides, vivant de lumière et de feu, et toujours prêts à voler selon le bon plaisir de Dieu. Ceci posé, voici comment sainte Thérèse entendait les règles de la vraie piété : je choisis spécialement les côtés les moins connus de cette belle doctrine.

§ I.

Il peut exister deux manières de concevoir la piété : considérer toutes les belles

qualités que le péché n'a point détruites en l'homme comme des choses tellement dangereuses, qu'il faut travailler tous les jours à les détruire, fermer son esprit et son cœur, et marcher ensuite vers un véritable anéantissement moral, que l'on regarde comme le point le plus élevé de la perfection : tel est le système de plusieurs, et, dans la pratique, ils sont peut-être plus nombreux qu'on ne pense ; — ou bien accepter avec amour et reconnaissance les beaux restes que le péché a laissés en l'homme, les restaurer comme de belles ruines, respecter tout ce qui est beau, le perfectionner, le tailler, le polir de nouveau sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, ne prendre des précautions que contre la rouille, mais toujours donner au métal un nouveau et plus brillant éclat : telle est la méthode des grands saints et des hommes éclairés ; telle a été naturellement celle de sainte Thérèse. Cette grande âme avait l'instinct du beau et du grand, et elle l'aimait partout : ce qu'elle flétrit dans le monde, ce sont ses petitesses, ses vanités, son néant, et là-dessus

elle tient le même langage que toute personne de sens; mais tout ce qui est vraiment grand, beau, digne d'éloges, sainte Thérèse l'aime, le cherche, le désire : elle était de ces familles d'esprits qui ont une parenté naturelle avec toutes les grandes choses. Aussi toutes les belles qualités de l'esprit et du cœur, elle les désire dans les âmes parfaites, et quand elle en trouve l'occasion, elle les loue et les admire : « Ce gentilhomme, dit-elle, est d'une éminente » vertu et d'une vie exemplaire... Il a travaillé » avec succès au bien spirituel de plusieurs » âmes; Dieu lui a donné pour cela de rares » talents, et il les fait admirablement valoir : » il a beaucoup d'esprit, il est plein d'aménité » envers tout le monde, sa conversation n'est » point ennuyeuse, elle est si douce et si » aimable, et en même temps si droite et si » sainte, qu'elle enchante ceux avec lesquels il » traite (1). » Ailleurs elle fait l'éloge d'une de ses religieuses : « La robe de bure, dit-elle,

(1) *Sa Vie*, chap. XXIII, p. 154, éd. espag.

» n'avait point fait disparaître les agréments » naturels que Dieu lui avait donnés, ni les » qualités si gracieuses de son esprit et de son » cœur; on ne pouvait la voir sans se sentir » porté à louer Dieu (1). » N'est-elle pas elle-même la preuve évidente de cette belle maxime de saint Thomas : « La grâce perfectionne la » nature dans l'intelligence, dans la volonté, » et même dans les parties inférieures de » l'âme, *gratia naturam perficit, et quantum* » *ad intellectum, et quantum ad voluntatem, et* » *quantum ad inferiores animæ partes* (2). » Sainte Thérèse mérite d'être citée au premier rang parmi les femmes supérieures qui ont honoré l'humanité. On remarque dans son esprit une lucidité de pensées, une fermeté de jugement, une sagesse d'appréciation, une élévation de vues, qui sont le caractère du vrai génie, génie d'autant plus admirable qu'il s'est

(1) *Fond.*, chap. XI, p. 64.

(2) *De malo*, q. 2. — *De peccat.*, art. 11, t. XV, p. 55, éd. Venise.

développé lui-même et presque sans culture. Certes, ce n'est pas de sainte Thérèse qu'on pourrait dire que la piété avait enseveli sous des ruines son intelligence et son merveilleux talent.

Que dirai-je de son cœur? Saint Paul, selon la pensée de saint Chrysostome, avait un cœur assez large pour contenir non seulement les villes, mais les nations de l'univers : le même éloge peut se donner à sainte Thérèse. L'amour de Dieu, en purifiant son cœur, lui avait communiqué une largeur, une force d'expansion, qui embrassait tous les hommes dans sa tendre charité, mais qui savait aussi descendre à tout ce qu'il y a de plus intime, de plus spécial dans la véritable amitié, dans cette vertu que l'Esprit-Saint appelle un remède de vie et d'immortalité. En lisant ses lettres, on est tout étonné d'entendre, sous un habit de bure, battre un cœur aussi grand, aussi dévoué, aussi affectueux, aussi tendre, et toujours plus pur que la lumière qui échauffe le monde. Cette âme divine avait compris ce qu'il y a de

plus éthéré, de plus idéal, de plus céleste dans le cœur, et le parfum qu'elle laissait échapper, pénétrait partout, en purifiant toute chose : Dieu, en s'emparant de ce large cœur, y avait déposé des flots de tendresse et de chaste expansion, qui inondaient parfois les prairies de ce monde, c'est-à-dire la région des âmes, semblables à la sienne, qui avaient compris que la pureté et la véritable affection sont deux sœurs inséparables.

§ II.

Comme toutes les nobles âmes, sainte Thérèse était simple et aimait la simplicité dans la dévotion. Elle voulait quelque chose de clair, de limpide, de simple comme le ruisseau de la vallée : elle condamnait la singularité, les allures excentriques, les choses de parade, et tout ce qui sent l'affectation. « Je n'ai jamais » pu supporter, dit-elle, toutes les cérémonies » que certaines femmes mettent dans leurs dé-

» votions [1]. » Elle avait compris que le vrai en piété, comme ailleurs, est simple et n'a pas besoin de toutes ces draperies sinueuses où se cachent quelquefois toutes les petitesses de l'amour-propre, toutes les ruses de la recherche de soi-même. Il est vrai que sainte Thérèse a eu dans sa vie des choses extraordinaires : Dieu l'a honorée de grâces merveilleuses, mais, j'ose le dire, personne n'a parlé de ces choses avec plus de sang-froid, personne n'y a attaché moins d'importance sous certains rapports, personne ne s'en est plus défié, personne n'a apporté, pour juger ces matières délicates, plus de réserve et de sévérité. Pleine de haute estime pour les dons de Dieu, elle savait parfaitement discerner la grâce en elle-même de certains effets extérieurs produits dans l'être humain. Je ne fais pas de dissertation sur ce sujet délicat, j'indique seulement quelques-unes de ses pensées. « Les bons, dit-elle, n'ont pas

(1) *Avis aux religieuses*, n°s 33, 37, 38, p. 165. — *Sa Vie*, chap. VI, p. 30.

» besoin de toutes ces faveurs surnaturelles » pour pratiquer la vertu... (1) La sainteté ne » consiste pas en cela, Dieu parlait bien aux » Pharisiens... (2) Qu'on n'attache pas d'im- » portance à ces choses extraordinaires : il y » en a de vraies, mais il faut un travail difficile » pour tirer une vérité entre cent men- » songes... (3) Souvent les femmes sont fa- » ciles à tromper par l'imagination, et, comme » elles manquent de prudence et de science, » le danger est beaucoup plus grand... (4) » Les têtes faibles et les mélancoliques voient » et entendent ce qu'elles veulent (5). » Fortement pénétrée de ces principes, sainte Thérèse ramenait toujours les âmes à la pratique de la simplicité, à l'éloignement de tout ce qui était affecté, maniéré, extraordinaire. « Marchons,

(1) *Lettres*, 1re partie, p. 18, n° 27, t. I, p. 149.

(2) *Château*, 6 dem., chap. III, n° 3, p. 262.

(3) *Fond.*, chap. IV et V.

(4) *Avis*, t. II des *Lettres*, p. 202-203, 1re partie.

(5) *Château*, 4 dem., chap. III, n° 13, p. 224; 6 dem., chap. III, n° 1, p. 261; n° 10, p. 264.

» disait-elle, dans les voies de l'humilité, du » détachement, de toutes les vertus chré- » tiennes, il y a beaucoup plus de sécurité (1). » En cela, elle ne faisait que suivre la doctrine de saint Jean de la Croix, qui a dit : « Une » bonne œuvre, un acte de volonté, fait en » amour, sont beaucoup plus précieux aux » yeux du Seigneur que toutes ces visions et » révélations (2). »

§ III.

Sainte Thérèse voulait que toutes les personnes pieuses eussent un caractère franc et loyal. Elle était tellement amie de la vérité, disent les Bollandistes, qu'elle détestait toute espèce de fraude, *veritatis adeo studiosa fuit, ut omnem fraudem perosam haberet* (3). La sincé-

(1) *Chemin*, chap. XVII, n° 4, p. 63.

(2) *Montée du Carmel*, liv. II, chap. XXII, p. 181; liv. III, chap. VII, p. 215; chap. VIII, p. 215 et 216.

(3) *Sa Vie*, par le P. Ribera. Voir les Bolland., liv. IV, chap. I, n° 9, p 544, *Acta sanctæ Teresiæ*.

rité et la loyauté dans le caractère sont une des qualités les plus essentielles à la véritable piété, et, cependant, c'est une des qualités peut-être les plus rares : on se fera un scrupule de ne pas réciter une dizaine de chapelet, on parlera continuellement d'abnégation, de détachement, de communion, on se croira gravement coupable d'avoir avalé des moucherons, comme dit l'Évangile; puis on vivra de ruses, de mensonges, de tortuosités avec une rare satisfaction : le tout recouvert d'oraisons, de pratiques et de cérémonies. Écoutez sainte Thérèse : « Dans le monde, dit-elle, tout est » plein d'artifices et de mensonges... Non, » la vie n'est pas supportable au milieu de » tant d'intrigues et de déguisements... (1) » Mon Père, dit-elle ailleurs, vous avez la » droiture d'un saint, mais si vous n'y prenez » garde, le contact du monde vous enlèvera » quelque chose de cette sincérité...; et les » hommes sont, sous ce rapport, plus dange-

(1) *Sa Vie*, chap. XXI, p. 136.

» reux que les démons [1]. » Ce n'est pas seulement le monde qu'elle accuse : son esprit droit et vrai pénètre partout, et stigmatise la ruse et les voies obliques dans les plus saintes vocations. Souvent, dans ses lettres, elle rencontre les gens et les choses masqués, et elle ne craint pas de s'exprimer sur eux avec une sainte liberté. Elle parle quelque part d'un personnage fort recommandable, qu'elle loue sous beaucoup de rapports, puis elle ajoute : « Mais marchez avec précaution, car le sol » que vous foulez n'est pas sûr [2]. » Elle a tant d'amour, elle professe un culte si religieux pour la droiture, qu'elle ne peut supporter chez ses amis, chez les plus grands saints, la moindre imperfection sous ce rapport : elle écrit au P. Gratien : « Je dois vous faire part » d'une tentation que j'ai eue à votre sujet, je » me demande s'il ne vous échappe pas de » manquer de sincérité, quand ce ne serait

(1) Frag. 14, à la suite des *Lettres*, t. III, p. 306, 307.

(2) Lettre LXXXI, 2e partie, t. III, p. 221.

» qu'en des choses légères. Je vous en con-
» jure, faites à ceci la plus grande attention,
» car je ne comprends pas comment la perfec-
» tion pourrait s'allier avec cet oubli (1). »
Sainte Thérèse, selon le témoignage de la vénérable Anne de Jésus, pratiquait à la lettre ce qu'elle ordonnait : « Elle ne pouvait, dit-elle,
» supporter les artifices, elle exigeait une en-
» tière sincérité, candeur et simplicité : à la
» moindre apparence de tromperie, elle nous
» réprimandait, et regardait comme impossible
» le chemin de la perfection, quand on se né-
» gligeait sur ce point (2). » Cet amour de la vérité, cette haine du déguisement lui faisaient préférer, dans l'occasion, une rude franchise à ces contournements de la vérité qui ont envahi le monde, et souvent le monde religieux, à ces sinuosités diplomatiques, où tout se loge, excepté l'Esprit de Dieu. Douée d'un esprit viril, elle abordait la vérité avec une hardiesse

(1) Lettre LXXIV, 4e partie, t. III, p. 246.

(2) Voir les notes sur la lettre précédente, *ib.*, p. 250.

et parfois une sainte indignation qui étonneraient, si l'on ne se rappelait que la sainteté n'est point une molle inertie qui laisse tout dire et tout faire. Et ne pensez pas qu'elle eût rien de cassant dans le caractère : non, personne ne savait avoir plus de prudence, patienter plus longtemps, mettre davantage les formes de son côté; mais quand le vase était plein, il débordait, et, sans jamais sortir des bornes de la sagesse et de la vérité, elle savait si bien dire les choses, qu'on ne lui demandait plus d'autres explications.

§ IV.

Sainte Thérèse aimait la lumière dans la piété. Il n'y a peut-être pas d'âme qui ait désiré l'instruction autant que sainte Thérèse : jamais l'aigle n'a aimé comme elle l'éclat de la lumière; on voit qu'elle étouffe dans les ténèbres. Il est des hommes qui croient que la piété met un abat-jour sur l'intelligence, et

que la pauvreté d'esprit entendue à la lettre est le chemin royal qui conduit au ciel : sainte Thérèse, au contraire, réclame partout la science, elle témoigne le regret de n'être pas assez instruite, elle envie le bonheur de ceux qui peuvent pénétrer plus avant dans les mystères divins : « C'est une grande chose que » les lettres, dit-elle, et le savoir... (1) Les » demi-savants m'ont fait beaucoup de mal, » ils auraient pu compromettre mon salut... (2) » Sans la science, on fait de nombreuses sot- » tises, qu'on appelle de la sainteté (3). » Il faut lire dans sainte Thérèse toutes les tortures d'âme qu'on lui a fait supporter par ignorance, pour comprendre l'importance qu'elle attache à ce point, l'insistance qu'elle y met, les continuelles répétitions de la même pensée; elle pousse la chose si loin, qu'elle va jusqu'à dire : « J'aimerais mieux qu'on renonçât à

(1) *Château*, 4 dem., chap. I, p. 208.

(2) *Sa Vie*, chap. VI, p. 22-26.

(3) *Fond.*, chap. XIX, n° 1, p. 101, 102.

» l'oraison, plutôt que d'y être conduite sans » lumière et de s'engager dans une fausse » route [1]. » Il faut connaître tout ce qu'a souffert dans les ténèbres cet aigle des montagnes, pour n'être point étonné de ces expressions ou autres semblables qui lui échappent continuellement. « Que Dieu, dit-elle, nous délivre des dévotions niaises! [2] » Aussi elle recherchait partout la conversation des hommes instruits, et c'est sans doute dans leur entretien que son esprit naturellement fécond a pris ce développement, ce coup d'œil sûr qui voit toutes les faces d'une question et les épuise d'un regard; cette prudence et cette sagesse dans l'administration qui l'auraient rendue capable de gouverner un vaste empire ; c'est là qu'elle a puisé cette doctrine profonde qui la met presque au rang des docteurs de l'Église, et distingue ses écrits de toute cette autre famille d'auteurs à idées étroites et par-

(1) *Sa Vie,* chap. XIII, n° 12, p. 81.

(2) *Sa Vie,* chap. XIII, p. 82.

fois ridicules, qui ont mesuré la religion au compas de leur médiocrité. Lisez quelques pages de sainte Thérèse, vous êtes dans une autre atmosphère, vous croyez entendre la voix du Docteur angélique, vous êtes en pleine mer, vous avez devant vous les horizons de ce qui est éternel et infini. — Cet amour de la science divine qui brûlait son âme, elle cherche à l'inspirer à toutes ses religieuses. « Elle leur recommande expressément, disent les Bollandistes, de traiter les affaires de leur âme avec les maîtres les plus savants en théologie, et de se laisser diriger par leur sentiment; elle affirmait que c'était le moyen de marcher toujours en sûreté : quand la science est unie à la piété, la direction est encore meilleure, mais si on ne peut trouver les deux choses réunies, il vaut mieux choisir les savants. Elle avait coutume de dire que les hommes savants ne l'avaient jamais trompée..., mais elle recommandait à ses religieuses de se défier des demi-savants : car son expérience, disait-elle, lui avait appris le mal qu'ils faisaient aux âmes, et d'autant

plus qu'ils rendaient les réponses avec l'assurance de la vérité (1). »

§ V.

La voie de Dieu est large, dit le Prophète, trop large pour l'étroitesse de notre cœur, *latum mandatum tuum nimis*. La science divine avait donné à la piété de sainte Thérèse cet autre caractère de largeur et de liberté d'esprit. Il est des âmes qui cheminent toujours dans la compression, l'esprit et le cœur dans un étau, et encore dans un étau bien fermé; elles se croiraient perdues si elles s'élargissaient d'une ligne; la crainte et l'esprit de servitude sont comme deux aiguillons qui les font rentrer dans leur étroit sentier, aussitôt qu'elles éprouvent la velléité d'en sortir. Mais, direz-vous, la voie de Dieu n'est-elle pas étroite, selon la parole même de l'Évangile? Oui, et cependant l'Évan-

(1) *Acta sanctæ Teresiæ*, l. IV, chap. XII, n° 232, p. 594.

gile a dit aussi que le joug du Seigneur est doux et léger... L'Écriture ajoute ailleurs : Mon Dieu, j'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez eu dilaté mon cœur... Je marchais dans la largeur..., car votre voie est non seulement large, mais même trop large, *ambulabam in latitudine, latum mandatum tuum nimis* (1). Comment donc concilier ces vérités en apparence si contradictoires? Par la sage appréciation d'un esprit qui ne demeure pas immobile sur un point, mais qui sait voir à la fois deux faces différentes d'une même vérité et les concilier dans l'unité d'un principe commun. La voie de Dieu est étroite, en ce sens qu'elle contrarie les mauvais penchants de la nature; mais elle est large en ce sens que la grâce finit par rendre tout facile, que l'amour crée dans le cœur une largeur, une étendue, une dilatation, qui n'ont

(1) Ps. CXVIII, *passim*. Sur cette question, voir saint Thomas, 1a 2æ, q. 107, art. 4, *corp.* — Maldonat, *in Math.*, chap. VII, v. 13. — Genebrard, *in Psal.* CXVIII, v. 45, *curs. S. Scripturæ*, éd. Migne, t. XVI.

de bornes que les horizons infinis de l'éternité; tandis que les passions humaines sont de vrais tyrans qui compriment le cœur et l'écrasent sous un joug de fer. Il y a cette différence entre la religion et le monde : la religion est sévère à l'écorce, mais délicieuse à l'intérieur; le monde est suave dans les paroles, brillant de formes, séduisant dans les caresses, mais ces formes s'évanouissent comme un rêve, et l'on trouve la tyrannie sous le nom de liberté, la compression la plus violente au lieu de la dilatation du cœur, la torture pour le bonheur promis. — Oh! s'écrie saint Augustin, qu'elles sont douces et larges, les voies où Dieu se promène avec l'âme humaine! (1)

Écoutez maintenant sainte Thérèse et voyez-la déployer ses larges ailes. « Mes chères Filles, » dit-elle, ayez de justes idées sur Dieu. Il n'est » point minutieux comme vous le pensez, ne » laissez point resserrer votre âme et votre » esprit, car vous pourriez ainsi perdre de

(1) Ps. CXVIII, v. 32, t. IV, p. 1857.

» nombreux biens. Ayez l'intention droite et la
» volonté déterminée à ne point offenser Dieu;
» puis ne laissez point resserrer votre âme,
» car, au lieu d'arriver à la sainteté par cette
» voie, vous y recueilleriez de nombreuses
» imperfections (1). » — « Seigneur, vous ren-
» dez tout facile et l'on peut vraiment dire que
» vous nous trompez en nous laissant entendre
» qu'il y a de la peine à vous servir; car, pour
» moi, je n'en vois point et je ne sais pas
» comment on peut dire que la route qui con-
» duit à vous est étroite.... Ce n'est pas un
» sentier, c'est un chemin royal; celui qui y
» marche est en sûreté... (2) Celui qui vous
» aime, ô mon Dieu, marche dans une voie
» large et royale, loin des précipices : s'il fait
» quelque petite chute, votre main le re-
» lève (3). » — « Dès l'entrée de la carrière,
» que l'on ait soin de marcher avec allégresse

(1) *Chemin,* chap. XLI, n° 9, p. 158.

(2) *Sa Vie,* chap. XXXV, n° 9, p. 259.

(3) *Sa Vie,* chap. XIII, n° 1, p. 74.

» et liberté dans le service de Dieu... Si l'âme
» commence à se resserrer, c'est une chose
» très mauvaise, pour toutes sortes de raisons :
» quelquefois cet état dégénère en scrupule,
» et alors l'âme devient inutile à elle-même et
» aux autres. Si elle ne devient pas scrupu-
» leuse, elle pourra être utile à elle-même,
» mais elle ne conduira pas beaucoup d'âmes
» à Dieu, parce que la compression et la pu-
» sillanimité où elle vit seront une cause d'éloi-
» gnement. Telle est notre nature, que ce qui
» resserre nous effraie et nous fait perdre ha-
» leine, et la crainte de tomber en ces voies
» étroites peut nous ôter l'envie de marcher
» dans le chemin de la perfection. Il en résulte
» encore un autre inconvénient, c'est que nous
» regardons comme imparfaits ceux qui ne
» cheminent pas dans cet étroit sentier, et
» marchent avec liberté, sans aucune compres-
» sion; et cependant ils sont plus parfaits et
» sont utiles au prochain. Leur sainte joie nous
» paraîtra de la dissolution... La pire des
» choses est de croire qu'on ne va pas aussi

» bien, lorsqu'on ne marche pas dans cette » voie de resserrement (1). »

Ailleurs elle veut qu'on se défie de ces gens si parfaits « qui se scandalisent de tout, même » de ce qu'on croirait devoir les édifier (2). » Dans sa vie, elle se moque très spirituellement de ceux dont tout le talent se réduit « à ap- » prendre aux âmes à faire la chasse aux petits » lézards (3). »

Il serait inutile de multiplier les citations : partout on voit dans les œuvres de sainte Thérèse que cette âme grande aimait les hauteurs, l'air libre, les vastes horizons, et qu'elle perdait le souffle dans les vallées étroites : esprit de la race des géants, elle ne supportait pas les vêtements resserrés, elle avait besoin de déployer l'ampleur de ses ailes pour voler à Dieu, *Viam mandatorum tuorum cucurri cum dilatasti cor meum* (4).

(1) *Chemin*, chap. XLI, nos 6-7, p. 157-158.

(2) Lettre LXXXI, 2e partie, t. III, p. 221.

(3) *Sa Vie*, chap. XIII, p. 75.

(4) Ps. CXVIII.

Cette largeur tenait à l'éducation qu'elle avait su donner à son âme (1) : elle n'avait jamais connu les voies de la crainte, même dès son enfance; elle voguait toujours à pleines voiles dans les eaux de la confiance et de la miséricorde. Elle traitait avec Dieu comme avec le meilleur des amis (2); elle n'agissait, disait-elle, ni par crainte de l'enfer, ni par désir du ciel : elle *aimait,* c'était la première et la dernière raison de sa vie. Or, quand une âme en est là, comment serait-elle resserrée, elle a pour horizon la mer infinie de la bonté de Dieu : plus elle avance, plus la mer s'élargit, *latum mandatum tuum nimis.*

§ VI.

Sainte Thérèse voulait dans la piété une très grande modération. J'ai entendu parler de sainte Thérèse à des personnes du monde, j'ai entendu dire, ou à peu près, que c'était un

(1) Lettre XIX, 1re partie, t. I, p. 165.

(2) *Sonnets,* t. II, 2e série, p. 387.

cerveau exalté, une imagination méridionale, un cœur brûlant, mais un esprit trop impétueux pour que le jugement fût sûr. Ainsi va le monde : le premier forme un jugement absurde, le second le passe au troisième, et l'erreur arrive à l'état de croyance populaire. — En étudiant les ouvrages et la vie de sainte Thérèse, il m'a paru très facile d'arriver à des conclusions opposées à celles du monde. Sans doute, sainte Thérèse était née avec une imagination brillante, un esprit vif, un cœur ardent; mais ce sont là d'admirables qualités qui, dirigées par la sagesse, peuvent produire et ont produit en sainte Thérèse de merveilleux résultats : ardente comme la flamme, elle a senti plus qu'une autre la nécessité de la modération. Son esprit supérieur, son jugement exquis se sont emparés des rênes de l'âme, se sont placés sur le siège comme le cocher des vertus, selon l'expression de saint Bernard, et ce char de feu a marché dans les voies de la prudence. Lisez ce qu'elle a écrit sur les folies de l'imagination, sur les manies des têtes

pieuses et mélancoliques, sur la discrétion du zèle, sur la nécessité de régler les mortifications, de se défier de tout ce qui trouble le calme, altère l'esprit, captive trop la liberté de la raison, et vous comprendrez ce qu'il y avait de mesure, de réserve, de sagesse d'appréciation dans la tête de sainte Thérèse. Elle parle des cerveaux creux qui voudraient donner leurs rêveries comme des inspirations permanentes, des faiblesses d'esprit, des idées fixes qu'on prend pour des visions, elle en parle avec une finesse, une perspicacité, une science de l'âme et du corps qui étonneraient certainement les médecins et les physiologistes. Il paraît que, de son temps, il y avait beaucoup de ces folies, puisque saint Jean de la Croix ne craignait pas de dire : « Je suis effrayé de ce qui arrive maintenant... J'entends chacun s'écrier : Dieu m'a dit, Dieu m'a répondu..., et ils ne voient pas que c'est leur propre esprit qui se répond à lui-même [1]. » Sainte Thérèse portait là comme

(1) *Montée du Carmel,* liv. II, chap. XXIX, p. 195, éd. espag.

en toute chose une réserve, une prudence, que plusieurs personnes appelleraient de l'incrédulité : dans le monde, on la croit visionnaire, et si l'on voulait méditer ses ouvrages, on arriverait plutôt à conclure qu'elle était d'une défiance excessive et d'une prudence trop parfaite : « On ne saurait, dit-elle, prendre trop » de précautions avec nous, dont la faiblesse » de constitution est plus grande qu'on ne » saurait le dire. Un jour, je fus appelée à » juger un de ces cas extraordinaires : les per- » sonnes les plus graves étaient dans l'admira- » tion. Je reconnus sur-le-champ la vérité, » mais je n'osais la dire, car nous vivons » dans un siècle où il faut bien veiller sur » ses paroles... La vérité ne tarda pas à se » faire jour, et l'on reconnut que ces vi- » sions étaient les rêves d'une imagination » en délire ; je pourrais citer plusieurs traits » du même genre. Je me rappelle entr'autres » un pauvre homme malade du cerveau, et » qui avait persuadé à des personnes très ca- » pables qu'il marchait dans des voies extraor-

dinaires (1). » Je me borne à ces simples indications pour constater la lucidité, la réserve, la modération de l'esprit de sainte Thérèse. Cet esprit de modération, elle le voulait en toute chose : dans l'oraison pour éviter la fatigue de corps et d'esprit, dans les œuvres de zèle pour agir avec discrétion, dans les mortifications pour ne point user sa santé, parce qu'elle était convaincue, avec saint Bernard, « que la plus grande ruse du démon pour » perdre les âmes, est de les lancer d'une » manière déréglée dans la voie du bien. »

§ VII.

Sa dévotion était calme et suave. Sainte Thérèse, avec tous les habiles directeurs, était l'ennemie de tous les mouvements brusques et violents imprimés à l'âme : elle croyait, avec raison, que tout ce qui est brusque peut venir

(1) *Fondations*, chap. VIII, p. 49-50.

des nerfs, de l'imagination, de la nature, mais pas de l'Esprit de Dieu, dont le propre est d'agir avec suavité. « Il est nécessaire, dit-
» elle, de mener son âme avec suavité..
» Le joug du Seigneur est suave, et c'est une
» grande affaire de ne pas traîner son âme
» avec tristesse, mais plutôt de la conduire
» avec suavité *pour la mieux perfectionner*...
» Il faut carresser son âme et user d'artifices
» pour ne point l'intimider... Les œuvres di-
» vines sont toutes suaves et pacifiques; ce
» qui est forcé et pénible est nuisible plutôt
» qu'utile : j'appelle forcé toutes les violences
» que nous voulons nous faire (1). » — Remarquez une des expressions de sainte Thérèse : elle veut qu'on conduise son âme avec suavité pour la mieux perfectionner; rien de plus profond que cette pensée. Les âmes superficielles et ardentes croient que le calme est de l'inertie, que la suavité est de l'indolence. Sainte Thé-

(1) Lettre III, 4e partie, t. II, p. 228. — *Sa Vie,* chap. XI, p. 69. — *Chemin,* chap. XXVI, p. 97. — *Château,* 4 dem., chap. III, n° 6, p. 219-220.

rèse, qui connaissait très bien les lois qui président au développement du cœur humain, croyait, au contraire, que le calme est une preuve de perfectionnement, et la suavité un moyen plus sûr d'avancer. Dieu lui-même nous conduit avec respect et suavité, comme il l'affirme dans les divines Écritures; nous ne saurions adopter une méthode de direction plus sûre et plus parfaite.

Non seulement la paix est un moyen de perfectionnement, mais une preuve de perfection. « Maintenant, dit-elle à un de ses con-
» fesseurs, tout est calme en moi, les pensées,
» les désirs, les actes... rien ne trouble ma
» paix et la suavité de mon âme (1). Dans cet
» état, dit-elle ailleurs, tout se passe avec une
» si grande quiétude et avec si peu de bruit,
» qu'il me semble qu'on pourrait le comparer
» à la construction du temple de Salomon, où
» les murailles s'édifiaient en silence : ainsi,
» dans cette âme qui est le temple de Dieu,

(1) Lettre IV, 2e partie, t. II, p. 276-277.

» le Seigneur et l'âme sont dans les délices » d'un profond silence (1). » Ailleurs, et dans mille passages, elle enseigne que cet état de paix et de suavité est tellement le cachet de Dieu, que le démon ne pourrait pas le mettre dans l'âme (2).

§ VIII.

La piété de sainte Thérèse était non seulement pleine de paix, mais d'amabilité extérieure. Saint Thomas remarque, avec saint Augustin, que l'huile qui manquait aux vierges folles était la joie et l'allégresse, *per oleum ipsam lætitiam significari arbitror..., qui ergo non propterea gaudet, quia Deo intrinsecus placet, non habet oleum secum* (3). Or, dit un vénérable

(1) *Château*, 7 dem., chap. III, p. 330. — *Château*, 6 dem., chap. II, n° 7, p. 259; chap. V, n° 6, p. 279; chap. VI, n° 4, p. 283; n° 7, p. 285; chap. VIII, n° 3, p. 295.

2) *Sa Vie*, chap. XXXIX, p. 304.

(3) *Caten. aurea in Math.*, chap. XXV, t. IV, p. 361.

religieux qui a commenté les écrits de la sainte, il est certain que sainte Thérèse a commandé à ses religieuses, en maints endroits de ses écrits, d'avoir toujours une large provision de cette huile de joie (1). Elle avait elle-même tant d'aménité, de grâce et de douce gaieté dans la conversation, qu'elle gagnait tous les cœurs : ses parents la chérissaient plus que leurs autres enfants; ses frères la préféraient aux autres membres de la famille; ses sœurs de religion avaient pour elle une tendresse plus que filiale; elle avait, disent les historiens (2), une telle affabilité, une si grande ouverture et un si grand épanouissement de bonté, qu'elle étonnait tout le monde. Si parfois ses souffrances empêchaient cette aménité de formes, elle le regrettait et s'en accusait avec confusion. Elle n'aimait pas ce qu'elle appelait « les saintetés de mélancolie... » — « Quittez ce visage triste, dit-elle à un saint religieux, car

(1) Note sur le fragm. 43, à la fin des *Lettres*, t. III, p. 335.

(2) Voir les Bolland., *loc. cit.*, nos 6-7, p. 544.

cet air me tue..., je n'aime pas cette mine sauvage... (1) » Dans ses lettres, elle parle de deux religieuses dont le caractère était plein d'aménité; elle dit de la première : « Son ca-
» ractère et son allégresse m'ont réjouie, elle
» m'a rendu la vie pour prier; » et de la seconde : « Cette sœur fait toute notre récréa-
» tion..., c'est quelque chose d'étonnant, que
» sa satisfaction et sa gaieté (2). » Ailleurs elle parle d'une de ses petites nièces qu'elle a avec elle, et elle s'écrie : « C'est l'esprit familier de
» la maison : son père en est comblé de joie,
» et les religieuses en sont ravies, elle a l'ama-
» bilité d'un ange, elle charme nos récréa-
» tions..., j'en suis dans l'enchantement (3). » Elle veut que les Carmélites aient toutes cet esprit d'amabilité; car voici les conseils qu'elle

(1) Lettre LXI, 3e partie, t. II, p. 78, et les notes p. 81. — Lettre XXV, 2e partie, t. I, p. 205. — Lettre XVIII, *ib.*, t. III, p. 22. — Lettre LIX, 3e partie, t. II, p. 60.

(2) Lettre XXIII, 1re partie, t. I, p. 214. — Voir encore Frag. 23, t. III, p. 317, à la fin des *Lettres*.

(3) Lettre VIII, 3e partie, t. I, p. 63.

donne à ses Filles dans le chemin de la perfection : « Mes Sœurs, faites tout ce que vous pourrez, sans offenser Dieu, pour être affables : conduisez-vous avec les personnes que vous verrez, de telle façon qu'elles aiment votre conversation, qu'elles désirent votre genre de vie, et que la vertu ne leur fasse pas peur. Il est très important que les religieuses soient d'autant plus affables qu'elles sont plus saintes..., ainsi elles seront utiles à leurs compagnes et aimées d'elles. Nous devons avoir grand soin d'être affables et de plaire aux personnes avec lesquelles nous vivons, surtout à nos sœurs. »

Dans ses ouvrages, sainte Thérèse porte ce même esprit d'enjouement qu'elle avait dans sa conversation, et qu'elle recommandait à ses religieuses. « Ce que j'admire en elle, dit le saint évêque d'Osma, qui la connaissait intimement, c'est cet esprit, cette habileté, cette grâce, cette supériorité de touche qui brille en ses écrits, tellement que saint Thomas, en peignant la vertu de joyeuseté,

n'aurait pu la peindre avec de plus vives couleurs qu'en prenant sainte Thérèse pour modèle (1). » Cette âme privilégiée, où les dons de la grâce s'étaient si bien fondus avec les qualités supérieures de la nature, semblait vouloir réaliser cette parole de saint Chrysostome : « Il n'y a rien de plus aimable, de plus doux, de plus suave que la vertu, *nihil est virtute jucundius, nihil moderatione suavius, nihil honestate desiderabilius* (2). »

Non seulement sainte Thérèse traçait des règles sûres et profondément sages sur la piété, mais elle savait s'expliquer franchement sur certaines choses que l'on voudrait parfois canoniser. Le religieux qui a commenté ses lettres remarque « que sainte Thérèse avait à l'œil deux sortes de personnes, les fausses dévotes et les mélancoliques, *beatas et melancolicas.* » Elle ne craint pas de s'écrier quelque part : « C'est pitié de voir la gent dévote de

(1) Notes sur la lettre V, 1re partie, t. I, p. 70.

(2) Homélie 12, *In Epist ad Coloss.*, n° 7, t. XI, p. 489.

ce pays. (1) » Ailleurs elle fait la description suivante d'une personne qui se croyait une fort grande sainte : « Elle communiait souvent, elle ne disait jamais de mal de personne, elle avait des suavités dans l'oraison....., elle était très douce, ne se mettait jamais en colère, ce qui est le signe d'une grande perfection..... Au commencement, j'estimais beaucoup cette âme, et je la considérais comme une personne de grande oraison. Mais, après l'avoir connue, je vis qu'elle n'était pacifique que lorsqu'on ne touchait pas à ce qui pouvait l'intéresser; mais, si on atteignait son amour-propre, sa conscience perdait toute sa délicatesse; elle était très susceptible pour les pointilles d'honneur, elle était enivrée d'une profonde estime pour elle-même, elle était d'une curiosité à vouloir connaître tout ce qui se passe..., et d'ailleurs très amie de tout ce qui tenait à ses aises. Elle savait parfaitement dorer *(doraba)* tout ce

(1) Notes sur la lettre LXI, 3e partie, t. II, p. 81. — Lettre XXII, 3e partie, t. II, p. 340.

qu'elle faisait : à l'entendre, ses actions étaient parfaites..... Je ne savais qu'en dire, continue sainte Thérèse, presque tout le monde la regardait comme une sainte..., mais, pour moi, je ne pouvais porter envie à ce genre de sainteté..... Cette personne et deux autres prétendues saintes du même genre m'ont plus fait trembler que les plus grandes pécheresses que j'aie connues (1). »

Voilà, mes chères Sœurs, je ne dirai pas une esquisse de l'âme de sainte Thérèse, mais un léger aperçu d'un petit coin de ce magnifique tableau. Obligé de me restreindre dans un cadre étroit, j'ai voulu du moins embrasser entièrement la partie de l'horizon que je m'étais fixée : nous n'avons, en général, que des idées fort incomplètes sur l'âme de sainte Thérèse; on recueille ça et là quelques sentences isolées auxquelles on donne souvent le sens que l'on veut, mais l'ensemble de cette

(1) *Pensées sur l'Amour de Dieu*, chap. II, n° 19, 2e série, p. 357-358.

belle nature, mais tout ce que Dieu avait mis de grand, de noble, de suave et d'élevé dans son esprit et dans son cœur, on l'ignore généralement; et, des idées incomplètes aux idées fausses, il n'y a qu'un pas facile à franchir. J'ai essayé de présenter un corps de doctrine sur un des points les plus importants de la mystique chrétienne; j'ai réuni, non pas des sentences isolées, mais un ensemble de principes qui se soutiennent en se coordonnant : c'était peut-être le seul moyen d'arriver à une intelligence complète, et par conséquent la seule véritable de l'esprit de sainte Thérèse sur un point donné. Je dis sur un point donné, car, en abordant ce magnifique sujet qu'on appelle l'éloge de sainte Thérèse, je me suis trouvé tout à coup dans une vaste mer, et j'ai dû choisir quelques-unes de ses rives si multipliées pour m'y promener avec vous. J'ai eu peu de chose à faire, les points de vue étaient tout trouvés : ils existent dans les écrits admirables de la sainte, il a suffi de les réunir, et je ne crains pas d'affirmer que, si quelque

abeille mystérieuse recueillait tout le miel qui se trouve dispersé dans les ouvrages de sainte Thérèse, on composerait le livre le plus complet sur la vraie mystique chrétienne, où serait exposée la doctrine la plus suave, la plus sublime, la plus noble, sur les rapports de l'âme avec Dieu. Sainte Thérèse est comme cette héroïne dont parle l'Écriture, qui avait un cœur de femme avec toute la tendresse délicate, la perspicacité et la finesse de sa nature, mais qui avait su greffer sur cette tige si féconde, la force, l'énergie et la raison d'une âme virile. Je termine par cette parole de l'Écriture, qui résume brièvement et avec une rare perfection toutes les qualités de sainte Thérèse : *feminæ cogitationi masculinam animum inserens* (1).

(1) II Mach., VII, 21.

TROISIÈME SERMON

SAINTE THÉRÈSE

SIMPLICITÉ, FACILITÉ, DOUCEUR DE L'ORAISON

D'après l'enseignement de sainte Thérèse.

TROISIÈME SERMON

SAINTE THÉRÈSE (1)

SIMPLICITÉ, FACILITÉ, DOUCEUR DE L'ORAISON

D'après l'enseignement de sainte Thérèse.

Clara est et quæ nunquam marcescit sapientia, et facile videtur ab his qui diligunt eam, et invenitur ab his qui quærunt illam..... et ostendit se illis hilariter. (Sag., VI, 13-17.)

La sagesse est claire et ne se flétrit jamais : elle se découvre facilement à ceux qui l'aiment; ceux qui la cherchent la trouvent, et elle se montre à eux avec un visage riant.

UNE des qualités les plus merveilleuses et les plus divines de l'Évangile, est un mélange de simplicité et de grandeur, d'élévation et de voies à la portée de

(1) Prêché en 1861.

tous; ce qu'il y a de plus grand dans la religion est en même temps ce qu'il y a de plus simple, ce qui semble le plus haut est de facile ascension. Il suffit de trouver une route secrète que connaît et pratique l'amour.

De même dans les nobles caractères formés par l'Évangile : ils possèdent les sublimes contrastes de la vérité infinie. Quand on les regarde de certains côtés, leur tête se perd dans les hauteurs inaccessibles de la science et de la foi; mais ils ont des pentes insensibles qui touchent et conduisent doucement aux vallées de ce monde. Ainsi Dieu a voulu les choses et les hommes qui sont à lui, afin que tout fût concilié, les droits de la vérité en même temps que les saintes exigences de la charité; afin que la vérité demeurât ce qu'elle est, grande, forte et sublime, et qu'elle conservât néanmoins ce caractère de simplicité et de popularité qui fait de la vérité une chose commune et vulgaire, à l'usage de tout le monde, comme l'eau claire et limpide qui prend sa source dans les montagnes élevées, et qui, des hauteurs d'où elle

vient, s'élance avec plus de force pour arroser les plaines.

Sainte Thérèse possède éminemment ce double caractère de la vérité et de l'amour; on pourrait facilement le montrer par l'ensemble de sa vie, mais ce serait une œuvre de longue haleine, qui dépasserait de beaucoup les limites d'un discours. Je restreins ma pensée à un des coins de ce vaste tableau, et encore je laisserai dans l'ombre ce que quelques-uns appelleraient la partie la plus élevée. Sainte Thérèse a été avant tout une âme d'oraison : l'oraison était sa vie, sa lumière, sa nourriture, c'était sa respiration habituelle. Mais ce que plusieurs ignorent, c'est que sainte Thérèse est un des maîtres de la vie spirituelle qui s'est attaché à présenter l'oraison comme une chose simple, facile et dont la pratique doit être vulgarisée dans toutes les conditions de la vie humaine.

Je ne parlerai donc pas des états extraordinaires de sainte Thérèse, de ses délices ineffables dans l'oraison, de son union suprême

avec l'amour infini, et de ces flammes divines qui brûlaient son cœur séraphique. Ce serait là assurément un sujet magnifique à traiter, et les admirables descriptions que la sainte elle-même nous a laissées, rendraient la tâche moins difficile qu'elle ne semblerait au premier coup d'œil. Je préfère aujourd'hu :aborder des questions moins élevées et plus faciles : j'aime mieux montrer, dans la vie et les enseignements de sainte Thérèse, cette pelouse verdoyante qui tapisse le flanc de la montagne, et qui, lorsqu'on veut la suivre, conduit, par une insensible gradation, jusqu'aux cimes les plus élevées de l'amour et de l'union divine.

Choisissons donc spécialement, dans l'enseignement de sainte Thérèse, ce qui peut aplanir les voies de l'oraison. Ce sera le sujet de cet entretien, et si je voulais résumer ma pensée, je la formulerais ainsi : simplicité, facilité et douceur de l'oraison étudiées dans les écrits de sainte Thérèse.

« Il est des personnes, dit sainte Thérèse, » que le nom seul d'oraison glace d'effroi (1). » — En effet, quand on parle d'oraison devant certaines personnes du monde, on leur donne comme une fièvre d'effroi : autant vaudrait leur dire de se renfermer derrière des grilles, de revêtir l'habit de bure, et de jeûner au pain et à l'eau. L'oraison, mais c'est pour elles tout un épouvantail! et celles qui veulent bien consentir à soupçonner la perfection et la grandeur de cette vie divine, la relèguent comme une chose impossible au vulgaire, et la confinent dans les couvents : tout au plus en permettent-elles l'usage à ces âmes à moitié cloîtrées dans le monde, auxquelles il faut bien concéder quelques occupations, et laisser de pieuses illusions, comme un faible dédommagement aux sacrifices de leur vie.

Et cependant, mes Frères, qu'est-ce que l'oraison? C'est l'union à Dieu, c'est-à-dire à

(1) *Chemin*, c. XXIV, p. 89, édition espagnole de Barcelone.

l'être le meilleur, le plus aimable, le plus familièrement doux, le plus maternel. L'oraison! c'est sur la terre le commencement du ciel. Voyez ce petit enfant qui se réveille le matin, il ouvre ses yeux, il sourit, il tend ses petits bras à sa mère, qui était là pour veiller sur son sommeil, et qui répond aux avances de son nouveau-né par les plus tendres caresses. Ainsi l'âme se réveille le matin, elle sort d'un sommeil où son cœur veillait toujours, elle regarde Dieu, et se projette en lui par un mouvement aussi simple que doux. Non, dit saint Jean de la Croix, il n'y a point de caresses de mère penchée sur le berceau de son enfant, qui puissent nous donner une idée de l'intimité et de la tendresse de ces relations. D'après cette définition, il semble que l'oraison ne devrait effrayer personne, et je puis en toute vérité lui appliquer les paroles de mon texte : « La sagesse est claire et ne se flétrit jamais; elle se découvre facilement à ceux qui l'aiment; ceux qui la cherchent la trouvent, et elle se montre à eux avec un visage riant, *ostendit se illis hilariter*.

Que faut-il donc pour faire oraison, et quelles opérations sont nécessaires? Se creuser la tête, se torturer l'imagination, chercher de belles maximes dans son cerveau, pour les faire éclore devant Dieu comme des fleurs artificielles qui n'ont ni vie, ni parfum? Que faut-il pour faire oraison? Renoncer à ses devoirs de société, se retirer dans un cloître, ou du moins vivre dans le monde comme une religieuse? Rien de tout cela n'est nécessaire, et même plusieurs de ces choses seraient nuisibles et condamnables. Pour faire oraison, il suffit d'avoir un cœur d'enfant et de l'ouvrir devant Dieu : ce qui en sortira sera nécessairement agréable au Seigneur. Il suffit d'avoir de la bonne volonté, et quand même le cœur, l'âme, l'imagination, tout dans l'être serait réduit à l'état de fontaine desséchée, il suffit de dire à Dieu : Mon père, voyez ma misère et ma pauvreté, et venez à mon aide, *vide humilitatem meam, et eripe me* (1). Dites cette

(1) Ps. CXVIII, 153.

simple parole, puis arrêtez-vous à la savourer, à vous asseoir dans la confiance en Dieu, et votre oraison est excellente. — Je ne craindrai même pas de m'adresser à vous, mon Frère, vous qui peut-être êtes engagé dans les liens du péché, et je vous dirai que vous pouvez, que vous devez même faire oraison. Mettez-vous, comme le publicain, à la porte du temple, frappez-vous la poitrine en disant : Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur. Et déjà votre oraison aura percé les nuées du ciel pour retomber en rosée de miséricorde, *nubes penetrabit.*

Écoutons maintenant et suivons pas à pas l'enseignement de sainte Thérèse : « Dès le principe, dit-elle, il est essentiel qu'on marche avec allégresse et liberté (1). » N'est-ce point le contraire que pratiquent certaines âmes ? Avant d'entrer dans le chemin de l'oraison, il en est qui semblent mettre un crêpe sur leurs

(1) *Sa Vie*, c. XIII, p. 74.

facultés, comme si notre Dieu n'était pas le Dieu des saintes joies, comme si le plus grand bonheur de l'âme ne devait pas être de s'unir à Dieu. On dirait au contraire que ces âmes marchent sur des épines, tellement les mouvements de leur cœur sont pénibles, difficiles, embarrassés : au lieu d'éloigner doucement ces mille ramifications qui, dans le principe surtout, tiennent l'âme engagée dans les agitations de ce monde, au lieu de supporter avec calme les plaies de leur cœur en attendant que le Seigneur les guérisse successivement, elles marchent avec la tristesse et la préoccupation naturelle à des êtres qui sont effrayés dans des voies inconnues. Elles ont oublié que si, d'après les préceptes du divin Maître, nous devons mettre de la joie et de l'allégresse extérieure même dans nos pratiques de pénitence, à plus forte raison quand il s'agit de s'unir à Dieu par les liens les plus intimes de la confiance et de l'amour.

Sainte Thérèse ajoute qu'il faut marcher avec liberté. Une âme est libre, quand, semblable

à l'oiseau, elle prend son vol, sans que rien la retienne, et quand elle plane sur les choses de la terre, allant d'une extrémité du ciel à l'autre avec la sécurité de la paix. Une âme est libre, quand elle aime Dieu, et laisse flotter les rênes de l'amour libre! Une âme qui est embarrassée dans les filets du vice, n'est pas libre : car le péché est le plus grand obstacle à la liberté intérieure. Mais j'ai le bonheur de parler à des personnes qui vivent habituellement dans l'éloignement des fautes graves; je ne m'arrêterai donc point à cette cause principale de la tyrannie intérieure, et après l'avoir signalée en passant, je reporterai votre attention sur d'autres causes de l'esclavage des âmes.

Une âme qui est resserrée par la crainte, agitée par l'inquiétude, échauffée par les ardeurs de l'imagination, submergée dans les détails d'un formulaire exagéré, une âme ainsi disposée n'est pas libre : elle est enchaînée, elle n'est plus dans les conditions de sainte Thérèse, allégresse et liberté d'esprit : deux qualités qu'elle réclame expressément au début

même de la voie d'oraison, dès les premiers degrés de l'échelle mystique, et sans lesquelles l'âme n'aura ni discrétion ni sagesse. Or sainte Thérèse aurait mieux aimé qu'on renonçât à l'oraison que de s'y engager sans lumière ni discrétion (1).

Sous ce rapport, il peut exister quelques abus, qu'on me permettra de signaler, afin d'aplanir de plus en plus les voies à ce saint exercice. On rencontre des âmes qui, pour mieux faire oraison, veulent trop exciter les mouvements sensibles, ou bien se surchargent de prières vocales, deux défauts qui nuisent essentiellement à la liberté et à la joie de l'esprit. Plusieurs confondent les sens avec l'âme, l'imagination avec la volonté, je dirai même confondent le cœur sensible, l'organe extérieur, avec les sentiments dont il est le symbole. Aussi les voit-on quelquefois s'exciter le sang, se monter le cerveau sur un diapason de plus en plus élevé, s'exalter l'imagination,

(1) *Vie*, c. XIII, p. LXXXI, n° 12.

tendre les cordes nerveuses et donner à ces états violents le nom de voies sublimes et parfaites, et prendre cette fournaise volcanique pour un excellent état d'oraison. C'est un état de fièvre et quelquefois de maladie morale, voilà le nom qui leur convient. Sainte Thérèse veut que, dans le cas même où ces mouvements seraient occasionnés par la grâce, on les tempère et qu'on les gouverne avec une grande prudence : « La raison, dit-elle, doit tenir la bride pour calmer ces mouvements impétueux, dans la crainte qu'ils ne soient en grande partie l'ouvrage des sens et de la nature. Aussi faut-il calmer l'âme, comme le petit enfant, par une caresse d'amour, et la porter à aimer Dieu d'une manière suave, et non pas avec une impétueuse violence... Il faut dans les commencements une grande discrétion, afin d'accoutumer l'esprit à n'agir qu'avec douceur et intérieurement, et à éviter avec soin tout ce qui n'est qu'extérieur (1). »

(1) *Vie*, c. XXIX, nos 7, 8, p. 200, 201.

Il en est d'autres qui troublent leur oraison par une surabondance de paroles, et qui noient leurs sentiments dans un déluge de mots, comme si l'amour au contraire ne devenait pas plus silencieux, à mesure qu'il devient plus profond. « Le Seigneur, dit sainte Thérèse, ne se soucie nullement que nous nous rompions la tête, en lui faisant de longs discours (1). » Les paroles ont leur utilité, quand elles servent à l'amour, mais elles doivent être employées avec la réserve de la sagesse. A mesure que l'âme avance, elle n'a plus de paroles, elle n'a plus que cette parole intérieure formée d'amour et de confiance, qui finit par envahir l'âme tout entière, qui finit par être l'âme elle-même, l'âme devenue une sorte d'oraison vivante, une parole enflammée. Alors se réalise parfaitement une pensée de saint Thomas, que la créature est la voix du Verbe, *vox Verbi*. Sa seule présence devant Dieu est une parole ardente, enflammée, une

(1) *Chemin*, c. XXIX, p. 107.

parole qui dit tout en un mot, qui dit tout sans rien dire, qui dit tout en s'écriant : me voici, *respondit.: ecce adsum* (1). » Dieu n'a qu'un Verbe, dit saint Jean de la Croix, il n'a qu'une parole infinie, et il la répète toujours dans un éternel silence (2) » : Cette parole est l'hymne du ciel. Ainsi l'âme élevée finit par n'avoir qu'un mot, ce mot est comme un fragment, une image incomplète du Verbe primordial : et plus l'âme est silencieuse, continue saint Jean de la Croix, plus cette parole de l'éternité, qui n'est autre chose que la sagesse du Père, se fixe et se perfectionne en elle.

Continuons l'enseignement de sainte Thérèse : « Il faut, dit-elle, caresser son âme, employer toutes sortes d'artifices, pour l'amener peu à peu, et ne point l'intimider (3). » Il me semble, mes Frères, que l'oraison aurait beaucoup plus de partisans, si l'on procédait

(1) Gen., XLVI, 2.
(2) *Avisos et sentent.*, n° 284, p. 557.
(3) *Chemin*, c. XXVI, p. 97.

ainsi; si, au lieu d'effrayer les pauvres âmes, d'effrayer sa propre âme, on s'efforçait de prodiguer des caresses pour montrer la douceur, la facilité, la simplicité de l'oraison; si l'on employait de pieux artifices, afin d'adoucir ce qu'il peut y avoir de pénible pour la nature dans les premiers pas de ce saint exercice. Alors les âmes, si fatiguées des secousses de la vie, accourraient en foule, semblables à ces oiseaux qui viennent chercher de la fraîcheur et de la nourriture dans un jardin émaillé de fleurs, couvert de fruits et de frais ombrages. Il faut, répéterai-je avec sainte Thérèse, caresser son âme, employer toutes sortes d'artifices pour l'amener peu à peu, et ne point l'intimider. Dites-moi, mon cher Frère ou ma chère Sœur qui m'entendez, je crois que vous avez une frayeur instinctive de l'oraison; cette seule pensée vous fatigue les nerfs et vous préoccupe tristement. C'est tout simple : au lieu de caresser votre âme pour la conduire à Dieu, vous allez peut-être chaque matin la saisir comme un prisonnier que l'on conduit à

son juge, vous voulez la mener à l'oraison comme un élève à qui l'on impose une leçon difficile ou bien un devoir embrouillé : alors votre âme s'est cabrée comme un coursier indomptable, et elle se cabrera toutes les fois que vous lui parlerez d'oraison. Croyez-moi, comprenez mieux ce saint exercice, faites-le mieux comprendre à votre âme, et la pauvre affligée reviendra avec confiance, semblable à ce coursier indompté qui se calme au contact d'une parole douce et d'une main intelligente et sage.

Qu'est-ce donc alors que l'oraison, puisqu'elle est si simple et si facile? Sainte Thérèse va encore faire la réponse.

« Dans l'oraison, il faut traiter avec Dieu comme avec un père, un frère, un époux...; l'oraison, dit-elle ailleurs, est une affaire d'amitié avec Dieu (1). » Mes très chers Frères, est-on jamais embarrassé pour parler à un

(1) *Chemin*, c. XXVIII, p. 101. — *Vie*, c. VIII, p. 47.

père, à un frère, à un ami, à un époux, surtout quand toutes ces nuances de la tendresse humaine sont élevées à un très haut degré? Pourquoi donc serait-il difficile de parler avec Dieu? N'est-il pas le père, la mère, le frère, l'ami, l'époux par excellence? N'est-il pas plus tendre que tous les amis et toutes les mères ensemble? Si en Dieu, vous ne considériez que le maître et le souverain, si vous ne vous rappeliez que les éclairs et les foudres du Sinaï, je comprendrais vos craintes. Mais le Dieu de l'Évangile est avant tout un père et une mère pour ceux qui l'aiment, et un père et une mère, comme on n'en a jamais vu, comme on ne saurait les imaginer! Il a recueilli en son cœur tous les trésors de l'amour pour les mettre à notre dispositon; et c'est surtout dans l'oraison qu'il communique ses faveurs. Il a condensé en lui tous les abîmes de la tendresse et de la miséricorde, et nous devons aller les puiser en son cœur, comme un voyageur qui serait fatigué de ne trouver dans les plaines que ces petites gouttes d'eau auxquelles

on a donné le nom de rivières, et qui s'élancerait à toutes voiles sur le grand Océan.

Je vous entends me faire une objection : mais je ne sais rien dire à Dieu. Tant mieux en un sens, votre oraison n'en sera peut-être que plus parfaite. « Il ne s'agit pas de beaucoup parler, ni de beaucoup penser, dit encore sainte Thérèse, il s'agit de beaucoup aimer (1). » Si vous saviez bien dire, vous vous perdriez peut-être dans les labyrinthes d'une parole aussi creuse que sonore, vous vous amuseriez vous-même, comme il arrive quelquefois aux personnes pieuses, vous vous amuseriez par de puériles complaisances, par des jeux de paroles et des calculs minutieux. — Vous ne savez rien dire! — Tant mieux! Votre oraison sera plus excellente : vous reconnaîtrez votre misère et votre néant, vous direz à Dieu que vous n'êtes rien, et que cependant vous voulez être son enfant; vous le lui répéterez pendant une demi-heure ou une

(1) *Château*, 4 demeure, c. 1, n° 7, p. 209.

heure, et jamais peut-être vous n'aurez été plus près du cœur de Dieu. « La simplicité d'un berger bien humble, et qui en dirait davantage s'il en savait davantage, dit sainte Thérèse, est plus agréable à Dieu que la sublimité et l'élégance des plus fameux savants, lorsque l'humilité leur manque (1). » — Soyez donc comme le petit berger de la montagne, et Dieu sera content, plus content que si vous arriviez paré des atours de la mondanité mystique, c'est-à-dire de mille pensées subtiles, et de mille compliments apprêtés, où l'âme laisse souvent la moitié de son bon sens, de son amour, de son humilité.

Vous ne savez pas parler à Dieu! Eh bien, ne lui dites rien : contentez-vous de le regarder. Il est des regards de l'âme qui sont des flèches ardentes; il est des regards qui contiennent toute une vie, tout un cœur dans un simple coup d'œil! Regardez Dieu ainsi, et Dieu vous regardera; regardez Dieu, puis re-

(1) *Chemin*, c. XXII, p. 84.

posez-vous à ses pieds : il est possible que vous vous releviez transformé en séraphin. Jésus-Christ a regardé saint Pierre, et saint Pierre est devenu le chef des Apôtres, de traître qu'il était. Saint Paul a regardé Dieu sur le chemin de Damas : sur son cheval, il était un violent persécuteur; il s'est relevé, l'apôtre par excellence : « Sans se parler, sans se faire signe, dit sainte Thérèse, les personnes qui s'aiment se comprennent dans un regard (1). Je ne vous demande, disait-elle à ses Filles, ni pensées, ni méditations, ni subtiles considérations : je ne vous demande qu'une chose, regardez Dieu (2). »

O doux regard de Dieu, vous avez plus fait pour convertir et aimanter les âmes, que tous les efforts de l'esprit humain, alors même qu'il s'applique aux plus saintes choses. O mon Seigneur et mon Dieu, qu'il fait bon vous voir et être vu de vous! Tout le ciel est dans ces

(1) *Vie*, c. XXVII, p. 183.

(2) *Chemin*, c. XXVI, p. 94.

paroles, voir et être vu! pénétrer l'essence divine et en être pénétré! Sur la terre, ô mon Dieu, ce sont des éclairs voilés, le nuage est toujours là, puis la mobilité de tout ce qui tient à l'exil. Et cependant que de joies dans un seul de ces éclairs! Que de richesses tombent dans une âme, quand vous lui faites l'aumône d'un seul de vos regards! Que d'amour aussi, ô mon Dieu, que d'amour et de confiance dans le regard intime de ces âmes qui sont vos épouses, quand, le cœur blessé d'amour, elles se retournent vers vous, en vous disant : vous m'avez blessée par votre œil divin, vous m'avez blessée... et je me retourne vers vous, afin que la blessure soit encore élargie : *vulnerasti cor meum, in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui* (1).

Je ne sais si je me trompe, mes très chers Frères, il me semble que si cette doctrine sur l'oraison, telle que l'a formulée sainte Thérèse, était plus connue, des légions d'âmes pratique-

(1) Cant., IV, 9.

raient avec bonheur ce saint exercice; des légions d'âmes qui s'en tiennent éloignées, sous prétexte que c'est une chose difficile, impossible, et que leur tête ne suffirait pas à toutes ces hautes contemplations; comme si l'oraison était une affaire de tête et non pas de cœur; et encore le cœur d'un petit enfant, d'un petit berger, pour me servir de l'expression de sainte Thérèse.

D'autres diront : je ne puis méditer, mon esprit s'y refuse, mon imagination est d'humeur revêche. A peine me suis-je mis en la présence de Dieu, que mes facultés, semblables à des coursiers sauvages, s'en vont à travers les campagnes : impossible de fixer mon esprit à un sujet quelconque, je me fatigue l'âme, et je sors de cet exercice tout perclus et sans aucun fruit spirituel.

J'espère, mes très chers Frères, n'avoir point atténué une difficulté pratique qui se rencontre tous les jours. Pour en comprendre la solution, rappelons brièvement qu'il existe plu-

sieurs degrés d'oraison, plusieurs manières de faire son oraison. La méditation est le premier degré, celui qui touche de plus près la terre, non point qu'on l'abandonne toujours complètement dans les voies les plus élevées, mais alors ce n'est plus la voie ordinaire. — Au commencement surtout et pour former les âmes encore novices, pour les accoutumer à monter les degrés de l'échelle, on les habitue à méditer un sujet, à l'examiner avec détail à la lumière de l'entendement, à en parcourir toutes les faces les unes après les autres, afin d'en extraire quelques sentiments affectueux. Pour opérer avec plus de sûreté, on a tracé des méthodes, des voies à suivre; ces méthodes sont comme des chemins variés qui côtoient la montagne pour arriver au sommet. Mais il est des âmes qui ne peuvent pas méditer, c'est-à-dire qui ne peuvent pas toujours arrêter leur esprit à un sujet déterminé. Leur imagination se cabre aussitôt, et le temps de leur oraison se passe à un exercice pénible, qui ressemble assez à celui d'un cavalier qui

essaie, mais inutilement, de dompter sa monture rebelle; ou bien aux efforts laborieux d'un pilote qui veut aborder à la côte par un vent furieux et contraire. La difficulté ou plutôt l'impossibilité de la méditation peut avoir une autre cause bien différente : l'énergie de l'amour qui se précipite et ne peut pas s'emprisonner dans des formes pleines de lenteur.

Ces courtes notions établies, nous dirons qu'on peut faire une excellente oraison, sans pouvoir méditer, que la méditation est même en général l'œuvre des commençants, et qu'il est des degrés beaucoup plus parfaits. A mesure qu'on monte dans ces régions de l'amour, tout dans l'oraison devient calme, paix, silence, amour et quiétude. L'âme se donne à Dieu, et quand on aime ardemment, il n'y a ni méthode, ni méditation, avant de se donner. L'âme se précipite comme le fleuve qui tombe dans la mer : il n'y a guère d'autre méthode. Sainte Thérèse avoue, en plusieurs endroits de ses écrits, qu'elle ne pouvait pas méditer : son entendement et son imagination étaient comme

liés malgré elle; alors elle se mettait dans la barque de l'amour, elle se reposait sur le sein de Dieu, et laissait le flot divin la porter là où faisait signe la volonté du Tout-Puissant. Elle dit ailleurs que plusieurs des plus saintes religieuses qui vivaient avec elle, étaient dans le même cas et suivaient la même voie. Non seulement la sainte ne déprécie pas ces sublimes allures de l'âme, mais elle les a en grande estime : elle reconnaît même que, dans cet état, Dieu fait souvent à une âme plus de grâces en un seul jour, qu'elle ne pourrait en acquérir en plusieurs années de simple méditation (1).

Ces principes, nous l'avons dit, peuvent s'appliquer à deux sortes de personnes. Il en est dont l'esprit répugne instinctivement à une méditation suivie, soit fatigue habituelle ou transitoire, soit préoccupation naturelle. Elles ne savent que dire, leur esprit est comme une

(1) *Vie*, c. IV, p. 19; c. XIII, p. 79. — *Lettres*, 2e part., t. II, p. 299, et Lettre I, Bouix. — *Chemin*, c. XVII, n° 2, p. 62. — *Château*, 6 demeure, c. VII, p. 289-293.

source aride et desséchée, elles n'y trouvent pas une seule goutte d'eau pour arroser leur jardin. Que faire en pareil cas? Ne point se décourager, dit sainte Thérèse (1), mais plutôt se réjouir, se reposer auprès de la source aride, demeurer tranquille auprès de Notre-Seigneur, et le charger d'arroser lui-même le jardin. Pauvre âme désolée! connaissez-vous la principale et vraie cause de votre mal? C'est l'inquiétude et le trouble. Si vous demeuriez simplement auprès de Notre-Seigneur, comme l'enfant fatigué qui reste près de sa mère, qui ne sait rien dire, et cependant dit tout par son attitude et son regard plein d'angoisses, d'amour et de confiance; si vous saviez simplement dire à Dieu : mon Dieu, je vous aime, puis rester sur la saveur de cette parole, comme on reste sur le goût d'une excellente liqueur, vous auriez fait une oraison parfaite; vous n'auriez pas médité, mais vous auriez aimé, vous n'auriez pas fatigué votre cerveau

(1) *Sa Vie*, c. XIV et XV.

par une multitude de considérations au moins inutiles, et vous vous seriez reposée en Dieu, de ce repos qui engraisse et répare les forces, *in requie opulenta* (1).

Le second obstacle à la méditation proprement dite, c'est le degré de l'union à Dieu, c'est l'âme qui s'élève et se perfectionne dans l'amour. A mesure qu'on avance dans l'amour de Dieu, tout se simplifie dans l'âme, on a moins besoin de paroles, de méditations, de formes, de considérations. Tout devient simple et limpide comme l'eau qui sort du rocher; tout devient pur, invisible et sans mélange de parties étrangères, comme le rayon de soleil qu'on apercevait d'abord facilement, quand il se jouait au milieu des atomes voltigeant dans l'air, et qu'on découvre d'autant moins qu'il devient plus pur et plus semblable à sa source. Alors l'âme n'éprouve plus le besoin d'agir, elle sent un besoin infini de recevoir, de se donner, de se reposer, de demeurer sur le

(1) Isaïe, XXXII, 18.

sein de Dieu, et de savourer en silence le lait de son amour. — Que dirons-nous à ces âmes, sinon que mille fois heureux, riche et magnifique est l'héritage qui leur est échu! Conseiller à ces âmes de revenir à la méditation, ce serait dire à l'aigle qui plane et s'abreuve de lumière, de redescendre pour essayer encore le premier battement de ses ailes au milieu des buissons de la vallée.

Écoutons les deux maîtres si excellents en cette matière, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix : je me borne à quelques extraits que je choisis entre mille autres; il faudrait un volume de citations pour faire connaître l'admirable variété de leurs pensées sur ce sujet. « Dans l'oraison de quiétude, l'âme ressemble à un petit enfant à la mamelle, que sa mère caresse doucement dans ses bras, se plaisant à distiller le lait dans sa bouche, tellement qu'il y coule en abondance, et qu'il la remplit tout entière sans qu'il remue seulement ses petites lèvres. Ainsi, dans une paix profonde, la volonté s'enivre d'amour, sans

l'aide et le concours de l'entendement : connaissant, parce qu'ainsi le veut Notre-Seigneur, qu'elle est avec lui, sans y avoir pensé; savourant ce lait délectable dont il répand en elle les douceurs, et voyant que c'est sa main divine qui le lui verse à grands flots; jouissant de ces délices, sans désirer connaître comment elle en jouit, ni même quel est ce bien dont elle jouit... Que si elle s'engage au contraire dans une espèce de lutte avec l'entendement, le voulant forcer à la suivre et à prendre part à ces célestes jouissances, il arrive que, divisant ainsi son attention, elle l'affaiblit, et laisse répandre ce lait divin dont elle était abreuvée et nourrie (1). »

« Il faudra, dit saint Jean de la Croix, laisser la méditation quand on verra l'âme se plaire à demeurer seule avec Dieu, dans une attention amoureuse, sans particulière considération, jouissant de la paix intérieure, de la quiétude, du repos, sans actes, ni exercice des puis-

(1) *Chemin*, c. XXXI, n° 8, p. 115.

sances intérieures, c'est-à-dire de la mémoire, de l'entendement et de la volonté..., et quand l'âme essayant de méditer, se trouve aussitôt dans cet état de paix, sans pouvoir suivre sa résolution première (1). » — « Il faut alors conduire l'âme d'une manière tout opposée à la première. Auparavant on lui donnait une matière pour méditer, et elle méditait : maintenant, qu'on lui ôte cette matière et qu'elle ne médite plus, car ainsi que je l'ai dit, elle ne le pourrait quand elle le voudrait, et ce serait pour elle une source de distractions... Si l'âme désire alors agir par elle-même et faire autre chose que de pratiquer l'attention passive, amoureuse, très passivement et très tranquillement, sans faire d'actes discursifs comme auparavant, elle met obstacle aux biens que Dieu communique dans la connaissance amoureuse... car cette faveur de Dieu est tellement élevée et infuse, qu'elle ne peut être renfermée en des

(1) *Montée du Carmel*, t. II, c. XIII, p. 144; c. XV, p. 150, édit. de Pampelune, p. 1774.

méthodes étroites et imparfaites... Plus l'âme marchera dans cette voie, plus promptement elle arrivera à cette tranquillité pleine de repos, et plus l'esprit de la divine sagesse se répandra en elle abondamment, esprit amoureux, tranquille, solitaire, pacifique, suave et ravisseur des esprits. L'âme se sentira parfois ravie, blessée avec une douce sérénité, sans savoir par qui, ni d'où, ni comment... Un tant soit peu de ce que le Seigneur opère dans l'âme en cette sainte oisiveté est un bien inestimable, et au-dessus de tout ce que l'âme peut imaginer (1). »

Il nous reste, pour suivre notre plan, à examiner la question des sécheresses et des distractions.

Cette vie est une épreuve ; c'est une fournaise où l'or pur de l'âme, ce métal natif et précieux qui vient du ciel, doit se purifier, se

(1) *Vive flamme d'amour.* — Cant., III, § 6, p. 515. — *Ib.*, § VII, page 517. — Voir encore, § XV, p. 524.

séparer, s'isoler des matières étrangères : de là des coups de feu qui fondent le métal, chassent les scories et préparent l'œuvre divine. Notre âme est du blé jeté en terre : elle est comme le froment exposé à toutes les vicissitudes de la température. Après le soleil, vient la pluie; après la chaleur, le froid; après le temps doux et calme, les violences de l'orage. Il en est de même, et pour des raisons supérieures, dans le monde des âmes : dans les relations les plus douces au cœur, dans les rapports intimes avec Dieu, ces vicissitudes et ces variations existent; sans doute, elles n'atteignent pas la volonté, mais elles la contristent en l'éprouvant. De là des états de sécheresse, de trouble, d'angoisses, de distractions pénibles et crucifiantes, qui établissent comme des nuages sombres et froids entre l'âme et Dieu. Sainte Thérèse n'était pas à l'abri de ces agitations et de ces ténèbres. Écoutons-la pour notre consolation. « Bien des fois, je l'avoue, j'aurais préféré la plus rude pénitence au tourment de me recueillir pour l'oraison. C'est un fait cer-

tain : j'avais un combat à outrance à soutenir contre le démon ou ma mauvaise habitude, pour me rendre à l'oratoire; et je me sentais saisie, en y entrant, d'une tristesse mortelle. Je faisais néanmoins effort sur moi, et Dieu venait enfin à mon secours... [1] » Ailleurs, elle dit que le démon l'agitait de tant de pensées, qu'elle ne pouvait songer à autre chose; et qu'elle ressentait dans l'âme une affliction, une obscurité et des ténèbres impossibles à décrire [2].

Les délices de la vie spirituelle ont un immense avantage pour l'âme : c'est la lumière et la chaleur pour la plante; c'est le vent qui enfle la voile, quand l'âme, semblable à une gracieuse nacelle, s'élance sur le vaste océan. Aussi Dieu prodigue souvent ses délices à ses amis : quelquefois même il les inonde, et il verse sur eux ses bienfaits avec la même richesse et surabondance que les rayons de lumière sur la nature. Tout baigne dans la joie,

(1) *Vie*, c. VIII, n° 5, p. 49.

(2) *Vie*, c. XXXVI, n° 4, p. 263.

mais une joie qui n'est pas de ce monde, tout est plongé dans une mer de saintes et divines voluptés : les sens, le corps, l'âme, l'intelligence, la mémoire, la volonté. C'est le commencement du ciel. Aussi saint Augustin disait : « Seigneur, vous faites entrer parfois mon âme dans les ardeurs d'un amour extraordinaire, vous répandez en elle une inexprimable douceur, et si vous l'augmentiez encore, ce serait quelque chose qui n'appartiendrait plus à cette vie (1). » — « Dans ces états, dit sainte Thérèse, Dieu veut que l'âme s'abandonne uniquement à l'ivresse de son bonheur. Il ne lui demande qu'un simple consentement aux grâces dont il la comble, et un abandon absolu au bon plaisir de la véritable sagesse. Il est certain qu'il lui faut pour cela du courage : car parfois elle se sent tressaillir d'une joie si excessive, qu'elle n'a plus, ce semble, qu'un faible lien à briser pour sortir de son corps (2). »

(1) *Confess.*, l. X, c. XL.

(2) *Sa Vie*, c. XVII, n° I, p. 103.

Mais dans l'économie ordinaire de la grâce, ces états ne durent pas indéfiniment. L'âme, cette plante divine, et pour les mêmes raisons que les plantes terrestres, l'âme a besoin de passer par la saison des frimas, des neiges, des vents et des tempêtes. Elle s'accoutumerait peut-être aux délices de l'amour, elle s'y accoutumerait pour s'y complaire, pour y prendre un plaisir séparé de l'amour, elle y contracterait, à cause de son infirmité, une sorte de mollesse spirituelle qui nuirait à son avancement. — Notre corps lui-même peut être la cause ou l'occasion de ces changements : il appesantit l'âme, selon l'expression de nos livres saints, *aggravat animam*, il lui met les fers aux pieds, il l'empêche de voler vers l'objet de ses désirs. Par cette triste et mutuelle correspondance qui existe entre les deux parties de notre être, les humeurs de la partie matérielle réagissent sur l'élément spirituel, et la migraine de la tête a plus d'une fois occasionné une pesanteur et un malaise semblable dans les régions de l'intelligence et

du cœur. — Ces changements peuvent aussi venir de nos imprudences, de nos trop grandes agitations, de nos fatigues de corps et d'âme dans les choses spirituelles, ou bien encore de notre peu de détachement, de nos recherches d'amour-propre et de vanité. Alors un nuage se forme à l'horizon après un temps parfaitement calme et serein : ce nuage augmente successivement, il couvre peu à peu le ciel de l'âme, tout devient sombre et triste dans ces contrées naguère épanouies sous les brillantes clartés d'un printemps spirituel : quelquefois même l'orage gronde, l'éclair sillonne la nue, la foudre éclate.

Que faut-il faire à cette heure de l'angoisse? Il faut demeurer fidèle à Dieu, reconnaître ses fautes, s'il nous en reproche quelques-unes, nous humilier de nos misères, rester calme et plein de confiance. Il faut imiter le grain de blé pendant l'hiver : il s'enfonce sous le sol; puisqu'il ne peut pas sortir, il pousse des racines profondes, et dans les premiers beaux jours, sa croissance est d'autant plus rapide,

qu'il a pénétré plus avant dans l'intérieur de la terre. De même croissez en bas, c'est-à-dire par l'humilité, le détachement, l'abnégation, et quand viendra l'heure du développement, votre vie extérieure empruntera sa force à votre abjection première. — Que faut-il faire encore? Vous tenir en paix, ne jamais vous décourager, ne pas croire que vous soyez moins agréable à Dieu en ces temps de sécheresse, persévérer dans la patience et l'humilité, espérer contre l'espérance même, car Dieu a tôt ou tard ses voies mystérieuses et variées pour porter à chaque âme la nourriture et la consolation qui lui conviennent, *sustine sustentationes Dei... in dolore sustine, et in humilitate tuâ patientiam habe... crede Deo et recuperabit te* (1).

O vous que la main de Dieu conduit souvent en ces voies que le Prophète appelle sans route et sans eau, *invia et inaquosa,* le seul mal vrai de votre âme est peut-être le découragement. L'heure de votre prière arrive, vous

(1) Eccl., II.

ne savez rien dire à Dieu, vous avez beau frapper le rocher de votre cœur, il n'en sort pas une seule goutte d'eau de componction et d'amour. Aussi votre oraison vous est à charge, et vous vous plaignez, comme sainte Thérèse, de cet état d'affliction, d'obscurité, de ténèbres, impossible à décrire. — Mon Frère, vous ne savez rien dire à Dieu, prétendez-vous! Vous vous trompez, et permettez-moi de prendre contre vous-même la défense de votre âme. Ne pouvez-vous pas dire à Dieu : Seigneur, je suis malade, guérissez-moi, *Domine, ecce quem amas infirmatus* (1). Le lendemain, ne pouvez-vous pas ajouter : Seigneur, je suis devant vous comme une terre aride et desséchée, *anima mea sicut terra sine aqua tibi* (2). — Un autre jour, dites encore avec le Prophète : Seigneur, je suis devant vous comme une bête de somme, avec un esprit aussi lourd, aussi pesant, aussi peu intelligent qu'une bête de

(1) Joan., II, 3.

(2) Ps. CXLII, 6.

somme, et cependant je suis toujours avec vous, *ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum* (1). — Il n'est personne qui ne puisse dire ces courtes prières : quel que soit l'état de l'âme, on peut répéter cette formule, et cela suffit. Arrêtez-vous après ces paroles, et demeurez devant Dieu, méditant sur votre misère dans la douceur et le calme de l'humilité. Vous aurez fait une excellente oraison; oraison plus parfaite peut-être que si vous aviez nagé dans les douceurs spirituelles, pour sortir ensuite, l'âme tout imbibée d'amour-propre et d'une secrète et invisible vanité. — D'autres fois, si vous êtes malade, malade de corps et d'âme, faites, à l'heure de votre oraison, comme l'enfant malade qui vient appuyer sa tête sur les genoux de sa mère, et s'endort sans rien dire. Croyez-vous que cet enfant n'ait pas fait un acte sublime d'amour et de confiance, et cependant il n'a pas proféré une seule parole; mais il a compris que l'abandon était la pre-

(1) Ps. LXXII, 23.

mière, la plus profonde, la plus cordiale et la plus riche des expressions.

Entendons encore sainte Thérèse : « Que fera celui qui pendant plusieurs jours ne trouve qu'aridité, dégoût, ennui, profonde répugnance à venir puiser de l'eau pendant son oraison ? Il est tenté de tout abandonner... Ce n'est pas tout : à certains jours, il ne pourra pas même lever le bras pour puiser, je veux dire, avoir une bonne pensée... Eh bien ! dans cette extrémité, que fera ce pauvre jardinier ? il se réjouira et se consolera... Il est souverainement important de ne pas tenir l'âme abattue et découragée, mais de la conduire avec douceur, sans se tourmenter, ni s'attrister des sécheresses, des inquiétudes, de l'égarement des pensées (1). » — « Un jour, Notre-Seigneur, voulant me consoler de mes peines, me dit avec l'accent de la plus tendre affection : Ne t'afflige point, ma fille, les âmes en cette vie ne peuvent toujours être dans le même état :

(1) *Sa Vie;* c. XI, p. 66, 67, 69, 70.

tantôt tu seras fervente, et tantôt sans ferveur; tantôt dans la paix, et tantôt dans le trouble et les tentations : mais espère en moi et ne crains rien [1]. »

Sans doute, il est permis à l'âme de se plaindre amoureusement à Dieu. Une pareille plainte est un nouvel acte d'amour, c'est le cri du cœur qui souffre à cause de la séparation. Job se plaignait, et avec une sorte d'amertume au moins dans les paroles; il allait jusqu'à dire à Dieu qu'il le traitait avec cruauté, *mutatus es mihi in crudelem* [2]. — « Je viens de passer huit jours dans une affreuse obscurité, dit sainte Thérèse... Mais il est certain qu'aujourd'hui je me suis délicieusement dédommagée auprès de Notre-Seigneur, et que je me suis avisée de me plaindre de lui-même en lui disant : Eh! quoi, mon Dieu, n'est-ce pas assez que vous me teniez dans cette misérable vie, que pour l'amour de vous

(1) *Sa Vie*, c. XL, p. 311.

(2) Job, XXX, 21.

je m'y soumette et que je veuille vivre en cet exil... Vous savez, Seigneur, la grandeur de ce tourment, et cependant dans ces très courts instants, où je pourrais goûter les délices de votre présence, vous vous dérobez à ma vue! Comment cela peut-il s'allier avec votre miséricorde? Comment votre amour pour moi peut-il le tolérer? Seigneur, s'il m'était possible de me cacher de vous, comme vous de moi, votre amour, j'en suis sûre, ne le souffrirait jamais. Mais vous êtes toujours avec moi et vous me voyez toujours. Mon tendre Maître, une pareille inégalité est trop cruelle : considérez, je vous en supplie, qu'elle n'est pas juste envers celle qui vous aime d'un si ardent amour (1). »

Rien n'est beau dans la vie des Saints comme ces familiarités de l'amour : elles rappellent cette parole d'un ancien : l'amour trouve les êtres égaux ou les rend égaux. — Une fois ces plaintes déposées dans le sein de

(1) *Sa Vie*, c. XXXVII, n° 4-5, p. 277.

Dieu, il faut s'abandonner entièrement à la conduite miséricordieuse de la Providence, qui permet tout pour notre plus grand bien; il faut le suivre dans la sécheresse comme dans la joie, dans les épreuves comme dans le bonheur, et chanter avec le Prophète : Œuvres du Seigneur, bénissez son saint nom... lumière et ténèbres, rosée et chaleur, gelée et frimas, nuages et tempêtes, chantez un hymne à Celui qui vous a faits et vous maintient dans l'ordre et la succession déterminée par les conseils de sa sagesse, *Benedicite omnia opera Domini Domino... Benedicite sol et luna, frigus et æstus, rores et pruina, gelu et frigus, lux et tenebræ, fulgura et nubes Domino...* (1)

Disons, avant de terminer, un mot sur les distractions. — Le mot distraction vient de deux mots latins qui signifient entraîner de différents côtés. On dirait que parfois notre esprit est violemment sollicité par les courants

(1) Daniel, III.

les plus opposés, et qu'il ne sait plus quelle direction suivre, ni le lieu précis où il pourrait se fixer. Ces tiraillements, quand ils ont lieu durant nos prières, s'appellent des distractions. Peut-on éviter les distractions en ce monde? La chose est vraiment impossible. Nous pouvons ne pas consentir aux distractions, ne pas y donner une occasion volontaire : mais ne point rencontrer de distractions sur sa route serait une chose si merveilleuse, que si elle pouvait se réaliser, nous ne serions plus des hommes et que nous appartiendrions par là même à la nature angélique. Sainte Thérèse va jusqu'à insinuer qu'il est impossible de réciter le *Pater* sans quelque extravagance d'esprit (1). Il est surtout des natures plus impressionnables que la sensitive, plus mobiles que le vent, plus accessibles aux influences que la cire molle. Sainte Thérèse compare ces imaginations à des coursiers sauvages qui errent dans la campagne sans frein et sans conduc-

(1) *Chemin*, c. XXIV, p. 91.

teur : ils vont, dit-elle, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours inquiets et agités (1).

J'entends leurs plaintes et leurs objections : comment faire oraison avec une pareille disposition d'esprit? à peine avons-nous commencé, que l'imagination part et vole comme le papillon sur toutes les fleurs du dehors, et souvent elle ne revient que lorsque la prière est terminée. — Nous ne nous apercevons de notre oraison qu'à la première minute et à la dernière seconde : elle est donc parfaitement inutile, et nous ne pouvons la continuer.

Sainte Thérèse, avec ce style qui ne marchande pas la vérité et va droit au but, répond qu'il ne faut pas plus s'occuper de l'entendement et de l'imagination que d'un fou... (2) Ailleurs, elle va encore plus loin et dit : « Que ce sont des fous furieux que rien ne peut enchaîner (3). » Elle tient beaucoup à

(1) *Chemin*, p. 69.

(2) *Vie*, c. XVII, p. 107. — *Chemin*, c. XXXI, p. 115.

(3) *Sa Vie*, c. XXX, p. 211-212.

cette comparaison, car elle y revient souvent dans ses écrits. — Vous avez donc un fou dans votre maison, mon frère, et nous sommes tous plus ou moins logés à cette enseigne. Vous avez un fou furieux dans l'intérieur de votre maison : quand vous voulez vous unir à Dieu, le fou se met à crier, il vous effraie et vous inquiète. — Dites-moi, pourquoi vous en occupez-vous ? laissez-le crier, se promener dans la chambre en tempêtant ; ne lui dites rien, il finira par se taire. Demeurez au pied de la croix, continuez de prier avec la bonne volonté du cœur, peu à peu le calme se fera, vos esprits vous reviendront, et vous pourrez dire avec le Prophète : Mon âme est toujours entre mes mains, *anima mea in manibus meis semper.* — Quelquefois la distraction provient d'une pesanteur physique ou morale : le mieux en pareille occurrence est, ce me semble, de faire du sein de Dieu une sorte d'oreiller spirituel, et d'y reposer, sans songer à dire au Seigneur autre chose, sinon qu'on est malade, et qu'on vient chercher auprès de lui le calme

et la guérison. Alors l'oraison, selon la remarque de Fénelon, guérit le corps aussi bien que l'âme. Elle verse un baume qui, des parties supérieures et invisibles, retombe, en les calmant, sur les organes de la vie matérielle.

Je reviens, mes très chers Frères, à mon point de départ : l'oraison n'est point connue, et voilà pourquoi elle est si peu pratiquée. On fait de l'oraison une affaire difficile, une œuvre de gêne et de contrainte; aussi plusieurs s'en éloignent. On fait consister l'oraison en certaines formules plus ou moins artificielles, qui peuvent avoir leur utilité pour certaines âmes quand on les prend comme moyen : mais cette grande et large oraison qui consiste à se verser dans le sein de Dieu, comme le fleuve qui tombe dans la mer, à s'y verser de je ne sais quelle manière, pourvu qu'on y tombe; cette oraison de silence qui dit tout par un regard, et qui donne tout par un mouvement invisible; cet état d'oraison qui ne dépend ni

de la mobilité du cœur sensible, ni de l'inconstance de la nature inférieure, ni des humeurs du corps, ni des changements de température; cette oraison que ne troublent pas les nuages de l'imagination vagabonde : où trouver les âmes qui la connaissent, et en fassent la nourriture et la force de leur vie? C'est celle que connaissait et pratiquait merveilleusement sainte Thérèse; c'est cette magnifique et continuelle communion de l'esprit et du cœur avec l'être invisible, qui était la base de sa vie, la lumière de son intelligence et la féconde activité de son cœur. Je ne crains pas d'appliquer à ce genre d'oraison les paroles de l'Écriture : « La sagesse est claire, elle ne se flétrit jamais. Quand on l'aime, on la découvre facilement, quand on la cherche, on la trouve. Elle est la première à prévenir ceux qui ont dans leurs cœurs un commencement de désir : il suffit de penser à elle dès le matin, et sans que nous nous soyons fatigués à sa recherche, elle se trouve toute prête à la porte de notre maison... et quand

elle se montre, elle a un visage riant (1). »

Oui, mes Frères, ce genre d'oraison, tout le monde peut le pratiquer; dans toutes les vocations, au milieu des affaires et des préoccupations incessantes de la vie, l'âme peut s'élever, et consommer cet acte sublime de l'union à Dieu; union sainte et féconde, qui embaume l'existence, fortifie le cœur, sanctifie la volonté, et jette une lumière sereine sur les derniers jours de la plus longue vieillesse. Embrassez courageusement cette voie, mes très chers Frères, qui que vous soyez, vous y gagnerez, et rien ne vous sera plus facile. A tous il est aisé de prendre au moins quelques minutes le matin, pour regarder le ciel, et ce regard en haut ne fait jamais de mal, pas même aux choses de la terre : il élève, il perfectionne tout en le sanctifiant. A tous il est facile de saisir à la dérobée quelques minutes parmi ces heures souvent si lourdes et si fatigantes de la vie, pour respirer un autre air, l'air des hautes

(1) Sap., VI, 13-17.

régions, et cet air pur ne fait de mal à personne : il dilate et fortifie la poitrine. — Et d'ailleurs, si vous entrez en ces dispositions, votre vie ne cessera pas d'être une prière continuelle, alors même que vous vous vous livrerez à vos occupations journalières, selon ces autres paroles de sainte Thérèse : « Mes Filles, puisqu'il est vrai que, soit par la contemplation, soit par l'oraison mentale ou vocale, en assistant les malades ou en nous employant aux autres offices de la maison, et même dans les plus bas et les plus vils, nous servons toujours notre hôte divin... que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers lui d'une manière plutôt que d'une autre ? (1) »

Puissiez-vous, mes très chers Frères, entrer dans ces dispositions : alors, sans sortir du monde, vous imiterez la vie de ces généreuses Filles de sainte Thérèse, qui ont tout quitté pour se consacrer à une vie d'amour et de prières, et de vous aussi on pourra dire cette

(1) *Chemin*, c. XVII, p. 64.

belle parole d'Origène, que la vie du juste est une longue, continuelle et magnifique prière... *Totam viri sancti vitam unam aliquam magnam esse continuam orationem* (1). Puisse la puissante protection de sainte Thérèse nous obtenir à tous cette insigne faveur !

(1) *De Orat.*, n° 12, t. I, p. 216, éd. Ben.

QUATRIÈME SERMON

BÉNÉDICTION D'UNE CHAPELLE

QUATRIÈME SERMON

BÉNÉDICTION D'UNE CHAPELLE

Jubilate Deo, omnis terra : servite Domino in lætitia. Introite in conspectu ejus in exultatione... introite atria ejus in hymnis.

Que toute la terre se réjouisse : servez le Seigneur dans l'allégresse; entrez dans sa maison avec des hymnes de joie. (Ps. XCIX, 2, 4.)

L'AME juste est le plus beau temple de Dieu; les constructions de pierre les plus riches et les plus splendides ne sont qu'un emblème, un souvenir de cette vérité première et fondamentale, consacrée par le langage de l'Écriture et des maîtres de la

religion : « *Vos estis templum Dei vivi...* (1) *Templum Dei sanctum est, quod estis vos* (2) : Vous êtes le temple du Dieu vivant. Le temple de Dieu est saint; et ce temple, c'est votre âme. » Un temple, une église, une chapelle, c'est donc l'empreinte extérieure d'une idée immatérielle; et telle est la puissance et la grandeur du Christianisme, qu'il tend à spiritualiser toute chose, en sorte que de tout objet matériel touché par la religion on puisse dire en un sens : c'est un corps spirituel, *corpus spiritale* (3). Le Christianisme veut des éléments matériels dans son culte : il les taille, il les polit, il leur donne la forme que réclame un art ingénieux; mais il ne les emploie que comme symboles, que comme indicateurs d'une doctrine céleste. Otez ce spiritualisme continuel de la religion, cette lumière mystérieuse qui projette un jour divin même sur la ma-

(1) II Cor., VI, 16.

(2) I Cor., III, 17.

(3) I Cor., XV, 44.

tière, et le Christianisme sera réduit à une sorte de formalisme extérieur; il deviendra semblable à un corps dont le souffle vital aurait disparu.

Vous m'avez invité, mes chères Filles, à bénir votre chapelle et à sanctifier par les prières de la religion ces tabernacles du Dieu vivant, afin que votre âme puisse désormais s'y reposer et y verser des prières avec des larmes d'amour : *Orans cum lacrymis* (1). C'est avec une joie toute paternelle que je me suis rendu à votre invitation; et c'est un bonheur pour votre évêque de bénir lui-même ce petit coin du ciel (2), comme l'appelle sainte Thérèse, où les âmes fatiguées viendront trouver un abri, et d'où s'élèvera continuellement l'encens d'une prière pure et toute-puissante sur le cœur de Dieu. Mais je dois vous prévenir qu'après avoir accompli les rites sacrés du culte extérieur, ma pensée première et

(1) Judith, XIII, 6.

(2) En este cielo pequegno (*Chemin*, c. XXVIII, n° 3).

principale se porte ailleurs. Ce sont vos âmes que je viens bénir solennellement; ce sont vos âmes que je viens installer, au nom du Seigneur, dans ces demeures de la paix et de la solitude : car vos âmes, c'est le plus beau temple de Dieu : *Vos estis templum Dei vivi;* ou, pour parler encore comme sainte Thérèse, c'est un ciel où Dieu demeure d'une manière toute spéciale et a sa place de choix (1).

Il me semble, mes très chers Frères, que dans ce moment j'ai sous les yeux deux temples : l'un matériel, l'autre construit par le souffle de Dieu et portant l'empreinte vivante de cette céleste inspiration; et mon discours ne serait point dirigé par le discernement de la sagesse, si je vous entretenais seulement de la pierre et du bois. J'avais d'abord rêvé une sorte de parallèle entre un temple et l'âme d'une carmélite : je voulais suivre les cérémonies principales et la destination des différentes parties de cette chapelle, pour remonter en-

(1) *Château*, 7e demeure, c. 1.

suite dans les régions surnaturelles et y faire de mystérieuses applications. J'aurais voulu vous dire, par exemple : dans une église, on chante des cantiques, on prie, on offre des sacrifices, le cœur se nourrit de l'amour le plus pur et le plus vrai, et c'est un emblème de tout ce qui se passe dans la vie des Filles de sainte Thérèse; mais le temps ne me permet pas tous ces développements, où nous aurions puisé les leçons de la plus haute et de la plus large philosophie mystique.

Arrêtons-nous aujourd'hui à ces deux pensées : dans une église, on chante des cantiques; c'est l'image de la vie du Carmel.

I

Je ne sache rien d'aussi grand que la philosophie chrétienne, quand elle jette son regard et sa pensée sur les choses de ce monde pour les relever et leur rendre un caractère divin. A celui qui calomnie les dons de Dieu répan-

dus partout, elle répond en les glorifiant, et elle répète cette parole de l'Ange de l'école : « Diminuer la perfection des créatures, c'est accuser la perfection de la vertu divine, *Detrahere perfectioni creaturarum, est detrahere perfectioni divinæ virtutis* (1). »

Que fait-on dans les églises? On chante des cantiques, et les airs retentissent des accents de l'harmonie (2). Mais la musique n'est-elle pas une chose profane?

La musique, mes très chers Frères, — et par ce mot j'entends toute modification cadencée et harmonique de l'âme, quand elle chante ses pensées et ses affections, — la musique est en elle-même une chose divine. Elle est divine, parce que c'est une mélodie, et Dieu est une mélodie éternelle; la conversation des trois personnes de la sainte Trinité forme une continuelle harmonie dans la diversité de leurs augustes relations. La musique est divine,

(1) Saint Thomas, *cont. Gent.*, l. III, c. LXIX.

(2) Plusieurs dames de La Rochelle avaient bien voulu organiser une fête musicale pour cette réunion de famille.

parce que Dieu gouverne tout par l'harmonie, que toute harmonie dans les sons, dans les couleurs, dans les formes, dans les proportions, est un écho affaibli, un pâle reflet des beautés mélodieuses qui sont cachées en Dieu (1). Les siècles, dit saint Augustin, se déroulent devant lui comme un concert qui nous ferait tomber en extase, si nous pouvions l'entendre : *Quæ si sentiremus, delectatione ineffabili mulceremur* (2). La musique est divine, parce qu'elle nous porte à la paix et à la joie, et que la vie de Dieu est une béatitude infinie dans les éternelles voluptés d'un bonheur auquel rien ne peut s'ajouter. La musique est divine, parce que sur les âmes bien disposées elle produit un effet divin : elle réveille dans leur cœur des fibres qui sommeillaient; elle les excite par je ne sais quel mouvement électrique, et les soulève de terre : alors l'âme rêve aux choses du ciel; il lui semble qu'une

(1) Cassiod., *Variar.*, l. II, c. XL.

(2) Saint Augustin, *Epist.* 166, n° 13.

intelligence céleste lui a fait signe pour lui parler de choses qu'on ne connaît pas sur la terre, et l'entretenir dans un langage d'autant plus profond qu'il n'est pas articulé et qu'il ouvre à l'esprit des horizons indéterminés. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que les sentiments de l'âme ont une relation mystérieuse avec les intonations de la voix, que les nuances des pensées sont exprimées dans la variété des notes et leur correspondent par de secrètes sympathies : je ne saurais autrement traduire les magnifiques paroles de cette âme si intelligente, où le sentiment de tout ce qu'il y a de musical et d'harmonieux dans la création semblait s'être condensé : *Omnes affectus spiritûs nostri pro suî diversitate habere proprios modos in voce atque cantu, quorum nescio quâ occultâ familiaritate excitentur* (1).

Aussi, quels que soient les abus des chants et de la musique, l'Église les a maintenus et en conserve la tradition; on dirait qu'elle veut,

(1) *Conf.*, l. X, c. XXXIII.

par cette conduite ferme et éclairée, prouver que l'abus n'atteint pas le don de Dieu, et aussi purifier par un saint usage ce que l'homme a le triste talent de profaner.

L'Église a remarqué que la musique réjouissait le cœur de l'homme; et comme un des buts principaux du Christianisme est de réjouir le cœur par de saintes voluptés (1), l'Église fait appel aux ressources de l'harmonie; son intention est que les ministres du culte organisent dans les temples des fêtes où le corps et l'âme trouvent une légitime satisfaction : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (2). Comme ce langage peut sembler nouveau à plusieurs, entendons la doctrine des Pères.

« Nous aimons tellement les chants, » dit saint Chrysostome, « que les petits enfants qui pleurent se calment aussitôt, à la suavité d'une voix harmonieuse; les nourrices le savent : aussi emploient-elles cet innocent

(1) Saint Léon, *de Jejunio septimi mensis*, serm. IV.

(2) Ps. LXXXIII, 3.

stratagème. Cette influence du chant se remarque sur les animaux privés de raison, et les conducteurs chantent pour adoucir les sueurs de leur attelage. Le cultivateur, celui qui recueille le raisin au temps de la vendange, tout homme qui travaille aime à chanter. Le nautonnier accompagne de sa voix les cadences de la rame, et les femmes elles-mêmes veulent que le mouvement harmonieux de leur voix suive le mouvement de leurs mains qui s'agitent en travaillant. Pourquoi cette loi générale? C'est que l'âme sait, par un instinct mystérieux, que le chant adoucit toute chose, et que le travail devient plus facile quand la musique semble le soulever... Aussi, voyant que cet amour du chant était dans le fond même de nos entrailles : *Hoc genus delectationis nostræ animæ valde innatum,* et voulant paralyser le mauvais effet de la musique dangereuse, Dieu a introduit dans les églises les chants sacrés, afin que l'âme y trouvât réunis le plaisir et l'utilité : *Ut ex ea re simul caperetur voluptas et utilitas...* Il a voulu aussi enlever ce qu'il y a

de trop sérieux dans la méditation des choses divines, rendre ce travail facile et même faire disparaître jusqu'au sentiment de la peine qu'il pourrait renfermer : *Volens gratiorem laborem efficere, et fatigationis sensum præscindere* (1). »

Admirez, mes très chers Frères, la tendresse maternelle de l'Église, cette infinie condescendance qui se proportionne à nos désirs et se mêle à nos plaisirs pour les sanctifier et nous attirer à Dieu. On dirait que la religion étudie continuellement notre nature, épie nos inclinations, surveille nos désirs, pour essayer de leur donner une légitime satisfaction, et s'en servir ensuite comme d'un pont pour nous conduire au ciel. L'homme aime l'harmonie; le chant est pour lui un plaisir si vif, qu'il le mêle à toutes ses œuvres; et quand l'homme ne chante plus ou n'est plus disposé à chanter, c'est une preuve que la vie morale s'éteint en lui. L'Église, avec l'instinct d'une mère, a vu

(1) *In Psalm.*, XLI. — Édit. Gaume, t. V, p. 155-156.

Le texte est admirable, et cité tout entier dans les *Œuvres de Mgr Landriot*, t. II, p. 82.

cette tendance et ce désir du cœur : elle s'en empare pour le diviniser; elle veut qu'on chante dans les églises, afin que le plaisir de l'homme soit divinement satisfait (1).

Continuons à entendre l'enseignement de notre grand docteur et nous verrons que la religion ne se propose pas seulement le plaisir, mais l'utilité de l'âme. « Rien, » dit-il, « n'élève

(1) Saint Ambroise voulait que tout le monde chantât dans les églises. Écoutons sa douce et harmonieuse parole :

« L'Apôtre a défendu aux femmes de parler dans l'église, mais non pas de chanter : le chant des offices de l'Église est convenable à tous. Les vieillards, pour chanter, semblent déposer la gravité de leur âge; ceux que les années ont rendus tristes leur répondent avec joie. Les jeunes gens ne regrettent point les chants voluptueux; les jeunes filles élèvent la voix sans danger, elles ne craignent rien pour leur pudeur et laissent aux mouvements de leurs voix toute la suavité de l'intonation variée... On apprend ces airs sans peine, on les retient avec plaisir. Le chant religieux réunit les âmes séparées, il réconcilie ceux qui étaient divisés : car comment ne pas pardonner à son frère quand on vient de chanter avec lui, et d'une même voix, les louanges de Dieu? C'est un grand lien d'unité de voir tout un peuple ne former qu'un chœur musical! Les cordes de la harpe sont différentes, mais la symphonie est une : *Dispares citharæ nervi sunt, sed una symphonia.* » (*In Ps.*, I. *Prælect.*, n° 9, t. I, p. 925, éd. Migne.)

l'âme comme la symphonie et les hymnes divins disposés en chants rhythmiques. » Mes très chers Frères, n'êtes-vous pas entrés quelquefois dans une église avec des pensées terrestres et des sentiments charnels? Vous avez pris place dans l'enceinte, mais votre âme était ailleurs : elle était sur la terre, dans la fange peut-être. Écoutez et faites silence : je parle du silence intérieur. Une voix, plusieurs voix ont retenti; échos d'une âme chrétienne, elles ont retenti comme la voix d'en haut; elles ont suivi les cadences des notes; elles se sont élevées; elles ont disparu, et il y avait dans leurs derniers accents quelque chose qui disait qu'elles allaient au ciel porter l'hommage de la création. Qui que vous soyez, âmes de terre qui avez entendu ces voix, vous avez été soulevées malgré vous; vous êtes peut-être retombées aussitôt sous vos chaînes, mais vous avez été soulevées, ne fût-ce qu'une seconde; et, dans cet instant fugitif, vous avez dit comme malgré vous : il y a donc quelque chose qui vaut mieux que la chair et le sang; le divin existe

donc! Oui, et il est plus beau que le monde visible. Mais, mes très chers Frères, si l'âme, au lieu d'être ensevelie dans la chair, est chrétienne et pure, ces chants de l'Église la soulèvent immédiatement, lui donnent des ailes, l'arrachent à la prison du corps, la prosternent devant le trône de Dieu, et l'amour de la sagesse glisse avec l'harmonie dans son cœur : *Alatam animam quodammodo efficit, atque a terra liberat, et exsolvit a vinculis corporis... amoreque sapientiæ afficit*. Alors l'âme monte et descend, comme un nuage promené quelque temps par la brise, et qui finit par se perdre dans les cieux; elle suit le mouvement de la voix; elle sent, presque à son insu, que chaque flexion, chaque variété d'intonation va réveiller des sentiments presque inconnus sur l'échelle de ses affections; elle voit ces sentiments naître, se développer, grandir; elle laisse la musique leur créer des ailes et les entraîner vers les cieux : *Alatam animam efficit*.

Elle s'écrie avec saint Augustin : « O mon

Dieu ! à ces hymnes, à ces cantiques célestes mon âme est ébranlée, et les suaves accents de votre Église me font verser des pleurs délicieux. Les chants coulent dans mon oreille, et la vérité, liqueur divine, s'épanche avec eux dans mon cœur : *Voces illæ influebant in auribus meis, et eliquabatur veritas in cor meum.* Ils soulèvent en moi les plus vifs élans d'amour; mes larmes coulent en abondance, et j'aime à les voir couler : *Et corruebant lacrymæ, et bene mihi erat cum eis* (1). »

Saint Chrysostome ajoute deux pensées que je ne veux pas laisser sans commentaires : « Les chants purifient l'âme, et l'Esprit de Dieu se précipite sur les ailes de l'harmonie pour entrer dans le cœur : *Verba animam expiant, et Sanctus Spiritus in canentis animam celeriter advolat.* » Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes très chers Frères? Une bonne parole purifie l'âme. Quand le cœur est flétri, quand il semble décoloré, la parole d'une âme vraie,

(1) *Conf.*, l. IX, c. VI.

d'un cœur ami, fût-elle austère, semble nous purifier par son contact et nous rendre un peu de vie. La parole est le souffle de l'âme, et l'âme étant comme le souffle de Dieu, tout se conçoit dans ce sublime et quotidien mystère. Aussi très souvent une bonne conversation suffit à rendre un homme meilleur, à le relever à ses propres yeux; une seule parole produit quelquefois un incalculable résultat. Cette parole semblera d'abord comme un parfum déposé dans un lieu immonde; mais, quelques heures après, le lieu est purifié, on commence à y respirer l'odeur de la vertu, et la pensée de l'Écriture est acomplie : *Unguento et variis odoribus delectatur cor, et bonis amici consiliis anima dulcoratur* (1). Mais le chant surtout produit cet effet de purification; et cela tient sans doute aux cordes harmoniques qui sont dans notre être physique et moral, et se soulèvent par instinct, comme les cordes d'un instrument qui, placé loin de l'artiste, résonne naturelle-

(1) Prov., XXVII, 9.

ment au premier coup d'archet (1). Le chant a une puissance toute particulière de conquête sur l'âme : il la prend, à moins qu'elle ne résiste; il la prend, il la soulève de terre, et, en la soulevant, on dirait qu'il la purifie : *Verba animam expiant.*

Il y a, en outre, dans le chant sacré (2), une vertu de sanctification qui tient à son élément surnaturel, et que Dieu lui a donnée comme il a donné à la plante sa vertu curative, à la fleur son parfum. L'esprit de Dieu est un esprit de joie, d'amour et de confiance, et il aime la musique joyeuse et divine, parce qu'elle exprime, sous des intonations variées, la souveraine béatitude de Dieu. L'Esprit-Saint aime la joie et les chants joyeux, comme l'esprit des ténèbres aime la tristesse et les chants lugubres : car la joie prédispose l'âme à la vertu, comme la tristesse conduit à l'iniquité (3). Je ne fais qu'indiquer cette pensée,

(1) Cassiod., *Variar.*, l. II, c. XL.

(2) Id., *ibid.*

(3) Corn. a Lapide, I *in Reg.*, c. XVI.

qui m'entraînerait trop loin; qu'il me suffise de dire qu'elle forme la base de la mystique des docteurs de l'Église (1) : d'après leur enseignement, le chant harmonieux ouvre l'âme, et l'Esprit-Saint s'y précipite en pacifique vainqueur. Les anciens prophètes connaissaient cette vérité. Faites venir un chanteur, disait Élisée; et quand le chanteur fut venu, l'Esprit de Dieu reposa sur le prophète (2); et quand Saül était saisi de l'esprit malin, la musique contribuait à le rétablir dans la tranquillité de la raison (3).

Aussi je ne m'étonne pas d'entendre un savant abbé du moyen âge appeler la musique sacrée une « pieuse invitation à l'Esprit-Saint » et affirmer que « l'Esprit de Dieu, se rendant à cet appel, ébranle aussitôt les entrailles de l'âme, et y verse avec une douce violence ses plus abondantes bénédictions (4). »

(1) Voir, entre autres, saint Athanase, *Vie de saint Antoine*, chapitre XXXVI.

(2) IV Reg., III.

(3) I Reg., XVI.

(4) Rupertus, *in Matth.*, l. V. Migne, *Patrol.*, t. CLXVIII, p. 1426 et seq.

On dira peut-être que je fais un cours de musique en ce moment, et que mon auditoire attendait d'autres paroles. Mon excuse serait alors dans les autorités que nous avons invoquées, et aussi dans l'obligation où nous sommes de faire connaître aux fidèles les intentions de l'Église dans les cérémonies de son culte, et la manière simple et facile de sanctifier toutes choses en les surnaturalisant. Nous sommes depuis longtemps convaincu qu'une belle exposition de la philosophie catholique, à commencer par le grain de sable, serait une ravissante doctrine qui préparerait la conversion du monde. D'ailleurs, il y a autre chose que de la musique dans mes paroles : tout en instruisant les fidèles, j'ai préparé mon second point, et ce qui précède est une figure de ce qui va suivre : *Hæc autem in figura facta sunt* (1). L'harmonie des chants indique la mélodie intérieure et la joie de l'âme religieuse.

(1) I Cor., x, 6

II

Reprenons l'enseignement des Pères, afin que l'on comprenne que ces allégories ont un solide fondement. « L'harmonie des chants sacrés, » dit saint Grégoire de Nysse [1], « est sans doute la cause qui nous porte à en parler avec tant de bonheur; mais il y a quelque chose de plus grand et de meilleur encore : c'est la philosophie profonde qui se cache dans la mélodie des paroles et dans l'accord des chants; elle renferme une énigme mystérieuse, et cette énigme, c'est la mélodie de l'existence, c'est la vie organisée comme un chant harmonieux : *Vitæ concinnitas quam mihi tacite per ænigmatum umbras suadere videtur melodia* [2]. »

Je vous applique ces paroles, mes chères Filles, et je reviens à vous. Qu'est-ce qu'une

(1) *In Psalm.*, tract. I, c. III, p. 162-164, *passim.*

(2) Cassiod., *De Musica*, t. II, p. 1209, édit. Migne.

carmélite, et que doit être sa vie? Elle doit être un chant : elle doit être un chant, car elle est une harmonie et un cantique de joie. Indiquons légèrement ces deux points; ces touches de la musique des âmes sont encore plus délicates que celles de l'instrument à cordes.

La religieuse, et surtout la carmélite, doit être une symphonie : *Symphonialis est anima,* disaient les saints.

L'homme du monde, qui n'a point le sens chrétien, est presque toujours en désaccord : c'est un instrument que l'humidité de l'air a vicié, ou que la sécheresse a contracté. Il a des pensées, mais elles se heurtent ensemble; il a des affections, mais elles luttent les unes contre les autres; son âme est partagée en deux : la portion divine veut monter, l'autre l'entraîne et veut demeurer à terre. De là une lutte de tous les instants : l'être raisonnable et chrétien combat l'être animal; l'âme est tyrannisée par la chair, et le frottement continuel de ces parties en désaccord forme à l'intérieur

un bruit qui ressemble à tout, excepté à une symphonie. Prenez encore une femme du monde, ayant tous les goûts du monde, la vanité du siècle, et toutes ces préoccupations où s'épuise la vie mondaine : y a-t-il dans sa vie un jour où l'âme ne soit pas un instrument qui crie? Ses facultés, son intelligence, son cœur, sa mémoire, ses désirs, tout en elle est à l'état de fibres mal accordées, qui déchirent malgré elle les oreilles du cœur. A l'heure où elle semblera le plus souriante dans le monde, elle cache peut-être la contraction de l'intérieur, et elle fait des efforts sur elle-même, afin que personne n'aperçoive le bruit qui la fatigue au dedans; sa pensée se dresse comme une montagne, son cœur bouillonne comme la lave. Ce désaccord de l'âme avec elle-même, qui est le plus grand supplice de la vie, peut exister partout, dans les positions les plus brillantes comme dans les existences les plus vulgaires : l'âme humaine se retrouve partout avec ses qualités et ses défauts.

Mais l'âme d'une carmélite doit être une

symphonie; et pourquoi? parce que tout en elle est ordonné et divinement réglé. Ne pensez pas que l'harmonie dont je parle se produise par l'étouffement : l'harmonie intérieure suppose un mouvement continuel dans les notes de l'intelligence et du cœur. L'âme d'une carmélite doit être l'âme la plus active, la plus féconde, la plus riche de toutes les âmes de femme. Je ne serai point compris sans doute de celles qui pensent que toute l'activité de la femme se réduit à promener sa vie de visites en visites, pour apprendre et dire beaucoup de choses, dont le moindre mal consiste souvent à n'être que des riens; pour épuiser son intelligence dans la science des petites intrigues et des petites nouvelles. Aux âmes qui ont monté leur vie sur ce diapason, il sera difficile de persuader que la vie d'une carmélite ne soit pas au moins très ridicule; mais mon langage sera entendu de toutes celles qui savent, par l'expérience ou la sympathie de leur cœur, que certaines âmes de femme ont besoin d'autre chose, précisément parce qu'elles sont grandes;

qu'elles ont besoin, comme les artistes célèbres, de se retirer de la foule pour rêver à leur art, à leur symphonie; et la symphonie principale de l'âme est de se régler soi-même, de se mettre d'accord avec soi-même, et de mettre surtout son âme d'accord avec les chants du ciel. La carmélite s'est dit à elle-même : J'ai une âme plus grande que la terre, et dont les notes supérieures touchent le ciel. Je suis loin de blâmer les femmes chrétiennes qui vivent dans le monde, mais je remercie Dieu de m'avoir montré quelque chose de plus haut; j'ai entendu des chants dans le ciel, et je me suis dit : Voilà la musique qui me convient; c'est à ce diapason que je vais régler ma vie. — Vous le savez, mes très chers Frères, il est des vocations de peintre qui se sont décidées à la vue d'une belle figure de Raphaël; et certaines notes musicales, égarées dans les airs, sont allées dire à des âmes d'enfants : Toi, tu seras musicien. Il est aussi des notes qui tombent du ciel, et qui disent à certaines âmes privilégiées : Ta musique, à toi, est encore su-

périeure à celle qu'on entend dans les églises; viens dans la solitude, et je te l'apprendrai. — Ces âmes obéissent : elles passent leur vie à s'accorder, à se développer dans l'harmonie; elles prennent les fibres les plus secrètes de leur cœur, les suspendent pour toujours à la voûte du ciel; un vent céleste s'y promène constamment; elles résonnent comme les harpes éoliennes; et si cette âme est une âme de sainte Thérèse, elle arrive à un développement d'intelligence et de cœur que ne décrira jamais la fièvre du romancier.

Mais comment s'opère ce prodige? L'âme de la carmélite est tout entière soumise à Dieu, et c'est la cause principale de la grandeur et de l'harmonie de son existence. Si je vous disais en ce moment : Rêvez un homme complet, où tout se trouve, grandeur, noblesse, simplicité, cœur et intelligence; mettez sous le souffle de cette âme une autre âme qui se développera harmoniquement sous son influence; que l'une devienne un sceau pour l'autre, et que la cire amollie reçoive l'empreinte : ce

serait l'idéal de l'éducation pour une âme. Mais quand c'est Dieu qui devient le diapason de l'âme, le sceau pour cette cire du cœur qui se fond à sa chaleur puissante (1), où sont les paroles qui puissent nous faire entendre la grâce, la force et le mouvement continu de cette fusion, de cette harmonie? L'âme soumise à Dieu se rend peu à peu maîtresse de ses organes; elle les assouplit, elle les modère, elle les règle comme les notes d'une octave inférieure qui doivent avoir leur unisson. Dieu, devenu le maître souverain de l'âme, donne à l'intelligence sa clarté, au cœur sa vie; il se promène sur des touches infiniment variées, et il y produit comme un apaisement de toutes choses dans un accord divin. Il y a vie, et vie active, vie féconde, vie surabondante, mais vie

(1) « On peut dire que Dieu marque alors les âmes de son sceau, sans qu'elles sachent de quelle sorte cela se fait. Elles sont comme de la cire molle, sur laquelle on imprime un cachet; mais il n'est pas en leur pouvoir de l'imprimer ni de s'amollir elles-mêmes : tout ce qu'elles peuvent, c'est de recevoir cette impression sans résister. O bonté infinie de Dieu! » (Sainte Thérèse, *Château*, 5e demeure, c. II.)

dans le calme de la paix. Sans doute, il faut à l'âme des efforts pour en arriver là : il existe un noviciat d'épreuves; souvent le musicien tend et détend les cordes; mais, avec la grâce, le novice fait des progrès successifs, et l'âme finit par ressembler à quelque chose que le monde connaît peu, et que je pourrais définir par cette simple parole : cette âme est un concert.

Il me souvient d'avoir rencontré dans ma vie de ces âmes harmonieusement accordées, et je suis convaincu, mes très chères Frères, que le même bonheur vous est arrivé. Quel calme! quelle paix! quelle harmonie céleste! Une parole de ces hommes est un discours, et un discours qui pacifie; leur conversation est une suite de notes harmonieuses qui expriment la musique de leur âme; on ne les quitte jamais sans une impression de paix, et quand on les a quittés, il se fait dans le cœur un prolongement de leur voix, semblable à celui des chanteurs montagnards dont la parole semblait expirer dans un son qui s'éloigne. Com-

parez cette conversation avec celle qu'on rencontre souvent dans le monde, et je ne parle pas de cette conversation dominée par une artificielle harmonie, où le cœur proteste souvent contre tout ce qui se fait à l'extérieur; j'entends un entretien où l'on est mis en rapport avec des âmes. Alors, quand c'est l'âme qui parle, cette parole vous blesse, vous fatigue, et l'on ne sait pas toujours pourquoi. La raison vraie tient aux mystères que j'explique en ce moment : ces âmes n'ont point les fibres secrètes en harmonie, et comme l'âme qui écoute a des cordes symphoniques, ces cordes viennent se heurter contre les sons qui partent d'un instrument en désaccord avec lui-même et sans qu'on le sache. Mais l'âme religieuse, ayant toujours une musique au fond de son cœur, nous donne facilement plaisir et avantage : *Voluptas et utilitas,* comme dit saint Chrysostome : plaisir, car sa parole est un accord, et l'accord réjouit naturellement; avantage, car, par cette mystérieuse sympathie de la vertu, elle tend à nous mettre mieux avec

nous-mêmes, et elle nous donne la pensée de nous mettre bien avec Dieu : *Exterior harmonia interiorem illam et spiritalem harmoniam ei ad memoriam reduxit, et auditâ melodiâ, audientis animum ad assueta gaudia revocavit atque levavit* (1).

La musique qui se fait dans les églises est donc un symbole de l'accord qui s'établit dans l'âme de la carmélite et qui devrait aussi s'étendre dans l'âme de tous les chrétiens. Ne pensez pas que ces rapprochements soient des choses arbitraires : nous sommes, au contraire, au centre le plus intime du christianisme, qui ne touche jamais une chose visible sans en faire une échelle pour monter au divin. « Dieu, » dit saint Athanase (2), « a voulu que l'harmonie spirituelle de l'âme fût représentée par la modulation des chants, et c'est une des principales raisons qui a fait établir le chant dans les assemblées des fidèles..... *Modulatio*

(1) Rich. de S.-Victor, *Benjam. maj.*, l. V, c. VII.

(2) *Epist. ad Marcell.*, nos 28 et 29.

est signum harmoniæ cogitationum animæ; harmonicaque lectio indicium est animæ recte compositæ atque tranquillæ. »

L'âme ainsi réglée est en paix, en paix avec Dieu, avec elle-même; en paix avec le monde extérieur, au moins en ce qui dépend d'elle. Mais cette âme, instrument de vie, doit chanter après avoir été accordée : que chante-t-elle? Des cantiques de joie, autre caractère de la vie du Carmel.

La joie, c'est la vie chrétienne; et l'on ressent cette joie, cette sérénité dans la dilatation, à mesure qu'on avance dans la perfection. « Je voudrais, » disait saint François de Sales (1), « que nous chantassions partout. » — « Il faut, » dit saint Augustin, « toujours chanter en servant Dieu, c'est-à-dire toujours le servir avec joie (2). »

Nous touchons ici, mes chères Filles, à ce qu'il y a de plus intime et de plus énigmatique dans votre vie, et souffrez que je dise au

(1) Lettre XCVIII.

(2) *In Ps.*, XCI, n° 5.

monde le secret de votre existence. Heureux s'il me comprend! Les hommes de la terre, avec les fêtes, les honneurs, les positions brillantes, arrivent presque toujours à l'ennui, à la tristesse, au dégoût, et souvent au remords. Où trouverez-vous un vieillard qui, après avoir joui de la vie comme on l'entend dans le monde, n'en soit réduit à cette parole expirant sur ses lèvres : J'en ai assez? — Et voilà que Dieu a fait un prodige sur la terre : *Creavit Dominus novum super terram* (1); voilà une âme que le monde appelle une folle, si vous voulez, qui s'en va dans la solitude, renonce au siècle, aux fêtes, aux plaisirs, vit dans une cellule, couche sur un lit assez dur, n'a pour ameublement qu'une chaise et quelques vieilles images des temps anciens; et cette âme, dès le début et surtout à mesure qu'elle avance, trouve la paix, la joie, le bonheur intime et vrai. Raisonnez tant que vous voudrez : c'est un fait que je certifie pour l'avoir vu et expérimenté

(1) Jérém., XXXI, 22.

sur plusieurs âmes. Quand une femme est appelée à la vie religieuse, et qu'elle y entre généreusement, il se fait en elle un apaisement progressif, qui l'étonne elle-même ; elle se détache, et c'est ce détachement qui l'élève dans la région de la paix sereine. Elle monte toujours, et dans les états les plus élevés, dit saint Jean de la Croix (1), « elle va de fête en fête, elle a une immense jubilation en Dieu, et elle chante un cantique parfumé d'allégresse et d'amour. » Sans doute, cette âme bienheureuse a ses croix, car la croix est partout sur la terre, et quand on n'en a pas d'autres, on a celle de se porter soi-même. Mais, dit sainte Thérèse (2), ces croix n'inquiètent pas, et elles passent comme la vague ; la paix et la joie augmentent toujours, et, selon une autre pensée de saint Jean de la Croix, l'âme finit par ressembler à une muraille toute bâtie avec les moellons de la paix (3).

(1) *Flamme*, cant. II, v. 6.

(2) *Château*, 7e demeure, c. III et IV.

(3) Cant., XXIV.

La vie de cette âme bienheureuse devient donc un cantique de joie continuelle; ses affections, ses pensées, ses souvenirs sont comme autant de notes joyeuses qui répètent, le matin et le soir, le jour et la nuit, le chant du prophète : Je me réjouis à la parole que j'entends : Nous sommes dans la maison du Seigneur (1). O mon Dieu! que vos tabernacles sont aimés! L'oiseau a trouvé un nid pour y déposer ses espérances : *Turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos* (2).

Il est des hommes dans le monde, et peut-être des chrétiens, qui croient que la vie religieuse consiste à se retirer dans la solitude, et à vivre dans la tristesse et les humeurs sauvages, comme l'oiseau de nuit dans sa caverne silencieuse. J'aimerais mieux dire, et je serais dans le vrai, que l'âme religieuse devient comme le rossignol, qui ne chante jamais mieux et n'est jamais plus gai et plus heureux

(1) Ps. CXXI, 1.

(2) Ps. LXXXIII, 2.

que dans la solitude. C'est ce que me semble indiquer le grand pape saint Léon, quand il affirme que « le but des exercices religieux consiste à retrancher les plaisirs mauvais, pour se liquéfier aux ardeurs des délices spirituelles; » et encore je ne puis rendre complètement la force de l'original : *Ad hoc nobis tradita sunt exercitia christiana, ut, resecatâ omni illicitâ voluptate, in sanctas et spiritales delicias æstuemus* (1). — Les saintes joies de la liberté spirituelle et de l'union à Dieu, telle est donc la conclusion de ce qui effraye les hommes dans la vie du cloître!

Aussi, mes chères Filles, parmi les Saints, les plus élevés en grâce étaient les plus sereins, les plus joyeux; rien ne les troublait, du moins dans la partie supérieure, et leur physionomie réfléchissait cette douce et gracieuse attitude de l'âme : ils étaient des instruments toujours bien accordés et qui ne savent que des chants de joie. Tel était, en particulier, votre bien-

(1) *De Jejunio septimi mensis*, serm. IV.

heureux père Jean de la Croix. A la fin de sa vie, il vivait dans les campagnes, au milieu des beautés de la nature : il avait besoin de chanter, et d'ailleurs les hommes, par leurs petitesses, avaient fatigué cette âme si belle et si pure. Il chantait donc au milieu des rochers ; et c'est là qu'il a composé ces merveilleuses strophes de l'amour divin qu'on ne peut lire sans attendrissement, qu'il faudrait toujours chanter pour leur conserver toute l'harmonie du poète qui les a composées. Que ses livres, mes chères Filles, soient l'emblème de votre vie ! Soyez heureuses toujours, et de ce bonheur qui vient du ciel ! Soyez de vraies musiciennes, mais de cette musique supérieure à toutes les autres, et dont les traditions se perdent en ce monde ! Que votre vie soit un accord, un chant, un cri de joie et d'amour ! Et quand on nous demandera : Que font ces âmes ? nous dirons : Elles chantent comme les oiseaux du paradis ; elles chantent, mais de cette joie qui ne fait de mal à personne, et que tous, plus ou moins, peuvent se procurer par la vertu. Il y

a tant de mines sombres et tristes en ce monde, il y a tant de cœurs flétris qui portent leurs flétrissures sur leurs traits! Permettez donc au moins à Dieu de se réserver de ces physionomies angéliques qui réfléchissent la paix et la joie du ciel. Il y a tant de cris discordants sur la terre : cris de l'orgueil, de la jalousie, de l'aigreur, de la vengeance! Au milieu de tant de cris sauvages, Dieu a placé quelques oiseaux solitaires, qui ne doivent avoir qu'un chant, celui de la joie et de l'amour divin.

O Seigneur! bénissez ce petit coin du ciel, comme l'appelle sainte Thérèse. S'il se trouve, dans mon diocèse, quelques âmes qui aient besoin de ce ciel pur, préparez les voies à votre règne complet sur leur cœur. Les autres, et c'est l'immense majorité, pourront venir s'édifier quelquefois, et entendre de loin cette musique des âmes, comme ceux qui, n'ayant pas de place dans la salle d'un concert, en saisissent de loin quelques accents. Que pour tous cette sainte maison soit un signe de paix, et comme

un rameau d'olivier que Dieu aurait laissé tomber sur cette ville, et qui, venant se joindre au tronc vigoureux des autres communautés, complète leur œuvre et soit un nouveau symbole de charité! Qu'il n'y ait de plus en plus qu'un cœur et qu'une âme dans l'unité de l'Esprit de Dieu, et aussi dans la variété de ses dons infinis : car chaque communauté a reçu son don; et c'est Dieu qui, par le ministère de chacune d'elles, opère le bien d'une manière différente. — *Unusquisque proprium donum habet à Deo* (1). *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult* (2).

(1) I Cor., VII, 7.

(2) I Cor., XII, 11.

CINQUIÈME SERMON

BÉNÉDICTION D'UNE CHAPELLE

CINQUIÈME SERMON

BÉNÉDICTION D'UNE CHAPELLE

Multum valet deprecatio justi assidua (Jacob, v. 16).

La prière continuelle du juste a une grande valeur.

Un mois vient de s'écouler, et mon cœur d'évêque était heureux d'installer, dans la ville principale de mon diocèse, une colonie des Filles de sainte Thérèse, de bénir leur chapelle, et de dire à un public nombreux une partie de ce que je pense sur la vie si belle des Carmélites. Après avoir considéré le temple comme un lieu d'harmonie

céleste, et laissé entrevoir tout ce qu'il y a de divin dans la musique qui frappe les oreilles extérieures, je suis remonté naturellement dans la sphère des idées religieuses dont le monde physique n'est qu'une consonnance, et je me suis écrié avec saint Athanase : « Cette musique de nos églises est le signe de l'harmonie dans les pensées; le chant mélodieux indique l'âme dont les fibres sont ordonnées dans un parfait accord, *modulatio est signum harmoniæ cogitationum animæ : harmonicaque lectio indicium est animæ recte compositæ atque tranquillæ* (1). » Cette musique de l'âme est en particulier le symbole de la vie du Carmel, où le cœur se dégage de la terre, s'harmonise sous l'inspiration divine, et finit par devenir une harpe qui fait toujours entendre des chants de joie.

Ce m'est une douce consolation, mes chères Sœurs, de venir aujourd'hui continuer le développement de la pensée catholique sur la vie intérieure des Carmélites, et je dois, sous bien

(1) *Epist. ad Marcell.*, n°s 29, 30.

des rapports, remercier votre vénéré prélat de m'avoir invité à cette belle réunion. J'y trouve l'édification et le bonheur que donne une de ces fêtes intimes où l'on croit se rapprocher du ciel; et mon âme y ressent la joie du repos dans une cordiale hospitalité, et dans un épanchement où trois frères (1) aiment à confondre le bonheur de se trouver ensemble, *ecce quam bonum et quam jacundum habitare fratres in unum.*

Quel sera donc le dessein de ce discours? Aux Carmélites de La Rochelle, je disais : dans un temple, on chante des cantiques, c'est le symbole de votre vie. Aux Carmélites d'Angoulême, j'ajouterai : dans un temple, on prie, c'est un autre emblème de ce qui se passe en votre solitude.

Je ne m'arrêterai pas au développement de cette idée : un temple est un lieu convenable pour la prière, l'âme y est plus recueillie, et

(1) Etaient présents Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême; Mgr Pie, évêque de Poitiers, depuis cardinal.

Dieu s'y montre ordinairement plus propice. Il n'est pas de chrétien qui n'ait senti cette vérité par l'expérience de sa vie; et d'ailleurs j'aurai à peine le temps de montrer la noblesse, l'excellence, la douceur, l'utilité de la vie de prière, telle qu'on la pratique au Carmel.

Tout être a besoin de vie, et la vie c'est un mouvement. Les êtres privés de raison se meuvent d'une manière extérieure et organique : mais l'âme raisonnable a des mouvements plus nobles, qui sont l'acte de l'intelligence et l'acte de l'amour. La créature intelligente connaît et elle veut connaître, elle sait et elle veut savoir : la vérité est son aliment et son pain immatériel, et de la science naît l'amour; comme en Dieu, l'Esprit qui est l'amour infini procède du Verbe qui est l'intelligence infinie.

L'intelligence et l'amour sont donc en l'homme des facultés divines : mais hélas! à quoi l'homme a-t-il employé et emploie-t-il tous les jours ces nobles facultés; leur usage n'est-il pas une continuelle profanation? L'homme veut savoir, mais n'est-ce pas pour contenter une

vaine curiosité, ou satisfaire les passions du cœur? *Sapientes sunt ut faciant mala* (1). Le cœur de l'homme a un mouvement, mais ce mouvement n'est-il pas dirigé surtout vers les choses inférieures? Voyez, mes très chers Frères, le tourbillon qui vous entraîne, et dont l'impulsion agite souvent les volontés les plus fortes. La vie du siècle est un mouvement perpétuel, mais ce n'est pas un mouvement divin : l'or, l'argent, les honneurs, les plaisirs, le bruit, l'agitation et l'étourdissement dans le mal, voilà la pire des occupations, et c'est celle que l'homme s'est faite, *hanc occupationem pessimam* (2). La créature raisonnable s'agite et use son cœur et son esprit à remuer la poussière et souvent la fange; après avoir fait un peu de bruit, elle disparaît, et quand, à la dernière heure, elle veut se rendre compte de sa vie, deux mots se dressent devant les regards de l'âme, souffrance et remords.

(1) Jérém., IV. 22.

(2) Eccl., I, 13.

Est-ce à dire, mes très chers Frères, que l'homme ne doit pas s'occuper des choses extérieures et sociales? Non, sans doute, telle n'est point notre pensée; l'homme peut et doit s'occuper des choses de ce monde, il doit travailler ce vaste univers que Dieu lui a donné en héritage; et le progrès des arts, des sciences, de l'industrie, s'il était dirigé vers un noble but, serait l'accomplissement de cette parole de délégation qui, dans l'origine, a investi l'homme de la principauté sur la terre, *replete terram, et subjicite eam* (1). Mais de même que le corps ne doit être soigné que pour un plus facile et plus vertueux service de l'âme, ainsi l'homme ne devrait remuer le monde extérieur que pour arriver, comme conséquence sociale, à la pratique du bien et à l'amélioration religieuse de l'humanité. Est-ce là le but que l'homme se propose aujourd'hui? Il faudrait aller contre l'évidence pour oser le prétendre : aussi l'ordre dans les

(1) Gen., I, 28.

idées et les faits sociaux est presque partout renversé.

C'est au milieu de ce désordre universel, de cette confusion de principes, de cet oubli des vérités les plus essentielles, que Dieu a soulevé de terre des âmes d'élite, il leur a fait signe, il leur a dit : venez dans la solitude, et je donnerai à votre esprit et à votre cœur le vrai mouvement, le mouvement qui développe, qui ennoblit et procure le repos. Votre vie ne se posera point comme la condamnation de la vie chrétienne, que plusieurs mènent avec tant d'édification dans le monde : ce sera l'accomplissement d'un désir plus élevé, et elle deviendra dans l'ordre des esprits une compensation providentielle à cette existence matérielle, voluptueuse et dégradante qu'un grand nombre traîne dans les bas-fonds du vice.

Ces âmes que Dieu attire ainsi viennent dans la solitude : elles y passent leur vie, elles y meurent en paix, et sur leur lit de mort, l'ange de la pureté et du bonheur est là qui veille au chevet pour recevoir leur der-

nier soupir. — Mais, disent avec une certaine inquiétude les enfants du siècle, que font ces âmes pendant vingt, trente, cinquante ans d'une longue vie ? Ce qu'elles font ! Mes très chers Frères, ma réponse n'est point difficile à trouver, et si j'avais le temps de la faire complète, vous comprendriez facilement que cette vie est plus belle, plus heureuse et plus utile que beaucoup d'autres. Je regrette de ne pouvoir expliquer ma pensée dans toute son étendue. Mais comme tout se tient dans les vérités religieuses, nous arriverons peut-être à la même conclusion, en développant une seule idée principale. Disons donc que ces âmes passent la meilleure partie de leur existence à prier. La prière est la respiration de leur vie, et de même que certaines plantes parfumées et riches dans leurs décorations, comme ne le seront jamais nos plus splendides demeures, croissent dans la solitude, quelquefois dans la fente des rochers alpestres, et n'ont pour spectateur de leur gloire que le soleil qui brille au firmament : ainsi l'âme

d'une Carmélite, plante divine, reçoit la lumière, la vie, la chaleur : elle meurt dans la solitude, et quand elle n'aurait pour spectateur de sa beauté que Dieu et ses anges, vous croyez que ce ne serait pas assez! Il y a tant de choses en ce monde dont le regard de Dieu est obligé de se détourner! Le Seigneur n'aurait-il pas le droit de se ménager le spectacle d'une âme pure, qui ne tient à la terre que par les racines extérieures de la vie.

La prière, mes très chers Frères, est l'acte le plus noble, le plus divin, le plus doux de la créature raisonnable. La prière! ne la prenez point seulement par son écorce extérieure, c'est-à-dire par ces formules que murmurent les lèvres, et qui, sagement dirigées, ont leur raison d'être dans la double constitution de l'homme. La prière, comprise dans sa forme la plus intime et dans sa véritable essence, est le mouvement divin d'une âme qui éprouve une force de projection intellectuelle et morale, d'une âme que Dieu attire continuellement, et qui se laisse entraîner à ces communications

bienheureuses où l'intelligence est abreuvée de lumière et le cœur saturé d'amour.

Nous l'avouerons hautement, mes très chers Frères, il est dans le christianisme des âmes qui ont la noble, la glorieuse faiblesse de se laisser aller à ce courant divin, et qui se disent : j'irai dans la solitude, Dieu parlera à mon cœur, et ce parler divin, cette conversation habituelle sera ma vie principale. — Ces âmes qui raisonnent ainsi n'ont point perdu le sens comme on l'imagine souvent : et si le monde voulait un peu réfléchir, et s'isoler du bruit des passions, il arriverait peut-être à comprendre l'excellence de leur vie.

Qu'y a-t-il de meilleur en l'homme? c'est l'âme; et quel est le mouvement naturel de l'âme? Mettez la main sur votre cœur pour me répondre, puis regardez le ciel, et votre réponse sera faite. L'âme a été créée pour le bien, le beau, le vrai : mais le bien, le vrai, le beau, dans leur réalisation infinie, c'est Dieu. Dieu! cet être que le cœur ne peut nommer sans tressaillir, dont le seul souvenir

évoque, chez les âmes pures, tout ce qu'il y a d'aspirations dans l'intelligence et le cœur.

Qu'est-ce que la vie de prière, quand elle est arrivée à ces degrés où elle formait comme l'air naturel de l'âme des saints? C'est la fusion complète d'un être devenu passif entre les mains de Dieu, d'un être qui reçoit continuellement l'impression d'un sceau divin sur un cœur semblable à la cire liquéfiée; c'est une conversation incessante, c'est-à-dire une communication de pensées, de désirs, de sentiments, qui devient une image de l'éternel colloque de Dieu avec son Verbe. — Vous l'avez sans doute remarqué, mes très chers Frères, après quelques jours d'entretiens et de relations avec une âme distinguée par la noblesse de son intelligence et la pureté de son cœur, il se fait en nous un changement : on dirait que nous sommes pénétrés par une émanation de choses grandes et élevées : nous sentons une vertu purifiante qui nous arrive, nous saisit, nous transforme. On ne peut pas s'approcher intimement d'un être bon et dont

les sentiments sont élevés, sans éprouver cette pénétration vitale que je pourrais appeler le magnétisme divin des âmes. Mais, mes très chers Frères, quand ces rapports intimes ont lieu avec le premier, le plus puissant, le meilleur des êtres; quand l'intelligence s'abreuve à la source de toute vérité, et que les nuages de la foi deviennent de plus en plus translucides par l'ardeur des désirs et la proximité des contacts; quand le cœur se fond, et qu'à chaque fusion, il reçoit par l'action de Dieu une forme plus divine, serait-il possible de comprendre et d'exprimer toute l'excellence d'une semblable vie? Aussi je ne m'étonne pas d'entendre le protestant Leibnitz conclure avec l'Ange de l'école (1), que cette vie de l'âme contemplative est la plus noble de toutes, parce qu'elle est dirigée principalement vers ce qu'il y a de meilleur en ce monde, et qu'elle cultive dans l'âme ce qu'il y a de meilleur en elle. Quiconque ignore ces choses ou les méprise,

(1) 2ª 2ª, q. 82, art. 1.

continue le philosophe allemand, prouve par là même qu'il n'a sur la vertu que des idées vulgaires et rétrécies, *quicumque hæc ignorant aut spernunt, hi nihil nisi plebeium et vulgare de virtute sapiunt* (1).

Ce n'est pas seulement le cœur qui est satisfait dans cette vie divine. Sans doute cette partie aimante de l'homme trouve en Dieu ce repos que ne donnera jamais aucune créature : elle sent près de Dieu que l'amour est la plus grande chose, la chose la plus nécessaire de ce monde, et que ce besoin de notre être est plus violent à mesure qu'il s'élève dans les pures régions. Aussi ce pauvre cœur, qui se traîne si souvent dans les buissons d'épines des amours humains, ce cœur se relève en Dieu, il se dilate, il boit, il a soif, il boit toujours, et l'amour y coule avec une telle surabondance, que les saints, quand ils en parlent, nous disent seulement qu'ils n'en peuvent rien dire, et qu'il vaut mieux se taire

(1) *Système théologique*, p. 35-36, éd. Lacroix.

que de confier à des mots l'image d'une jouissance qu'ils ne peuvent ni contenir, ni laisser entrevoir. Mais l'intelligence aussi, surtout quand Dieu lui a donné des ailes au jour de sa création, se perfectionne dans le contact surnaturel avec Dieu, elle apprend tous les jours des choses merveilleusement nouvelles. Elle ignorera peut-être la science parfois bien triste des choses contingentes; mais la science vraie, sainte, élevée, elle la reçoit à l'état d'essence, et l'horizon de l'ordre naturel est lui-même souvent élargi.

Sainte Thérèse a puisé, dans ses rapports continuels avec Dieu, une science des choses divines et humaines qui étonne et confond. Elle a sur la Trinité, sur les mystères les plus impénétrables de l'essence divine, comme sur les abîmes insondables du cœur humain, elle a des aperçus qui éblouissent par leur merveilleuse clarté. On le sent à une irradiation lumineuse répandue dans tous ses écrits, l'intelligence de cette femme supérieure avait acquis dans l'oraison un tact, une finesse, une

perfection qu'elle aurait en vain demandés aux livres. Prenons encore un exemple dans une autre famille d'esprits : saint Thomas avait trouvé sa science aux pieds du crucifix, dans ses continuelles oraisons : car l'oraison et l'étude étaient pour lui le même acte de l'âme tout entière; et le double cachet divin de la science et de l'amour est si visible dans ses paroles, que la meilleure explication de sa vie est dans cette image qui le représente debout, la plume à la main, tandis que l'Esprit de Dieu, sous la forme d'une colombe, voltige en glissant à son oreille les pensées qui doivent tomber de sa plume.

Cette vie de prière est donc la plus noble : elle est aussi la plus parfaite, continue l'Ange de l'école, parce qu'elle est plus agréable et plus conforme à la souveraine béatitude de Dieu, *quia major delectatio vitæ contemplativæ quam activæ.*

Qui pourrait redire les joies de l'âme d'oraison, ses jubilations en Dieu, ses continuels hymnes d'amour? Saint Antoine passait sa vie

en prières, et quand, après des nuits d'extase, la lumière du soleil semblait venir le distraire par un contact physique, il se plaignait à l'astre du jour, et le gourmandait avec une sainte impatience : il aurait voulu déjà avoir traversé les sphères du monde créé, pour jouir de Dieu dans un immobile ravissement de bonheur. L'homme du monde ne comprend pas cette souveraine félicité que donne la prière aux âmes élevées et aux cœurs purs. Il existe peut-être de cette inintelligence une raison tristement mystérieuse : quand par hasard le souffle de la prière voudrait soulever l'âme du mondain, cette pauvre âme se trouve enchaînée sur la terre par mille liens de bronze, et il s'opère en elle le déchirement produit dans un être sollicité avec violence par deux forces contraires; déchirement analogue à celui que ressentaient ces pauvres criminels que la justice humaine condamnait à voir leurs membres emportés dans les directions les plus opposées. Je conçois donc que pour le mondain la prière ne soit pas une jouissance : elle ne commen-

cerait à le devenir, qu'au jour où il aurait la volonté de briser ses liens. Mais, pour l'âme religieuse, la prière c'est la respiration à l'air libre, et la poitrine souffre d'autant moins qu'elle respire à l'aise, et que l'atmosphère de sa vie est fraîche et parfumée. Jamais le monde, à ces jours souvent bien tristes qu'il appelle ses fêtes et ses heures de plaisir, jamais le monde n'a rien ressenti qui puisse lui indiquer une ombre des joies mystérieuses de l'âme quand elle est unie à Dieu : il ne peut donc pas soupçonner l'intimité de ces joies, car la base de nos jugements a pour point de départ au moins un commencement d'expérience. La carmélite peut dire avec le Prophète : en entrant dans ma maison, je me reposerai avec la sagesse, sa conversation n'a point d'amertume, elle engendre la joie et l'allégresse (1). O sagesse divine, vous qui faites vos délices de vous répandre dans les cœurs vrais et droits! ô lait des âmes pures, lumière des intelligences!

(1) Sag., VIII, 16.

repos du cœur! qui pourrait chanter les saintes jubilations de cette âme que vous allez visiter dans sa cellule, à qui vous allez parler comme à un enfant, comme à une épouse, à qui vous redites des paroles ineffables de tendresse et de miséricorde! Écoutez saint Jean de la Croix : « Il y a entre Dieu et l'âme des communications intérieures dont le plaisir est si élevé et si délicat, qu'aucune parole ne peut l'exprimer, aucune intelligence ne peut le comprendre... (1) On dirait que Dieu est occupé à caresser cette âme, à lui parler avec amour, comme s'il n'avait aucune autre créature à aimer, comme s'il n'existait aucun autre emploi possible à sa bonté... (2) Dieu, dit-il encore, se communique à l'âme avec tant de vérité d'amour, qu'il n'y a pas d'affection de mère caressant son fils avec tendresse, qu'il n'y a pas d'affection de frère ni d'ami qui puisse lui être comparée (3). »

(1) Cant., XXIX, p. 451.

(2) *Flamme*, c. II, p. 505-506.

(3) Cant., XXVI, p. 443.

Il faudrait ici copier tous les ouvrages des saints, leur vie tout entière, pour vous faire suivre le cours souterrain et varié de ces fleuves de joie et de bonheur avec lesquels Dieu inonde le cœur de ses amis, et qu'il dérobe au monde parce que le monde ne veut pas, ne sait pas faire les sacrifices nécessaires à ces noces spirituelles. Je ne dois pas cependant, puisque je parle à ses filles, oublier l'autorité de sainte Thérèse : « Non, s'écrie-t-elle, l'imagination la plus vive et la plus pénétrante ne peut se figurer, ni se représenter aucune des merveilles que Notre-Seigneur me faisait alors connaître avec un tel excès de plaisir que tous mes sens en étaient ravis. Nul terme ne pouvant exprimer cette suavité, je suis forcée de n'en pas dire davantage (1). »

Sans doute, l'âme a coutume de passer par des états d'épreuve et de crucifiements intérieurs : il faut une purification préalable des sens et des facultés spirituelles, et souvent le

(1) *Sa Vie*, c. XXXVIII.

cœur doit souffrir une mort anticipée : « Et même dans ces occasions, dit encore sainte Thérèse, Dieu, après m'avoir fait un peu souffrir, me consolait tellement, que je n'ai aucun mérite à désirer les souffrances (1). » Mais après ces tribulations transitoires, l'âme, d'abord semblable au bois vert mis au feu, se dessèche, se purifie et brûle avec une tranquille suavité, et cette combustion par l'amour est le plus grand bonheur de l'âme. Aussi, dans les états les plus élevés, l'âme, d'après la doctrine de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, est dans une paix et un bonheur que rien ne peut troubler, et que le démon même ne pourrait pas imiter.

Mais avançons et suivons à pas de géant ces idées merveilleuses, dont le développement nous mènerait trop loin.

La vie de prière, continue saint Thomas, est plus parfaite parce qu'elle se suffit facilement, et qu'elle donne plus de liberté au

(1) *Sa Vie*, chap. XL, n° 15, p. 312.

cœur, *quia homo magis sibi sufficiens, quia paucioribus ad eam (vitam) indiget, quia vita contemplativa in quadam animi libertate consistit* (1). — N'avez-vous pas souvent admiré, mes très chers Frères, comment les hommes travaillent tous les jours à se rendre malheureux : ils sont ingénieux à se créer des besoins que rien ne peut satisfaire; leur esprit est dans un continuel enfantement de désirs. Le désir cherche sa réalisation extérieure, il multiplie les moyens de se satisfaire, et il n'arrive qu'à la déception. Il est une seule chose à laquelle il réussisse merveilleusement, c'est à créer autour de lui une source d'inquiétudes, à établir au centre de la vie et dans l'intérieur de l'âme une légion de tyrans qui tourmentent le cœur. Ainsi se passe la vie mondaine, et quand l'homme arrive à la vieillesse, il ne lui reste sur les membres que la trace des brûlures laissée par tous les objets qui, en le touchant, ont entamé la chair vive.

(1) Lieu cité.

Au milieu de cette grande mêlée des âmes, j'en découvre quelques-unes qui prennent la vie à rebours, du moins au jugement du monde. Elles admettent, en principe, que moins l'homme a besoin de choses extérieures, plus il est facilement heureux, et que, par conséquent, le bonheur consiste beaucoup plus dans le retranchement que dans la jouissance. Ces âmes viennent dans la solitude, elles s'isolent, elles coupent, elles retranchent, et leur vie devient plus riche par ces incisions que dirige la sagesse. Leur chambre est pauvre en ameublement extérieur : symbole de l'intérieur de l'âme, où les désirs se simplifient de plus en plus! Et un jour je rencontre cette âme seule avec son crucifix, elle épanche son cœur au pied de la croix, et c'est dans cette apparence de dénuement qu'elle trouve ce que la femme du monde n'obtiendra nulle part, ni dans les adulations, ni dans les délicatesses de la vie sensuelle, ni dans les calculs de la vanité, ni dans les plaisirs qu'elle multiplie autour d'elle. La vie active est un escla-

vage, dit saint Grégoire le Grand, et la vie contemplative est la liberté, *vita activa servitus, contemplativa autem libertas vocatur* (1). — Que cette parole est vraie, surtout de la vie active dans le monde! Quel réseau de servitudes odieuses! quel art cruel de se forger tous les jours de nouvelles chaînes! les exigences de la vie sociale, les inquiétudes à la moindre feuille qui tombe, les mille craintes de déplaire, les précautions tyranniques pour ménager l'opinion, les bassesses dont l'âme droite, pour se décharger, a besoin de rougir en secret. Non, il n'y a pas d'esclavage pareil à celui d'un certain monde. L'esclave romain, travaillant aux carrières, avait l'âme libre quand il le voulait; ses membres seuls étaient condamnés au travail, et encore ce travail n'avait rien de honteux. Mais les chaînes du monde, mais les courbatures des âmes, mais leurs fers ignominieux, à quoi voulez-vous que je les compare?

(1) Hom. 3, *in Ezech.*, cité par saint Thomas, 2ª 2ᵉ, q. 182, art. 1, ad 2ᵘᵐ.

Venez, enfants du siècle, ô vous qui, avec un air sceptique et railleur, me demandez ce que peut faire une âme de carmélite, venez, je vous le dirai : elle fait précisément ce que vous ne faites pas. Aussi elle ne connaît point les chaînes qui pèsent sur votre vie. — Ce que fait cette âme! Elle est libre, et elle a l'heureux courage de se passer de beaucoup de choses! Vraiment, n'est-ce pas assez? Il me semble entendre un prisonnier qui, voyant du fond de son obscur réduit la joie de l'homme libre, voudrait lui contester les avantages de sa position, et chercherait à lui prouver que le séjour d'une prison vaut mieux et donne plus de bonheur que la liberté.

Il est assurément, mes Frères, bien loin de ma pensée de censurer l'existence très honorable des chrétiens du monde : leur vie est noble, elle peut être sainte, elle est digne de tous nos respects. Je dois dire seulement : au-dessus de cette existence chrétienne, qui est la vocation du plus grand nombre, il est une vie plus parfaite, plus noble, plus heu-

reuse, c'est celle dont j'ai le bonheur de vous entretenir. Cette vie sans doute est exceptionnelle, elle n'est que pour le petit nombre, et cependant son excellence n'en est pas moins incontestable. « La vie contemplative, dit saint Grégoire le Grand, est accompagnée d'une grande douceur; elle ravit l'âme au-dessus d'elle-même, lui ouvre la demeure céleste, et découvre à ses yeux les richesses du monde spirituel : *contemplativa vita amabilis valde dulcedo est, quæ super semetipsam animam rapit, cælestia aperit, spiritualia mentis oculis patefacit* (1).

Il est un autre rapport dans la question qui nous occupe, et que je ne dois pas passer sous silence.

Le Seigneur gouverne les êtres raisonnables par des lois qui, toutes souveraines qu'elles sont, laissent à la liberté humaine son action et son pouvoir. La nature intelligente est libre de poser les causes qui, d'après l'ordre établi

(1) Hom. 3, *in Ezech.*, cité par saint Tomas, *ubi supra.*

par le Seigneur, doivent amener certains effets, elle est libre aussi de s'abstenir. Dans le premier cas, les effets sont produits, et dans le second, le résultat est négatif. Il ne s'ensuit pas que l'homme puisse à son gré bouleverser l'ordre du monde : la seule conséquence à tirer est que la volonté de l'homme est une cause seconde créée de Dieu, et qui, d'après les décrets mêmes de la Providence, amène des effets différents, selon l'usage qu'elle fait de sa liberté. Au nombre de ces causes secondes qui interviennent continuellement dans le gouvernement du monde, nous comptons en première ligne la volonté de l'homme qui prie. La prière est un levier pour faire jaillir la grâce, comme ces bras de fer que nous mettons à nos citernes pour en extraire l'eau qui arrose et féconde.

Il est une autre loi du monde chrétien : nous sommes tous une immense famille, et pour resserrer les liens de la fraternité, Dieu a établi le grand principe de la solidarité dans le bien. En vertu de ce principe, un être peut faire du

bien à un autre, peut mériter pour un autre, lui obtenir des grâces de choix et détourner les malheurs que ses crimes allaient peut-être lui attirer. La raison de cette loi est merveilleusement indiquée par saint Thomas : c'est que quand nous aimons quelqu'un, il devient nôtre, il nous appartient, et que réciproquement ce que nous pouvons faire devient pour ainsi dire sa propriété.

Maintenant j'adresse à mon auditoire une autre question : les crimes des hommes sont-ils assez nombreux, assez énormes pour mériter d'affreux châtiments ? Qui oserait envisager cette question et attendre la réponse sans trembler ? Mais au moins y a-t-il ici-bas contre-poids aux crimes des hommes, contre-poids par les larmes, les pénitences, les prières des âmes justes ? Seconde question, dont la solution est moins effrayante que la première, à cause de la miséricorde de Dieu et de la puissance qu'il accorde à ses amis; et cependant cette question peut toujours rester au moins douteuse. Il est donc utile, il est nécessaire

de multiplier ces établissements qui ne doivent pas alarmer nos susceptibilités si promptes et si variées, puisqu'ils ne seront jamais que des établissements exceptionnels. Il est à désirer qu'il s'en fonde dans les centres principaux, afin que lorsque la colère de Dieu voudra s'appesantir, elle soit obligée de s'arrêter et de sentir une résistance qu'elle ne pourra pas briser.

Ne trouvez pas, mes très chers Frères, ces paroles audacieuses. Oui, l'âme juste peut faire, elle doit faire résistance à Dieu, et veuillez sonder avec moi ces abîmes de la miséricorde. Dieu a envie de pardonner le monde : ses mains sont pleines de bienfaits, elles sont, disent les saints, percées de part en part, afin de laisser la grâce couler avec surabondance. Le Seigneur a plus le désir de pardonner que nous d'être pardonnés, à tel point, dit saint Grégoire de Nazianze, que lui demander ses faveurs, c'est en quelque sorte lui rendre service. Mais Dieu a établi qu'ordinairement cette grâce ne coulerait qu'autant qu'elle serait sollicitée : et à bien examiner, il y a là une pensée

d'amour, puisque en nous forçant à prier, Dieu nous oblige à avoir avec lui de ces contacts d'amour qui sont le plus ardent désir de son cœur paternel. Aussi le Seigneur disait à sainte Catherine de Sienne : « Unissez-vous aux saintes âmes pour prier, car je veux faire miséricorde au monde (1). » — « Je veux, continue le Seigneur, que tu ne cesses pas de crier vers moi et de frapper à la porte; alors je viendrai et je ferai miséricorde au monde (2). » Aussi, pour obéir à cet ordre, sainte Catherine disait à Dieu : « Père éternel, vos serviteurs réclament votre miséricorde, vous ne pouvez pas la leur refuser : l'ardeur de votre amour ne peut pas et ne doit pas vous permettre de refuser... Seigneur, disait-elle encore, je ne me retirerai pas que vous n'ayez fait miséricorde... et par votre amour ineffable, je vous en prie, et je vous oblige à faire cette miséricorde (3). »

(1) *Dell'orazione*, c. LXIX, p. 344.

(2) *Ibid.*, c. XLIII, p. 250.

(3) *Della Discrezione*, c. XIII, p. 33-34.

Mes chères Sœurs, voilà un des buts les plus nobles et les plus divins de votre vocation, et c'est par cette pensée que je termine. Ne vous bornez pas à jouir de votre Dieu et à commencer ici-bas les joies de l'éternité, ces joies de l'âme élevée, libre, pure, aimante. Que votre prière retombe sur le monde en une pluie continuelle de miséricorde, car, pour me servir de la pensée d'un Père (1), vous êtes placées entre le ciel et la terre, afin de servir d'intercesseurs au monde, pour monter au ciel et nous en faire descendre la miséricorde, comme ces navires qui vont chercher les objets précieux dans de lointaines contrées. Vous êtes chargées, si je puis employer ce langage, de tromper la justice de Dieu, de démonter ses pièces et de vous opposer à toute irruption de sa colère. Vous en avez le droit, vous en avez la force, vous en avez la mission, et plus vous oserez sous ce rapport, plus

(1) Saint Grégoire de Nysse, *in psal.*, Tract. I, c. VII, p. 458, édit. Migne.

vous obtiendrez. C'est la bonté de Dieu elle-même qui vous conjure de lui venir en aide, de la délier, d'ouvrir les cataractes de la miséricorde. Saisissez donc la justice de Dieu, liez-la par vos prières, et quand elle vous dira : Laissez-moi, afin que je puisse me fâcher, *dimitte me ut irascatur furor meus* (1), vous lui répondrez : Non, non, il y a en Dieu un attribut qui est plus fort que vous, c'est la miséricorde. Elle nous a donné ses ordres, nous sommes chargées de vous enchaîner, et nous le ferons avec une fidélité inexorable. Dites avec sainte Catherine : Seigneur, je ne me retirerai pas que vous n'ayez fait miséricorde ; l'ardeur de votre amour ne peut pas, ne doit pas vous permettre de refuser. Dites cette parole avec la certitude du succès, et quand elle aura retenti ici à Angoulême, ailleurs à La Rochelle et partout où se trouve un Carmel ou un couvent de saintes âmes, il y aura une sainte conjuration contre le ciel,

(1) Ex., 32, 10.

nous aurons une société d'assurances contre la colère de Dieu. Et s'il fallait calmer vos scrupules à l'endroit de paroles qui peuvent sembler exagérées, j'ajouterais avec Tertullien, que les chrétiens dans leurs prières ressemblent à des soldats qui vont à l'assaut, et que cette violence est très agréable à Dieu : *quasi manu facta precationibus ambiamus : hæc vis grata Deo* (1).

De tout temps, continue Tertullien, la race humaine n'a cessé de provoquer la colère de Dieu... mais depuis le christianisme, l'innocence a balancé le crime, et nous avons le pouvoir d'extorquer la miséricorde, *cum misericordiam extorserimus* (2). — Mes très chers Frères, unissez-vous donc à moi pour remercier l'Église catholique de nous avoir conservé, malgré la corruption du siècle, de ces pieux asiles où l'âme s'ennoblit au lieu de se dégrader, où le cœur est heureux par les saintes

(1) *Apolog.*, c. XXXIX.

(2) *Apolog.*, c. XL.

joies de la vertu, et libre de la sainte indépendance des enfants de Dieu. Remercions l'Église surtout au nom de nos plus chers intérêts d'avoir préparé des citadelles avancées pour empêcher la colère de Dieu d'arriver jusqu'à nous. Ces âmes, dont le monde blasphème souvent la vie, nous sont plus utiles que les armées : elles arrêtent le flot de la vengeance, et lui disent avec une fermeté qu'il est obligé de respecter : Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin : *usque huc venies et non procedes amplius* (1).

Oui, malgré les crimes des hommes et les sombres terreurs de l'avenir, je ne puis m'empêcher d'espérer beaucoup. Ce ne sont point les vertus des hommes qui sont la cause de mon espérance, c'est d'une part l'immense bonté de Dieu, et de l'autre la puissance de l'amour dans les âmes de prières. Oui, nous extorquerons cette miséricorde, comme parle Tertullien dans son style énergique, nous vio-

(1) Job, XXXVIII, 11.

lenterons le Seigneur, et ce bon Père en sera content, et le monde sera sauvé, et ceux qui auront contribué à le sauver comprendront qu'il n'y a rien de plus doux et de plus facile que d'apaiser la colère du Seigneur : ce sera là, après la possession de Dieu, leur plus chère et plus intime récompense : *Scriptus es in judiciis temporum lenire iracundiam Domini* (1).

(1) Eccl., XLVIII, 10.

SIXIÈME SERMON

PRÊCHÉ AUX SŒURS DE L'ESPÉRANCE

SIXIÈME SERMON

Prêché aux Sœurs de l'Espérance.

Melius est nomen bonum quam unguenta optima.

Un nom convenable vaut mieux que les plus excellents parfums (Eccli., vii, 2).

Mes chères Sœurs,

Les noms avaient une très grande valeur chez les anciens : ils avaient une relation très intime avec les choses, ils étaient comme un transparent lumineux où les propriétés de la chose semblaient se laisser entrevoir. Ainsi, chez

les Hébreux, Jésus veut dire Sauveur ; Bethléem, la maison du pain; Emmanuel, Dieu avec nous; et il est probable que dans l'origine, il en était ainsi pour tous les noms; ils étaient les indicateurs de la chose, et semblables à ces pierres inscrites que les Romains plaçaient au détour des routes, ils montraient à l'esprit les différentes directions de la vérité. Tertullien a dit dans son langage plein de concision : « Le culte des noms, la fidélité que l'on conserve aux noms est le salut des choses, *fides nominum salus est proprietatum* (1). » Rien n'est plus vrai que cette maxime. Si les noms exprimaient toujours réellement ce qu'ils signifient, si l'on gardait fidélité aux noms, comme le soldat à son drapeau, ce serait la meilleure protection de la vérité et de la vertu. Malheureusement, il arrive trop souvent que par suite de la faiblesse, de la mobilité de l'esprit et du cœur humain, la valeur des noms, leur vérité intérieure disparaît peu à peu, la sève

(1) *De carn: Chr.*, c. XIII.

et la vie se retirent, et il ne reste plus que l'enveloppe desséchée et la place vide d'un fruit qui a disparu.

Le nom des êtres, mes chères Sœurs, n'est donc pas chose indifférente; c'est le salut de leurs propriétés, *fides nominum salus est proprietatum,* et quand on lui conserve la vie et la fraîcheur, c'est la sauvegarde de la vérité, dont la parole n'est que la mystérieuse enveloppe. — Votre pieux fondateur, que nous avons eu le bonheur de connaître et le regret de ne pas voir assez longtemps diriger votre grande famille, votre pieux fondateur a donné un nom spécial à votre Congrégation, qui forme une des branches importantes d'un arbre vigoureux (1); il vous a nommées les *Sœurs de l'Espérance :* c'est ce nom plein de mystères et de trésors spirituels que je voudrais aujourd'hui méditer avec vous, pour vous en faire comprendre de plus en plus les nombreuses et

(1) La Sainte-Famille se divise en plusieurs branches : les Sœurs de l'Espérance en forment une des principales.

admirables significations; aujourd'hui surtout que nous avons le bonheur de posséder votre mère bien-aimée (1) dont le cœur est pour vous le centre des plus heureux dons et des plus riches espérances, il me semble que l'occasion ne saurait être plus favorable pour savourer une partie des vérités que renferme le nom mystérieux que la Providence a choisi pour vous : puissé-je vous donner l'intelligence de cette parole de l'Écriture : Un nom convenable vaut mieux que les meilleurs parfums : *Melius est nomen bonum quam unguenta optima* (2) !

La vie chrétienne se compose de deux mouvements, l'espérance et la jouissance : sur la terre, l'espérance est notre principale richesse; il est rare de jouir, du moins de jouir pleinement, de jouir avec cette énergie intime qui n'est pas encore le Ciel, mais qui s'en rap-

(1) Mme Bouchon, qui était en visite à La Rochelle.
(2) Eccl., VII, 2.

proche et nous en donne comme l'avant-goût. Sans doute Dieu accorde ici-bas à ses amis des vues anticipées, des clartés sereines qui semblent porter Dieu avec elles, et le mettre dans le cœur avec la plénitude de ses dons et le tressaillement de son amour. Mais, quelles que soient l'étendue et la beauté de ses faveurs, l'esprit et surtout le cœur rêvent encore quelque chose de mieux, quelque chose de plus lumineux, de plus intime, de plus illimité, de plus en rapport avec l'infinité de notre être. Aussi Dieu, qui est le meilleur des pères, nous a laissé en ce monde l'espérance comme un rameau d'olivier : c'est bien peu de chose que cette branche verte détachée de l'arbre, et cependant c'est beaucoup, si vous regardez à la signification, l'espérance ! C'est une branche toujours verte que les Anges ont détachée de ce grand arbre qui nourrit les bienheureux dans le ciel, que les Anges ont placée entre les mains des chrétiens, et que le juste porte toujours avec bonheur, dont lui seul possède le sens mystérieux ; et si vous l'interrogez, il

vous répondra avec simplicité : l'espérance est pour moi le commencement du ciel ; l'espérance, c'est la fleur parfumée qui m'annonce la possession prochaine de l'infini et l'accomplissement de tous mes désirs. Pour les hommes du monde qui n'ont pas le sens religieux, l'espérance est une chimère, et je le comprends ; tout ce qui est purement humain renferme en soi un germe prochain de mort et de corruption, tout ce qui s'appuie sur la chair et le sang est une fleur qui avorte presque toujours ; sur la terre, il y a toujours quelque vent glacial, quelque gelée imprévue, quelque souffle brûlant pour détruire les plus belles espérances du printemps. Aussi, malheur à l'homme qui se confie dans les choses de ce monde ! Malheur à l'homme qui cherche son appui final sur un bras de chair ! Il se promènera de déceptions en déceptions ; peu à peu son cœur se dessèchera, les vertes couleurs de l'espérance feront place à l'aspect flétri de la feuille morte, et cette pauvre âme marchera dans la vie toute courbée sous le poids de la

tristesse et de l'amertume, portant les restes d'une vie sans charmes et d'une existence décolorée. Ah! qu'il est fréquent, surtout à notre époque d'agitation fiévreuse, de rencontrer de ces âmes vieilles avant le temps, de ces fronts couverts de rides précoces, de ces cœurs dont les fibres sont usées et n'ont plus de ressorts! Chrétiens, ne soyons point étonnés de ces anéantissements de la vie morale et de ces morts anticipées. Ces âmes ont eu le malheur de mettre leur confiance, je parle de cette confiance intime qui livre la vie tout entière et tout ce que le cœur possède de plus précieux; elles ont mis leur confiance dans ces ombres qui s'agitent autour de nous, et qu'on appelle les hommes, les affaires, les honneurs, les plaisirs; mais à la suite de chacun de leurs rêves, il s'est trouvé un glaive de séparation ou une flèche empoisonnée. Aussi je ne m'étonne pas que l'espérance ait séché dans leurs cœurs : l'espérance est une fleur dont la graine vient du ciel, et qui a besoin de la terre du ciel pour grandir et se développer.

Savez-vous, mes très chers Frères, pourquoi les Saints, au milieu des événements de la vie, au milieu de toutes ces feuilles d'automne qui tombent continuellement autour de nous, au milieu des tristesses de tous les jours, de toutes ces trompeuses apparences dont les déceptions ne nous laissent complètement qu'avec le souffle de la vie; savez-vous pourquoi les Saints, au milieu de toutes les causes intérieures et extérieures d'amertumes, étaient toujours calmes, confiants et épanouis, et pourquoi, selon une belle expression de saint Bernard, ils semblaient toujours porter à la main un bouquet de fleurs? C'est que les Saints ont toujours l'espérance dans le cœur, et l'espérance chrétienne est un arbre vert dont la couleur fraîche est toujours persistante au milieu des plus grandes rigueurs de l'hiver. Mais comment les Saints peuvent-ils conserver cette espérance toujours verte, et dont l'énergie de couleur semble augmenter au contact du froid? C'est que derrière toutes ces ombres qui s'agitent autour de nous, derrière tous ces fan-

tômes dont la figure est plus ou moins laide, derrière toutes ces petitesses du cœur humain, derrière toutes ces illusions pleines de vanités et de mensonges, les Saints découvrent Dieu, ils contemplent Dieu. — Dieu est le point de mire de leur âme, si je puis m'exprimer ainsi; Dieu est le terrain solide où ils mettent le pied, où ils marchent en toute sécurité. L'homme du monde finit par perdre l'espérance, il devient misanthrope ou sceptique, et souvent les deux à la fois : les plus habiles sont ceux qui ont le courage de cacher ces deux plaies, mais elles n'en sont pas moins saignantes à l'intérieur. Il est certaines vies brillantes à l'extérieur, et à la porte desquelles on pourrait mettre ces paroles du poète italien : « O vous qui passez par là, laissez l'espérance en entrant. » Oui, je conçois parfaitement que l'homme du monde soit souvent atteint de cette maladie incurable qui s'appelle le dégoût de la vie, la perte de toute espérance, ou le sourire sceptique qui se moque de tout : je le conçois, parce qu'à force de marcher sur des

nuages, on se fatigue, et il arrive un temps où la fatigue est si grande, qu'on ne veut plus faire un pas : à force de marcher sur des pointes acérées, la chair vive est atteinte, elle se déchire, elle se couvre de sang, et les forces nous abandonnent : mais au milieu de tous les événements de ce monde, le vrai chrétien a toujours une lumière pour son intelligence, un appui pour son cœur, et cette lumière et cet appui sont Dieu lui-même, Dieu connu, savouré, possédé comme le plus vrai et le meilleur des amis. Cette clarté divine explique aux cœurs les plus simples les énigmes de la vie : elle leur fait comprendre la signification de tous ces nuages flottants; elle leur révèle le bon côté des choses les plus tristes; elle leur apprend que partout il se trouve encore assez de terre pour semer l'espérance et récolter ses fruits pour nourrir le cœur. Mais la lumière ne suffit pas à l'homme : aussi Dieu, après avoir tout expliqué à l'âme juste, lui offre son sein paternel pour se reposer, pour s'abreuver, pour se nourrir, pour y trouver calme, sécu-

rité, paix et amour. Avez-vous remarqué sur le bâtiment perdu au milieu des mers et agité par les vagues furieuses, avez-vous remarqué dans un coin retiré un lit préparé par une main maternelle, et où repose un jeune enfant ayant sa mère à ses côtés ? Elle est là, cette tendre mère, elle veille, elle prie, et je dirai presque elle a peur pour un autre, et cet autre est cette insoucieuse créature qui dort son tranquille sommeil. Il me semble que je ne fais en ce moment que commenter un psaume de Complies : « O mon Dieu, la lumière de votre visage a lui sur nous, vous avez donné la joie à mon cœur... aussi je dormirai et je reposerai dans la paix, parce que c'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez établi, qui m'avez constitué dans l'espérance d'une manière prodigieuse et qui m'étonne moi-même : *Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* » — Oui, Seigneur, cette vie est un orage sur mer, un orage dont la force devrait parfois nous faire trembler ; mais votre sein maternel est là comme notre lit de

repos; là, nous pouvons dormir en paix, en oubliant la tempête, en vous laissant le soin de veiller et d'arrêter la lame qui troublerait ce sommeil divin : *In pace in idipsum dormiam et requiescam*. L'espérance a un autre avantage que je ne fais qu'indiquer en passant : elle est le plus grand élément de succès auprès de Dieu, elle nous rend plus forts que Dieu en un sens, car elle est le plus puissant levier de l'amour, et l'amour triomphe de Dieu, comme disent les Saints : *Triumphat de Deo amor*. Quand une âme, avec l'amour dans le cœur, ou du moins avec les larmes d'un repentir qui annonce l'amour, quand une âme se retourne vers Dieu et lui dit : Mon père, j'espère en vous : *In te, Domine, speravi, non confundar;* j'espère en vous malgré tous les sujets de tristesse qui m'environnent, j'espère en vous malgré toutes mes défaillances, et alors même que vous sembleriez devoir me repousser, j'espérerais en vous : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo* (1);

(1) Job, XIII.

quand un chrétien peut prier ainsi, il a une force incalculable : et supposez une âme qui ait assez d'amour et de confiance pour tenir ce langage à Dieu, pour répéter avec son cœur la parole du Prophète, je vous l'affirme en toute sincérité, cette âme est plus forte que Dieu ; elle a mis l'amour divin dans ses intérêts, et avec lui elle bat en brèche la justice de Dieu. Voulez-vous comprendre ce mystère ? Écoutez. — Vous êtes père, vous avez un enfant qui vous a offensé ; vous êtes mère, vous avez une fille qui vous a blessée ; vous avez un ami qui, à une certaine heure, a oublié ce qu'il vous devait. Mais un jour vous sentez cet enfant, cet ami sur votre cœur, vous entendez sa voix qui frappe à la porte et qui vous dit : J'en appelle à votre cœur et j'ai confiance en lui. S'il y a encore une goutte d'amour dans ce cœur, vous êtes vaincus. Qu'est-ce donc que doit éprouver Dieu, lui dont le cœur est plein d'amour infini, lui, disent les Saints, qui a plus envie de faire miséricorde que nous de la recevoir ?

Je vous demande pardon, mes chères Sœurs, de ces détails : je semble vous oublier, et cependant ce que je viens de dire vous convient aussi : car vous êtes les Sœurs de l'Espérance, et je devais à l'avance établir des principes qui m'autorisent à ajouter que votre nom est parfaitement évangélique, qu'il répond à une des plus belles idées de la religion, et qu'il est à la fois plein de charmes divins et de vérité ; mais les noms obligent au moins autant que la noblesse, et, comme dit Tertullien, la fidélité, le culte des noms est le salut des choses : *Fides nominum salus est proprietatum*.

Vous devez donc être des Sœurs de l'Espérance ! Veuillez me permettre de vous dire en quoi et comment.

Vous devez d'abord être les Sœurs de l'Espérance dans vos rapports avec vous-mêmes. Que votre cœur soit tout à Dieu, puis espérez toujours, quelles que soient les vicissitudes intérieures et extérieures de votre vie.

La femme, en se faisant religieuse, ne se

dépouille pas de sa sensibilité; ce je ne sais quoi de plus délicat que la sensitive que la femme apporte en naissant peut se retrouver et se retrouve sous l'habit religieux : et pour mieux faire comprendre ma pensée, séparons pour un instant la religieuse de l'esprit qui doit l'animer. Être isolé du monde, des joies de la famille, mener une vie qui est nécessairement austère pour la nature, vivre de croix, de privations, être obligé, au premier signe de ses supérieurs, de quitter une position qu'on affectionne, de se séparer de personnes chères, aller transplanter ses pénates et son âme là où le froid de l'inconnu fait toujours mal au cœur ! Voilà de quoi écraser plusieurs cœurs de femmes ! Et cependant, au milieu de toutes ces épreuves, de ces tristesses, de ces changements, vous devez être comme la colombe portant toujours le rameau vert de l'olivier, le rameau de l'espérance, et avec l'espérance on a toujours la paix et la joie. Pour cela, il faut que vous ayez au cœur quelque chose d'invariable, que vous possédiez toujours, dont la

possession ne puisse vous être disputée, et dont la jouissance suffise à faire de votre âme un ciel toujours serein, toujours étoilé; un ciel où les nuages, quand ils existent, ne font que passer. Cette chose invariable, qui répond à tout, et dont la possession est toujours une surabondante richesse, que peut-elle être, sinon Dieu, ce Dieu que votre cœur a épousé le jour de vos noces spirituelles, et auquel vous adhérez continuellement par ce qu'il y a de plus intime dans les entrailles de votre être? Ce Dieu, invisible à l'œil de la chair, devient pour l'âme religieuse aussi clair que la lumière du soleil, et plus présent que les choses matérielles : car les choses matérielles, on n'en voit que la surface, mais Dieu est l'être le plus intime, le plus pénétrant, et j'oserai dire, le plus manifeste à l'âme; et quand il est descendu à certaines profondeurs de la vie, quand il est arrivé avec son énergique amour aux racines les plus intérieures de l'âme, il ne s'en sépare plus, il semble s'être incrusté d'une manière divine et ne faire plus qu'un seul être

avec un autre : *Qui adhæret Domino, unus spiritus est* (1). Aussi la religieuse qui s'est ainsi laissée pénétrer de Dieu est toujours pleine d'espérance, parce qu'elle est pleine de Dieu. Dieu, c'est sa famille, c'est son époux, c'est le soleil de son âme, c'est sa vie : semblable à certaine plante qui tourne sa fleur vers l'astre du jour pour se nourrir de lumière et de chaleur, la religieuse a toujours son cœur en mouvement pour suivre la course tranquille du soleil divin qui se promène en son intérieur, et la température des choses extérieures l'affecte très peu. Elle a des fruits toujours mûrs et des feuilles toujours vertes ; ne vous en étonnez pas, elle possède une serre chaude dans son cœur, et comme sa vie est toujours verdoyante, elle s'appelle la Sœur de l'Espérance.

Il peut arriver, mes chères Sœurs, que bien des choses tristes, pénibles, fatigantes, viennent heurter à la porte de votre cœur ; ne

(1) I Cor., VI.

soyez point tristes pour cela, n'oubliez pas votre rameau vert, et soyez toujours la Sœur de l'Espérance. Il peut arriver qu'au moment où vous aurez établi votre nid quelque part, un ordre subit arrive, et qu'il faille prendre vos ailes et voler ailleurs. Soyez alors comme cet oiseau toujours gracieux qui vole de branche en branche, qui va ainsi d'une extrémité de la forêt à l'autre, et qui laisse un cri de joie sur chaque branche où il repose. Cet oiseau m'a toujours paru le modèle de la vraie religieuse, elle est comme un rossignol toujours sur la branche, chantant et faisant le bien sur l'arbre qui l'abrite, et disposé à voltiger sur l'arbre suivant. Tout est indifférent à la religieuse, pourvu qu'elle fasse le bien selon l'ordre de Dieu, et qu'on lui laisse le joyeux refrain de son amour. — Ce refrain de l'espérance, ne l'abandonnez jamais : jamais, pas même dans ces épreuves intimes de l'âme, où Dieu fait passer ses meilleurs amis pour les purifier et se les unir plus profondément. Espérez toujours, espérez contre l'espérance même, collez

vous à Dieu plus énergiquement, jetez-vous avec plus d'abandon entre ses bras, et dites-lui avec la confiance qui obtient tout : Seigneur, vous aurez beau faire, j'espère en vous et je vous aime ; et quand même vous sembleriez devoir me réprouver, c'est alors que j'aurais plus de confiance en vous. *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.*

Vous devez être encore des Sœurs de l'Espérance dans l'intérieur de votre famille religieuse : une communauté, c'est une famille, et une famille qui doit être plus unie que toutes celles de ce monde ; la plus tendre affection doit circuler dans tous les cœurs, et les unir comme une couronne de fleurs toujours fraîches autour du cœur de Dieu. Mais cette vie intime doit se traduire à l'extérieur et dans les rapports de communauté. Point de tristesse ni de froideur, un air de dilatation et de confiance : que l'espérance, dit l'Apôtre, s'épanouisse comme une fleur de joie : *Spe gaudentes* (1). Saint Bernard voulait que ses religieux

(1) Rom., XII.

eussent une physionomie si bonne, si gracieuse, qu'ils ressemblassent à ces hommes qui, dans les jours de fête, portent des fleurs parfumées (1). Que votre pieuse maison, mes chères Filles, réponde à ce désir de saint Bernard, et que les étrangers admis au milieu de vous soient tout étonnés de cet air de joie et d'épanouissement céleste, de cette physionomie de famille heureuse et pacifique; et si jamais ils vous demandent l'explication de ce mystère, s'ils vous disent, avec une surprise à moitié incrédule : D'où vous viennent ces regards pleins de contentement, ces figures constituées dans la paix et la confiance, tandis que dans le monde rien n'est plus commun, surtout dans l'intérieur des familles, que les figures tristes et abattues, que les regards éteints et mécontents ? Répondez-leur : C'est que nous sommes les Sœurs de l'Espérance, et il est écrit que ceux qui espèrent doivent

(1) Non tristitiæ subobscuros, sed quodam spirituali gaudio jucundos et floridos... ac si semper flores gestetis in manibus. (*In Cant.*, serm. 58, n° 11.)

être joyeux : *Lætentur omnes qui sperant in te* (1).

Enfin, vous devez être les Sœurs de l'Espérance au chevet des malades. Vous êtes les anges des infirmes ! L'espérance est la vie de l'homme, mais elle est plus nécessaire encore aux malades, l'espérance des grandes choses, des biens invisibles, l'espérance de ce qui ne passe pas, de ce qui est éternel et infini. Vous êtes appelées près du lit des malades, des moribonds : prodiguez-leur d'abord les plus tendres soins de la sœur de charité ; veillez à ce que rien ne manque à ce pauvre malade, à ce que chacun de ses membres fatigués trouve au moins quelque bien, quelques instants de repos. — Mais l'âme est souvent aussi malade, quelquefois plus malade que le corps : ah ! c'est pour cette pauvre âme que je réclame votre sollicitude de sœur et de mère ; aimez-la, soignez-la, donnez-lui le plus pur de votre affection, entourez-la de vos soins les plus assidus. Est-ce à dire que je veuille vous

(1) Ps. v, 12.

transformer en sœur prêcheuse? Souvent je vous conjurerai, au contraire, de ne rien dire et d'attendre ; seulement servez de fil conducteur à la bonté de Dieu. Aimez Dieu de tout votre cœur, et Dieu mettra dans votre regard, dans vos paroles, dans vos gestes, un je ne sais quoi qui parlera de lui. Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre être tout entier sera rempli d'une douce électricité qui environnera le malade, qui le réchauffera, et il sera peut-être vaincu sans combat. Un jour il vous regardera comme un homme qui se réveille et qui voit un ange à ses côtés ; vous lirez sa demande dans son regard, vous laisserez alors tomber une parole du ciel sur cette âme entr'ouverte, elle la boira comme une plante desséchée boit la goutte de rosée : vous continuerez ce travail de rafraîchissement divin, et vous aurez ainsi rendu une âme à Dieu, parce que vous aurez été une vraie Sœur de l'Espérance, et que, sans vous décourager, sans vous presser, sans importuner votre malade, vous aurez fait le siège divin de son cœur, ne

lui disant rien, mais laissant parler, dans un religieux silence, la physionomie angélique d'une fille du ciel. Or, il me semble que si Dieu voulait prêcher son meilleur sermon, il apparaîtrait simplement sous la forme de la vertu transfigurée, cachée sous la figure d'un ange de charité : sa seule présence serait une brillante victoire.

Saint Ambroise a dit une belle et profonde parole sur la vertu d'espérance : « L'âme qui espère semble ne plus vivre sur la terre, elle est fondue en Dieu, elle devient comme un cachet de Dieu, c'est la manifestation extérieure du vrai rendu visible : *manifestâ veri interpretatione signatur* (1). » Cette pensée me semble être l'expression parfaite de la vie et de l'action d'une vraie Sœur de l'Espérance ; elle doit être devant les malades comme la manifestation visible de Dieu, comme l'image de Dieu gravée sur une nature de femme divinisée : ah ! mes chères Sœurs, comprenez la sublimité de votre vocation,

(1) *De Isaac*, c. 1, t. I, p. 503.

soyez des Saintes ; que tout ce qu'il y a de pur, d'élevé, d'aimable, de gracieux dans le cœur d'une femme soit en vous pénétré, transfiguré par la lumière de la grâce ; alors vous n'aurez qu'à vous présenter devant les malades, et vous serez comme ce cristal limpide qui, sans aucun mouvement particulier, laisse tomber dans une chambre obscure la clarté et la chaleur du soleil, dont il s'est d'abord abreuvé lui-même..... Vous relèverez le cœur des pauvres malades, vous leur rendrez l'espérance, vous charmerez leur vie, non point par aucun souvenir se rattachant à la terre, car votre nom me semble écrit tout entier dans cette parole de l'Écriture : Vous êtes la Sœur de l'Espérance, mais de l'Espérance immortelle : *spes immortalitate plena* (1).

Je croirais être coupable envers cet auditoire pieux et choisi, si je n'ajoutais une pensée : « Dieu, dit sainte Catherine de Sienne, se fait le pourvoyeur spirituel et temporel de

(1) Sap., III, 4.

ceux qui s'abandonnent à lui [1]. » Ce n'est point à vous, mes chères Sœurs, que j'appliquerai ces paroles, mais je crois être l'interprète de vos sentiments pleins de gratitude, en remerciant les personnes généreuses qui, sous ce rapport, se sont montrées les instruments de la Providence de Dieu; non seulement je les remercie, mais je les félicite, car on gagne toujours soi-même à devenir l'instrument de la Providence, on y gagne en honneur et en grâce divine, on y gagne la reconnaissance de ces âmes religieuses qui prient toujours, et qui, à force de prier avec espérance, finissent par obtenir ce qu'elles veulent. Elles cherchent d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste leur est donné par surcroît; mais ceux par qui leur arrive le surcroît ont une grande part à leurs richesses spirituelles, et ainsi il s'établit comme une lutte de bienfaits où chacun est tour à tour le vainqueur et le vaincu, et dont le résultat est la gloire

(1) *Della Prov.*, c. VII, p. 24-25.

de Dieu et un plus grand bien pour les âmes.

Mon Dieu, dit le Prophète, j'espérerai à l'ombre de vos ailes : *In tegmine alarum tuarum sperabo* (1). Je voudrais, mes chères Sœurs, que cette parole fût gravée en caractères de flammes et d'amour dans l'intérieur de vos âmes, et qu'elle devînt comme le souffle de votre cœur ; je voudrais que votre vie tout entière fût l'application d'une autre parole de l'Écriture, et que, quand on voudra se renseigner sur votre vie, quand on demandera ce que vous êtes, ce que vous faites, on pût dire simplement : Ce sont les Sœurs qui imitent les petits oiseaux dont parle Notre-Seigneur ; chères et tendres enfants de la Providence, elles se cachent sous la plume de leur mère, elles espèrent à l'ombre des ailes de Dieu, et il n'est pas de mère dont l'aile soit aussi douce et aussi chaude que le cœur de Dieu quand il y réchauffe sa famille : *In tegmine alarum tuarum sperabo.* Ne plaignez pas leur sort ; faites

1) Ps. xxxv, 8.

plutôt comme elles, chacun dans votre position; mourez dans ce nid de l'espérance, car on n'en sort que pour aller au ciel : *In nidulo meo moriar, et sicut palma multiplicabo dies* (1).

(1) Job, XXIX, 18.

SEPTIÈME SERMON

Pour une Bénédiction de Cloche chez des Religieuses enseignantes.

SEPTIÈME SERMON

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHE

Auctus est sonus suavitatis plenus.

Le son s'est développé, et il était plein de suavité (Eccl., I, 20).

Il est impossible, dit saint Denis, que le rayon divin brille à nos regards, à moins qu'il ne soit enveloppé sous la variété des symboles visibles, et c'est une précaution paternelle de la Providence, qui nous a ainsi ménagé, pour arriver au vrai, le

[illegible] notre nature (1).

Ces paroles, mes chères enfants, renferment l'explication de tout l'enseignement catholique : la théologie et la science liturgique ont pour but principal de dégager l'inconnu divin, caché sous des symboles extérieurs, car le divin est partout; ce vaste univers est comme un voile qui nous cache l'invisible, et, dans l'ordre surnaturel, toutes les pratiques, toutes les cérémonies extérieures de l'Église sont aussi comme un transparent qui laisse échapper le rayon adouci de la lumière divine : *Sacrorum varietate operimentorum anagogicè obvelatus.* Nos regards ne seraient pas assez fermes pour fixer la lumière pure; Dieu la tempère en la mélangeant aux choses de ce monde; il nous traite comme des enfants faibles, mais tendrement aimés; il réserve pour l'âge mûr les splendeurs sans nuages.

« Le Seigneur, dit saint Thomas, a écrit

(1) *De cœlest. hierarc.*, c. v, § 2.

en caractères visibles, sur les créatures corporelles, ce qui existe en lui à l'état d'idée immatérielle (1). » Aussi les Saints, qui sont les poètes de Dieu et qui ont le sens de l'infini, comprennent ce langage mystérieux de la création : chaque être matériel est pour eux une syllabe divine, chaque forme sensible cache un idéal céleste; sous les phénomènes silencieux de la nature, ils entendent la voix de Dieu qui leur parle, ils découvrent les signes maternels de la Providence : *Quasi quibusdam nutibus innuit*, dit saint Grégoire (2). Ce tact de l'infini, cette faculté qui pressent et odore le divin partout, appartiennent essentiellement au génie chrétien.

L'Église, mes chères enfants, a imité le travail de Dieu : elle aussi a son écriture et son langage; elle trace des caractères symboliques pour nous conduire à l'intelligence des vérités supérieures. Elle met sous nos yeux

(1) *In Ep. ad. Heb.*, c. IX, lect. I.

(2) *Moral.*, l. XXVI, c. XII, p. 818-819, éd. Ben.

des cérémonies, des pratiques extérieures; elle propose à notre attention des objets visibles, non point pour arrêter notre pensée et immobiliser nos sentiments, mais pour les diriger, par une voie sagement progressive, à la méditation et à l'amour du vrai et du beau immatériel. L'Église se sert de la création et de tout ce qui frappe nos regards ici-bas; elle le bénit, elle le sanctifie par la parole, elle le divinise par son contact, puis elle le présente à ses enfants, comme une autre échelle de Jacob pour monter aux cieux.

Mes chères enfants, ces idées sont peut-être un peu philosophiques pour votre âge, et cependant c'est le fond du Christianisme, c'est la doctrine de l'Église qui nous assure que la sainte humanité de Jésus-Christ n'est elle-même qu'un moyen pour nous élever aux choses invisibles : *Ut dùm visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur;* et vous n'aurez l'intelligence vraie de la religion que lorsque vous saurez briser l'écorce des choses pour arriver à la sève; lire les lettres à

l'extérieur, mais pour attirer en vous l'esprit qui vivifie. Là, seulement, se trouve le Christianisme en esprit, en vérité : *In spiritu et veritate oportet adorare* (1).

Mais j'espère, mes chères enfants, que ma pensée va successivement s'illuminer pour vos jeunes intelligences, et ce que je vais dire sera une élémentaire explication des principes établis. Nous avons sous les yeux un travail habilement exécuté : ce métal dur et massif s'est harmonisé sous l'inspiration de l'artiste; l'airain brillant et sonore va bientôt faire retentir les airs de ses chants joyeux. Mais ce son clair et mélodieux est pour moi un symbole, c'est-à-dire qu'il me fait penser à autre chose; il me fait rêver à un autre son qui doit se prolonger jusqu'à vos âmes et revenir à mes oreilles pour me raconter des choses intimes. Je voudrais frapper cet airain avec ma parole et entendre ce qu'il nous répondra; je voudrais lui dire : Nouvel habitant des airs, pourrais-tu

(1) Joan., IV.

me faire connaître ton histoire, le lieu de ton origine et les détails de ta naissance? Es-tu l'œuvre naturelle de la création? Viens-tu, comme la perle, sur le bord des mers, ou bien, semblable au diamant, as-tu pour mère le sein de la montagne! Qu'es-tu venu faire ici, et que réclames-tu de notre ministère? — L'airain m'a répondu, mes chères enfants, et savez-vous ce qu'il m'a dit? Il prétend qu'il est le symbole de votre vie, et que, son baptême reçu, il sera le type d'une éducation parfaite : quelques minutes de réflexion m'ont prouvé et vont peut-être vous prouver à vous-mêmes que l'airain dit vrai.

Il y a quelques années cette œuvre de l'art était une pierre brute, égarée dans le filon de je ne sais quelle montagne inconnue. Détachée par le marteau intelligent du mineur, la pierre a été transportée dans le laboratoire d'un de ces vastes ateliers, où tout se transforme en se purifiant. Là, cette masse informe et mélangée à d'impurs éléments, a été brisée, lavée, broyée, jetée au feu, au milieu des pétillements

et des cris de la nature souffrante; elle s'est fondue, puis elle est arrivée, comme de l'eau docile, pour se mettre à la disposition de l'artiste, auquel elle a semblé dire : Maintenant je suis réduite, faites de moi ce que vous voudrez. L'artiste a examiné, et a répondu avec un sourire presque d'incrédulité : L'œuvre n'est pas finie, elle est à peine ébauchée. Quel son mélodieux, grave, clair et argentin, pourrais-je obtenir avec un métal opaque et sans sonorité? Je ne ferai rien sans un mélange : à l'œuvre donc! Commandons à d'autres substances de se rendre à mon appel, et de produire, par une fusion réciproque, un instrument qui emprunte à la musique son harmonie, à l'orateur sa doctrine, au tonnerre sa majesté, et au chant de l'oiseau sa grâce aérienne; car la cloche renferme tout ce qui est gracieux et grave, magistral et tendre, solennel et simple. L'œuvre terminée, l'artiste envoie au temple ce travail, qui est comme l'enfant de son génie; il l'envoie pour recevoir une sorte de baptême et une consécration sur-

naturelle; il réclame la grâce d'en haut, figurée par le sel, l'huile sainte, l'eau, les parfums, la myrrhe et l'encens. Puis l'airain est placé sous le dôme préparé pour sa demeure; il mêle sa voix à tous les soupirs de l'âme, à l'heure de la naissance, de la vie et de la mort; il est comme une voix d'en haut qui parle toujours une langue, et jamais celle de la terre.

Voilà, mes chères enfants, en deux mots, l'histoire de ce métal artistement travaillé : me permettrez-vous d'y voir l'histoire de votre âme et l'abrégé de votre éducation?

Qu'est-ce qu'une jeune enfant qui commence à ouvrir son âme à la vie, et qu'on envoie dans une pension chrétienne, sinon un précieux métal, renfermé dans une argile plus ou moins grossière? L'enfant a des germes d'intelligence, mais ce sont comme des étincelles de feu cachées dans la pierre dure : son cœur contient un filon d'or; mais, pour y arriver, combien il faut détacher de fragments abruptes qui le recouvrent! Son caractère sera

peut-être, un jour, comme un beau vase, l'ornement de la maison; mais combien de fois il aura fallu l'assouplir et lui donner, par un contact ferme, quelquefois par un froissement énergique, ce poli et ce brillant tempéré d'une éducation soigneusement cultivée! — Ce métal, que nous avons sous les yeux, avait donc raison de me dire tout à l'heure, qu'il était le symbole et le modèle de votre vie. Quand on l'a tiré de la carrière, il s'est laissé travailler, il n'a opposé aucune résistance à toutes les opérations qui ont préparé son avenir. Et vous aussi laissez les mains habiles auxquelles vous avez été confiées, laissez-les vous dépouiller de toutes les matières terrestres qui environnent votre âme, c'est-à-dire de tous ces mauvais instincts dont le germe existe dans les meilleurs natures, de toutes les tendances de la vanité, de l'amour-propre, de cet égoïsme si subtil, qu'il se glisse comme une liqueur volatilisée dans le cœur de la jeune fille, et qui devient plus tard une semence d'amers poisons pour toutes les pensées

et toutes les affections de la femme. Laissez briser tous les angles du rocher, c'est-à-dire ces aspérités de caractère, ces duretés d'âme, ces raideurs de nature; laisser broyer votre être tout entier, laissez-le jeter au centre d'un feu régénérateur, et sortez de ce bain purifiant avec une nature rajeunie, séparée de la matière, forte et énergiquement trempée. C'est ainsi que se fait la véritable éducation. Malheureusement, nous vivons dans un siècle de molle tendresse, où une affection inintelligente n'a pas le courage d'entreprendre ces opérations vigoureuses. On caresse les défauts, au lieu de les corriger; on laisse la terre s'unir de plus en plus à l'or précieux, et quand la jeunesse arrive à l'âge mûr, elle offre un triste mélange de qualités et de vices opposés, qui afflige le cœur et déconcerte l'œil le plus exercé. Qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous, mes chères enfants : aidez le travail si difficile de vos excellentes maîtresses, favorisez leur action par votre concours dévoué, et rendez-leur, en affection

filiale, tout ce que la formation de votre âme leur a coûté de sueurs et de larmes invisibles.

Ce n'est pas assez de ce premier travail : il faut de l'harmonie dans l'éducation. Nous l'avons vu : quand le métal est fondu, l'artiste y mêle d'autre substances, et c'est l'union de ces corps divers qui forme une harmonie de sonorités différentes et combinées dans un merveilleux ensemble. On dit même que, le mélange préparé, il y jette parfois quelques atomes d'argent, afin de donner au son cette clarté et cette limpidité qui rendent la mélodie plus douce et plus pénétrante. Gracieuse image de l'harmonie des âmes dans l'éducation! Il y a en vous, mes chères enfants, une riche variété de substances métalliques, je veux dire de qualités intellectuelles et morales : la force, la douceur, la flexibilité, la constance, la souplesse, l'énergie, la vivacité de l'intelligence, la tendresse du cœur, l'élévation d'âme, le charme du caractère. Tout cela est en germe dans votre être, et peut être dégagé,

cultivé, perfectionné; mais il faut que ces belles qualités soient jetées dans le creuset, agitées par une main habile et discrète, et l'on doit laisser cristalliser le mélange, à cette heure, difficile à trouver, où la dose de chaque élément s'est unie dans la proportion qui forme un être complet. C'est cette fusion d'éléments harmonisés et combinés avec sagesse, qui fait le plus beau succès d'éducation. — Et de même que chaque cloche a un son différent et toujours mélodieux, chaque âme d'enfant, après ce broiement et cette fusion de son être par l'éducation, doit avoir un son particulier, une résonnance qui lui appartienne; et cependant ce son doit toujours être juste. Il faut que chaque âme soit coulée dans le moule primitif de son caractère, soit travaillée selon le type idéal qui lui a été désigné par la Providence. Ce type, ce moule primitif, sont indiqués à la maîtresse clairvoyante par un ensemble d'aptitudes, par le mouvement instinctif et spontané de ces germes intellectuels et moraux, déposés au fond des jeunes âmes :

germes divins qui demandent à voir la lumière, qui se développent par une culture proportionnée à leurs besoins, et appellent, en se développant, une vie toute spéciale. Aussi tout le secret de l'éducation est de cultiver chaque être dans ses germes, et de conserver, à l'âme qui nous est confiée, ces intonations diverses qui lui viennent de la nature, et que la grâce doit perfectionner. Le dernier complément de cette œuvre si belle et si difficile consiste à mettre une harmonie hiérarchique entre les tendances si variées de la nature humaine, de manière que le son du cœur domine celui de l'intelligence, et que la mélodie de l'âme et du caractère commande l'intelligence et le cœur; car l'âme et le caractère sont la plus belle et dernière forme de l'être raisonnable; c'est le souffle qui anime et perfectionne l'intelligence et le cœur; c'est l'attitude morale qui donne à la statue de l'humanité sa pose pleine de majesté et de douceur. — « En toutes choses, disent les Pères, la beauté c'est l'harmonie; et la beauté de l'âme en particulier, c'est la

symphonie de ses facultés : *Rei cujusque pulchritudo est concinnitas... decor animæ, potentiarum ejus symphonia* (1). »

Saint Chrysostome semble indiquer ce but de l'éducation, par cette belle et profonde parole : « Nous devons harmoniser notre âme de telle sorte qu'elle n'ait point de sons discordants : *Sic nostram componamus animam, ut non clamet* (2). » Combien d'âmes dont les facultés ne sont point équilibrées, et ressemblent aux roues des chars qui marchent en criant! Elles avaient peut-être tous les éléments d'un caractère tempéré; mais leur éducation a été manquée, et elles demeurent à l'état d'instruments mal accordés qui fatiguent les oreilles. Quelle douce joie, au contraire, et d'autant plus douce qu'elle est rare dans la vie, de rencontrer de ces âmes où tous les éléments de bien sont fondus dans une juste

(1) *Grég. Naz. Carm.*, l. I, § 2, n° 34; *Didym. Alex.*, in ps. XXIX.

(2) *In Ed. ad Ephes.*, c. IV, hom. 15, t. II, p. 132.

proportion, où chaque corde de l'intelligence et du cœur a une résonnance spéciale et ordonnée dans l'ensemble! Heureux caractères, dont chaque fibre conserve sa vibration, et dont la résultante est une harmonie : *Omnia sonum suum custodiunt* (1). Belle parole empruntée à nos livres saints, et qui convient merveilleusement à ce sujet si grave et si délicat. Oui, chaque âme a un son et doit avoir un son particulier comme la cloche, comme l'instrument de musique, et pour peu qu'on ait l'oreille attentive en ce monde, on distingue le son des âmes; on les touche et elles vibrent, et quelquefois elles vibrent alors que tout paraît silencieux en elles. Où sont les âmes qui aient le son divin, et dont on puisse dire cette autre parole de l'Écriture : « On obtient, en les faisant résonner, de douces et divines modulations : *In sono eorum dulces fecit modos* (2) ? »

(1) Sag., XIX, 17.

(2) Eccl., XLVII.

Continuons l'histoire de la cloche : quand l'airain est devenu un instrument de musique, on l'apporte au temple, afin qu'il reçoive une sorte de baptême; là, il réclame la grâce d'en haut, figurée par le sel, l'huile sainte, les parfums, la myrrhe et l'encens.

Mes chères enfants, il n'existe pas d'éducation sérieuse sans une consécration surnaturelle : si l'âme de l'enfant n'est, comme la cloche, baptisée par l'action de la grâce; si elle ne reçoit, pour la conserver, l'onction de l'huile sainte; si elle n'est parfumée avec la myrrhe religieuse, il est grandement à craindre que les plus belles qualités de l'ordre naturel ne deviennent un danger et une cause de malheur. Il y a toutefois cette différence, dans la comparaison, que le travail surnaturel ne doit point survenir à la fin de l'œuvre si importante de l'éducation, mais l'accompagner dès l'origine, et pénétrer, en les sanctifiant, les premières pensées et les plus jeunes affections de l'enfant. Dans notre siècle, on a presque peur de l'influence surnaturelle dans l'éduca-

tion; on redoute l'action religieuse, ou bien on ne l'admet qu'avec une souveraine défiance. Sans doute, on peut abuser de tout : une direction religieuse inintelligente et exagérée peut faire dévier la vraie formation de l'homme et du chrétien; mais l'abus n'a jamais rien prouvé contre la perfection d'un principe. Appliquez la pensée catholique à l'éducation, avec ce tact éclairé et cette mesure des grands maîtres de la religion, et vous obtiendrez toujours les meilleurs résultats. Les facultés naturelles se développeront merveilleusement, l'intelligence s'épanouira dans sa force native, le cœur s'ouvrira plus large et plus pur, et le caractère, expression animée de l'être vivant, aura une perfection relative que fera ressortir, en la conservant, l'action supérieure de la grâce. Oh! qu'elle est admirable l'œuvre vivifiante de la piété chrétienne, quand, rencontrant une âme heureusement douée, elle la cultive comme une tendre fleur et lui verse chaque matin la rosée du ciel! La nature ne perd rien

à ce sublime travail : elle se complète tous les jours; les défauts disparaissent, et tous les germes de bien sortent à la lumière, avec d'autant plus de confiance, qu'ils ont à l'intérieur un arôme divin pour les préserver de la corruption. Que les modulations de cette âme sont merveilleuses, qu'elles sont variées et délicates! Et cependant le son est toujours le même, toujours divin : *In sono eorum dulces fecit modos* (1)!

Mais combien de larmes n'ont pas versées, et ne versent pas tous les jours, les parents aveugles qui ont fait appel aux seules forces de la nature dans l'éducation de leurs enfants! La nature! ah! quand même elle serait toujours bonne et pure, l'homme a une vocation supérieure, puisqu'il est appelé à jouir de Dieu, et jamais la nature ne suffira à élever l'homme qui a reçu le baptême. Mais la nature, telle que nous la montre une triste expérience, qu'est-elle, sinon une source empoisonnée où

(1) Eccl., XLVII, 11.

viennent prendre naissance les plus dangereux instincts? Et ses plus généreuses tendances ne sont-elles pas, elles-mêmes, trop souvent perverties, quand la religion ne tend pas une main amie et secourable à cette humanité si faible et si malade! Aussi, quand le jeune homme ou la jeune fille n'ont eu que la nature pour éducateur, ils nourrissent de fruits amers la vieillesse de leurs parents, et font souvent le déshonneur de la famille.

Votre avenir, mes chères enfants, nous offre de plus consolantes perspectives. Vous deviendrez un jour des femmes parfaites et d'une nature excellente, précisément parce que, dès vos premières années, vous vous serez maintenues de parfaites chrétiennes, et qu'une piété douce et sincère aura continuellement arrosé votre âme. Plus tard, on fera de vous ce qu'on fait des cloches bénites : on vous élèvera dans les airs, c'est-à-dire qu'on vous donnera votre position dans la société. Votre cœur sera comme la cloche, toujours suspendu au-dessus de la terre, et le son de votre âme

sera toujours clair et élevé, parce que l'âme elle-même sera toujours pure et chrétienne. Oh! qu'ils sont beaux, purs et purifiants les sons de la cloche argentine! Mais qu'ils sont plus beaux, plus purs et plus purifiants les sons qui partent du cœur de la femme chrétienne! Ils ne sont semblables à aucun autre. Les sons du cœur de l'homme sont plus mâles et plus vigoureux, mais ils n'ont pas cette sonorité céleste et délicate que donne le cœur de la femme pure. Ne lui demandez pas des sons qui abaissent : elle connaît seulement ceux qui élèvent, ceux qui parlent de Dieu ou des grandes et nobles choses ; car parler de ce qui est grand et noble, c'est en un sens parler de Dieu. En elle, je trouve la vivante application des paroles du Pontifical que je vais prononcer en quelques instants : *Et cùm mèlodia illius auribus insonuerit populorum, crescat in eis devotio fidei :* la mélodie de son âme arrive aux oreilles des peuples et augmente en eux le sentiment de la piété. Elle me rappelle encore une pensée

de saint Jérôme, que je traduis avec une légère modification : « Tout en elle a une voix : le mouvement, la démarche et la pose tout entière; elle rend le son du bien, et du bien embelli par son cœur : *Et gressus ejus et motus, et universa vocalia sint : veritatem mente concipiat, et toto eam habitu resonet et ornatu* (1).

Vous vous maintiendrez toujours dans cette position, mes chères enfants, et vous verrez s'étendre autour de vous une heureuse influence pour le bien. Dans le monde, comme dans ce pieux asile, vous resterez semblables à la cloche : vous habiterez toujours une sphère élevée. Quand une âme troublée du bruit de la terre et des clameurs discordantes, voudra obtenir un son divin pour réjouir son oreille fatiguée, elle ira vous trouver; elle vous frappera de son contact affectueux, et elle entendra sortir de vous une poésie musicale qui lui parlera de l'infini : *Quasi carmen musicum.* Il me serait facile, mes chères enfants,

(1) *Ad Fabiol., de Veste sacerdot.*

de choisir sous mes yeux des exemples pour confirmer ce que je viens de dire. Je pourrais en trouver, non plus le symbole, mais la vérité, dans ces deux vénérables familles (1) qui ont bien voulu laisser leur nom à cette touchante cerémonie; mais les sons intimes de certaines âmes veulent être sollicités d'une manière si délicate, qu'il vaut mieux ne les point troubler par d'indiscrètes révélations.

Vous dirai-je, pour terminer mon allégorie, que la cloche a toujours un son joyeux : ce son est plus ou moins grave, plus ou moins solennel; mais, dans sa majestueuse splendeur, il est toujours joyeux, en ce sens, du moins, que tout ce qui élève fait trouver la sérénité. Ainsi doivent être vos âmes : conservez-leur toujours un son joyeux, c'est celui de la vertu. L'homme de la terre, étourdi par les bruits de la foule et blessé par toutes ces flèches qui se promènent dans l'air vicié,

(1) M. Boffinton, préfet de la Charente-Inférieure, et Mme Boffinton. M. Titon, receveur général, et Mme Titon.

l'homme de la terre doit être triste souvent; mais l'âme vraiment chrétienne a toujours une corde céleste avec un refrain joyeux. Tels ont été la disposition générale, le tempérament, et, si j'ose le dire, la sonorité habituelle des Saints. Il y avait toujours en eux une vibration pure et sereine; leur âme était une lyre pacifique en mouvement, et l'oreille qui les approchait distinguait facilement ces ondulations calmes et joyeuses qui se prolongeaient à travers les nuages tristes et froids, et les humides vapeurs de ce monde. N'est-ce pas ce que voulait dire saint François de Sales, quand il recommandait de tenir toujours *son âme en posture de suavité*, ou bien qu'il s'écriait : « Je ne sais comment les âmes qui se sont données à la divine bonté ne sont pas toujours joyeuses... Moi, je voudrais que nous chantassions partout (1)? »

(1) Lettres 346 et 98. — N'est-ce pas aussi le sens de cette parole de saint Jean Damascène : *Meritò Anna, divino spiritu plena, læto hilarique animo personnat?* (Saint Jean Damascène, Brev. romain; sainte Anne, 26 juillet.)

Un poète allemand a fait le chant de la cloche : notre point de vue était différent, et nos pensées n'ont point dû marcher d'une manière parallèle. Mais la conclusion, je l'adopte en partie et je répète avec lui : « Venez, baptisons la cloche; que Concorde soit son nom! Qu'elle ne rassemble la communauté que pour des réunions de paix et d'affection!... Que sa bouche d'airain ne soit occupée qu'aux choses graves et éternelles!... Qu'elle nous répète que rien ne dure en ce monde; que toute chose terrestre s'évanouit comme le son que la cloche fait entendre et qui bientôt expire!... Maintenant, qu'elle s'élève dans les airs!... Que ses premiers accents soient des accents de paix[1]! »

(1) Schiller, *Chant de la Cloche.*

HUITIÈME SERMON

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

IMAGE DE LA VIE RELIGIEUSE

HUITIÈME SERMON

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

IMAGE DE LA VIE RELIGIEUSE

Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas.

Toutes ces vierges se levèrent pour préparer leurs lampes (Matth., xxv, 7).

LA cérémonie d'une consécration (1) d'église a de nombreux aspects qui fourniraient très facilement matière à plusieurs discours. Chacune des paroles du Pontifical, chacune des parties, chacun des

(1) Mgr de Marguerie a consacré la chapelle, et Mgr l'Archevêque de Reims, l'autel de la sainte Vierge.

ornements du temple a des sens merveilleux qui se révèlent à l'œil contemplatif, au regard pénétrant qui sait creuser l'écorce des mots, pour arriver à leur vitalité substantielle. On peut dire d'une église ce que saint Paul disait de l'Ancien Testament, « tout est figure, » et renferme un symbolisme qui nous enseigne les choses les plus relevées, et en même temps les plus simples et les plus divines.

Obligé de me restreindre au milieu des richesses et des décorations que je découvre en ce beau monument; au milieu surtout des merveilles de l'art qu'a parsemées la main intelligente d'un habile architecte (1), auquel nous sommes heureux d'offrir en ce moment nos plus sincères félicitations; obligé de me restreindre en cette allocution, je m'arrête à cette pensée qui me paraît convenir spécialement à votre vocation : La Religieuse doit être comme la lampe qui orne et éclaire mystérieusement le sanctuaire, *lampades arden-*

(1) M. Roidot, architecte.

tes (1), *lampades ejus lampades ignis atque flammarum* (2).

Voyez cette gracieuse lampe qui est suspendue à la voûte du temple, et qui se consume devant le Saint-Sacrement : elle est élevée dans les airs, elle est pleine d'huile, elle brûle : si l'on a besoin d'elle, elle descend à la moindre traction, et se met à la disposition du public, pour donner de la lumière et de la chaleur : puis, son œuvre de charité terminée, elle remonte avec une élastique agilité vers les hauteurs qui sont sa demeure habituelle.

Méditons ce symbole, et nous allons y trouver toute l'histoire de la Religieuse.

La Religieuse doit d'abord être élevée comme la lampe. Un corps est élevé quand il est suspendu dans les airs, qu'il est élancé comme l'arbre vert, qu'il fait partie d'un sommet qui se dresse sur la montagne. Une

(1) Apoc., IV, 5.

(2) Cant., VI.

âme est élevée, quand, par son intelligence, son cœur, son caractère, par la forme habituelle de ses pensées ou de ses sentiments, elle habite les lieux hauts, qu'elle ne rampe pas sur la terre au milieu des broussailles de la plaine, des vulgaires calculs de la vanité, de l'amour-propre, des intérêts mondains.

La Religieuse, par sa vocation, a renoncé à tout ce qu'il y a de déréglé dans le contact des créatures, à tout ce qui ne serait pas assez divin dans ses relations avec le monde. Elle doit, en outre, avoir toujours en haut la pensée et les sentiments, *sursum corda.* Elle doit ignorer tous ces détours, toutes ces vulgaires idées, tous ces petits calculs de la recherche féminine, qui font souvent de la femme un réseau aux mailles compliquées, où il est très difficile de se reconnaître. Elle devrait rester étrangère à toutes ces industries de zèle prétendu, où, par je ne sais combien de circonvolutions, le cœur des filles d'Ève finit par retomber sur lui-même d'une manière principale, et brode, avec une admirable perfection,

sur un fond d'égoïsme mystique aux apparences divines. Sur ces hauteurs de la perfection, elle devrait toujours avoir cet œil simple dont parle Notre-Seigneur, *oculus simplex*, c'est-à-dire, ce regard unique dirigé vers la volonté du Père céleste. Il est une autre manière de voir qui se remarque dans l'ordre physique et moral. On trouve des personnes qui, par une singulière disposition de l'œil, semblent regarder à droite, et par le fait regardent à gauche : de même, dans l'ordre moral, il est des âmes qui paraissent, dans leurs aspirations, contempler le ciel, n'avoir que les intérêts du ciel en vue, et en réalité, cette manière de regarder n'est qu'un trompe-l'œil : car ces âmes ont des vues, au moins aussi nombreuses, sur la terre et sur les mille petits intérêts qui s'y débattent. — Une Religieuse ainsi disposée ne sera jamais une lampe du sanctuaire : elle appartiendrait plutôt à cette catégorie d'âmes vulgaires, dont sainte Thérèse disait qu'elles ont le cœur pris par les mille niaiseries de certains cloîtres.

Il faut donc, mes chères Filles, avoir toujours le cœur et l'esprit en haut; et, sur ces hauteurs, répéter la parole du divin Maître : Je fais toujours tout ce qui plaît à mon Père, *ego quæ placita sunt ei, facio semper* (1). Si par hasard la mère Ève vous tire en bas, et cela pourra bien lui arriver quelquefois, ayez toujours à votre disposition un instrument tranchant pour couper tous ces fils imperceptibles, au moyen desquels elle cherche à vous imprimer un mouvement vers les choses inférieures : car souvent, en bien comme en mal, il ne faut qu'un cheveu pour nous attirer, *in uno crine* (2).

Pour que le poids des choses terrestres vous abaisse plus difficilement, vous devez chaque matin dépouiller le vieil homme; vous devez, et pourquoi n'irais-je pas jusqu'au bout de ma pensée, vous devez dépouiller la vieille femme, et, comme dit Mme Swetchine, qui s'y con-

(1) Joan., VIII, 29.

(2) Cant., IV, 9.

naissait, il paraît qu'il est beaucoup plus difficile de dépouiller la vieille femme que le vieil homme : je ne sais si la peau est plus tenace, ou la glu de la volonté plus collante, c'est une question que vous pourrez débattre entre vous; mais le fait ne paraît pas douteux, et la nécessité de l'opération n'en est pas moins certaine.

Vous croyez peut-être que je me suis éloigné de ma lampe; pas autant que vous le pensez : car, pour que la lampe, sur les hauteurs, brûle et se consume, il faut d'abord qu'elle soit bien nettoyée; il faut qu'on ait fait le vide de toutes les matières qui auraient empêché la combustion. Or, le vide de l'âme, cette lampe divine, s'effectue par toutes les précautions que je viens d'indiquer.

Il faut ensuite que la lampe soit pleine d'huile. L'huile a une multitude de significations dans le langage liturgique, et toutes se rapportent à la perfection, car toutes se rapportent à l'Esprit-Saint, qui sanctifie les âmes. « Toutes les fois, dit saint Grégoire, qu'il est

question dans l'Écriture de ruisseaux d'huile qui se versent, cela signifie l'effusion des dons de l'Esprit-Saint (1). » — Vous connaissez la parabole des vierges folles et des vierges sages; les premières ont été exclues du royaume des cieux parce qu'elles n'avaient pas d'huile dans leurs lampes (2).

L'huile de la lampe a donc une importance souveraine dans le langage mystique. L'huile signifie tous les dons de l'Esprit-Saint, toutes les vertus, toutes les formes de la grâce. — On extrait l'huile de l'olive, et elle pénètre les substances qu'elle touche : de même l'Esprit-Saint pénètre l'âme juste, la parfume, la divinise, y sème toutes les plantes célestes : puis, le moment venu, il la fait passer sous le pressoir de l'amour et de la tribulation, il en extrait une huile parfumée, qui est comme l'essence de tout ce qu'il y a de meilleur dans cet être angélique. Et, plus l'âme est parfaite,

(1) *Moral.*, l. XIX, c. xv, v. 2, p. 112.

(2) Matth., 25.

plus elle a de délicatesse dans les pensées et dans les sentiments, de noblesse dans les aspirations, et d'amour pur dans le cœur : plus l'huile de la lampe intérieure a de qualités suréminentes. Si, au contraire, l'âme est vulgaire dans ses pensées et ses sentiments, si elle marche terre à terre, si elle n'a pas cette distinction spéciale que donne toujours une vraie piété, si elle appartient à cette race de juifs, si commune sous la nouvelle loi, et dont les idées tiennent encore à la terre de Chanaan, l'extrait qui sortira de cette âme pourra bien être rigoureusement de l'huile, puisque nous la supposons encore en état de grâce, mais ce sera de l'huile de qualité tellement inférieure, que sa clarté deviendra très obscure, et sa combustion très peu odoriférante.

L'huile de l'âme juste, disent les Saints, c'est la joie et l'amour; la joie, car les huiles parfumées servaient autrefois chez les Orientaux à donner à la face de l'homme cette netteté lumineuse et brillante, symbole de

l'épanouissement moral, *exhilaret faciem in oleo*(1), *oleum gaudii*(2).

L'huile, c'est l'amour, car l'huile se consume et brûle en répandant une flamme douce et mystérieuse, emblême de cette flamme intérieure, qui consume les âmes justes et fait de leur vie tout entière un doux feu que les hommes ne voient pas, parce qu'il est caché dans le sanctuaire intime : un feu qui consume et qui finit, à force de tout dévorer, par devenir l'âme elle-même, l'âme se changeant en vapeur odoriférante et montant comme un nuage d'encens vers les cieux, *quasi thus ardens in igne*(3).

L'huile, c'est aussi la compassion et la miséricorde; car le bon Samaritain mit de l'huile dans les plaies de l'homme qui était blessé(4). Cela signifie la bonté de mère qui doit tou-

(1) Ps. CIII, 15.

(2) Isaïe, LXI, 3.

(3) Eccl., L, 9.

(4) Luc, X, 34.

jours dominer dans votre cœur, et toujours couler sur toutes les blessures physiques et morales des pauvres humains qui vous seront confiés : car l'humanité, qu'elle soit jeune ou vieille, n'est autre chose qu'une vaste infirmerie, comme l'a si bien définie saint François de Sales.

O mes chères Filles, ayez toujours de l'huile dans vos lampes, sinon le feu sacré s'éteindrait. Ayez de l'huile de joie, afin de vous conserver vous-mêmes plus solidement dans la vertu. L'homme, dit saint Thomas, ne supporte pas longtemps ce qui est triste, et la joie du cœur, dit l'Esprit-Saint, est un trésor inépuisable de sainteté, *jucunditas cordis, thesaurus sine defectione sanctitatis* (1). Ayez de l'huile de joie pour faire plus de bien; la joie est un aimant qui attire les âmes et les rapproche de Dieu; tandis que les airs tristes et chagrins ont une singulière vertu de répulsion.

Ayez aussi dans votre lampe de l'huile d'amour, pour vous consumer en présence de

(1) Eccl., xxx, 25.

Dieu, pour commencer ici-bas la vie du ciel. Brûlez constamment, alors même que vous serez obligées de vaquer à vos occupations extérieures. Est-ce que la lampe ne brûle pas toujours, quels que soient les lieux où on la transporte, quelle que soit la position à laquelle on la destine? — Vous embaumerez alors tout ce qui s'approchera de vous : car il n'y a pas de liqueur pénétrante comme l'huile : par un pacifique mouvement, elle envahit avec lenteur, mais avec une marche qui avance toujours, elle envahit tous les corps soumis à son contact. De même, la liqueur de l'amour de Dieu pénétrera toutes vos actions, vos pensées, vos regards, et vous ferez du bien sans le savoir, sans vous en douter, par votre seule présence, *oculi ejus ut lampas ardens,* dit le Prophète (1). Votre vie tout entière sera une divine combustion qui vous transformera vous-mêmes, et transformera toutes les personnes avec lesquelles vous aurez des relations.

(1) Daniel, x, 6.

S'il m'était permis de me servir d'une autre comparaison, je vous dirais avec saint Jean de la Croix : Voyez l'abeille, elle butine sur toutes les fleurs, elle va de l'une à l'autre avec une agilité merveilleuse : vous croyez que sa pensée principale est de reposer sur le thym, le serpolet, la rose ou le jasmin. Non, elle n'a qu'une unique pensée, elle fait ou prépare son miel. De même, vous croyez que cette religieuse est en classe, à la cuisine, au parloir, en récréation, vous vous trompez en un sens : sa pensée principale est de faire de l'amour divin. Semblable à l'ange Raphaël, elle peut vaquer à des œuvres extérieures, mais elle vit d'une autre nourriture; elle fait et renouvelle sa provision d'amour, qu'elle verse ensuite sur toutes ses œuvres.

Enfin, ayez toujours de l'huile de compassion pour mettre sur toutes les plaies humaines que vous rencontrerez : les plaies ne se guérissent guère avec le vinaigre. Aussi n'ayez point ce caractère difficile qui est comme le vinaigre de la vie : regardez comme un fléau

ces tempéraments à pointes aiguës, qu'on ne peut rencontrer sans s'accrocher quelque part, et d'une façon toujours désagréable. Mettez de l'huile dans vos ressorts, mettez-en dans les affaires; les engrenages où il n'y a pas d'huile crient et prennent feu.

Ici encore, je vous dirai : soyez comme une sacristine pleine d'intelligence et de précautions. Nettoyez bien votre lampe, purifiez-la souvent, car il pourrait s'y accumuler de ces vieux résidus d'amour-propre, de vanité, de petites jalousies qui corrompraient la qualité supérieure de votre huile. — L'Écriture Sainte dit qu'une mouche, venant à tomber dans un parfum, lui enlève sa suavité, *muscæ morientes perdunt suavitatem unguenti* (1). Que de mouches dans le monde des âmes, que de mouches qui gâtent les meilleurs caractères, qui rendent aigres et susceptibles d'excellentes natures, et qui donnent à leurs regards, à leurs paroles, à toutes leurs relations, une saveur analogue à

(1) Eccl., x, 1.

celle qu'on ressent quand on goûte des confitures salées!

La lampe est élevée, mais elle ne reste pas toujours sur les hauteurs! en a-t-on besoin, la main n'a qu'à lui faire signe, aussitôt elle descend, et se met à la disposition de celui qui lui réclame un service. — Ainsi la Religieuse : elle a, comme la lampe, une très grande élasticité de mouvements : quand le devoir l'appelle, elle descend des hauteurs où la grâce l'a placée; elle est tout entière à sa classe, à ses malades, à ses sœurs, et au service du prochain, quelle qu'en soit la forme. Elle remplit avec un dévouement qui ne sait point calculer tous les devoirs de sa charge; et elle met tant de souplesse gracieuse dans ses mouvements, tant de condescendance à livrer son intelligence et son cœur, à rester au milieu des détails de la vie la plus ordinaire, qu'on dirait vraiment qu'elle ignore les hauteurs, et que jamais elle n'a séjourné habituellement dans les régions qui dominent la prose de la vie commune. Elle n'a point de ces piétés chagrines qui, lors-

qu'on les fait sortir de leur solitude ou de leur caractère plus ou moins sauvage, prennent, en quelque sorte, des airs impossibles, et tout en accomplissant rigoureusement leurs devoirs, y mettent, sinon de la maussaderie, au moins une gêne, une froideur et un ensemble de *si* et de *mais*, tellement recouverts d'une couche d'humeur plus ou moins aimable, que les supérieurs hésitent quelquefois à leur adresser un ordre ou un conseil. Rien de semblable dans la vraie Religieuse : tout dans ses paroles, ses gestes et ses actes, prend un naturel si divin, que les choses les plus pénibles dans les œuvres extérieures, elle les exécute presque avec la même facilité que si elles étaient entièrement conformes à ses goûts. Et c'est là le dernier degré de la perfection : est-ce que l'amour ne rend pas tout facile? est-ce que la vapeur (et l'amour c'est la vapeur de l'âme) ne rend pas aisé et rapide le mouvement des plus lourdes locomotives? « Celui qui aime, dit l'auteur de l'*Imitation*, vole, court et se réjouit, il est libre et rien ne l'arrête... ; l'amour est

capable de tout, il trouve des forces là où celui qui n'aime pas languit et défaille (1). »

La lampe, une fois qu'elle a donné sa lumière et sa chaleur à celui qui les réclame, remonte vers les hauteurs et continue à brûler en présence de Dieu. — Elle est encore, sous ce rapport, le modèle de la Religieuse, et ceci est un des points les plus importants de la vie intérieure. — Malheur à la Religieuse qui se noierait dans les affaires et resterait submergée sous le flot des occupations extérieures! elle perdrait successivement l'esprit de la vie divine; elle deviendrait plus ou moins mondaine; elle contracterait des habitudes de vie légère et dissipée, et avec le temps, elle finirait par n'avoir plus de la Religieuse que l'habit. Il y a là un vrai danger pour les Religieuses qui vivent dans le monde, et qui sont appelées par leur vocation à tous les détails de la vie active. A force de tourbillonner, on prend l'habitude de l'agitation; avec l'agitation arrivent les

(1) L. III, c. v, n° 4.

préoccupations d'esprit et de cœur, les tiraillements d'une âme partagée; et enfin, l'on finit par couler en tout sens, comme l'eau qui se précipite, *quasi aquæ dilabimur* (1). Avez-vous remarqué l'eau qui court dans les rues? elle ne s'arrête pas, elle ne se repose jamais, elle va, elle court, elle saute sur les pierres, elle se couvre d'écume et disparaît. Ainsi l'âme dissipée : elle ne vit plus avec elle-même, elle ne réfléchit plus, elle est toujours dans le mouvement et dans la secousse des choses extérieures.

Aussitôt donc, mes chères Filles, que vous aurez rempli les devoirs que réclame votre vocation, faites comme la lampe; remontez sur ces hauteurs de l'âme où l'on respire l'air du ciel. Ce que vous auriez perdu en force, en vitalité religieuse, réparez-le sur les montagnes sereines de l'éternité, *illuminans a montibus æternis* (2). — Ou plutôt, arrivez avec le temps

(1) II Reg., XIV, 14.

(2) Ps. LXXV, 5.

et avec le doux effort d'une pieuse habitude, arrivez à ce bienheureux état de perfection où, quoi qu'elle fasse, l'âme est toujours en haut, parce que Dieu est toujours partout, et que cette âme plongée en Dieu ne le quitte jamais : or, avec Dieu, on demeure toujours sur les hauteurs. Les occupations de la vie deviennent alors comme des accidents qui ne peuvent modifier l'intérieur.

Dirai-je en terminant que la Religieuse est, comme dit l'Écriture, une lampe souvent méprisée par le monde, *lampas contempta apud cogitationes divitum* (1). A notre époque surtout, une sorte de monomanie anti-congréganiste s'est emparée de certaines populations. Ne vous en inquiétez pas; faites le bien et laissez dire. Il y a de mauvais vents qui passent sur les générations humaines comme sur les campagnes. Les arbres vigoureux résistent et continuent à donner des fleurs et des fruits. Soyez de vraies Religieuses; ne prêtez jamais

(1) Job., XII, 4.

le flanc à la critique sérieuse; soyez ce que vous devez être, et ces orages passagers n'auront aucune suite. Les communautés religieuses, selon la pensée de saint Vincent de Paul, sont comme les arbres : si l'intérieur de l'arbre est sain, il n'y a rien à craindre; si, au contraire, il y avait dans le tronc ou les racines de ces vers secrets qui rongent la moelle, le danger commencerait; mais alors la cause de la chute serait moins l'orage que l'état vermoulu de l'intérieur.

Soyez donc de vraies Religieuses, et ne vous inquiétez pas des dédains et des mépris du monde. Vous aurez part aux humiliations du Sauveur, et ce sera pour vous une gloire et une cause de future prospérité. Vous brillerez comme une lampe d'honneur, que Dieu réserve pour l'heure de sa Providence, *lampas contempta, parata ad tempus statutum* (1).

Mes chères Filles, ces dernières paroles résument tous mes vœux pour votre pieuse

(1) *Ibid.*

congrégation. Vous me permettrez de les formuler de nouveau avec ma vieille affection paternelle (1). Malgré les vicissitudes de la vie, et les nuages parfois si capricieux de l'atmosphère des choses humaines, cette affection est demeurée la même. Elle est heureuse aujourd'hui, dans une circonstance solennelle, tout à fait imprévue pour moi, et que la Providence a sans doute ménagée, afin que ma parole pût encore arriver à la communauté réunie; elle est heureuse de vous dire : mes chères Filles, soyez toutes comme des lampes ardentes et lumineuses, toujours prêtes à obéir aux ordres du ciel, *lampas parata ad tempus statutum.* Lorsque votre excellente supérieure nommera une religieuse à un poste, qu'elle lui confiera une mission, la placera dans une paroisse, que l'on puisse dire en toute vérité : c'est un ange de salut qui part et qui deviendra comme une lampe pour les populations heureuses de la

(1) Mgr l'Archevêque de Reims, avant d'être nommé évêque de La Rochelle, en 1856, avait été pendant trois ans supérieur des Sœurs du Saint-Sacrement, à Autun.

posséder, *salvator ejus, ut lampas accendatur* (1). — Alors, mes chères Filles, votre vie tout entière sera le plus beau commentaire de la parabole des vierges sages, qui avaient leurs lampes toujours pleines d'une huile excellente. Je ne saurais vous faire de souhait meilleur et plus paternel.

(1) Isaïe, LXII, 1.

NEUVIÈME SERMON

L'Oraison d'après St François de Sales.

NEUVIÈME SERMON

L'Oraison d'après saint François de Sales.

Sapiens in verbis seipsum amabilem facit.

Le sage se rend aimable dans ses paroles. (Eccl., xx, 13.)

Mes chères Filles,

Non seulement, dit saint Chrysostome, il faut se taire et parler d'une manière convenable, mais il faut encore que la parole soit très gracieuse (1). » « C'est pourquoi, reprend un célèbre commen-

(1) *In Psal.*, 140, n° 4, t. V, p. 522, éd. Gaume.

tateur de la Bible, la grâce et l'amabilité dans l'art de la parole et de la persuasion sont un don de Dieu (1). » Votre saint fondateur, mes chères Filles, a admirablement compris et pratiqué ces maximes : il a été aimable et gracieux non seulement dans sa conversation et ses rapports avec les hommes : il l'a été surtout dans ses ouvrages, où il a projeté la douce et radieuse lumière d'un esprit rempli de charmes, et d'un cœur toujours épanoui par la charité : car les ouvrages d'un saint sont comme la conversation prolongée de son âme, et leur lecture est une sorte de causerie qui se perpétue dans la région des âmes. La doctrine de saint François est calme et modérée comme le vrai ; elle est le reflet de ces paroles de l'Écriture : « Les voies de la sagesse sont belles, et tous ses sentiers sont pacifiques (2). » La vérité sous sa plume se présente comme une belle statue, avec l'élégante sobriété de ses formes et l'exquise

(1) Cornel. à Lapid., *in Eccli*, xx, 13, p. 478.

(2) Prov., III, 17.

pureté de ses lignes. Au caractère et aux ouvrages de saint François de Sales, on peut appliquer ces autres paroles des Livres saints : « La mémoire de Josias est comme un parfum composé des essences aromatiques les plus variées. Son souvenir est doux à la bouche comme le miel : c'est une suave musique dans un banquet (1) » où le palais et les oreilles se repaissent d'harmonies et de substances délicieuses.

Ce caractère des œuvres de saint François de Sales n'enlève rien à la solidité de sa doctrine, mais il lui conserve sa physionomie complètement évangélique. Contrairement à la méthode de certains esprits étroits et chagrins, qui rêvent une vertu toujours austère et comme ridée, saint François exposait la doctrine selon les procédés que nous indiquent les deux livres de Dieu, qui sont la nature visible et l'Écriture sainte. Qu'y a-t-il de plus gracieux que les œuvres de la création, où la beauté de la forme et l'heureuse souplesse des contours le dispu-

(1) Eccl., XLIX, 1, 2.

tent à la solidité du fond. La création, disent les saints docteurs, c'est le premier volume des œuvres de Dieu. Le second, c'est la Bible, où, selon le langage de l'Esprit-Saint, « la sagesse se montre à nous avec un visage souriant [1]. »

Pour développer cette pensée dans son ensemble, il faudrait suivre tout l'enseignement de saint François sur la morale évangélique, et ce serait la matière de plusieurs volumes.

Je vous propose, mes chères Filles, de nous restreindre aujourd'hui à cette pensée, la facilité et les charmes de l'oraison, d'après saint François de Sales.

« En somme, dit-il, l'oraison et théologie mystique n'est autre chose qu'une conversation par laquelle l'âme s'entretient amoureusement avec Dieu de sa très aimable bonté pour s'unir et joindre à elle [2]. » Reprenons chacune de ses pensées : l'oraison n'est autre chose qu'une

(1) Sap., VI, 17.

(2) *Traité de l'amour de Dieu*, l. VI, c. 1, p. 261, t. III.

conversation. Il en est qui font de l'oraison je ne sais quoi d'étudié et de recherché : ils s'échauffent la tête, se surexcitent le cœur, et se tendent les cordes nerveuses de l'être tout entier. L'oraison est pour eux une ascension difficile sur une montagne ; c'est une marche périlleuse dans des lieux obscurs, sur un terrain raboteux et couvert d'aspérités. Saint François de Sales détruit tous ces fantômes, en disant que l'oraison n'est autre chose qu'une conversation. Une conversation, c'est tout ce qu'il y a de plus familier et de plus intime ; c'est le langage simple et naturel de deux amis : c'est un entretien plein d'abandon, où l'esprit ne cherche point ses pensées, où le cœur ne court pas après des sentiments souvent artificiels, où la langue ne se préoccupe point de la tournure de ses phrases ni de la qualité de ses expressions. C'est l'âme qui s'écoule avec la facilité du naturel et la simplicité du vrai. Il doit en être de même et à plus forte raison de la conversation de l'âme avec Dieu : car Dieu c'est l'être infiniment bon, c'est le meilleur des

pères et le plus tendre de nos amis. Aussi notre saint ajoute que c'est une conversation par laquelle l'âme s'entretient amoureusement avec Dieu. L'oraison, ce n'est point uue affaire de méditations longuement élaborées, de pensées sublimes préparées à l'avance, comme ces requêtes que l'on présente aux grands de la terre. C'est le cœur qui s'ouvre par un mouvement spontané, et il s'ouvre parce qu'il est plein ; il s'épanche en se donnant et il se donne par amour. — De quoi s'entretient le cœur humain ? « de la très aimable bonté de Dieu. » En effet, sur la terre, tout se rapporte à la bonté infinie de Dieu, tout vient d'elle et tout retourne à ce centre universel. La bonté de Dieu est comme un fleuve qui environne, arrose et féconde notre vie, et si nous savions creuser la vraie raison des choses, nous comprendrions que la bonté de Dieu est partout, qu'elle nous accompagne et nous protège en toutes les circonstances de notre vie, et qu'elle se rencontre même dans ces breuvages amers que nos misères, nos fautes rendent quelque-

fois nécessaires, et qui sont un remède commandé par le meilleur et le plus dévoué des médecins.

Quel est le but final de cette conversation de l'âme? « S'unir et se joindre à la très aimable bonté de Dieu, » car l'amour a pour terme dernier l'union. Par la contemplation, la vérité entre en nous, et par l'acte d'amour nous sortons de nous-mêmes pour nous fondre dans la vérité, et nous sommes, selon le désir de Jésus-Christ, consommés en elle par l'unité de l'amour, *consummati in unum* (1). Celui qui adhère à Dieu, dit l'Apôtre, ne doit faire avec lui qu'un même esprit : c'est le même souffle en deux vies, *unus spiritus est*.

Il me semble que si tout le monde comprenait ainsi l'oraison, elle aurait beaucoup plus de partisans. Malheureusement il est des auteurs qui parfois en font de si laides photographies, que tous les passants se retirent, après les avoir contemplées. Sans doute je suis loin de dire

1) Joan., 17.

que les traits en soient toujours complètement dénaturés. Mais les épreuves sont quelquefois beaucoup trop noires, ou bien la figure a je ne sais quoi de raide et de compassé, qui ne rend pas la grâce et la vérité de l'original. Or saint François de Sales est un des peintres dont les épreuves ont le mieux réussi, parce que ses modèles ont toujours été pris dans les divines Écritures, et surtout en ces paroles : « Les voies de la sagesse sont belles et tous ses sentiers sont pacifiques... (1) La sagesse est claire et limpide : elle ne se flétrit jamais : ceux qui l'aiment la découvrent facilement... Elle se montre la première à tous ceux qui la désirent.. elle fait le tour du monde, cherchant ceux qui sont dignes d'elle, et elle se montre à eux avec un visage souriant, *ostendit se illis hilariter* (2).

Pour nous montrer tout ce qu'il y a de simple, de doux, de tendre dans l'oraison,

(1) Prov., III, 17.

(2) Sap., 6, *passim*.

saint François de Sales la décrit dans ses états les plus élevés, et à mesure qu'il monte les degrés de l'échelle mystique, sa parole chaste et candide va prendre ses termes de comparaison dans les œuvres de Dieu, où l'amour se montre sous sa forme la plus pure et la plus intime.

« N'avez-vous pas pris garde à l'ardeur avec laquelle les petits enfants s'attachent quelquefois au sein de leur mère, quand ils ont faim ? On les voit grommelant serrer et presser la mamelle, suçant le lait si avidement, que même ils en donnent de la douleur à leur mère. Mais après que la fraîcheur du lait a aucunement apaisé la chaleur appétissante de leur petite poitrine, et que les agréables vapeurs qu'il envoie à leur cerveau commencent à les endormir, vous les verriez fermer tout bellement leurs petits yeux, et céder petit à petit au sommeil, sans quitter néanmoins la mamelle, sur laquelle ils ne font nulle action que celle d'un long et presque insensible mouvement de lèvres, par lequel ils tirent toujours le lait qu'ils avalent im-

perceptiblement, et cela ils le font sans y penser, mais non pas certes sans plaisir : car si on leur ôte la mamelle avant que le profond sommeil les ait accablés, ils s'éveillent et pleurent amèrement, témoignant en la douleur qu'ils ont en la privation, qu'ils avaient beaucoup de douceur en la possession. Or, il en est de même de l'âme qui est en repos et en quiétude devant Dieu : car elle suce presque insensiblement la douceur de cette présence, sans discourir, sans opérer et sans faire chose quelconque par aucune de ses facultés, sinon par la seule pointe de la volonté, qu'elle remue doucement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la délectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à jouir de la présence divine (1). »

Ailleurs, il dit encore : « La comparaison de l'amour des petits enfants envers leur mère ne doit point être abandonnée, à cause de son innocence et pureté. Voyons donc ce beau petit

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, l. VI, c. IX, p. 272, t. III.

enfant auquel sa mère assise présente son sein. Il se jette de force entre les bras d'icelle, ramassant et pliant tout son petit corps dans ce giron et sur cette poitrine aimable. Et voyez réciproquement sa mère, comme, le recevant, elle le serre, et par manière de dire, le colle à son sein, et le baisant, joint sa bouche à la sienne. Mais voyez de rechef ce petit poupon, appasté des caresses maternelles, comme de son côté il coopère à cette union d'entre sa mère et lui : car il se serre aussi et se presse tant qu'il peut par lui-même sur la poitrine et le visage de sa mère, et semble qu'il se veuille tout enfoncer et cacher dans ce sein agréable duquel il est extrait (1). »

Ces descriptions où la grâce le dispute à l'exquise pureté ne sont que le commentaire de ces paroles d'Isaïe : « Je ferai couler sur Jérusalem un fleuve de paix... on vous portera comme des enfants à la mamelle... vous sucerez le lait de mes consolations... ce sera

(1) *Ibid.*, l. VII, c. 1, p. 283.

comme une mère qui caresse son enfant, en le tenant sur ses genoux (1). »

Voici, ce me semble, l'explication de ces mystères de langage. L'amour de Dieu pour les hommes est infini, et aucune expression ne peut le rendre convenablement. La parole humaine est obligée de recourir à des comparaisons, à des symboles où Dieu a déposé comme l'image parfumée de ses perfections. Parmi les symboles de cette infinie tendresse de Dieu, l'un des plus touchants est celui de l'amour maternel ; et toute cette essence d'amour que Dieu a mise dans le cœur de la mère, tout ce qu'elle renferme de suave, de profond, de désintéressé, n'est qu'un pâle reflet de l'amour de Dieu. Et cependant rien n'est beau comme cette parole d'Isaïe : « Dieu, c'est une mère qui caresse son enfant, *quomodo si cui mater blandiatur*. Et quand la mère se donne à son petit enfant sous la forme de cette liqueur, qui est la substance de sa vie, c'est une image de

(1) Isaïe, LXVI, 11, 13.

Dieu, qui dans l'oraison se donne substantiellement à l'âme, et descend en elle comme la fontaine de vie, *apud te est fons vitæ!* (1) Et l'âme qui reçoit Dieu dans ces effusions d'amour, c'est, dit encore saint François, « un enfant affamé si fort collé au flanc de sa mère et attaché à son sein, qui presse avidement cette douce fontaine de suave et désirée liqueur, de sorte qu'il est advis qu'il veuille ou se fourrer tout dans ce sein maternel, ou bien le tirer et sucer tout entier dans sa petite poitrine (2). »

C'est le propre des grandes et saintes âmes, élevées en contemplation, de tout dire dans un langage clair, simple et concis. Méditez, mes chères Filles, ces pensées de votre saint fondateur, et vous aurez mieux compris la nature de l'oraison, sa douceur, son intimité, ses profondeurs; vous aurez mieux compris les chastes et calmes ardeurs de l'amour divin, qu'après

(1) Psal., xxxv, 10.

(2) *Traité de l'amour de Dieu*, l. III, c. x, p. 224.

avoir lu maints volumes, où les idées sont aussi obscures que les expressions, et dont la pratique est aussi difficile que le langage est alambiqué.

Aussi saint François de Sales n'aimait pas qu'on fût esclave des méthodes, et qu'on obligeât toutes les âmes à marcher par le même chemin. Il croyait qu'il ne fallait pas encadrer l'Esprit-Saint, ni l'obliger à suivre une série de canaux conducteurs dont il devrait toujours respecter la forme. Il se rappelait la parole de l'Évangile : « L'Esprit souffle où il veut, et vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va (1). » Sans doute la méthode est bonne, parce que notre esprit est faible, et qu'il a besoin de tuteur surtout dans le commencement, mais ces méthodes doivent varier souvent selon le tempérament des âmes, et il ne faut point s'y attacher de façon à gêner les allures de l'Esprit-Saint : elles ne sont qu'un moyen; si elles nuisent au but, il faut les écarter. « Le secret des

(1) Joan., III, 8.

secrets en l'oraison, dit-il, c'est de suivre les attraits en simplicité de cœur... En somme, il faut aller simplement, à la bonne foi et sans art, pour être auprès de Dieu, pour l'aimer, pour s'unir à lui. Le vrai amour n'a guère de méthode (1). » « Plusieurs se trompent grandement, croyant qu'il faille tant de méthodes pour bien faire l'oraison : et l'on en voit souvent qui se mettent en peine et qui sont dans un grand empressement pour rechercher un certain art qu'il leur semble qu'il faut savoir pour la bien faire, et ne cessent de subtiliser autour de leur oraison, pour voir comment ils la font... comme si l'Esprit de Dieu était si délicat qu'il dépendît de la méthode. Or je ne dis pas qu'il ne faille se servir des méthodes qui sont marquées, mais il ne faut pas s'y attacher, et les affectionner tellement que nous devions mettre toute notre confiance en icelles (2). »

(1) Lettre 796, p. 574.

(2) *Sermon pour la Purification*, t. II, p. 48.

Il admettait même que certaines âmes « ne peuvent s'arrêter, ni occuper leur esprit sur aucun mystère : elles sont attirées à une certaine simplicité devant Dieu, toute douce, qui les tient en cette simplicité, sans autre considération que de savoir qu'elles sont devant Dieu, et qu'il est tout leur bien (1). »

Saint François de Sales était en général ennemi de la contrainte et du resserrement d'esprit et de cœur : il prêchait surtout la sainte liberté des enfants de Dieu, cette liberté qui n'est pas de la licence, ni du caprice, mais la libre activité de nos puissances intérieures s'épanouissant dans l'amour : « Je ne désire rien tant que de voir un cœur étendu, et sans aucune contrainte au service de Dieu. Je vous le dis aussi, afin que vous alliez à votre aise, tant qu'il se peut, en la voie de la sainte perfection (2). » Et cette maxime, il l'applique en particulier à l'oraison : « Tenez pour règle que

(1) Lettre 689, p. 432.

(2) Lettre 750, p. 538.

la grâce de la méditation ne se peut gagner par aucun effort d'esprit (1) »... « Plus l'oraison est tranquille, simple et délicate, plus elle est fructueuse (2). » « Quand l'oraison sera plus simple et plus tranquille, elle sera meilleure (3). » — Et il disait un jour à l'évêque de Belley, que ceux qui en nageant ont des mouvements précipités et ne laissent pas à leurs membres leurs allures simples et naturelles, ne réussissent pas et sont facilement submergés; et que de même on ne réussit pas dans l'oraison quand on y apporte un esprit d'inquiétude et d'empressement (4).

Il tenait tellement à ces principes, qu'il recommande de la manière la plus expresse de ne jamais méditer sur les vérités terribles de l'Évangile, sans terminer par un acte de confiance qui mît comme un sceau d'amour sur le cœur. « Je vous prie, dit-il, que toutes ces

(1) Lettre 61, p. 77.

(2) Lettre 628, p. 456.

(3) Lettre 796, p. 572.

(4) *Le véritable esprit de saint François*, par l'abbé Baudry, t. I, p. 203.

méditations là, des quatre fins, se finissent toutes par l'espérance et la confiance en Dieu, et non pas par la crainte et l'effroi; car quand elles finissent par la crainte, elles sont dangereuses, surtout celles de la mort et de l'enfer (1). »

Il cherche toujours à simplifier l'oraison et à la rendre facile aux âmes de bonne volonté, et il donne le conseil suivant : « Il n'est pas besoin d'user de paroles, même intérieures, il suffit d'élancer son cœur ou de le reposer sur Notre-Seigneur : il suffit de regarder ce divin amoureux de nos âmes, car entre les amants, les yeux parlent mieux que la langue (2). » Quel beau, simple et profond langage! Oui, regarder Dieu, cela suffit. Regarder Dieu de ce regard intime qui exprime et donne l'âme tout entière! On raconte dans la vie d'un saint qu'un brave homme de la campagne passait tous les jours plusieurs heures dans l'église du

(1) Lettre 62, p. 80.

(2) Lettre 656, p. 471.

village, et là, immobile comme une statue, les yeux fixés sur le tabernacle, il semblait n'avoir ni pensée, ni sentiment. On lui demanda ce qu'il faisait ainsi : il répondit simplement : je regarde Dieu ! — Cet homme simple en savait plus que les sages : Dieu lui avait révélé une science supérieure à tous les calculs humains. — Regarder Dieu ! c'est la science la plus sublime de la contemplation ! Les anges ne font rien autre chose, et c'est ce regard profond et continu qui engendre l'amour et produit leur éternel bonheur.

Mais il y a mieux encore. Écoutez et dites-moi s'il y a une doctrine plus douce, plus attrayante, plus délicieuse que celle des Saints : « Un petit enfant qui est sur le sein de sa mère dormante, est vraiment en bonne et désirable place, bien qu'elle ne lui dise mot, ni lui à elle (1). » Voilà donc le dernier terme de l'oraison : endormir l'âme sur le sein de Dieu ; et ce doux assoupissement qui semble de l'inac-

(1) Lettre 168, p. 172.

tion est la plus féconde de toutes les activités. Que peut-on dire de meilleur et de plus consolant pour l'âme humaine ? quoi de plus doux et de plus facile dans l'exécution ? Est-ce que toutes les difficultés ne disparaissent pas devant une si merveilleuse doctrine ? Est-ce que, selon le langage du prophète, toutes les vallées ne se comblent pas, est-ce que toutes les montagnes ne sont pas abaissées ? Est-ce que tous les chemins tortueux ne sont pas redressés, et tous les sentiers raboteux aplanis ? (1) Est-ce que la vie tout entière ne devient pas une suave et continuelle prière ? Est-ce que toute âme aimante n'éprouve pas le besoin de s'écrier avec saint François de Sales : « Mon âme, mes esprits, mes pensées, et toutes les facultés qui sont ramassées au dedans de moi, sont orgues (2). » Orgues divines qui résonnent doucement au souffle de l'Esprit-Saint, et dont les notes planent sur la vie tout entière, comme

(1) Isaïe, XL, 4.

(2) *Traité de l'amour de Dieu*, l. V, c. VIII, p. 254.

les sons aériens qui se promènent dans la nef d'une vaste église.

Nous aurions fait connaître d'une manière fort incomplète les pensées de saint François de Sales sur la douceur et la facilité de l'oraison, si nous n'exposions brièvement ses principes sur les sécheresses et les distractions. La distraction dans la prière est un état où l'âme est tirée en divers sens par des pensées étrangères. Les sécheresses, c'est l'âme à l'état de terre aride, qui n'a plus ni fraîcheur, ni végétation verdoyante. Les distractions et les sécheresses sont inévitables en ce monde : il est souvent impossible, dit sainte Thérèse, de réciter un *Pater* sans distractions, et notre âme est trop exposée aux vicissitudes des saisons, au souffle des vents brûlants, pour ne pas être, au moins dans la partie sensible, dans cette position dont parle le prophète, quand il disait à Dieu : Mon âme est devant vous comme une terre sans eau, *anima mea sicut terra sine aquà tibi.* — Que faire en pareille circonstance? ne point se troubler, ni s'agiter, mais demeurer

en paix et persévérer dans la confiance. Ce sont des états d'épreuve, indépendants de notre volonté, qui servent plutôt d'exercice à notre vertu, et qui nous préparent de riches couronnes dans le Ciel. Écoutons votre saint fondateur : « Quand votre cœur s'égarera ou se distraira, ramenez-le tout doucement à son point, remettez-le tendrement auprès de son maître; et quand vous ne feriez autre chose tout au long de votre heure que de reprendre tout bellement votre cœur et le remettre auprès de Notre-Seigneur, et qu'autant de fois que vous l'y remettriez, il s'en détournerait, votre heure serait bien employée (1). » Et ailleurs : « Le soin que nous avons à n'avoir point de distractions nous sert souvent de fort grande distraction : la simplicité ès actions spirituelles est la plus recommandable (2). » « Finalement, Philotée, entre toutes nos sécheresses et stérilités, ne perdons point courage :

(1) Lettre 629, p. 457.

(2) *Traité de l'amour de Dieu*, l. IX, c. x, p. 332.

mais attendant en patience le retour des consolations, suivons toujours notre train : ne laissons point pour cela aucun exercice de dévotion, ains, s'il est possible, multiplions nos bonnes œuvres; et ne pouvant présenter à notre cher époux des confitures liquides, présentons-lui en des sèches : car ce lui est tout un, pourvu que le cœur qui les lui offre soit parfaitement résolu de le vouloir aimer (1). »

Dieu permet ces états de sécheresses et ces distractions pour nous humilier, pour nous faire comprendre notre faiblesse et nous purifier : car il peut bien arriver et il arrive souvent que la cause principale de ces sécheresses et distractions est dans la divagation habituelle et volontaire de notre esprit, dans nos sensualités, dans nos secrètes attaches, dans ces mille fibres cachées au milieu des profondeurs de l'âme et qui ne sont point aussi complètement à Dieu qu'elles le devraient. Notre devoir, pour

(1) *Vie dévote*, 4e partie, c. XIV. p. 553 ; voir encore 2e partie, c. IX, p. 479.

bien faire notre oraison, serait de retrancher toutes ces causes qui servent à entretenir notre état d'infirmité spirituelle, comme le devoir d'un malade est de retrancher toutes les causes qui peuvent occasionner et irriter le mal. Mais comme l'âme serait trop faible ou trop ignorante pour suivre ces conseils, Dieu permet aux distractions et à la sécheresse de l'envahir, et leur donne la mission de l'avertir, de la corriger et de la ramener à lui par la voie d'une expiation purificative.

Quand ce travail préparatoire a été terminé, l'âme n'a plus qu'à suivre les conseils de saint François : « Vous ne faites rien, ce me dites-vous, en l'oraison. Mais qu'est-ce que vous y voudriez faire, sinon ce que vous y faites, qui est de présenter et de représenter à Dieu votre néant et votre misère ? C'est la plus belle harangue que nous fassent les mendiants, que d'exposer à notre vue leurs ulcères et nécessités [1]. » « O, s'écrie-t-il ailleurs, que c'est

(1) Lettre 669, p. 477.

une excellente manière de prier, que celle de se contenter de représenter simplement ses nécessités à Notre-Seigneur, puis le laisser faire, nous tenant assurés qu'il y pourvoira, selon qu'il nous sera le plus convenable, nous contentant de lui dire : Seigneur, voici votre pauvre créature désolée et affligée, pleine de sécheresses et d'aridités, remplie de misères et de péchés ; mais vous savez bien ce de quoi j'ai besoin, il me suffit de vous faire savoir ce que je suis : c'est à vous de pourvoir à mes misères selon qu'il vous plaira, et que vous connaissez m'être plus utile pour votre gloire (1). »

Rien de plus raisonnable et de plus chrétien que le culte des reliques : on dirait, selon la pensée de saint Paulin, que ces ossements semblent encore contenir le parfum de l'âme qui les a quittés. Quand je vois la relique d'un saint et que je la vénère, je puis me dire : ce

(1) *Sermon pour le deuxième dimanche après l'Epiphanie*, t. II, p. 41.

fragment de matière a été imprégné d'un souffle vital, le souffle d'une âme immortelle : il a servi d'organe aux pensées, aux sentiments, aux souffrances d'une âme grande et pure, et c'est ce souvenir qui explique mon culte et ma vénération.

Il me semble que les plus belles reliques sont les ouvrages des Saints : l'âme n'est point absente comme dans une relique ordinaire : elle est toujours là vivante par ses pensées, ses sentiments, par la lumière de l'intelligence et la chaleur de l'amour. Nous l'entrevoyons transparente sous les mots, nous la sentons encore toute chaude de ce feu divin qui ne se refroidit jamais, et sa clarté projette toujours des rayons lumineux. Nous en suivons les mouvements à travers les cadences des périodes et ces nuances de pensées et de paroles qui sont l'expression variée de sa vie. Mais la pensée, les sentiments, c'est l'âme elle-même ! et si Origène a pu dire que « tous les jours le Verbe de Dieu s'incarne dans les mots et qu'il

se fait chair pour nous instruire [1], » pourquoi ne dirais-je pas aussi que l'âme des Saints s'est incarnée dans leurs écrits, et qu'elle y demeure à l'état d'incarnation permanente, à l'état d'Eucharistie vivante, et que par la vertu du Christ, elle y produit, d'une manière limitée, les effets de l'adorable sacrement de l'autel.

Ces maximes conviennent d'une manière toute spéciale à votre saint fondateur. Il n'était point de ces auteurs dont la parole artificiellement combinée peut exprimer de très belles pensées, mais des pensées qui ne montrent pas l'âme de l'écrivain, et qui n'ont point cette forme et ce style dont un ancien disait : parle afin que je te voie. Il est peu d'âmes qui se soient mieux dépeintes, mieux exprimées que saint François dans ses ouvrages. On la retrouve tout entière cette âme bienheureuse, avec toute la simplicité de ses allures, toute la candeur de ses pensées, toute la tendresse de ses sentiments. Elle est là, qui prêche encore,

(1) *Philoc.*, c. xv, p. 47.

et chaque page est comme la chaire de vérité, où elle élève la voix : là on l'écoute, on la voit, on saisit toutes les nuances les plus délicates de sa pensée, on entend les harmonies de sa voix, car tout est resté vivant dans la belle et naïve contexture de ses phrases. Aussi j'ai mieux aimé faire prêcher saint François de Sales que prêcher moi-même : si j'ai quelque mérite, c'est d'avoir formé un bouquet que j'ai recueilli dans le parterre de ses œuvres ou plutôt de son cœur. Je vous l'offre en ce grand jour de fête : je vous l'offre en souvenir de mon affection paternelle pour vous et de ma tendre vénération pour saint François de Sales.

DIXIÈME SERMON

Premier Sermon sur saint Jean de la Croix.

DIXIÈME SERMON

Premier Sermon sur saint Jean de la Croix.

Quæsivit verba utilia et conscripsit sermones rectissimos ac veritate plenos.

Il a recherché les paroles utiles, il a écrit des ouvrages pleins de droiture et de vérité. (Eccl., XII-10.)

Les Saints ont deux manières d'écrire la gloire de Dieu : ils agissent, et chacune de leurs actions est comme un cantique au Seigneur. Leur vie est un long poème qui raconte aux hommes les admirables vertus du chrétien, les efforts de la lutte et les glorieuses victoires de l'âme héroïque. C'est

ainsi, du reste, que les cieux racontent la gloire de l'Éternel : ils marchent, et dans leurs mouvements, il existe tant d'ordre, d'harmonie et de gloire, que la simple vue du firmament est une leçon pour l'homme et un hymne au Créateur. De même les élus ont une vie si harmonieuse aux yeux de la foi, si belle de vertus et de sacrifices, qu'il suffit de les contempler pour se sentir meilleur et prêt à marcher sur leurs traces. D'autres fois, je ne sais quel instinct mystérieux s'empare du cœur et de l'intelligence des Saints. L'Esprit d'en haut, qui prie en eux par des gémissements ineffables, leur donne une impulsion secrète : ils prennent la plume, et avec ce style inimitable qui porte l'empreinte d'un cachet céleste et la chaleur d'une vitalité divine, ils tracent sur une feuille mobile des caractères qui font rêver aux choses de l'éternité. Leur âme, après les heures brûlantes de l'oraison, devient semblable au feu, qui, en s'embrasant, jette de vives étincelles dans toutes les directions. On dirait qu'ils écrivent sous la dictée de

Dieu : *Ex ore suo loquebatur quasi legens ad me omnes sermones istos; et ego scribebam in volumine atramento* (1).

Votre glorieux Père, mes chères Filles, a merveilleusement pratiqué ces deux manières de louer Dieu. Sa vie tout entière a été la pratique des plus hautes et des plus héroïques vertus. Fidèle imitateur de saint Paul, il pouvait dire comme lui : « Avec le Christ, je suis attaché à la croix, *Christo confixus sum cruci* (2), » et ajouter ensuite avec le même apôtre : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations (3). » Ce sont là comme les deux flots divins, qui, sous le souffle de Dieu, ont promené son âme dans le sentier de la vie : la tribulation avec ses amertumes le purifiait, et les torrents de la joie divine venaient le soutenir et lui communiquer une force, une liberté, une largeur d'âme qui résistaient à

(1) Jerem., XXXVI, 18.

(2) Gal., II, 19.

(3) Cor., VII, 4.

tout. Ce double mouvement est très remarquable dans ses écrits : je dirai même qu'il en est le caractère distinctif. En écrivant, il a versé son âme, comme le font les vrais auteurs, *sermones rectissimos ac veritate plenos*. Il a raconté avec toute la simplicité, la candeur et l'élévation d'un génie séraphique, les nombreuses et admirables vicissitudes de la vie intérieure. Sans s'en douter, il a laissé un chef-d'œuvre comparable à l'échelle mystérieuse de Jacob, et pouvant conduire l'homme des basses vallées de ce monde jusqu'à ces limites de l'infini, où l'on ne compte plus, parce qu'on a rencontré l'immensité de Dieu.

Je voudrais, en appliquant dans un autre sens une parole de l'Écriture, trouver la louange de saint Jean de la Croix dans ses œuvres, *laudent eum opera ejus* (1). Je les résumerai ainsi : saint Jean de la Croix est un des Saints qui ont le mieux raconté les épreuves

(1) Prov., XXXI, 31.

de l'âme; il est aussi un de ceux qui ont le mieux chanté le calme, la largeur et les saintes joies de l'amour divin. Dans cet entretien, je ne développerai que la première pensée.

Aux jours heureux de la création primitive, la nature entière avec tous les objets sensibles devait nous porter à Dieu, comme le ruisseau conduit naturellement à la source. Tout était libre en l'homme : toutes ses puissances, par un essor naturel et spontané, se dirigeaient vers Dieu avec une merveilleuse facilité et une constante énergie. Dieu était le centre incontesté de tout, et tout revenait à lui par un cercle continu et harmonieux. Si ces beaux jours eussent continué, les épreuves du monde déchu n'auraient pas existé : elles eussent été inutiles. Mais depuis la révolte de l'homme contre Dieu, la créature rebelle a traversé des abîmes, elle est tombée sous la pression du monde sensible, toutes ses facultés ont pris un caractère de dérèglement, ses instincts se

sont dépravés : « La commotion, dit le Prophète, a été profonde, *terræ motus factus est magnus* (1). » Quelle est l'œuvre de la sainteté? en quoi consiste ce travail qu'on appelle dépouiller le vieil homme, renoncer à soi-même, redresser ses voies, marcher dans le sentier de la vie intérieure? Ce travail n'a qu'un but, c'est de rétablir, autant que possible, l'homme dans l'état de justice originelle, de remonter les abîmes par des degrés laborieux, de redresser les couches de l'âme, et d'arriver parfois, commes certains Saints, à un état qui ressemble à l'heureuse union de l'homme avec Dieu dans le paradis terrestre. Mais quand l'or du plus haut prix est mélangé avec des parties étrangères, il faut le jeter à la fournaise ardente, le laisser tressaillir dans le feu, se liquéfier, se séparer des scories, pour couler ensuite et se mettre à la disposition de l'artiste qui doit le travailler. Il en est ainsi de l'âme, quand elle veut reprendre le chemin de

(1) Apoc., XVI, 18.

la perfection; elle a besoin de passer par une série d'épreuves, qui sont comme des coups de feu divins. Elle en a besoin pour fondre les matières terrestres, qui semblent s'être incrustées en elle, et faire partie de sa substance. Comme souvent l'âme serait trop faible et trop ignorante pour se plonger elle-même dans le bain salutaire qui doit la régénérer, Dieu y pourvoit. Quand surtout il veut élever une âme à un dégré éminent de perfection, il est ingénieux à lui faire rencontrer, il permet du moins dans son immense miséricorde que cette âme rencontre, sous ses pas, dans le chemin de la vie, des fournaises ardentes où elle laisse ce qui lui semble la moitié d'elle-même, mais ce qui, dans la réalité, n'est que des scories spirituelles soudées à la bonne nature, telle qu'elle était sortie des mains de Dieu. Alors se vérifie la parole de l'Écriture : « La Sagesse marche avec le juste à l'heure de l'épreuve, elle le choisit avec un regard de prédilection. Elle amènera sur son âme la crainte et l'angoisse, elle le crucifiera dans la

tribulation de la doctrine, *cruciabit illum in tribulatione doctrinæ,* jusqu'à ce qu'elle l'ait sondé dans ses pensées, et qu'elle se soit assurée du fond de son âme. Puis elle l'affermira, elle retournera à lui par un chemin droit, et elle le comblera de joie; elle lui découvrira ses secrets et elle mettra en lui un trésor de science (1). » Dans cet état de douloureuse épreuve, l'âme marche d'abord au milieu d'un désert aride, sans lumière et sans eau : tout lui manque, même la clarté d'une étoile au firmament; au dedans des craintes, au dehors des luttes, *foris pugnæ, intus timores* (2).

Le monde extérieur devient pour l'esprit comme un rêve plein d'angoisses; les objets sensibles sont des fantômes qui effrayent. Les forces vives de l'âme semblent attaquées dans leurs racines les plus intimes; tout lui est à dégoût : le monde intérieur et le monde ex-

(1) Eccl., IV, 18-21.

(2) II Cor., VII, 5.

térieur, les choses de la terre et celles du ciel, les consolations humaines et celles de la piété. Il s'opère un vide effrayant dans cette créature immortelle, et comme l'âme, faite pour être remplie de l'infini, a une profonde horreur pour le vide moral, il en résulte dans ses fibres les plus secrètes un tressaillement d'effroi et de douloureuse anxiété qui lui semble plus affreux que la mort. Il est peu d'âmes appelées à la perfection, qui n'aient été conduites par ces voies mystérieuses et souterraines de l'amour purificateur. Souvent le travail est caché, Dieu opère dans les ténèbres et d'une façon invisible, mais l'opération n'en est que plus douloureuse. Ordinairement la combustion de tout ce qui est étranger à la face divine de la nature humaine, cette fusion de l'âme au feu du ciel, sont d'autant plus intenses que l'âme est appelée à de plus grandes choses, à une union plus grande avec le Seigneur. — Quand l'artiste veut faire un vase de l'or le plus pur et du travail le plus exquis, il prépare les matériaux dans un feu

ardent, afin que tout sorte entièrement purifié du creuset, et que le métal brillant resplendisse dans toute sa beauté.

Ces luttes, ces angoisses, ces obscurités de l'intelligence et du cœur, ces crucifiements de la mémoire et de la volonté, ces renoncements à tout ce qui n'est pas Dieu ou divin, ces détachements de tout, même des goûts et des exercices spirituels, cette immolation complète de l'être humain qui se prépare à célébrer ses noces avec l'être divin, toutes ces opérations qui effrayent la nature, sont le sujet des deux premiers ouvrages de saint Jean de la Croix, *La Montée du Carmel et la Nuit obscure de l'âme*. — Il serait impossible d'analyser ces livres en quelques pages : indiquons seulement les idées sommaires et surtout leur enchaînement logique.

Le prophète Jérémie a parfaitement décrit les douleurs de la vie purgative en ces paroles : « Je suis un homme qui vois ma pauvreté sous la verge de l'indignation du Seigneur : il m'a conduit dans les ténèbres; il a tourné et

retourné sa main sur moi... il a brisé mes os... il m'a environné de fiel et de peines... il a tendu son arc; il m'a pris comme un but à ses flèches... il m'a rempli d'amertume; il m'a enivré d'absinthe [1]. » — « Cet état, dit saint Jean de la Croix [2], est un trouble douloureux de craintes, d'imagination, de combats : dans l'appréhension et le sentiment de ses misères, l'âme se croit perdue, et avec elle ses biens pour toujours. Il en résulte une douleur, un gémissement profond qui excite au fond de l'âme des cris violents et intérieurs... Les désirs sensitifs et spirituels sommeillent et sont comme anéantis, sans pouvoir trouver de goût à aucune chose ni divine, ni humaine; les affections de l'âme sont comprimées et resserrées; elles ne peuvent se mouvoir ni s'attacher à aucune chose. L'imagination est liée et ne peut fonctionner dans la sphère du bien;

(1) Jér., *Lam.*, III, 1, 4 et 15.

(2) *Nuit obscure*, l. II, c. IX, p. 318. — *Ibid.*, c. XVI, p. 329-330. Édition espagnole de Pampelune, 1774.

la mémoire est comme éteinte, l'entendement demeure dans les ténèbres, la volonté est sèche et comprimée, les puissances sont vides, et par dessus tout une nuée lourde et épaisse s'appesantit sur l'âme, la resserre et semble l'isoler de Dieu. »

Ces troubles, ces angoisses douloureuses sont nécessaires, selon la doctrine de notre illustre mystique, pour détruire les attaches sensuelles de la nature corrompue. Ces désirs de la partie inférieure fatiguent l'âme, l'obscurcissent, la souillent, l'affaiblissent et empêchent l'union divine. Il est nécessaire de couper ces fils, et quand l'âme est trop faible, la tribulation est la messagère de Dieu : elle met le feu aux tentes de ce monde, et il faut bien que les habitants laissent leurs demeures terrestres. — Cela ne suffit pas encore, l'homme doit être purifié dans les parties les plus élevées de son être. L'intelligence, la mémoire et la volonté attendent aussi leur Calvaire. Dieu est un océan de lumière simple et pure : l'intelligence de l'homme, quand elle n'a pas subi le travail

de purification mystique, est un cristal fragile et obscur, qui reçoit quelques rayons décomposés, vacillants, à moitié ténébreux : elle a besoin d'une opération préparatoire (1). Aussi à mesure que les Saints pénètrent dans le sanctuaire de la divinité, ils entrent dans ce qu'ils appellent la nuée obscure, où les lumières humaines semblent s'éteindre : comme si l'aigle se rapprochait tous les jours du soleil, il arriverait un moment où son regard serait plongé dans l'obscurité par une surabondance de rayons lumineux. Les Saints montent aussi, et ils parviennent progressivement à ce que saint Denis appelle les sommités des choses, où tout devient silence, ténèbres, ignorance apparente dans un océan de clartés. Cette ascension mystique, ce dépouillement transitoire de l'être humain dans l'une de ses parties les plus chères qui est l'intelligence, ne se fait pas sans douleur et sans angoisses. Cette obscurité de la foi est un sacrifice, sacrifice glorieux,

(1) Voir saint Jean de la Croix, *Sentences*, p. 550, nos 171-172.

il est vrai, et qui engendre plus tard une lumière mille fois plus belle et plus radieuse que celle de la simple raison; mais c'est un sacrifice réel, c'est un degré de la combustion morale. — En vertu du même principe, et aussi comme conséquence de cette loi de l'amour, que pour l'union il faut que les êtres soient semblables ou le deviennent, saint Jean de la Croix conclut que l'âme, dans son progrès spirituel, doit détacher la mémoire, le cœur et la volonté de tout ce qu'il y aurait de déréglé, de trop naturel dans leurs opérations et leurs goûts. L'âme, dans la voie de la perfection, est une flèche qui va vers le ciel; il est évident qu'elle ne doit pas s'arrêter en route ni se reposer finalement sur tout ce qui ne serait pas la volonté de Dieu. Elle ne doit pas même tenir, en un sens, à tels exercices de piété, elle doit se détacher surtout de mille sensualités spirituelles qui nous font adhérer aux dons de Dieu, à ses grâces sensibles, beaucoup plus qu'à lui-même. Il est vrai que ce but est glorieux, mais souvent quelle dure

et affreuse traversée! « Dieu, dit saint Jean, dépouille ces âmes des affections habituelles du vieil homme auxquelles elles se sont agglutinées ; il brise l'âme et la consume de telle manière que, placée en de profondes ténèbres, elle sent qu'elle se liquéfie dans une mort cruelle de l'esprit (1). » Et cependant, quand cette âme a été ainsi purifiée dans la fournaise, elle en sort plus large, plus aimante, plus attachée à ses amis, plus tendrement dévouée à tous ceux qui lui sont unis par les liens du sang ou de l'affection. C'est un cœur d'or, dont on peut dire avec Fénelon : « Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant, qu'un cœur que l'amour divin possède et anime (2). »

Ailleurs, saint Jean s'adresse cettte question : « Comment se fait-il que la main de Dieu, qui est naturellement douce et suave, soit aussi pesante sur l'âme? Comment la lumière

(1) *Nuit obscure*, l. II, ch. VI, p. 308.

(2) *Correspondance*, 139, t. III, p. 568. Édition Didot.

de la contemplation, si pacifique et si aimable, peut-elle causer tant de peines et d'angoisses (1) ? » — Il est facile de répondre : la lumière de Dieu n'a rien qui, par elle-même, cause de la peine ; au contraire, elle procure la suavité et une sainte volupté. La cause de nos tourments, ce sont les faiblesses et les imperfections de l'âme, qui n'étant point en rapport avec les grâces qu'elle doit recevoir, a besoin d'une purification préliminaire. Quelquefois aussi, il faut attribuer en partie ces peines aux infirmités corporelles, aux complexions mélancoliques et à la réaction de l'organisme sur l'âme. — Pour mieux expliquer sa pensée, saint Jean se sert d'une comparaison pleine de justesse et dont voici la substance. Mettez au feu du bois humide, il s'opère à l'intérieur une agitation très grande, les parties aqueuses s'échappent tumultueusement, le bois noircit, se décompose peu à peu, et il arrive

(1) *Nuit obscure*, l. II, c. v, p. 307, c. IX, p. 319, c. X, p. 320. I. c. IX, p. 287.

un moment où, toutes les matières étrangères expulsées, le bois brûle doucement et avec une merveilleuse facilité. Il devient flamme, et il s'élève avec légèreté dans les airs, versant autour de lui la lumière et la chaleur. De même, le feu de l'amour divin, venant à tomber sur nos âmes imparfaites, en chasse les éléments terrestres, et ce travail d'expulsion est la cause des crises intérieures. La sagesse de Dieu n'y est pour rien, car elle est douce et amoureuse, et tous les biens nous arrivent avec elle. Aussi, quand elle rencontre des cœurs purifiés, elle les entoure comme une flamme divine et les consume en les caressant, et par cette combustion progressive, elle leur donne une vie toujours nouvelle (1).

Pourquoi Dieu fait-il passer les âmes par ces épreuves pleines d'angoisses? Le Seigneur a toujours dans ses œuvres des raisons de miséricorde, et c'est le propre des grands saints de nous montrer toujours une miséri-

(1) *Nuit obscure*, l. II, c. x, p. 319-320.

corde cachée, là où d'autres ne voient que le fer de la justice inexorable : « Dieu, dit encore saint Jean, agit ainsi miséricordieusement; ce n'est point pour opprimer l'âme, mais pour lui accorder ses faveurs (1). » C'est, en effet, une loi de la Providence que la souffrance est pour l'homme déchu l'escabeau de la gloire et des plaisirs divins. Plus une âme doit être inondée de grâces, et monter de degrés sur l'échelle de la gloire, plus il faut auparavant d'intensité dans le feu qui la purifie. « O âmes qui recherchez les consolations sensibles, si vous saviez combien il vous est utile de souffrir, et de quel secours sont la souffrance et la mortification pour arriver aux trésors sublimes de la contemplation ! » ... « Dieu vous envoie la tribulation : c'est pour vous éprouver et vous accorder ensuite de plus grandes faveurs. Ainsi il éprouva Job, son serviteur, puis il lui accorda avec sura-

(1) *Nuit obscure*, l. II, c. v, p. 307; l. I, c iv, p. 30; l. II, c. vii, p. 312.

bondance les biens du corps et de l'âme [1]. » Voyez cette âme, si bonne au fond, mais légère et inexpérimentée, dont les qualités solides vont peut-être faire naufrage au milieu du tumulte de ce monde, et disparaître au milieu des nuages d'encens. Dieu aime cette âme, plus qu'une mère n'aima jamais le fruit de ses entrailles; aussi, à une heure donnée, il la prend, il la séquestre, il l'isole par une sorte de magnétisme magique et divin; il l'arrache à ses séductions, il porte le trouble dans sa vie ordinaire, il la crucifie miséricordieusement; il lui met sur le cœur un fer chaud, et l'opération dure jusqu'à ce que l'âme soit rendue au vrai, et guérie de ses illusions. Toute autre précaution eût échoué : cette âme était aveugle et sourde, il fallait des incisions et d'heureuses blessures pour lui rendre l'œil de l'intelligence et l'ouïe de l'âme. Et cette autre nature où l'or semblait en barre : une prospérité trop calme et trop prolongée a

(1) *Vive flamme d'amour,* strophe 2e, v. 5, p. 502.

laissé accumuler la rouille; une tranquille et sommeillante jouissance des biens de ce monde a déposé chaque jour une couche de matières terrestres, qui a fini par former une incrustation solide. Les moyens ordinaires ne suffisent plus pour rendre à ce métal divin sa splendeur, il faut la fournaise où la substance mélangée pourra bouillonner, se fondre et laisser tomber ses scories. Il faut, pour me servir d'une autre comparaison, l'étau de la douleur; là, le métal précieux, mais altéré, subit l'action de la lime, d'une lime active et sourde qui enlève les éléments terrestres et arrive jusqu'au brillant de la matière primitive. Cette lime de l'angoisse fera le salut et le bonheur de cette âme, voilà pourquoi Dieu l'emploie. Malheureusement, où sont les chrétiens qui entendent cette doctrine? La plupart sont comme des enfants qui pleurent et jettent les hauts cris, quand leur mère, par une nécessaire précaution d'hygiène, les réduit au pain sec, ou bien panse leurs plaies d'une main ferme et affectueuse.

Ne croyez pas d'ailleurs que ces voies d'épreuves aient pour but, dans les intentions de la Providence, d'anéantir les belles facultés de l'âme humaine, des sens, de l'intelligence, du cœur, de la mémoire, de la volonté. Ce serait une très grave erreur, tout à fait opposée à la doctrine de saint Jean de la Croix. « Lorsque, dit-il, la transformation divine est faite, les opérations convenables et selon la raison naturelle se font avec beaucoup plus de perfection qu'auparavant... Qu'on ne croie pas que, dans l'ignorance mystique, l'âme perde les habitudes de la science acquise qu'elle avait; elle les possède à un degré plus parfait... quand une petite lumière s'unit à une grande, elle ne se perd pas, quoique la clarté principale vienne de la seconde... Dans cette vie nouvelle, toutes les affections de l'âme, ses puissances, ses opérations, qui par elles-mêmes étaient imparfaites, sont métamorphosées et revêtent une perfection divine. L'intelligence est agrandie, la volonté fortifiée, la mémoire se remplit de formes éternelles,

les désirs sont plus vastes... Dans cet état de vie parfaite, l'âme est toujours en fête, toujours joyeuse; elle a un goût très élevé et très suave de Dieu, elle chante un cantique toujours nouveau, et ce cantique est composé de joie, d'amour et d'intelligence (1). »

Il reste une dernière question à examiner pour compléter la doctrine mystique sur les épreuves. Que doit faire l'âme au milieu de ces angoisses intérieures? « Mon fils, dit l'Écriture, humiliez votre cœur et attendez... ne vous pressez pas au jour de l'angoisse, soutenez les épreuves de Dieu... acceptez tout ce qui vous adviendra, ayez de la force dans la douleur, et de la patience dans votre humilité! L'or et l'argent sont éprouvés dans le feu, et les hommes agréables à Dieu, dans le creuset de l'humiliation. Croyez à Dieu, espérez en lui, et il vous rétablira dans votre premier état (2). »

(1) *Montée du Carmel*, l. III, c. I, p. 206. *Cant spirit.*, cant. XXVI, p. 442. *Vive flamme d'amour*, 2e strophe, vers 5, p. 504-505.

(2) Eccl., II, 2 et ss.

Toute la science de l'âme, au milieu des épreuves si variées et quelquefois si longues de la vie intérieure, se trouve résumée dans ces admirables paroles de l'Ecriture. Il ne faut ni trouble, ni agitation, ni empressement : se courber sous la main de Dieu, ne point se précipiter, attendre le Seigneur, accepter dans le silence de l'humilité, demeurer comme l'or dans le creuset, se laisser chauffer, fondre et liquéfier ; couler ensuite entre les mains de Dieu comme le métal fondu, et aller dans les sillons creusés devant nous par la Providence ! Croire en Dieu et espérer en lui, alors même qu'il semblerait vouloir nous écraser, *etiamsi occiderit me, in ipso sperabo* (1).

Ce n'est point là ce que font ordinairement les âmes éprouvées : elles se troublent, se précipitent; elles perdent la patience, cette vertu divine que l'apôtre appelle la grande ouvrière de la perfection (2). Elles retardent ainsi l'œu-

(1) Job, XIII, 15.

(2) Jacob, I, 4.

vre du ciel, elles contrarient l'action du grand artiste et empêchent la réalisation de son chef-d'œuvre. Il est vrai qu'il en coûte à l'âme pour se jeter ainsi tête baissée dans les abîmes de la confiance : il en coûte de fermer les yeux, de marcher dans les ténèbres, sur le bord des précipices et de n'être soutenu, comme le prophète, que par l'extrémité d'un cheveu, et encore souvent ce cheveu est invisible, *portavit eum capillo capitis sui* (1). Mais l'âme qui marche dans le chemin de la perfection doit tous les jours faire des progrès dans l'amour, et par conséquent dans la confiance, car la confiance est la mesure de l'amour ; plus on s'abandonne, plus on aime. L'amour divin augmente en même temps que la confiance devient de plus en plus aveugle au milieu des ténèbres et des plus grands périls ; et quand une créature douloureusement éprouvée se jette entièrement et sans la moindre crainte entre les bras de Dieu, son amour a atteint les dernières limites,

(1) Daniel. XIV, 35.

et le cœur de Dieu lui-même est forcé dans ses derniers retranchements. « L'âme éprouvée, dit saint Jean, doit se calmer, se laisser porter sur les bras de Dieu, demeurer en paix, alors même qu'il lui semble qu'elle ne fait rien, qu'elle perd son temps... Quand même tout serait bouleversé et arriverait à contre-temps, il ne faut ni s'agiter, ni se troubler, parce que le trouble est plus nuisible qu'utile (1). »

Je regrette, mes chères Filles, de n'avoir point le temps de suivre aujourd'hui votre glorieux Père sur le Thabor de l'amour divin, de vous le montrer comme un aigle planant dans les airs, vivant de lumière et de feu et jetant des cris sublimes. Quiconque n'a pas lu la seconde partie des œuvres de saint Jean de la Croix, ne le connaît pas. Il a vu peut-être l'aigle essayant péniblement ses ailes au milieu des ténèbres de la vallée ; il ne l'a point aperçu suivant les traces du disciple bien-aimé, se per-

(1) *Nuit obscure*, l. Ier, c. IX et X, p. 288-290. — *Sentences*, 119, p. 546.

dant dans les cieux et ne connaissant plus que le cri de l'amour. Un jour peut-être, il me sera donné de compléter cette analyse, et il sera facile de montrer que toute la mystique transcendante de saint Jean de la Croix se réduit à la simplicité, à la paix, à la largeur et à l'amour.

Mes très chers Frères, s'il se rencontrait dans mon auditoire des âmes qui n'entendissent point les sublimes vérités que je viens d'extraire de saint Jean de la Croix, j'aurais à leur dire (et peut-être elles comprendraient mes paroles), j'aurais à leur dire : Saint Jean de la Croix vient d'esquisser avec un pinceau de maître les préparatifs expiatoires et purifiants de la perfection chrétienne, mais ses descriptions conviennent en un sens à toutes les positions de l'existence humaine. La vie sur les hauteurs de la contemplation est une épreuve, et je m'empresse d'ajouter une épreuve qui conduit l'âme, même sur cette terre, à des régions de calme et de vrai bonheur. Mais la vie dans les sphères inférieures, la vie, telle que le monde l'a faite, la

vie entourée de ses séductions, est aussi et sera toujours une épreuve. Vous aurez beau mettre du miel sur les bords, il faudra boire le fond du calice, et ce fond aura pour vous toute l'amertume de l'absinthe, amertume d'autant mieux sentie que la saveur première aura été plus délicieuse. Dieu vous aime trop, malgré vos infidélités, il vous aime trop pour vous laisser jouir en paix, et votre âme immortelle est d'ailleurs trop grande et trop avide du bonheur infini, pour se reposer au milieu des chimères qui vous environnent. Cette vie sera pour vous une épreuve, c'est-à-dire que toutes les fois que vous mélangerez l'argile et la fange de ce monde à l'or de votre âme, il y aura des coups de feu divins qui tomberont sur votre cœur et le brûleront dans d'inexprimables angoisses. Cette vie sera pour vous une épreuve, c'est-à-dire que toutes les fois que vous chercherez votre satisfaction dernière dans les biens de ce monde, la Providence fera naître autour de vous et sous vos pieds tant d'épines acérées, qu'elles entreront de toutes parts dans vos chairs

délicates et renouvelleront malgré vous les tortures d'un crucifiement involontaire, sans mérite et sans récompense. Cette vie sera pour vous une épreuve, c'est-à-dire qu'il y aura une fournaise ardente pour vos pensées et les sentiments de votre cœur, à chaque fois que vous leur donnerez pour fin dernière les courts horizons et les périssables joies de la terre.

O chrétiens, ne soyez pas étonnés de souffrir, alors même que vous ne verriez pas toujours la cause de vos douleurs. Dieu est le grand médecin des hommes : avec son regard si lumineux et si clairvoyant, il découvre partout des plaies secrètes à cicatriser, des blessures à guérir. Laissez-le faire en toute confiance, donnez-lui le droit et la permission absolue d'opérer en vous à toutes les heures du jour et de la nuit, livrez-vous à son art souverainement habile, et plus souverainement encore miséricordieux. La douleur, c'est la grande institutrice du genre humain, c'est elle qui forme les hommes, les assouplit, leur enseigne les grandes vérités de la raison et de la foi.

C'est elle qui guérit nos incurables illusions, et quiconque ne connaît pas les sentiers mystérieux où elle conduit les âmes d'élite, sera toujours un enfant dans la vie; il ne connaîtra des choses que la superficie, et jamais il ne découvrira le vrai qui se cache à l'intérieur. La douleur, c'est l'épreuve, c'est-à-dire c'est le moment où l'or est au feu, où il s'agite, où il souffre. C'est l'heure aussi où il s'épure, c'est l'heure où se préparent les vases brillants et splendides qui doivent décorer l'autel du Seigneur. Mais, pour que l'épreuve produise ces heureux résultats, il faut qu'elle soit comprise, acceptée et qu'on la subisse avec le consentement de la volonté.

O vous donc qui souffrez; ô vous tous mes très chers Frères, car sans connaître le fond de vos cœurs je sais que je vais parler à tous, puisque tous plus ou moins, et avec des nuances différentes, vous devez être dans la fournaise de la douleur! profitez de la doctrine de saint Jean de la Croix: laissez-vous pétrir entre les mains de Dieu, laissez-vous purifier.

Pratiquez les enseignements de la douleur, c'est le plus éloquent et le plus intime des prédicateurs, un prédicateur qu'on ne peut pas éviter, un prédicateur que la Providence aposte sur le seuil de notre maison, au chevet de notre lit, et si cela ne suffit pas, au centre même de notre âme. Écoutez sa voix, mes très chers Frères, elle est différente de celle des hommes, elle tient un langage contraire à celui du monde, mais c'est la voix de la vérité, c'est la voix de l'affection, austère à la fois et pleine de bienveillance. Acceptez son enseignemeut, résignez-vous à subir le traitement qu'elle vous imposera; à mesure que la guérison fera des progrès, vous deviendrez des hommes, et quand vous serez véritablement des hommes, vous serez bien près d'être de fervents chrétiens. En fermant les oreilles de l'âme à cette doctrine, vous n'en souffrirez pas moins, vous souffrirez davantage et vos douleurs seront infructueuses. Que dis-je! elles retomberont les unes sur les autres en vous accablant de leur poids; elles se multiplieront en grandissant, comme

ces échos dont la puissance est centuplée par la répercussion sous les voûtes souterraines. Mais en pliant votre cœur au joug de l'épreuve, vous le trouverez de jour en jour plus léger : vous vous laisserez porter entre les bras de Dieu, selon la belle expression de saint Jean de la Croix; le métal pur de votre vie se dégagera de plus en plus; Dieu commandera à ses anges de le recueillir avec respect, et il en formera des vases précieux qui orneront l'autel des parfums pour la grande solennité du ciel.

ONZIÈME SERMON

Deuxième Sermon sur saint Jean de la Croix.

ONZIÈME SERMON

Deuxième Sermon sur saint Jean de la Croix

Viam mandatorum tuorum cucurri, cùm dilatasti cor meum.

J'ai couru dans la voie de vos commandements, depuis que vous avez dilaté mon cœur.

(Psalm., CXVIII, 32.)

MES CHÈRES FILLES,

IL y a cinq ans, vous m'avez invité à vous adresser quelques paroles le jour de la fête de saint Jean de la Croix : j'ai pensé que la meilleure manière d'honorer votre glorieux patron était d'analyser ses principales pensées, d'en faire un

bouquet de myrrhe et d'aromates, que vous garderiez sur votre cœur; j'ai commencé cette œuvre, et je viens aujourd'hui la terminer avec vous. Saint Jean de la Croix a laissé le dépôt de sa doctrine mystique en quatre ouvrages principaux : la *Montée du Carmel*, la *Nuit obscure*, le *Cantique spirituel*, la *Vive flamme d'amour*.

La *Montée du Carmel* et la *Nuit obscure* peuvent se résumer ainsi : l'âme est une mine d'or que le Créateur a dispersée dans les montagnes de ce monde. Mais ordinairement l'or dans la carrière est mélangé à une multitude de substances argileuses, il est incrusté dans la pierre dure; par suite de combinaisons chimiques qui forment l'union la plus intime entre les molécules des divers éléments, il apparaît sous les formes les plus variées, et quelquefois les plus contraires à sa forme native. Alors il faut le broyer, le réduire en poussière et le jeter au feu : là, dans la fournaise ardente, toutes les matières étrangères se séparent, les scories s'en vont, et le métal pur coule avec

une brillante limpidité. Alors l'artiste peut employer l'or, et en faire des ornements ausi gracieux que solides.

Ainsi l'âme humaine : par la richesse de son intelligence et de son cœur, elle forme de larges et beaux filons d'or, et de l'or le plus pur. Mais hélas ! cet or natif a été mélangé à toutes les scories de la terre, il est souvent incrusté dans la pierre dure ; l'argile de ce monde l'a pénétré, et en le pénétrant, elle lui a enlevé ses brillantes couleurs.

Quand cette âme, se souvenant de sa céleste origine, veut redevenir de l'or pur, c'est-à-dire marcher dans le chemin de la vertu et de la perfection, il lui faut subir une série d'opérations préparatoires. Elle doit passer par le creuset de l'épreuve et de l'angoisse ; elle doit souffrir dans les parties les plus vitales de son être, comme l'or, s'il avait de la sensibilité, tressaillerait dans les moindres atomes de sa constitution ! C'est là un rude noviciat ; ce noviciat peut avoir lieu dans le monde comme dans le cloître, car dans le monde, grâce à

Dieu, il y a bien des âmes qui tendent à la perfection. Mais, quelle qu'en soit la forme, ce noviciat est quelquefois cruel pour le cœur, il semble diviser toutes les parties les plus intimes de l'être, y porter le scalpel de l'opération divine, y faire pénétrer le jet de cette flamme mystérieuse, qui arrive jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'à la moëlle des pensées, *pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum*(1). Tant que l'œuvre de la purification n'est pas achevée, il y a souffrance, impression douloureuse, et l'opération continue.

Revenons à une pensée de saint Jean de la Croix : ce n'est pas Dieu qui fait souffrir les âmes, ce sont leurs misères et leurs imperfections. A combien d'âmes pieuses qui se plaignent, ne pourrait-on pas adresser cette réponse : Vous êtes étonnées de souffrir, d'éprouver un malaise indéfinissable en votre intérieur, de passer par une suite d'épreuves et

(1) Héb., IV, 12.

d'angoisses. Vous n'êtes jamais en paix, votre cœur est toujours agité, et votre esprit tourne perpétuellement sur lui-même, comme ces jouets qui servent à amuser les enfants. — Mais, dites-moi, êtes-vous bien tout entières à Dieu ? N'êtes-vous pas comme engluées par une multitude d'attaches secrètes, de sensualités plus ou moins terrestres ? N'avez-vous pas dans vos actes, en apparence les plus saints, des intentions qui se rapportent beaucoup moins à Dieu qu'à vous-mêmes, à la vanité, à l'amour-propre, au désir d'attirer l'attention ? Sondez votre cœur : ce n'est pas Dieu que vous cherchez purement dans vos actes, c'est l'éternel *moi*, qui sous une forme ou sous une autre se pose devant lui-même. Votre œil n'est pas simple : votre œil est louche ; il semble regarder du côté de Dieu, et, par le fait, il regarde du côté de la terre. Ah ! mes très chers Frères, si l'on connaissait tous les mystères des cœurs, comme il serait facile de justifier, même ici-bas, la bonté de Dieu, et de conclure avec les Saints, que nos souffrances viennent en

grande partie de notre faute, et que, pour les faire disparaître, l'âme doit passer par la série d'épreuves que saint Jean a décrites en ses deux premiers ouvrages; je les résume ainsi : se dépouiller, se purifier dans la fournaise de l'amour divin.

Alors l'âme entre dans une nouvelle voie; voie merveilleuse, dont nous trouvons les détails dans le *Cantique spirituel* et dans la *Vive flamme d'amour*. C'est celle que je vais vous faire connaître rapidement dans cette instruction. Je veux être simplement comme le secrétaire de saint Jean de la Croix, et me borner à ajouter quelques commentaires à ses belles pensées.

Écoutons ce grand poète mystique, qui va chanter la paix, la largeur et les saintes joies de l'amour divin. — J'appelle saint Jean de la Croix un grand poète; jamais expression ne fut plus vraie. La poésie est une flamme brillante, c'est une prairie émaillée de fleurs, c'est la création tout entière conviée à chanter les

pensées des grandes intelligences, et les aspirations des nobles cœurs. Ce n'est point le rhythme qui fait essentiellement le poète : c'est l'élévation de la pensée et la richesse de l'expression. La poésie dans sa haute acception, ce n'est point le langage des peuples enfants; c'est la plus belle révélation de l'homme; c'est la pensée qui jaillit sous la forme de la lumière électrique, et cette lumière, dans son jet rapide et brillant, charme l'œil et ravit la pensée. C'est la cadence harmonieuse et la splendeur de la forme, unies à la sublimité de la doctrine. A ce point de vue, la poésie est un rayon divin; car Dieu, disent les docteurs, est le premier des poètes et des musiciens.

Or, j'oserai dire que dans la sphère mystique, personne n'a eu le sentiment poétique développé à un degré plus éminent que saint Jean de la Croix. Il a l'intelligence du monde naturel, du monde surnaturel et de leurs mutuelles harmonies. Tout ce qui fait le grand poète, l'élévation, la tendresse, la clarté, et cette transparence lumineuse des expressions, où

l'on découvre la vérité comme une figure amie qui se réfléchirait dans le miroir des eaux, il possède tout, et avec des nuances de perfection que ne peut laisser soupçonner la traduction défigurée de ses œuvres (1). Son *Cantique spirituel* est à lui seul une œuvre poétique par excellence; il n'y manque que l'agencement cadencé des mots : aussi, c'est ce traité divin, et la *Vive flamme d'amour* qui vont nous fournir en partie la matière de cet entretien.

Nous l'avons dit avec saint Jean : Dieu ne tourmente jamais les âmes pour les tourmenter; il permet l'épreuve pour purifier, et porter après l'épreuve la paix, la largeur et l'amour dans toutes les profondeurs de l'être humain. Revenons avec lui à la comparaison du feu qui pénètre le bois humide : il y a dans l'intérieur du végétal, secousse, éruption violente, mouvement impétueux; il faut que le bois se sépare des parties aqueuses. Si, au

(1) Ces deux sermons ont été prêchés avant la publication de la nouvelle traduction des œuvres de saint Jean de la Croix par les Carmélites de Paris.

contraire, le bois est parfaitement desséché au moment où on le place sur le feu, il brûle doucement, il s'élève avec la flamme qui semble le caresser en suivant mollement ses contours. Ce n'est donc pas le feu qui est la cause directe des trépignements du bois; ce sont les dispositions intérieures du corps soumis à l'action du feu. Ainsi le feu divin pénètre l'âme; et si cette âme est remplie de misères, pleine d'humidité terrestre, elle souffre, elle s'agite, elle est tourmentée, elle se replie sur elle-même avec un sentiment de profonde anxiété. Si l'âme laisse continuer ce travail préparatoire, si elle permet à la flamme d'aller partout, et de disposer les voies à l'union divine par une sorte de dessiccation transitoire, il arrivera une heure bienheureuse où tout se traduira par des impressions de paix, de calme, où tout aboutira à des voies larges et amoureuses (1). Paix, largeur et amour, trois bases

(1) V. encore *Sentences*, n° 121, p. 546-547, édition de Pampelune.

de la doctrine la plus élevée de saint Jean de la Croix.

Les âmes pleines d'ardeur et nouvellement engagées dans le service de Dieu sont semblables, dit-il, au vin nouveau ; elles s'agitent, s'inquiètent, se tourmentent, et souvent leur imagination travaille et monte comme ce fruit nouveau de la vigne que l'on vient de renfermer dans les vaisseaux qui doivent le conserver. Les âmes avancées ressemblent à ces vieux vins dont les années ont calmé l'ardeur, et qui offrent au palais une saveur douce et délicieuse : leur bouquet, leur parfum, leur couleur, leur mouvement, leur aspect, tout est calme, parce que tout est arrivé à son point de maturité (1). Rien de plus juste que cette comparaison : les enfants croient que le vin nouveau est meilleur, parce qu'il s'agite et force parfois le vaisseau qui le renferme ; mais le vieux marchand ne se laisse pas tromper à ces apparences. Les âmes jeunes et inexpérimen-

(1) Cant. xxv, p. 436-438.

tées dans les voies de Dieu croient aussi que les agitations, les troubles et les inquiétudes sont une preuve de progrès et de perfection. Tous les maîtres de la vie spirituelle enseignent au contraire que l'âme, à mesure qu'elle monte dans le chemin de la perfection, à mesure qu'elle se détache et s'élève, arrive à cette région où tout devient calme, paisible, parce que c'est la région divine. « Dieu, dit saint Bernard, est tranquille et il tranquillise tout, et il suffit de le regarder dans sa paix éternelle pour devenir calme, *tranquillus tranquillat omnia, et quietum aspicere, quiescere est* (1). » Il est donc nécessaire qu'une âme, en même temps qu'elle se détache de ce monde, et se rapproche de Dieu, ressente comme une atmosphère de fraîcheur et de paix intime, qui n'a rien de commun avec les joies de ce monde, et qui est la plus haute expression du vrai bonheur. Cet état est le commencement du Ciel; il ne peut pas être purement et complètement sans nuages,

(1) *In Cant.*, Serm. 23, n° 16.

comme dans l'éternité, mais il est certain qu'il est ici-bas le point et le signe le plus élevé de la perfection. « La joie spirituelle, dit saint Bonaventure (1), est la plus grande preuve que la grâce habite au fond de notre cœur : *maximum inhabitantis gratiæ signum spiritualis lætitiæ.* » « Dans les plus hautes régions de la spiritualité, dit saint Augustin, il est un séjour de joie où l'on savoure le vrai bien, où l'on jouit de la lumière sereine et du vent frais de l'éternité. Que vous en dirais-je? consultez plutôt ces âmes grandes et incomparables qui ont éprouvé toutes ces choses (2). »

Saint Jean de la Croix fait de la paix de l'âme le fondement et le sommet de la perfection; c'est-à-dire que, dans sa pensée, il faut viser à ce but dès l'entrée dans la voie de la piété, et s'y perfectionner à mesure qu'on avance. Il établit d'abord cette maxime, « que le bien spirituel ne peut s'imprimer dans l'âme, à moins

(1) *Ad nov.*, p. 1, c. II, t. XIII, p. 24.

(2) *De Quant. anim.*, n° 76, t. I, p. 730.

qu'elle ne soit calme et paisible [1]. » Au milieu des plus fortes épreuves, il veut que l'âme se tienne en paix autant que possible, qu'elle laisse Dieu la travailler, qu'elle demeure dans le silence intérieur de la pure foi et d'une espérance inébranlable. Puis, à mesure que l'âme se purifie, se détache, s'unit à Dieu, le calme augmente. On dirait qu'on fait une ascension sur des montagnes inaccessibles aux nuages de la terre. « Avec l'union intime commence un état de paix, de plaisir, de suavité, d'amour, où l'âme ne fait autre chose que chanter les louanges du Seigneur... elle ne souffre plus de peines ni d'angoisses comme auparavant : c'est une communication, un exercice de doux et pacifique amour [2]. » « Sur les hauteurs de la contemplation, il arrive un moment où l'âme se promène toujours de fête en fête, ressent une immense jubilation divine, et porte toujours en elle comme un cantique nouveau formé de

(1) *Montée du Carmel,* l. II, ch. IV, p. 211.

(2) Cant. XIV, p. 397.

joie et d'amour : elle est inondée par des fleuves de paix, et, semblable à la tourterelle, elle boit l'eau claire de la plus sublime contemplation, et goûte une fraîcheur délicieuse et divine (1). »

Cet état de paix se simplifie toujours de plus en plus : il devient comme le ciel pur où tout se calme, où le vent s'arrête, où la vie est d'autant plus active qu'elle semble immobile. Écoutez encore saint Jean : « Cette fête de l'Esprit-Saint se passe dans la substance même de l'âme, là où ne pénètrent ni le démon, ni le monde, ni les sens ; elle est d'autant plus sûre, plus substantielle, plus délicieuse qu'elle est plus intérieure. Plus elle est intérieure, plus elle est pure : plus la pureté est grande, plus les communications divines se renouvellent avec fréquence et profusion, et, par conséquent, plus le plaisir et la joie de l'âme augmentent (2). »

(1) *Vive flamme,* strophe 2, v. 6, p. 505. — Cant. XIV, p. 99, 401. Cant. XXXV, p. 465.

(2) *Vive flamme,* strophe 1, v. 2, p. 489.

La paix est donc un signe de progrès et une preuve de perfection. Quelle est la raison de ce phénomène mystique, si peu compris des âmes qui font du trouble et de l'agitation un des principaux éléments de la piété? La raison en est aussi admirable que le fond même de la doctrine : « Chaque vertu est par elle-même pacifique, douce et forte; et, par conséquent, elle opère en l'âme qui la possède ces trois effets, paix, douceur et force. Donc, à mesure que l'âme acquiert les vertus, elle fait une nouvelle provision de paix, de douceur et de force : on dirait à la fin qu'elle est comme entièrement construite avec les murailles de la paix (1). »

Mais, direz-vous, comment l'âme peut-elle vivre ainsi en paix au milieu des peines et des contradictions de la vie ? Ce mystère, inexplicable à l'esprit humain, est facile à entendre pour ceux qui ont l'intelligence des voies intérieures. Sans entrer dans les détails que ne comporteraient point les bornes de cette ins-

(1) Cant. XXIV, p. 433-434.

truction, disons simplement que l'âme unie à Dieu est semblable au marin qui habite une tour élevée au milieu de la mer. Les flots montent et se dressent, comme s'ils voulaient faire l'assaut de la citadelle de pierre, mais la construction demeure immobile, et celui qui l'habite regarde en paix les ondes irritées, dont la fureur expire à ses pieds. Au milieu des vagues et des agitations de l'existence, l'âme est encore semblable au passager qui traverse l'Océan sur un bâtiment parfaitement équipé. Il ressent quelques secousses extérieures, mais il est tranquille et rassuré sur les suites du voyage, parce qu'il connaît la solidité du navire qui le transporte. Ainsi l'âme humaine au milieu des préoccupations, des tristesses et des vicissitudes de la vie; elle n'est pas sans en ressentir le contre-coup, mais elle a la paix au fond du cœur, parce qu'elle repose sur le sein de Dieu, et que rien ne saurait lui manquer, *nihil mihi deerit* (1). Saint Jean en donne encore

(1) Ps. XXII, 1.

une autre admirable raison, que le monde n'est pas digne de comprendre. « L'âme unie à Dieu ne sait faire qu'une chose, aimer et marcher toujours dans les délices de l'amour avec son époux... L'abeille tire son miel de toutes les plantes qu'elle rencontre, et ne s'en sert que pour cette opération : ainsi, de toutes les choses qui lui arrivent, l'âme tire avec une grande facilité la suavité de l'amour, que la chose soit en elle-même suave ou non... elle ne sait qu'aimer, et le goût qu'elle rencontre en toute chose n'est autre que le plaisir de l'amour divin (1). »

Second caractère de la mystique de saint Jean, la largeur. — On a dit souvent que la piété était une école d'étroitesse : cela peut être de certaines piétés, enseignées par quelques auteurs, mais ce n'est point la piété de l'Église catholique. La belle et large doctrine de saint Jean de la Croix suffirait à repousser cette injure. L'âme est pour lui un être immortel,

(1) Cant. XXVII, p. 445-446.

qui doit tous les jours reculer les bornes de ses imperfections, s'étendre, se dilater indéfiniment, jusqu'à se perdre en Dieu et recevoir une participation continuelle de la lumière, de la vie, de la bonté de Dieu. A mesure que l'âme avance dans cette voie, elle éprouve ce que l'on remarque en mer : les limites étroites des choses disparaissent, la vue s'étend au loin, elle emprunte à l'immensité une largeur qui tient de l'infini. Voilà la vraie mystique; prendre une âme, la dépouiller d'elle-même et du créé, la jeter dans la mer de la divinité, et lui dire : Va et perds successivement tout ce qu'il y a d'étroit, de périssable, de faible, d'imparfait dans ta nature. Revêts tous les jours la nature éternelle, immense et lumineuse de Dieu, demeure submergée dans l'Océan. — Quand on a tenu ce langage à une âme et qu'elle l'a compris, il n'y a plus qu'à laisser faire, qu'à laisser travailler Dieu en elle, l'élargir, la transformer et en faire une créature nouvelle, aussi radieuse que la lumière du firmament, et n'ayant plus

d'autres horizons que ceux de l'intelligence divine.

Écoutez maintenant, mes chères Filles, votre illustre Père, qui va nous raconter cette merveilleuse transformation. Il ne sait quel langage employer : sa parole est solennelle, tendre, majestueuse, pleine d'onction et brillante comme la lumière du soleil.

« L'âme, dit-il, est baignée dans l'amour, baignée dans la gloire, baignée dans la divinité, elle boit la substance de Dieu : de même que le breuvage se répand dans tous les membres, dans toutes les veines, ainsi cette communication divine se verse substantiellement dans l'âme tout entière ; ou, pour mieux dire, l'âme se transforme en Dieu. Si nous voulions parler de l'illumination de gloire qui résulte en l'âme de cet épanchement divin, où le Seigneur lui fait voir et goûter en même temps un abîme de délices et de richesses qu'il a mises en elle, comment pourrions-nous dire aucune parole qui puisse même laisser entrevoir cette merveille ? Quand le soleil tombe sur la mer tran-

quille, il éclaire ses profondes retraites, et découvre les trésors qu'elle renferme : ainsi, quand l'époux divin se tourne vers l'épouse, il met en lumière les richesses de cette âme, et les Anges eux-mêmes en sont émerveillés (1). »

Saint Jean admet que dans cet état « il est des âmes qui ont reçu, même en cette vie, des illuminations plus parfaites que celles des anges... le sifflement divin qui entre dans l'oreille intérieure lui découvre les secrets les plus cachés de la nature divine... ce sont des vues subtiles et élevées qui pénètrent l'âme de la manière la plus intime... Quelquefois le Verbe se réveille dans le centre de l'âme, et ce réveil est un mouvement accompagné de tant de grandeur, de puissance, de gloire, d'intime suavité, qu'il semble à l'âme que tous les parfums, toutes les espèces aromatiques, toutes les fleurs du monde s'agitent pour répandre leur suavité... Alors l'âme arrive à un tel

(1) Cant. XVII, p. 412, 413. — Cant. XXIV, p. 433. — Cant. XXVI, p. 438, 439. — Cant. XXI, p. 423, 424.

degré de confiance et de gloire, qu'elle s'écrie : Seigneur, faites que votre beauté soit aussi la mienne, que je sois un avec vous, dans votre beauté, et que vous soyez un avec moi dans cette même beauté qui est la vôtre. Et l'âme répète au Père la prière de Jésus : Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi (1). » — Quelle est la fin de toutes ces merveilles ? c'est de diviniser l'âme, c'est de réaliser cette parole de saint Grégoire de Nazianze : « Je dois devenir Dieu autant que le Christ est devenu homme (2). » — « Alors Dieu, dit saint Jean, se précipite sur l'âme comme sur une proie d'amour : il la pénètre pour lui communiquer la nature divine et la rendre semblable à lui (3). »

Telles sont la hauteur et l'immensité de ces

(1) *Nuit,* l. II, c. XII, p. 324. — Cant. XIV, p. 403. — *Vive flamme,* strophe 3, v. 3, § 17, p. 525. — *Vive flamme,* strophe 4, v. 1, p. 530. — Voy. encore, Cant. XXIV, p. 532. Cant. XXXVI, p. 468-469.

(2) *Orat.* 29, n° 19.

(3) *Vive flamme,* strophe 1, v. 6, p. 495.

sommets divins, habités par les âmes d'élite que Dieu a faites ses épouses. Saint Jean vient d'en faire la description dans un style qui tient du chant lyrique et de la simplicité de l'expérience. Tout le monde n'arrive pas à cette élévation, mais c'est le but proposé à tous, quelle que soit la forme extérieure de la vocation, et le désir de Dieu est de pousser toutes les âmes vers ces hauteurs. Ai-je eu raison de dire tout à l'heure que la mystique était grande, large et lumineuse sous la plume de saint Jean de la Croix ? Qu'y a-t-il de plus grand que de laisser les misères de ce monde, de secouer les haillons de l'indigence humaine, pour se rapprocher tous les jours de la nature divine ? Qu'y a-t-il de plus grand, de plus capable de rendre l'être tout lumineux, comme parle l'Évangile, *totum corpus lucidum erit*(1) ; qu'y a-t-il de plus divin que de fréquenter ces régions élevées, où, comme les Anges, on reçoit les communications du ciel ? Qu'y a-t-il de plus large que de

(1) Matth., VI, 23.

laisser les rives étroites de la terre, et de s'élancer dans la pleine mer de la divinité ? C'est plutôt la vue du monde qui rétrécit, qui assombrit et trouble les idées : allez consulter les plus chauds partisans du monde, et, s'ils veulent être sincères, ils vous feront, sous ce rapport, d'étranges révélations. Dans le monde, on se renferme tous les jours dans un cercle mesquin, étroit, de petits intérêts, de sourdes et viles intrigues, de préoccupations matérielles : les atomes de l'air, les grains de sable de la rue, les chroniques plus ou moins fangeuses, voilà le sujet des conversations du monde, voilà les grandes occupations des enfants du siècle. Or, comme l'âme finit par devenir semblable aux pensées dont elle se nourrit, il en résulte que les caractères élevés, les âmes noblement et vigoureusement trempées, deviennent de plus en plus rares, et que nous sommes menacés d'un nivellement intellectuel, dans la médiocrité et quelquefois dans la sottise. Mais les âmes vraiment chrétiennes, ce sont des aigles : elles doivent être des aigles

qui vivent sur les hauteurs, et fréquentent les centres lumineux, et cette vie élevée, bien loin de nuire aux devoirs de leur vocation, en rend l'accomplissement plus facile et plus parfait. Il me semble que je viens de traduire le prophète Isaïe, *qui sperant in Domino assument pennas sicut aquilæ, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient* (1).

L'amour est le troisième caractère de la mystique de saint Jean de la Croix. Jamais peut-être l'amour divin n'a rencontré un chantre plus sublime et plus doux : on voit que cette belle âme avait été initiée aux mystères les plus tendres, les plus cachés de l'amour angélique. Ses ouvrages me paraissent sous ce rapport le pur reflet de son âme : il est impossible de dire aussi bien, lorsque le cœur n'a pas éprouvé ce que la plume exprime ; il est surtout des pensées et des paroles chaudes et vivantes, qui ne peuvent sortir que des entrailles de l'âme. Le cœur de saint Jean était comme

(1) Isaïe, XL, 31.

une immense fournaise d'amour. Vers la fin de sa vie surtout, l'amour était devenu sa seule pensée, sa nourriture exclusive, son unique préoccupation. Il était devenu comme ce bois dont il parle lui-même, et qui brûle avec une facile et douce ardeur, lorsque toutes les parties humides en ont été chassées. Semblable au cerf altéré sur les montagnes, il avait souvent besoin de se promener au milieu des champs, de répéter aux prairies, aux forêts, à la nature entière, ses cantiques d'amour. Ses dernières années se passèrent dans une douce et continuelle ivresse : les objets extérieurs semblaient ne plus l'atteindre, à moins qu'il n'y trouvât une pensée d'amour. Plongé dans le feu, il s'y consumait : et si parfois la flamme devenait trop ardente, il jetait un cri d'amour, et les différentes strophes de ce cantique, réunies ensemble, ont formé les plus délicieux ouvrages de la mystique chrétienne. Rien n'est beau comme ce langage : les idées qu'il exprime ont une profondeur, une énergie, une tendresse, une sainte audace qui étonne et confond l'es-

prit humain. On se demande parfois si l'âme ne s'égare pas dans ces voies insondables de l'amour et de la miséricorde; on aurait peut-être la tentation de prononcer le mot de témérité et de confiance aveugle. Cet amour infini, qui va chercher une pauvre créature, la fait passer par des degrés successifs, depuis le point qui sort du néant jusqu'à celui qui touche à l'infini, pour l'égaler presque à Dieu : cette tendresse qui surpasse celle d'une mère, cette passion d'amour qui s'élève dans le cœur de Dieu, et qui surpasse tout ce que les hommes ont pu rêver, tout semble au premier coup d'œil un mystère, que dis-je? une exagération. Mais l'âme retrouve de la sécurité dans une confiance sans limites, en songeant à cet excès d'amour, qui a produit les mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie; elle éprouve le besoin de se mettre à genoux, de remercier Dieu, qui inspire à ses Saints la noble audace de dire tout ce qu'ils savent sur l'amour divin, dussent-ils scandaliser certains esprits étroits. Et cependant le langage

des Saints, quelque hardi, quelque prodigieux qu'il soit, n'est pas même l'ombre de la réalité.

Saint Jean de la Croix met d'abord l'amour à la base de l'échelle mystique. « L'amour, dit-il, est la seule chose qui unisse l'âme à Dieu (1). » Cet amour a des degrés, comme le feu qui s'allume : le feu commence par une petite étincelle, et arrive, avec le temps, à cette chaleur intense, qui fond les métaux les plus durs. Ainsi l'amour de Dieu : il pénètre l'âme, la purifie successivement de toute substance étrangère, et finit, quand il ne rencontre pas d'obstacle, par embraser l'âme tout entière. Il arrive à ce point de fusion et d'identité avec la personne aimée, à ce degré d'union que n'ont jamais soupçonné les rêves du délire humain, dans les passions de ce monde. Alors l'âme comprend, avec l'auteur de l'*Imitation*, que l'amour est ce qu'il y a de plus noble, de plus divin, parce que l'amour vient de Dieu et

(1) *Nuit*, l. II, c. XIX, p. 338. Cant. I, p. 361.

retourne à Dieu, sa source pure et infinie (1).

Écoutez maintenant votre glorieux Père, ce chantre ailé de l'amour divin : « L'âme sent en elle la flamme d'amour, qui est l'Esprit-Saint; elle la sent brûler, non pas seulement comme un feu qui la consume et la transforme en un suave amour, mais comme un feu qui projette des flammes; ces flammes établissent autour de l'âme comme un bain de gloire, et la rafraîchissent avec l'air du ciel... Il se fait entre l'âme et Dieu une telle union de deux natures, une telle communication de l'être divin à l'être humain, que, sans changer sa substance, l'âme paraît être identifiée avec Dieu (2)... Il se forme un souffle de l'Esprit-Saint, qui élève l'âme et la dispose à respirer en Dieu une respiration d'amour analogue à celle que respirent le Père et le Fils, et qui s'appelle l'Esprit-Saint (3)... Cette respiration de l'Esprit-Saint

(1) L. III, c. v.

(2) *Vive flamme,* strophe 1, v. 1, p. 487.

(3) Cant. XXII, p. 427. Cant. XXXIX, p. 478-479.

qui existe dans l'âme, et qui la transforme en Dieu, produit des délices si élevées et si délicates, si profondes qu'aucune langue mortelle ne peut les redire... L'âme devient alors une même chose avec Dieu, elle devient Dieu par participation; et quoique l'union ne soit pas aussi complète que dans l'autre vie, l'âme est alors comme une ombre de Dieu (1). »

Cet amour divin devient une véritable et douce blessure : « C'est une chose merveilleuse que l'amour, ne demeurant jamais en repos, lance dans toutes les directions des jets de flamme : et comme l'amour a pour but de blesser, afin d'augmenter l'amour et le plaisir, il se tient au milieu de l'âme, multipliant ses blessures, sous la forme de tendres flammes de l'amour le plus délicat (2). » — Saint Jean va jusqu'à dire, dans un langage allégorique, que cette blessure atteint Dieu lui-même. « Quand l'époux voit l'épouse blessée,

(1) *Vive flamme,* strophe 3, v. 6, p. 528.

(2) *Vive flamme,* strophe 1, v. 2, p. 488-489. V. enc. *ib.,* strophe 2, v. 2, p. 498.

il accourt vers elle, blessé lui-même du même coup... et il lui dit : Venez mon épouse, car je suis moi-même comme le cerf blessé sur la montagne... Alors Dieu vit vraiment en l'âme et l'âme en Dieu. La transformation devient telle que la vie de l'âme et celle du Christ sont la même, par l'union de l'amour, et qu'il existe entre eux une certaine égalité qu'exige l'amour (1). »

Ces mystères nous confondent peut-être, et cependant, ils ne sont que la traduction des paroles de saint Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi... ma vie, c'est le Christ (2). — Oui, la blessure d'amour amène une effusion de vie entre Dieu et l'âme, et la vie devient commune. Serons-nous étonnés maintenant des tendres familiarités qui existent entre le Seigneur et cette âme, ainsi liquifiée et perdue dans le sein de la divinité ? Nous avons peine à croire ce que renferme

(1) Cant. XIII, p. 395. Cant. XII, p. 390-391. Cant. XXVIII, p. 444. Cant. XXXII, p. 459.

(2) Gal., II, 20 ; Philip. I, 21.

à cet égard la vie des Saints; c'est que nous ne connaissons pas le Dieu des chrétiens, et jusqu'où va chez lui la tendresse et la passion de l'amour. « Dans cet état d'union, dit saint Jean, Dieu se communique à l'âme avec une si grande ardeur de tendresse, qu'il n'y a pas d'affection de mère caressant son petit enfant, qui puisse lui être comparée... Chose merveilleuse! Dieu se soumet vraiment à l'âme pour la perfectionner : on dirait qu'il devient le serviteur et que l'âme est devenue le Seigneur... Dieu s'occupe à consoler et à caresser cette âme, comme une mère qui presse son enfant sur son sein (1). » Ne nous étonnons pas de ces merveilles, « car, reprend encore saint Jean, d'une part, la bonté de Dieu est infinie, et de l'autre, Dieu est plus passionné pour l'âme, il la recherche avec plus de désirs, que l'âme elle-même ne peut le désirer (2). »

(1) Note pour le Cant. XXVII, p. 443-444.

(2) *Vive flamme,* Prol., p. 487. *Ib.*, strophe 4, v. 3, § 4, p. 513-514.

Après la lecture de la partie la plus divine des livres de saint Jean, rien ne me surprend dans la vie et le langage parfois étrange des Saints. Oui, je comprends que l'âme en arrive à ce degré où se vérifient en elle les paroles suivantes : « Le septième degré de l'amour fait que l'âme acquiert une sainte et violente audace, qui la conduit avec une force amoureuse : alors elle ne se laisse diriger ni par le jugement pour espérer, ni par l'esprit de conseil pour se désister : la faveur que Dieu accorde en ces circonstances donne à l'âme une violente audace... Tout ce que ces âmes demandent à Dieu avec joie, elles l'obtiennent, selon cette parole du Psalmite : réjouissez-vous en Dieu, et il vous accordera l'objet de vos demandes (1). » Je comprends encore ce qui suit, tout extraordinaire que cela paraisse : « Grand est le pouvoir et l'autorité de l'amour, puisqu'il s'empare de Dieu. Heureuse l'âme qui aime, parce qu'elle tient Dieu prisonnier, sou-

(1) *Nuit obscure*, l. II, c. xx, p. 341.

mis à ce qu'elle veut! car telle est la nature de Dieu, que si on le conduit dans les voies de l'amour et du bien, on lui fait faire ce qu'on veut[1]. »

Cet amour engendre nécessairement dans l'âme des délices ineffables : les séraphins du Ciel et ceux de la terre peuvent seuls les décrire imparfaitement; les choses profondes remuent l'âme, mais s'expriment peu. Et si la parole essaie quelquefois de les balbutier, elle peut nous ravir; mais quelque belle et brillante qu'elle soit, elle restera toujours un peintre infidèle, et nous présentera des mots qui portent tout au plus l'ombre fugitive et incomplète des choses. « Il existe des contacts substantiels entre l'âme et Dieu, et en un instant l'âme reçoit plus de bien que dans tous les autres exercices[2]..., la brise entre subitement dans l'oreille; de même une brise d'amour entre dans la plus intime substance de l'âme, et porte

(1) Note pour le Cant. XXXII, p. 458.

(2) *Nuit obscure,* l. II, c. XXIV, p. 348.

avec elle un admirable bonheur : c'est le plus grand plaisir que l'âme puisse recevoir [1]..., elle entre en communication de tous les attributs divins, la force, la sagesse, l'amour, la beauté, la grâce, la bonté : elle goûte tout cela dans un seul contact : le bonheur de l'esprit rejaillit quelquefois sur le corps et pénètre jusqu'à la moelle des os [2]. »

Saint Jean de la Croix n'est point de ces mystiques qui veulent, selon la pensée de Bossuet, distinguer subtilement entre l'amour et les délices de l'amour, et qui finissent par arriver à un système de dessiccation morale, très préjudiciable au progrès de l'âme. Sans doute, il admet les avantages de l'épreuve, quand elle arrive selon les desseins de Dieu, et non point, comme il advient souvent, par les caprices d'une imagination mal dirigée; mais, d'autre part, il avait compris que sur l'océan de l'amour divin, les saintes voluptés de l'âme sont un

(1) Cant. XIV, p. 401.

(2) *Vive flamme,* strophe 2, v. 5, p. 501.

vent qui enfle les voiles du navire et le précipite en pleine mer. « Les parfums divins se versent quelquefois avec tant d'abondance, qu'il semble à l'âme être revêtue de délices, et baignée dans une gloire incomparable... tel est le propre de l'amour, il désire aller toujours, savourant ses délices et ses douceurs... car la suavité de l'amour fait marcher plus vite dans le chemin de la perfection... l'âme devient plus légère, elle ne marche pas, elle court [1]. »

En entendant le récit de ces merveilles, vous me ferez sans doute cette objection, que ces prodiges sont réservés à un petit nombre d'âmes. « Il est vrai, dit saint Jean, que ces degrés d'union, dans leurs états les plus élevés, sont réservés à peu d'âmes [2]... » Mais la raison qu'il en donne a quelque chose de triste pour notre tiédeur, et de consolant pour la bonté de Dieu, qu'elle justifie. « Pourquoi si

(1) Cant. XVII, p. 412. — Cant. XXXVI, p. 468. — Cant. XXV, p. 434, 435.

(2) *Vive flamme,* strophe 2, v. 2, p. 498

peu d'âmes arrivent à ces sublimes degrés? c'est que dans ce magnifique travail de Dieu sur les âmes, il se trouve un grand nombre d'êtres faibles qui ont peur de l'opération divine, et ne veulent pas se soumettre à la moindre peine, à la plus légère mortification. Alors Dieu, ne trouvant pas de force dans ces âmes, discontinue son travail de purification, et ne les arrache pas à la poussière de ce monde (1). » Toute âme peut donc être appelée à des merveilles qu'elle ne soupçonne pas, comme tout bloc de marbre, dans la chambre du sculpteur, peut devenir une magnifique statue.

Voyez ce bloc de marbre informe, peut-être couvert de boue ou de poussière, aux angles aigus, à la surface raboteuse. C'est, me dites-vous, l'image de votre âme, et alors vous ajoutez : Comment en faire un chef-d'œuvre? J'accepte votre comparaison, et je dis que cette masse informe peut, entre les mains d'un excellent artiste, devenir un Moïse de Michel-

(1) *Vive flamme,* strophe 2, v. 5, p. 502.

Ange. Les plus belles formes, disait un philosophe de l'antiquité, se trouvent dans un bloc de pierre : il s'agit de les dégager, et pour cela, il n'est pas question d'ajouter, il suffit de retrancher. Ainsi l'âme a en elle les plus belles formes de l'infini : mais il faut les dégager. — Pour devenir une belle statue, il faut que le bloc de marbre se laisse tailler par le sculpteur, et n'oppose aucune résistance à ses volontés. De même il faut, et cela suffit pour devenir un grand saint, il faut laisser faire Dieu et ceux qui sont chargés de nous conduire; les laisser nous tailler, nous polir, et nous préparer comme les pierres vivantes pour la céleste Jérusalem. Malheureusement, il est bien plus facile de tailler la pierre que de tailler certaines âmes : l'opiniâtreté, l'indépendance, un mélange de faiblesse et de ténacité, une adhérence vive et ardente à ses propres idées, font, de ces caractères, quelque chose de bien plus dur que le rocher. C'est comme ces fluides dont parlent les savants et qu'on appelle les fluides incoercibles, parce qu'on ne peut ni les saisir, ni

les diriger. Malheureusement, il est peu d'âmes qui pratiquent ces paroles de saint Irénée, par lesquelles je termine cet entretien, et qui renferment tout le secret de la perfection : « Ame fidèle, dit ce grand docteur, c'est Dieu qui va te travailler : offre lui un cœur doux et malléable... conserve toujours en toi assez d'humidité pour ne point perdre l'impression de ses mains divines. Ne trouble point ce travail successif, et tu arriveras à la perfection. Tout ce qui en toi est imparfait sera recouvert et caché par le génie de Dieu... Agir est le propre de la bonté de Dieu, et recevoir appartient à la nature humaine, *facere enim proprium est benignitatis Dei, fieri autem proprium est hominis naturæ* (1). »

(1) Iren., *adv. hæres.*, l. IV, c. XXXIX, n° 2, p. 1110, édition Migne.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

PRÉFACE 1

PREMIÈRE PARTIE

Prises d'habit, Professions, Clôtures de retraite, Rénovations des vœux.

PREMIER SERMON. — Pour une Prise d'habit. — Esprit de la vie religieuse. 5

DEUXIÈME SERMON. — Pour une Prise d'habit. — « *Dépouillez le vieil homme avec ses actes, revêtez-vous du nouveau, de celui qui se renouvelle à l'image du Créateur.* ». 29

TROISIÈME SERMON. — Pour une Profession. — « *J'ai choisi la voie de la vérité... je me suis attaché à votre loi sainte, et j'ai couru dans la voie de*

PAGES

vos commandements aussitôt que vous avez eu dilaté mon cœur. » 47

QUATRIÈME SERMON. — Pour une Prise de voile noir chez des Carmélites 67

CINQUIÈME SERMON. — Pour une Profession. — Le Phénix, symbole de la vie religieuse 85

SIXIÈME SERMON. — Pour une Profession. — La Colombe, I, symbole de la vie religieuse. . . . 109

SEPTIÈME SERMON. — Pour une Clôture de retraite. — La Colombe, II, symbole de la vie religieuse. 133

HUITIÈME SERMON. — Pour une Clôture de retraite. — « *Elle habite les lieux élevés.* » 153

NEUVIÈME SERMON. — Pour une Clôture de retraite. — Trois sentiments : amour, désir, offrande 173

DIXIÈME SERMON. — Pour une Clôture de retraite. — Messe de mort. — « *Je meurs tous les jours.* ». 186

ONZIÈME SERMON. — Pour une Clôture de retraite. — « *J'ai caché vos paroles dans mon cœur.* » 199

DOUZIÈME SERMON. — Pour une Clôture de retraite. — La religieuse est un ange qui doit monter et descendre. 211

TREIZIÈME SERMON. — Pour une Rénovation des vœux. — « *Il m'est bon de m'attacher à Dieu.* ». 231

PAGES

QUATORZIÈME SERMON. — Pour une Rénovation des vœux. — « *Pierre m'aimez-vous ?* ». . . . 249

DEUXIÈME PARTIE

Sujets divers.

PREMIER SERMON. — Prêché en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. 263

DEUXIÈME SERMON. — Sainte-Thérèse. — Comment elle entendait la dévotion. 285

TROISIÈME SERMON. — Sainte Thérèse. — Simplicité, facilité, douceur de l'oraison, d'après l'enseignement de Sainte Thérèse. 333

QUATRIÈME SERMON. — Bénédiction d'une chapelle à La Rochelle. 387

CINQUIÈME SERMON. — Bénédiction d'une chapelle à Angoulême. 427

SIXIÈME SERMON. — Prêché à des sœurs de l'Espérance. 463

SEPTIÈME SERMON. — Pour une bénédiction de cloche, chez des religieuses enseignantes. . . . 493

HUITIÈME SERMON. — La lampe du sanctuaire, image de la vie religieuse 519

NEUVIÈME SERMON. — L'oraison, d'après saint François de Sales 543

PAGES

DIXIÈME SERMON. — Premier sermon sur saint Jean de la Croix 573

ONZIÈME SERMON. — Deuxième sermon sur saint Jean de la Croix 607

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 010553914b

BQT 3014 .L3S 1881
LANDRIOT, J.-BTE-FRANC
SERMONS A DES RELIGIEU

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 06 21 04 3